REVUE

DES

DEUX MONDES

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-TREIZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1889

11.677

054
R3274
1889 v. 5

DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

Françoise marchait d'un pas allongé sur le chemin qui va de l'Hôpital à Annecy. Elle entendit six heures moins un quart sonner à Notre-Dame et précipita sa course, espérant bien être rentrée à temps pour changer de robe avant l'arrivée de sa mère et de son oncle. Mais elle comptait sans un des méchans tours de cet imprévu qui dérange à chaque instant nos combinaisons les plus prudentes. Au moment où elle débouchait sur la place Saint-François, elle se croisa avec le *char* qui ramenait des Grangettes Prosper Baduel et l'oncle César. Un bec de gaz allumé à l'angle de la place permit à ce dernier de reconnaître sa nièce dans cette jeune personne essoufflée qui tournait précipitamment le coin de la rue. Avant que Françoise pût atteindre le seuil de la maison, la voiture l'avait devancée, et M. Dumoulin, sautant à bas du siège, l'interpellait :

— Ho! Françoise, d'où viens-tu si tard?..

— Je suis allée chez la blanchisseuse, répondit-elle sans réfléchir, et j'ai été prise par la pluie.

— Mais, répliqua César en la dévisageant, ta blanchisseuse de-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 avril.

meure à Albigny et tu arrives par le côté opposé... Comment ne t'avons-nous pas aperçue sur la route?

La jeune fille se déconcertait : — C'est que, balbutia-t-elle, j'ai profité de ma sortie pour faire une seconde course.

— Hum! grogna M. Dumoulin en l'enveloppant d'un regard soupçonneux; enfin!.. va te changer, car tu es crottée jusqu'à l'échine!

Elle se hâta de gagner sa chambre, répara le désordre de sa toilette et redescendit juste à l'heure où la famille s'attablait dans la salle à manger. Tout angoissée, elle ne se rassura un peu qu'en constatant que le large abat-jour de la lampe laissait les têtes dans la pénombre. Elle s'imaginait qu'on devait voir sur sa figure la trace des baisers de Maurice, et, le front penché sur son assiette, elle craignait à la fois les yeux questionneurs de Claudia et le regard perçant de sa mère. Elle tremblait que cette dernière, mise au courant de sa rencontre avec l'oncle César, ne la soumît à un interrogatoire périlleux, et elle se demandait comment elle pourrait le subir sans se troubler. Heureusement M. Dumoulin restait muet; il se bornait à étudier curieusement la contenance de Françoise, qui pâlissait en sentant d'instinct les yeux clairs de César fixés sur elle. La conversation roula pendant toute la soirée sur les Grangettes et sur la récolte des pommes de terre; et, comme chacun était fatigué de sa journée, on se sépara de bonne heure.

Lorsque les deux jeunes filles se retrouvèrent dans leur chambre :

— Tu as été trempée, ma pauvre Fanchon! dit Claudia à sa sœur en lui posant affectueusement la main sur l'épaule, pourvu que tu n'aies pas attrapé de mal?

Françoise tressaillit au contact de la main de Claudia. Les caresses de sa sœur lui redonnaient plus vivement le sentiment de son indignité.

— Non, répondit-elle étourdiment, je me suis séchée.

— Séchée!.. Comment as-tu pu te sécher là-bas?

— Je veux dire, murmura-t-elle en se détournant pour cacher son trouble, que j'ai eu le temps de me sécher en rentrant... Tiens, voici la lettre de M. Tournyer, ajouta-t-elle en lui remettant le billet de Maurice.

En même temps une rougeur lui monta aux joues à la vue de l'enveloppe froissée qui semblait comme un témoin accusateur.

— Ne viens-tu pas lire sa lettre avec moi? demanda Claudia.

— Non, je suis très lasse et je vais me coucher... Bonsoir!

Elle se déshabilla hâtivement, tandis que Claudia déchirait l'enveloppe, non sans s'étonner de l'incuriosité de sa sœur.

Celle-ci s'était vite enfoncée dans son lit, et, le visage tourné du côté du mur, feignait de dormir, bien qu'elle n'en eût nulle envie. Ses tempes battaient, son front et ses joues brûlaient, un frisson de fièvre agitait ses membres courbatus. Par momens elle cherchait à se persuader que tout ce qui lui était arrivé depuis l'après-midi n'était qu'un rêve; mais son corps endolori lui rappelait brutalement la réalité de l'irrémédiable chute. Dès que ses yeux se fermaient, elle se retrouvait dans la chambre bien close du chalet, elle entendait le crépitement des bûches flambantes; elle revoyait les dessins à ramages du divan d'indienne, et sur ses cheveux, sur son cou, sur ses lèvres elle sentait les audacieux baisers de Maurice. — Quelle révolution s'était opérée en elle depuis qu'elle avait passé le seuil de ce cabinet de travail où la flamme du foyer faisait danser de mystérieuses ombres sur les livres et sur les rideaux!.. Comment avait-elle pu s'abandonner si rapidement, dès la première caresse, dès le premier regard, sans être arrêtée ni par le souci de sa personne, ni par le sentiment de la noire trahison qu'elle commettait à l'encontre de Claudia?.. Elle ne se rendait plus compte de rien. Elle se disait seulement que cet abandon avait été délicieux; — si délicieux que, pour en goûter encore l'ivresse ensorcelante, Françoise n'eût pas hésité à retomber dans les bras de son séducteur. Quant à Claudia qu'elle venait de tromper indignement, quant à l'avenir qui pouvait amener de graves et cruelles complications, elle n'y voulait pas penser; — ou plutôt la fièvre momentanée qui brouillait étrangement les idées dans son étroite cervelle l'empêchait d'y penser.

Lorsque sa sœur, après avoir lu et relu la lettre de Maurice, se décida à éteindre sa lumière et commença de s'assoupir, Françoise éprouva d'abord un soulagement. Elle n'avait plus à craindre que Claudia s'aperçût de la fébrile agitation qui la secouait. Mais bientôt, sous l'influence des ténèbres, son imagination lui fit entrevoir, en les grossissant, certaines éventualités auxquelles elle n'avait pas songé tout d'abord. Si médiocrement cultivée qu'elle fût, elle n'était pas ignorante. Les libres propos tenus devant elle par des servantes, la lecture des feuilletons et des faits divers dans les journaux de la localité, lui avaient ouvert l'esprit sur les suites possibles d'une faiblesse comme celle à laquelle elle venait de succomber. — Elle avait donné à Maurice ce qu'une honnête fille réserve à son mari; qu'arriverait-il si elle subissait le sort des femmes mariées?.. Si?.. Non, un moment d'égarement ne pouvait avoir de si soudaines et terribles conséquences! — Toute frissonnante, elle repoussa une pareille supposition. — A dix-huit ans, on possède encore une aveugle confiance dans le hasard; on espère volontiers qu'on sera personnellement exempt des infortunes qui ont

été le lot des autres. Les âmes enfantines répugnent autant à croire à l'imminence d'un grand malheur qu'à penser à la possibilité de la mort. — Néanmoins, le tour qu'avaient pris subitement les réflexions de Françoise détermina en elle un redoublement de surexcitation. Elle avait les mains glacées, la bouche sèche, la tête en désordre. Peu à peu une autre terreur la saisit : — si, une fois endormie, elle allait rêver tout haut, comme cela lui arrivait lorsqu'elle avait la fièvre, et si Claudia, dont le sommeil était très léger, allait surprendre ainsi l'aveu de sa faute et de sa trahison?.. Elle résolut de ne pas fermer les yeux; pendant une partie de la nuit elle lutta contre l'engourdissement qui parfois s'emparait d'elle et qu'elle s'efforçait de secouer. Ce fut seulement aux premières pâleurs du matin qu'elle succomba à la fatigue et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Juste au moment où elle commençait à reposer, César Dumoulin, réveillé par une idée fixe qui lui trottait dans le cerveau depuis le soir, quittait son lit et procédait à une matinale toilette. Les réponses de Françoise lui avaient semblé louches et il voulait tirer au clair un soupçon qui lui était venu. Il descendit sans bruit, ouvrit une petite porte qui mettait l'arrière-magasin en communication avec le quai, et, s'esquivant en sourdine, gagna de son pied léger Albigny, où demeurait la blanchisseuse dont lui avait parlé sa nièce. — Une demi-heure après, il était fixé : cette femme, interrogée adroitement, avouait que depuis quinze jours elle n'avait pas vu Françoise, et l'oncle César s'en revenait à Annecy, le sourcil froncé, la mine furibonde. — Pour sûr on s'était joué de lui!.. Ce n'était pas assez que l'aînée lui résistât effrontément, il fallait aussi que la cadette se mêlât de lui désobéir?.. car il devenait évident qu'elle prenait le parti de Claudia et servait d'intermédiaire à une correspondance clandestine... Les deux sœurs s'entendaient comme larrons en foire... Jolie éducation!.. Mais, patience, il n'était pas un oncle de comédie et il allait leur montrer de quel bois il se chauffait!..

Lorsqu'il rentra au magasin, Mme Tavan était déjà à la caisse avec Claudia. Dès que M. Dumoulin montra sa figure courroucée dans l'encadrement du guichet, la veuve comprit qu'un orage grondait. Sur un signe de César, elle se leva et le suivit dans l'arrière-magasin. Quand une fois il eut refermé la porte au verrou, le négociant se planta, les bras croisés, en face de sa sœur et lâcha un juron :

— Tonnerre de Dieu! madame Tavan, je te fais mon compliment de la manière dont tu as élevé tes deux péronnelles!

— Qu'y a-t-il, César? demanda la veuve scandalisée.

— Il y a que tes filles ne valent pas mieux l'une que l'autre...

Tandis que l'aînée fait les beaux bras, à la caisse, et prend des airs de Sainte-Nitouche, la cadette court la pretantaine et porte les billets doux de Claudia à ce vaurien de professeur!

— César, es-tu fou? se récria Mme Tavan.

— Je ne suis ni fou ni aveugle, répliqua-t-il, et voici ce que j'ai vu... Hier, lorsque je rentrais des Grangettes, j'ai rencontré Françoise qui accourait, crottée comme un barbet; je l'ai questionnée et elle m'a répondu qu'elle venait de chez la blanchisseuse. Je n'ai rien dit, n'étant sûr de rien, mais ce matin je suis allé à Albigny et la blanchisseuse m'a ri au nez... Françoise n'a pas mis les pieds chez elle depuis quinze jours... Tes filles se moquent de nous, la cadette est la complice de l'aînée, et c'est ce qui explique l'obstination de Claudia!..

— C'est bon, grommela la veuve, dont la colère empourprait le visage, je vais leur laver la tête!

— Minute! s'écria l'oncle César en la retenant par le bras, les meilleures besognes sont celles qu'on expédie sans bruit... Tes filles sont de fines mouches; si tu as une explication avec elles, elles nieront tout, puis elles inventeront un nouveau truc pour se jouer de nous et correspondre avec le professeur...

— Que veux-tu que je fasse alors?

— C'est bien simple... A partir de ce matin, je resterai à la caisse en compagnie de Claudia. Quant à toi, tu vas remonter là-haut... Tu tiendras désormais ton ménage et tu ne quitteras pas Françoise d'une semelle... Sans demander ni donner d'explications à personne, tu te borneras à avoir l'œil sur la cadette comme j'aurai l'œil sur l'aînée.

La veuve haussa les épaules : — Elles se douteront toujours de quelque chose!

— Possible... Tu les laisseras se morfondre dans leurs doutes... L'incertitude où elles seront les rendra plus circonspectes... D'ailleurs, Françoise ne pouvant sortir qu'avec toi et Claudia étant chambrée à la caisse, elles se lasseront vite de ce régime et finiront par demander grâce.

Mme Tavan convint que son frère pouvait avoir raison, et sur-le-champ on exécuta le programme de l'oncle César. Celui-ci vint prendre place à la caisse à côté de Claudia, tandis que la veuve remontait chez elle et signifiait à Françoise que, pour des raisons de santé, elle était résolue à mener une vie plus active et à s'occuper elle-même, dorénavant, de tous les détails de son intérieur.

— Cela vaudra mieux pour tout le monde! ajouta-t-elle sévèrement.

Ce fut la seule réflexion par laquelle elle trahit ses soupçons,

mais cette simple phrase suffit pour alarmer Françoise et lui donner le frisson. Pendant toute la journée, la surveillance de Mme Tavan ne fut pas en défaut une minute; elle accompagna sa fille cadette chez les fournisseurs et resta près d'elle jusqu'au souper. A dix heures, quand les jeunes filles regagnèrent leur dortoir, Françoise était excédée et énervée; Claudia, de son côté, très tourmentée, avait hâte de questionner sa sœur.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle, dès qu'elles se furent enfermées.

— Chut! répondit Françoise en accrochant une jupe à l'olive de la porte, de façon à masquer le trou de la serrure; ils sont capables de monter pour nous espionner... Viens au fond de la chambre et parlons bas... Mon oncle m'a rencontrée hier au moment où je rentrais, et je crois qu'il se doute de quelque chose... Voilà probablement pourquoi maman a quitté le magasin... Elle est restée sur mon dos toute la journée et elle m'a avertie que je ne sortirais plus sans elle...

— O ma pauvre Fanchon, dit Claudia désolée, te voilà compromise par ma faute!

— Ne t'inquiète pas de moi! répliqua brusquement Françoise; comment t'y prendras-tu maintenant pour informer M. Tournyer de ce qui se passe?

Claudia secouait silencieusement les épaules d'un air découragé, tandis que des larmes lui montaient aux yeux.

— Surveillée comme je vais l'être, continua la cadette, il me sera impossible de jeter une lettre à la poste... Mais nous pourrions mettre Philomène dans nos intérêts et la charger de notre correspondance...

— Y penses-tu, protesta Claudia, confier mon secret à une domestique?.. Jamais!

— Il faut pourtant que Maurice soit prévenu, insista Françoise avec humeur.

— Il faut avant tout que tu ne sois pas exposée à des soupçons injustes et que nous ne soyons pas à la merci d'une servante.

— Mais que pensera M. Tournyer? objecta Françoise, irritée de la résignation de sa sœur et plus préoccupée de sa propre situation que des scrupules de Claudia.

— Maurice comprendra que, si je garde le silence, c'est contre ma volonté... Il a en moi la même confiance que j'ai en lui : et il saura attendre patiemment, comme moi, l'époque prochaine où nous pourrons nous aimer au grand jour...

Cette réponse exaspéra la passion jalouse de Françoise. L'énergie avec laquelle Claudia affirmait l'amour immuable de Maurice

sonnait comme un défi aux oreilles de la sœur cadette. Elle se sentait devenir mauvaise. Un moment elle fut tentée de rabattre l'orgueilleuse sécurité de son aînée en se vantant d'avoir triomphé de cette fragile fidélité dont celle-ci se montrait si fière. La crainte d'un éclat la retint, et elle se borna, en tournant le dos à sa sœur, à répliquer sur un ton sarcastique :

— Tu es bien sûre de lui?.. Tant mieux pour toi!

Claudia choquée la regarda d'un air réprobateur.

— Françoise, murmura-t-elle, en vérité, je ne te reconnais plus!.. quelle mouche te pique?

Mais Françoise ne répondit pas. Elle se dévêtait avec une hâte nerveuse et se couchait sans ajouter un mot, — tourmentée à la fois par sa jalousie et par le chagrin que lui causait la quasi-certitude d'être réduite à cesser toute relation avec Maurice.

Ce dernier, après avoir attendu une lettre pendant toute la semaine, se rendit le lundi suivant à la fontaine du Marquisat, dans une pénible situation d'esprit. Il souhaitait de voir Françoise afin d'entendre parler de Claudia, et en même temps il redoutait de se retrouver en face de celle qui avait été la complice d'une impardonnable infidélité. Ayant plus de raison et plus de conscience que Françoise, il ressentait autrement qu'elle l'énormité de la faute commise. — Non-seulement il avait abusé de la faiblesse d'une fille étourdie, mais il s'était rendu coupable envers Claudia d'une mortelle et irrémissible injure. La facilité avec laquelle Françoise avait succombé et la banale vulgarité de cette chute faisaient encore mieux ressortir à ses yeux le charme pur, l'adorable candeur de Claudia. C'était la seule jeune fille qui lui eût inspiré une vive tendresse, et la seule à laquelle il se sentit capable de s'attacher solidement. Tout en allant et venant dans le sentier de la Puya, il fixait un regard craintif sur le tournant de la route et tremblait d'y voir apparaître Françoise. Il se sentait incapable d'adresser à la jeune fille une parole sincèrement tendre, et plus incapable encore de jouer avec elle la comédie du sentiment. Et cependant elle allait venir à lui, abusée par les faux-semblans d'amour qu'il lui avait prodigués la semaine d'avant, et avide sans doute de nouvelles caresses. — Non, il n'aurait certes pas la scélératesse de la leurrer davantage; il lui avouerait courageusement la vérité; mais alors que pourrait-il répondre aux justes reproches, aux emportemens de cette fille passionnée et déçue?.. Quelles scènes de larmes et de violence serait-il obligé de subir?.. Qui sait, s'il ne se laisserait pas entraîner à une seconde faiblesse et à une rechute?..

Son état de malaise était tel, qu'il éprouva un indicible soula-

gement quand, après une heure d'attente, le jour étant tout à fait tombé, il acquit la certitude que Françoise ne viendrait pas au rendez-vous. Cette allégeante satisfaction fut si intense qu'elle l'empêcha tout d'abord de se demander par suite de quels incidens Claudia n'avait pas écrit, et Françoise s'était abstenue de paraître. Mais en rentrant chez lui et en rapprochant ce rendez-vous manqué du mutisme persistant des deux jeunes filles, il trouva qu'il y avait là une coïncidence singulièrement inquiétante et il commença de s'alarmer.

Que s'était-il passé chez les Tavan? Pendant cette promenade à la Puya, Françoise avait-elle été aperçue par quelque passant indiscret qui en avait informé M[me] Tavan ou l'oncle César? — La jeune fille, cédant à un mouvement de repentir ou prise de frayeur, avait-elle confessé sa faute? Claudia avait-elle deviné la trahison et arraché un aveu à sa sœur? — Toutes ces éventualités étaient possibles et toutes angoissaient également Maurice Tournyer. — Il se rendit le lendemain, très enfiévré, au collège. A chaque instant, pendant la durée de la classe, il trembla d'être appelé dans le cabinet du principal et là, d'apprendre qu'une plainte de la famille Tavan allait déterminer sa révocation. A la sortie, il étudia à la dérobée les figures de ses collègues, cherchant à y surprendre un sourire équivoque ou une marque de réprobation. Mais les visages gardaient leur placidité ordinaire et la journée s'acheva sans encombre. Alors il s'enhardit et traversa deux fois la place Saint-François. Là encore, rien d'insolite. Le *Fil de la Vierge* avait sa physionomie ordinaire; des cliens entraient ou sortaient d'un air indifférent; la même activité régnait dans le magasin. Il longea la devanture espérant avoir la chance d'entrevoir Claudia par les interstices de l'étalage; mais il ne distingua que le profil perdu de Prosper Baduel aunant une pièce de toile, — et il regagna le Marquisat, avec le même poids douloureux sur la conscience.

Une nouvelle semaine se passa sans qu'aucun incident fâcheux se produisît, et ses craintes diminuèrent. — Il était évident que, si quelque alerte fût survenue chez les Tavan, il en eût déjà été averti par la rumeur publique ou même par une plainte adressée à ses supérieurs. Si étrange que fût le silence des deux sœurs, c'était du moins un indice qu'aucun esclandre n'avait eu lieu. — Toutefois, si la crainte d'un scandale était écartée, la situation n'en restait pas moins périlleuse et presque désespérée. Maurice se disait que son mariage avec Claudia devenait, par sa faute, un rêve désormais irréalisable. En supposant que la jeune fille ne se doutât de rien et ne changeât point de sentiment, pourrait-il, lui, honnêtement réclamer l'accomplissement d'une promesse qu'il avait, pour sa

part, si mal tenue? Accepterait-il de devenir le beau-frère de la fille qu'il avait séduite?.. Non, ce serait plus que déloyal, cela ressemblerait presque à un inceste! Quelles que fussent les dispositions de Claudia, quelque puissant que fût le charme qui l'attirait vers elle, l'honneur l'obligeait à renoncer à ces beaux projets de bonheur domestique qui avaient fait l'enchantement de quelques mois de sa vie. La faute commise avait creusé entre lui et Claudia un abîme large et profond comme une mer; il restait, lui, sur les grèves plates et nues de la rive et il était condamné à voir s'éloigner à jamais son unique rêve d'amour.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'un ami qu'il avait au ministère et qui l'instruisait du succès de ses démarches. La direction de l'enseignement secondaire avait pris la demande de Maurice en considération, et à partir du mois de décembre il devait être chargé du cours de quatrième au lycée de Grenoble. — Cette nouvelle, qui l'eût comblé de joie six mois auparavant, le laissa indifférent. La nomination annoncée lui permettait, à la vérité, de s'éloigner d'Annecy dont le séjour lui devenait insupportable; mais elle ne guérissait pas les blessures qu'il avait faites. Françoise n'en était pas moins séduite, Claudia n'en était pas moins trahie; et à Grenoble comme à Annecy, il ne traînerait pas moins lourdement le poids de sa mauvaise action...

XII.

Dans la maison du *Fil de la Vierge*, la tranquillité d'âme ne régnait pas plus qu'au chalet du Marquisat. M[me] Tavan ne se relâchait pas une minute de sa rigoureuse surveillance, accompagnant Françoise chez les fournisseurs et ne sortant jamais sans l'emmener avec elle. Le dimanche, les deux sœurs assistaient aux offices sous l'œil de leur mère; puis, après les vêpres et par mesure hygiénique, la veuve les promenait silencieusement dans des endroits peu fréquentés où l'on n'avait chance de rencontrer aucun flâneur: sur la route solitaire de Chambéry ou dans la mélancolique avenue de Loverchy. — Françoise et Claudia n'étaient rendues à elles-mêmes et ne jouissaient d'un peu de liberté d'esprit que lorsqu'elles regagnaient à dix heures leur dortoir commun. Mais là encore, une sorte de mystérieuse contrainte remplaçait maintenant les intimes épanchemens d'autrefois. A mesure que les jours se succédaient, Claudia constatait dans les façons et les paroles de sa sœur une étrange modification. Le caractère de la jeune fille semblait s'être aigri; son insoucieuse et frivole bonne humeur avait disparu pour faire place à une susceptibilité excessive. Son visage lui-même su-

bissait une inquiétante transformation : ses traits se tiraient, le tour de ses lèvres et de ses narines blêmissait, ses yeux avaient un éclat dur et quasi farouche. Lorsque Claudia cherchait à réveiller chez elle la confiante affection accoutumée, lorsque surtout elle essayait de parler de Maurice Tournyer, elle se heurtait à une résistance maussade, elle était blessée par une expression de méfiance ou par des paroles agressives qui la décourageaient. A propos d'un rien, Françoise se hérissait, s'emportait, et son irritation, qui allait jusqu'à déterminer des crises de larmes, forçait Claudia à rompre l'entretien. Elle se retirait froissée et commençait à se demander avec effroi si Françoise ne devenait pas jalouse de son amour pour Maurice.

Cette dernière était en effet en proie à de nouvelles agitations ; elle avait de sourds bouillonnemens de colère en entendant sa sœur parler de M. Tournyer avec cette inébranlable et sereine tendresse de la femme qui aime et se croit seule aimée ; mais à ces accès de jalousie qu'elle était obligée de contenir, se mêlaient aussi peu à peu des préoccupations plus angoissantes, qui contribuaient à accroître son irritabilité nerveuse.

Trois semaines déjà s'étaient écoulées depuis sa visite au chalet du Marquisat, et depuis quelques jours elle remarquait en elle des désordres inquiétans, sa robuste santé paraissait s'altérer ; elle souffrait de névralgies ; elle avait de subites fringales, puis tout d'un coup perdait l'appétit au point que la vue de certains alimens provoquait chez elle de désagréables nausées. Des haut-le-cœur la prenaient au saut du lit et elle éprouvait des vertiges qui allaient parfois jusqu'à la syncope. La persistance de cet état maladif la terrifia. Elle avait entendu dire que c'étaient là les symptômes de la grossesse commençante, et de soudaines chaleurs lui montaient au visage, lorsqu'elle réfléchissait à la possibilité d'une pareille catastrophe. Pourtant elle n'y voulait pas croire ; il lui semblait inadmissible que le ciel la punît si cruellement d'un moment d'oubli. Elle attendait encore avant de s'épeurer, espérant toujours que quelque signe rassurant viendrait dissiper ses craintes. — Obligée de faire bonne contenance devant sa famille, il lui tardait de se retrouver dans l'obscurité de la nuit. Elle se hâtait de se coucher, répondant à peine aux questions de sa sœur ; puis une fois la lumière éteinte, elle s'abandonnait désespérément à ses angoisses et à ses terreurs. Elle se tâtait tout le corps, supputait, se torturait l'esprit et, très avant dans la nuit, restait éveillée, frissonnante, attendant toujours et se raccrochant fébrilement à une dernière et de plus en plus faible espérance.

Une semaine passa ; son attente fut trompée. Maintenant cette

éventualité, qu'elle repoussait comme inadmissible, prenait à ses yeux un caractère de navrante certitude. Un matin, elle se leva chancelante, s'habilla comme dans un rêve et descendit en s'efforçant de contenir ses larmes. Elle se sentait irrémédiablement perdue. Dans son ignorance des choses, elle s'imaginait que la conséquence de sa faute deviendrait promptement visible. Et alors qu'arriverait-il ? La seule pensée d'être obligée de tout avouer à sa mère la cloua paralysée et défaillante sur les marches de l'escalier. — Seul, Maurice pouvait la sauver du désastre qui la menaçait et elle projeta de lui écrire pour le supplier de réparer le mal qu'il avait causé. Mais quand elle songea aux moyens d'exécuter son projet, elle se heurta à de nouvelles difficultés. Pendant le jour, la continuelle présence de sa mère était un obstacle à toute correspondance clandestine; d'ailleurs, il fallait se procurer de l'encre et du papier et la papeterie qui servait aux deux sœurs était dans un tiroir dont Claudia gardait la clé; enfin, il serait nécessaire de s'assurer la complicité de Philomène et par conséquent de se mettre à la discrétion de cette fille. — Françoise résolut d'attendre la nuit et de profiter du sommeil de Claudia pour s'emparer de la papeterie. Une fois en possession des moyens matériels de correspondre avec Maurice, elle trouverait bien l'occasion de griffonner en hâte un appel désespéré à l'homme qui l'avait compromise. — Cette façon d'envisager les choses lui donna un peu de calme et elle put vaquer aux soins du ménage avec assez de sang-froid pour ne pas attirer l'attention de Mme Tavan sur l'altération de ses traits.

Le soir, après le souper, l'oncle César, qui s'était accoudé à proximité de la lampe pour parcourir le *Journal des Alpes*, poussa, au milieu de sa lecture, une exclamation qui fit lever la tête à Mme Tavan; alors, silencieusement, il lui tendit la feuille locale, en lui désignant d'un coup d'ongle un certain paragraphe. Quand la veuve eut pris connaissance du passage signalé, les yeux du frère et de la sœur s'arrêtèrent simultanément sur Claudia qui leur tournait le dos, et Françoise fut frappée de l'éclair de satisfaction qui illumina un instant leurs deux visages. La curiosité de la jeune fille fut soudain excitée. — Assurément, les *Alpes* contenaient quelque nouvelle particulièrement intéressante pour la famille; peut-être même concernait-elle Maurice Tournyer ? — Quand, à l'heure du coucher, l'oncle César passa à la cuisine pour allumer son bougeoir, Françoise s'empara du journal que le négociant avait soigneusement replié et posé sur le buffet; puis elle l'enfouit dans sa poche.

Depuis quelques jours, à la suite des froissemens causés par les

étranges accès d'humeur de Françoise, les deux sœurs n'échangeaient plus que des paroles insignifiantes. L'aînée se hâta de se coucher, tandis que la cadette traînait longuement sa toilette de nuit. Bientôt, la respiration égale et douce de Claudia indiqua qu'elle commençait à s'endormir. Françoise résolut d'attendre que ce sommeil fût plus profond pour ouvrir le tiroir qui contenait la papeterie; afin d'occuper ce moment d'attente, elle tira doucement le journal de sa poche et y chercha le paragraphe qui avait éveillé l'attention de M. Dumoulin. Le coup d'ongle de César, nettement marqué sur le papier, lui permit de retrouver bien vite le passage intéressant, et voici ce qu'elle lut au bas d'une colonne de la première page :

« Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 10 de ce mois, M. Maurice Tournyer, professeur de rhétorique au collège d'Annecy, a été chargé du cours de quatrième au lycée de Grenoble. »

Les yeux de Françoise se troublèrent et il lui sembla que tout tournait autour d'elle. Elle songea qu'on était au 18 novembre; ignorant la lenteur des procédés administratifs, elle crut que le professeur était déjà parti pour sa nouvelle résidence, et le cœur lui manqua.

Décidément, la mauvaise chance s'acharnait après elle. Dans la détresse où elle se trouvait, le seul protecteur sur lequel elle crût pouvoir compter quittait la ville juste au moment où elle allait l'appeler à son aide. En supposant qu'une lettre lui parvînt, Maurice consentirait-il, maintenant qu'il était loin, à avouer sa complicité et à venir tout réparer? — Françoise était aussi prompte à se décourager qu'à espérer; il lui semblait que l'éloignement devait inévitablement détacher le professeur de tout le passé d'Annecy et qu'il était à jamais perdu pour elle. Sa dernière planche de salut l'abandonnait et elle se sentait couler dans le malheur comme au fond d'un gouffre épouvantable dont les eaux noires la submergeaient.

Alors affolée, saisie d'une peur d'enfant, énervée à la fois par son état de santé, et par la contrainte qu'elle s'était imposée tout le jour pour dissimuler son chagrin, elle froissa violemment le journal, le jeta sur le lit et tomba à genoux, en proie à une crise de larmes.

L'explosion de cette bruyante douleur réveilla Claudia en sursaut. Elle s'accouda sur son oreiller et crut rêver en voyant la bougie allumée et sa sœur affaissée au pied de sa couchette, les cheveux épars, la poitrine secouée par des sanglots. — Effrayée, elle sauta hors du lit et vint s'agenouiller auprès de Françoise.

— Fanchon, demanda-t-elle avec effarement, qu'est-il arrivé? Pourquoi pleures-tu?

Mais la jeune fille, sans répondre, l'écartait avec un geste farouche et renfonçant sa tête dans les couvertures, continuait à sangloter.

— Tu vas réveiller maman, reprit Claudia de plus en plus alarmée, je t'en prie, petite sœur, calme-toi, confie-moi tes peines!

Elle essayait de l'attirer vers elle ; Françoise la repoussait en se débattant :

— Laisse-moi!.. Je veux qu'on me laisse! gémissait-elle avec une sorte d'entêtement sauvage. — Et les sanglots recommençaient.

Claudia ne se décourageait pas; elle l'entourait de ses bras, la soulevait peu à peu et la berçait doucement sur sa poitrine, avec des baisers.

— Voyons, Fanchon, continuait-elle tout bas, sois raisonnable,.. aie confiance en moi qui t'aime tant!.. Es-tu fâchée?.. Depuis quelque temps tu as l'air de me bouder... Pourquoi?.. Je t'assure que si je t'ai chagrinée, c'est sans le vouloir...

Elle l'embrassait de nouveau avec une tendresse toute maternelle. — Sous ces chaudes caresses, Françoise s'apaisait un moment. Cela lui faisait du bien de se sentir appuyée contre cette poitrine aimante. Sa faible nature déséquilibrée avait tant besoin d'être soutenue par une affection solide, et depuis un mois elle se trouvait si seule, si abandonnée!.. Peu à peu, l'amitié d'autrefois se réveilla dans son cœur transi par la crainte et le réchauffa. Mais, en même temps qu'elle était détendue et comme amollie par cette amitié renaissante, elle eut plus vivement conscience de ses torts envers celle qui la serrait dans ses bras et de la noire ingratitude dont elle avait payé sa tendresse. La source des larmes se rouvrit et coula plus amère.

— Pauvre Fanchon, chuchotait Claudia en la câlinant, dis-moi ton chagrin, je t'en prie!

— Non, non! répondait plus faiblement Françoise, je... ne peux pas!

Dans un mouvement que fit la sœur aînée pour asseoir sa cadette sur le bord du lit, elle aperçut le journal oublié parmi les couvertures. Elle le prit curieusement, y jeta un regard, et tout d'un coup le nom de Maurice Tournyer lui sauta aux yeux. Elle parcourut rapidement le paragraphe qui avait trait au changement de résidence du professeur, tandis que Françoise, suffoquée, retombait à genoux et sanglotait de nouveau, la tête dans les draps.

Claudia, sans comprendre encore la mystérieuse corrélation qui

existait entre ce passage du journal et le chagrin de sa sœur, eut cependant l'esprit traversé par un doute étrange. Devenue plus pressante, elle attira vivement Françoise à elle, puis, visage contre visage, les yeux fouillant les yeux :

— Parle, dit-elle d'une voix sourde, d'où te vient ce journal qui annonce le départ de Maurice, et quel rapport ce départ a-t-il avec tes larmes ?

Françoise se sentit perdue. — Pardon ! balbutia-t-elle en détournant la tête ; — puis, tout à coup, secouée par le remords, obéissant à ce besoin de la confession qui s'agite au fond de toute créature humaine, elle éclata :

— Tiens, avoua-t-elle, je ne vaux rien.., Je suis une mauvaise sœur, je t'ai trompée !..

— Trompée ? répéta Claudia qui ne comprenait pas encore ; explique-toi !..

— Oui, trompée... J'étais jalouse de toi... J'ai essayé de me faire aimer de Maurice,.. et j'ai réussi.

Claudia lâcha la main de sa sœur et se recula abasourdie.

— Tu as fait cela, Françoise ?

— J'ai fait pis... Tout ce qu'il a voulu... J'ai été sa maîtresse... chez lui.

Et d'un air égaré, comme quelqu'un qui parle dans la fièvre, elle contait tout : la promenade à la Puya, la pluie survenant, le tête-à-tête dans la chambre du Marquisat, la chute enfin, presque immédiate et sans une velléité de défense. — Claudia indignée ne la laissa pas achever :

— Tais-toi !.. Tu es une malheureuse !

— Oh ! oui, malheureuse !.. Et plus que tu ne penses... Claudia !.. Pardonne-moi !..

Elle s'était jetée aux pieds de sa sœur et essayait de lui prendre les mains, mais elle fut violemment repoussée :

— Ne me touche pas !.. Je te méprise !.. Que celui avec qui tu m'as trompée, que celui que tu m'as volé, se charge de te consoler !.. Vous vous valez... Vous êtes aussi lâches l'un que l'autre !

— Claudia ! sanglotait Françoise toujours agenouillée, aie pitié de moi... Je suis déjà assez punie !.. Si tu savais ?.. Je... je crois que je suis enceinte !

C'était le dernier coup. — Claudia était allée s'asseoir à l'autre bout de la chambre et atterrée, suffoquée de colère et de dégoût, les mains tordues l'une dans l'autre, elle répétait sourdement :

— Oh ! la malheureuse !.. la malheureuse !..

— Claudia, gémissait Françoise en se traînant vers elle, je t'en supplie, ne me chasse pas... Si tu m'abandonnes, toi aussi, je suis perdue et je n'ai plus qu'à me jeter au lac... Claudia !

La sœur aînée s'était redressée avec irritation et empoignant sa cadette par le bras, elle la poussait vers le lit :

— Assez ! commanda-t-elle durement, recouche-toi !.. Demain je te dirai ce que je pense... Ce soir je souffre trop... Je ne peux pas !

Elle souffla la bougie et retourna à tâtons tomber sur sa couchette. — Pendant quelque temps, Françoise demeura immobile dans l'obscurité, puis, comme elle grelottait, elle prit le parti d'obéir et se recoucha. Le bruit de ses sanglots scandait encore le silence de la nuit, mais plus faiblement; c'était comme le hoquet plaintif et brusquement syncopé d'un enfant épuisé à force d'avoir pleuré.

Claudia, accoudée sur ses genoux ramenés contre son buste, et tenant sa tête dans ses mains glacées, écoutait machinalement cette plainte convulsive qui allait s'atténuant. — Physiquement, elle avait la sensation aiguë d'une douloureuse contraction au cœur et aux tempes ; moralement, elle était anéantie. — Ses chagrins passés ne lui semblaient plus rien auprès de la torture qu'elle subissait. Certes, elle avait souffert lorsqu'on avait voulu la contraindre à épouser Baduel : mais à ce moment-là, elle possédait le talisman qui nous soutient dans toutes les épreuves, — l'espérance. — Elle avait foi en l'homme qui, pour elle, représentait l'idéal de la loyauté, de l'honneur, de la tendresse; elle incarnait en lui toutes ses romanesques illusions de jeunesse. Elle ignorait la lâcheté et la perversité humaines. — Maintenant le malheur lui assenait coup sur coup et elle n'était soutenue par rien. — Les êtres qu'elle avait le plus aimés la trahissaient : l'homme dont elle avait fait un héros n'était qu'un séducteur vulgaire; la sœur qu'elle avait maternellement chérie se conduisait comme une fille des rues; tous deux s'étaient bassement concertés pour la duper ; — et, comme si ce n'était pas assez de cette boue, la faute de Françoise allait devenir matériellement visible et couvrir de honte toute une famille honorable... Claudia se sentait devenir haineuse et vindicative ; des paroles d'exécration lui montaient aux lèvres pour maudire cette créature inconsciemment dépravée qui, de gaîté de cœur, venait de lui ruiner sa vie dans le passé et dans l'avenir...

Par la fenêtre qui tachait d'une confuse lueur blafarde les ténèbres de la pièce, la jeune fille apercevait deux ou trois étoiles scintillant au fond du ciel glacé de novembre. Brusquement sa pensée se reportait à ces heures trop courtes, dans le verger des Grangettes et sur la route de Saint-Clair, où elle s'était trouvée si heureuse, où elle avait béni avec tant d'effusion le lever des étoiles. Aujourd'hui, ce pur souvenir lui-même était souillé par les hontes de

l'heure présente. Peu à peu, sous l'impression de ce déchirant rapprochement, les yeux de Claudia, restés jusqu'alors secs et brûlans, se mouillèrent. Elle pleura, et, comme une mystérieuse puissance a accordé aux larmes le don d'alléger la souffrance humaine, un peu de l'âcreté de sa douleur s'écoula avec ces pleurs abondamment répandus. Le scintillement des petites étoiles, tout là-bas, lui arrivait maintenant brouillé et brisé à travers la rosée qui humectait ses paupières; mais, par-delà ce moite brouillard, elle revoyait le paysage des Grangettes qui lui était familier depuis des années et des années. Elle s'y retrouvait tenant par la main Françoise près de laquelle elle jouait le rôle de petite mère. La figure éveillée et rieuse de sa sœur lui réapparaissait parmi les ramures des groseilliers et des framboisiers qui bordaient les allées. — En ce temps-là, l'amitié qui les unissait était intacte et fervente ; l'âme de Françoise était blanche et pure comme les narcisses qui fleurissaient çà et là dans l'herbe des prés... Et c'était pourtant cette même Françoise, si constamment aimée, si maternellement choyée, qui sanglotait à cette heure, — salie moralement et corporellement par une faute dont l'opprobre allait rejaillir sur toute la famille !.. A mesure que les souvenirs d'enfance, doucement encadrés dans l'intime paysage des Grangettes, repassaient devant les yeux de Claudia, la colère s'assourdissait dans son cœur et la pitié y rentrait. — Si coupable que fût Françoise, pouvait-on l'abandonner et la mettre dans le cas de se perdre encore plus complètement ? Sans doute elle était impardonnable, mais Claudia elle-même n'avait-elle rien à se reprocher ?.. N'était-elle pas en partie responsable de ce désastre ?.. Imprudemment, égoïstement, elle avait poussé sa sœur à lui servir d'intermédiaire, sans réfléchir à quels dangers elle exposait une créature faible et inexpérimentée. Elle aurait dû mieux connaître le caractère de sa cadette et ne pas la jeter dans une aventure d'où elle pouvait sortir compromise. — Actuellement le mal était fait, mais il n'était peut-être pas irrémédiable, et celle qui avait en quelque sorte été la cause première du péché devait chercher à sauver la pécheresse... Pour l'honneur de la maison autant que pour le salut de Françoise, Claudia se sentait tenue en conscience de prendre en pitié la malheureuse et de l'aider à se relever...

Le front dans les mains, elle réfléchit longuement, péniblement. Pendant cette navrante méditation, les heures de la nuit se succédaient. La tache grise de la fenêtre blanchissait peu à peu, et déjà dans la chambre le relief des objets s'accusait d'une façon plus précise. Un coq chanta au loin d'une voix enrouée, la diane sonna au fond des casernes voisines, l'*Angelus* égrena ses neuf notes limpides dans les clochers des églises, et le jour se leva.

Claudia avait quitté son lit et plongeait dans l'eau fraîche sa figure brûlante; elle s'habilla rapidement. Quand elle eut terminé sa toilette, la blafarde lumière du matin éclairait déjà crûment le dortoir commun, et, en se retournant, la sœur aînée sentit sa rancune la piquer de nouveau au cœur à la vue de Françoise étendue et dormant sur sa couchette.— L'animalité reprenait vite ses droits dans cette nature sensuelle et inconsciemment égoïste!.. Elle avait pu s'endormir, elle!.. malgré sa honte, ses angoisses et ses terreurs!.. Le frémissement convulsif et intermittent de son corps sous l'enroulement des draps révélait seul les agitations qui secouaient encore parfois la pensée engourdie. Dans l'encadrement des cheveux épars, le visage gardait la trace des dernières larmes qui s'étaient séchées pendant le sommeil...

Claudia secoua l'épaule de la dormeuse. Françoise ouvrit péniblement les yeux, reconnut sa sœur, et, avec le réveil, tout le souvenir de ses misères lui revenant à l'esprit, elle cacha sa figure dans ses mains.

— Écoute-moi! dit sévèrement l'aînée; tu resteras dans notre chambre aujourd'hui et j'annoncerai en bas que tu es souffrante... Je ne te pardonne pas... Je ne te pardonnerai jamais le mal que tu m'as fait, mais je songe aux autres et je vais essayer de te sauver...

— Oh! Claudia!.. Claudia!.. murmura Françoise que les sanglots recommençaient à suffoquer et qui cherchait à baiser les bras de sa sœur.

— Assez! interrompit durement Claudia en lui retirant ses mains; si tu souffres, cache-le, et puisque tu as pu si bien mentir pendant des semaines, tâche de dissimuler encore jusqu'à mon retour!..

XIII.

Claudia descendait lentement l'escalier qui conduisait au palier du premier étage. Presque à chaque marche elle s'arrêtait, — non par irrésolution : son parti était pris et elle n'hésitait plus; — mais par suite d'un sentiment de défiance d'elle-même qui lui glaçait le sang. Elle craignait de ne pas réussir dans l'effort qu'elle allait tenter pour sauver sa sœur, et elle se recueillait afin de mieux s'affermir contre les résistances qu'elle pressentait. Cette longue nuit de veille et de souffrance l'avait brusquement mûrie. Pendant cette épreuve, elle avait passé par de si divers états d'âme : — stupéfaction, indignation, douleur aiguë et pitié résignée, — que chaque heure semblait l'avoir vieillie d'une année. Elle était montée le

soir, dans la chambre commune, portant avec elle le bouquet à peine épanoui de ses illusions, de ses adorations et de ses espérances de jeune fille. Toute cette floraison avait été impitoyablement saccagée, foulée aux pieds, flétrie! Claudia redescendait ce matin ayant acquis la précoce expérience de l'infélicité humaine. Et cependant, tout en se répétant que son bonheur était anéanti, que son unique amour était mort, quelque chose en elle protestait; elle sentait bien que cet amour avait été mal arraché de son cœur et que de vivaces racines y saignaient encore. Malgré la trahison consommée, malgré l'injure infligée, sa tendresse persistait et elle redoutait de ne pas être assez maîtresse d'elle-même pour accomplir tout à l'heure l'acte qu'elle avait médité. — C'était pour se composer une attitude plus résolue et pour rassembler toute l'énergie dont elle aurait besoin qu'elle stationnait, le cœur battant, sur les degrés de pierre de l'escalier obscur. — Enfin elle prit son grand courage et tournant le bouton de la porte de communication, elle pénétra dans la salle à manger.

Assis devant la table ronde couverte de toile cirée, l'oncle César était en train d'expédier son premier déjeuner, composé de pain et de fromage et arrosé d'un verre de vin blanc. Le jour, tombant des fenêtres à travers la mousseline des rideaux, caressait d'une lumière douce ses cheveux gris et crêpus, son front obstiné et ses favoris en pattes de lapin. Par le couloir de la cuisine contiguë, on entendait la voix brève de Mme Tavan occupée à préparer le café; une odeur de lait bouilli et de pain grillé se répandait peu à peu dans la salle. — Au bruit de la porte, M. Dumoulin releva la tête, et, à la vue de la figure pâle et gravement résolue de sa nièce, il eut le pressentiment qu'il allait apprendre du nouveau. Il posa son couteau sur la toile cirée, s'essuya la bouche, et ses clairs yeux bleus interrogèrent silencieusement la jeune fille.

— Bonjour, mon oncle, dit Claudia... Est-ce que maman ne déjeune pas avec vous?

— Si fait, répondit Mme Tavan, qui apparut avec un plateau supportant la cafetière fumante et les bols de porcelaine. — Hé bien! ajouta-t-elle en constatant avec étonnement la seule présence de Claudia, Françoise n'est pas descendue?

— Elle est souffrante, reprit la jeune fille, elle a une forte migraine et elle demande l'autorisation de garder le lit une partie de la journée...

L'oncle César, ayant terminé son déjeuner, s'était levé en haussant les épaules et se promenait de long en large pour faciliter sa digestion. Claudia l'interpella de nouveau :

— Mon oncle, murmura-t-elle, je désirerais causer un moment avec vous et avec ma mère.

— Bon! pensa M. Dumoulin, j'avais mis le doigt dessus... Mes deux gaillardes commencent à se fatiguer d'être cloîtrées et elles veulent faire amende honorable...

Il alla prudemment fermer la double porte de la cuisine, puis revint le nez au vent, la mine à la fois discrète et allumée, se rasseoir près de la table où Mme Tavan, tout en examinant avec une curiosité inquiète le visage défait de sa fille, versait le lait dans les bols.

— Parle, ma chère, parle, dit-il en tirant sa montre; il n'est pas huit heures... Ta mère et moi avons une bonne demi-heure encore avant de descendre au magasin.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit plus que l'égouttement monotone du café à travers le filtre. Puis, Claudia, qui demeurait debout, les deux mains appuyées au bord de la table, commença d'une voix légèrement tremblante :

— Mon oncle, il y a six semaines, M. Prosper Baduel m'a adressé une demande en mariage avec votre assentiment et celui de ma mère...

— Oui, interrompit sèchement M. Dumoulin en se renversant sur le dossier de sa chaise; tu as si mal accueilli le pauvre garçon qu'il en a quasi fait une maladie et qu'aujourd'hui il n'est pas encore remis de la mortification qu'il a éprouvée... Enfin, continue.

— Si j'ai repoussé la demande de M. Prosper, ce n'était pas par dédain... J'avais d'autres motifs...

L'oncle César cligna de l'œil dans la direction de sa sœur et hocha significativement la tête.

— Aujourd'hui, poursuivit Claudia, ces motifs n'existent plus...

Avec ces derniers mots, toutes les honteuses révélations de la nuit passée lui revinrent si cruellement à l'esprit, qu'une rougeur monta à ses joues et que ses yeux se mouillèrent; mais l'oncle César resta impassible; il s'imaginait que Claudia faisait allusion au changement de résidence de M. Tournyer et il hocha de nouveau la tête d'une façon ironique qui semblait vouloir dire : « Oui, nous savons pourquoi! » Pendant ce temps, la jeune fille, s'efforçant de raffermir sa voix et de renfoncer ses larmes, reprenait :

— Je viens donc vous déclarer que j'ai changé d'avis et que je suis prête à épouser M. Prosper,... si toutefois ses intentions sont restées les mêmes.

Mme Tavan fut si surprise de la netteté de cette déclaration, qu'elle oublia son café au lait en train de refroidir et qu'elle n'eut plus d'yeux que pour sa fille. Quant à M. Dumoulin, il se déridait peu à peu :

— A la bonne heure! s'exclama-t-il, eh bien! puisque tu es redevenue raisonnable, je crois pouvoir t'assurer que ce brave Baduel n'a pas changé et qu'il est prêt à renouveler ses offres, quand tu le voudras...

— Attendez, je n'ai pas fini, interrompit Claudia, je consens à épouser M. Prosper, mais à une condition...

Les yeux du frère et de la sœur se fixèrent, intrigués, sur la pâle figure de la jeune fille, et le front de M. Dumoulin se plissa :

— Hein! grommela-t-il, quelle condition?

— Le même jour, reprit Claudia d'une voix sourde, mais très ferme, où je m'engagerai avec M. Baduel, vous accorderez la main de Françoise à M. Tournyer.

Mme Tavan et son frère se regardèrent, stupéfaits.

— Ah çà! se récria l'oncle César, je ne comprends plus!.. J'avais cru, jusqu'à cette heure, que c'était de toi que ce professeur était tombé amoureux?

— Vous aviez mal cru, mon oncle, répondit-elle brièvement.

— Comment! objecta à son tour Mme Tavan.... Françoise aime M. Tournyer?

— Elle l'aime.

— Quelle absurdité!... Ce jeune homme ne vous convient pas plus à l'une qu'à l'autre... D'ailleurs, il vient d'être nommé à Grenoble et il doit avoir quitté Annecy.

— Je ne le pense pas, affirma hardiment Claudia; mais fût-il déjà à Grenoble, il serait facile de lui écrire que rien ne s'oppose plus à ses projets. Je le répète, je n'épouserai M. Baduel que si vous consentez au mariage de Françoise.

— Et si nous refusons? demanda Mme Tavan, que cette nouvelle complication commençait à irriter.

— Les choses resteront au point où elles sont... Je ne me marierai pas et vous aurez rendu Françoise très malheureuse.

— Mais nom de nom! s'écria brutalement l'oncle César en tapant du poing sur la table, que diable ce freluquet a-t-il donc dans la botte pour que toutes les filles lui courent après?... Voyons, Claudia, est-il bien nécessaire que nous en venions à cette extrémité?

— Il le faut! insista-t-elle énergiquement... Depuis que vous avez cessé de recevoir M. Tournyer, Françoise souffre... Sa santé s'altère et sa tête se monte... Elle n'est pas, poursuivit la jeune fille avec un accent dont le frère et la sœur ne purent comprendre la navrante amertume, elle n'est pas de celles qui savent se raisonner et se résigner... Elle a une nature emportée, et un refus peut la pousser à quelque folie que vous regretteriez plus tard.

Le sérieux et l'énergie de Claudia imposaient aux deux commer-

çans. Ils n'étaient pas assez perspicaces pour démêler ce qu'il y avait au fond de ce mystérieux et brusque revirement. Déconcertés par la netteté de ces affirmations, étonnés de la précoce maturité d'une fille de vingt ans, ils subissaient inconsciemment cette impérieuse volonté et se consultaient silencieusement du regard, comme deux associés qui se tâtent pour savoir s'ils accepteront un marché.

— Un professeur? s'exclama Mme Tavan en faisant la grimace, quel singulier goût!

Claudia surmonta une dernière défaillance et vidant le calice jusqu'au fond, elle répondit à la dédaigneuse objection de sa mère :

— Maman, M. Tournyer est bien élevé, vous avez pu l'apprécier vous-même et vous connaissez sa famille... Il est instruit, il est jeune et il a de l'avenir... Enfin, Françoise l'aime follement, et, puisque vous établissez l'une de vos filles selon vos désirs, vous pouvez bien laisser l'autre se marier à son gré...

Ce dernier argument parut faire pencher la balance. — Avant toutes choses, l'oncle César souhaitait que l'aînée de ses nièces épousât son futur associé. Tout en tailladant un morceau de pain avec son couteau, il réfléchissait que de cette façon on ferait d'une pierre deux coups : on se débarrasserait de Françoise qui était d'un placement plus difficile que sa sœur et on assurerait la prospérité à venir du *Fil de la Vierge*. Du moment qu'il était arrivé à ses fins, il pouvait bien se montrer conciliant et accorder bonne mesure à celle avec qui il venait de conclure une affaire selon son cœur...

Il se rapprocha de Mme Tavan et eut avec elle un rapide colloque à voix basse. Petit à petit la veuve cédait aux raisons très pratiques que lui énumérait César. Elle se ressouvenait tout à coup que M. Tournyer était d'Albertville, qu'elle avait toujours eu un faible pour son jeune compatriote, et elle finissait par s'amollir.

— Si Françoise s'est amourachée au point d'en perdre la tête, dit-elle enfin, nous serons bien obligés de la donner à ce monsieur!

— Soit donc, qu'elle épouse son maître d'école! ajouta M. Dumoulin en revenant vers sa nièce; si plus tard elle s'en mord les doigts, ce sera tant pis pour elle!... L'important est que le *Fil de la Vierge* ne sorte pas de la famille.

— Vous avez ma parole, dit gravement Claudia, et vous pouvez prévenir M. Prosper que je le recevrai volontiers dès que le mariage de Françoise sera une chose complètement arrêtée... Mais, pour cela, poursuivit-elle en reprenant le ton décidé et presque impé-

ratif qui avait déjà imposé à César et à Mme Tavan, il faut que vous m'autorisiez à écrire à M. Tournyer, et, s'il est encore ici, à avoir un entretien avec lui aujourd'hui même.

La physionomie du frère et de la sœur exprima de nouveau une certaine hésitation méfiante.

— Ma chère, objecta la veuve, je ne sais si c'est bien convenable...

— C'est nécessaire, répliqua délibérément Claudia ; Françoise ne peut pas avoir l'air de se jeter à la tête de M. Tournyer, et après la façon dont vous avez congédié ce jeune homme, je puis seule servir d'intermédiaire entre vous et lui.

L'oncle César s'empressa de reconnaître la justesse de cette observation : il n'était pas fâché de s'épargner la mortification d'une première entrevue avec le professeur qu'il avait traité si cavalièrement.

— Elle a raison, s'écria-t-il... Pour ma part, je ne me soucie point d'être obligé de recevoir ce monsieur, la bouche en cœur, après l'avoir consigné à ma porte... Allons-nous-en à notre besogne, madame Tavan, et donnons-lui carte blanche...

— J'y consens, puisque tu es de son avis, César! soupira la veuve... Je suis trop énervée pour discuter davantage... Une incorrection de plus ou de moins, au point où nous en sommes, ne changera rien à la situation... Descendons!

Ils gagnèrent l'escalier intérieur qui conduisait au magasin. Quand ils eurent disparu tous deux, Claudia se laissa choir sur une chaise et demeura quelques minutes sans mouvement, presque sans pensée. La grosse dépense d'énergie et de volonté qu'elle venait de faire avait déjà épuisé ses forces, et il lui semblait que la tête lui tournait. Elle avait mené à bien la partie la plus difficile de sa tâche, mais non la plus douloureuse, et elle était épouvantée de ce qui lui restait à faire. Néanmoins, l'urgence du sacrifice à accomplir et la nécessité de ne pas perdre une minute la tirèrent de son état de torpeur. Elle se mit en devoir d'écrire à Maurice, et, tout à coup, au moment de tracer les lignes sur le papier, elle fut arrêtée par la difficulté de formuler sa lettre. Il lui prenait envie de lui crier tout d'abord qu'elle n'était pas dupe et qu'elle n'ignorait rien ; puis elle réfléchit. La triste expérience qu'elle venait d'acquérir lui fit pressentir toutes les lâchetés dont peut être capable un homme déjà pris en faute. Maurice, sachant que sa mauvaise action était connue, pouvait se dérober et refuser de répondre à l'appel qu'elle allait lui adresser. Elle résolut donc d'être prudente et rédigea ce billet laconique, presque banal :

« Cher monsieur Tournyer,

« J'ai à vous parler de choses importantes, et ma mère m'autorise à vous écrire pour vous demander quelques momens d'entretien. Vous me trouverez seule, ce matin, à la maison; si vous voulez bien y passer en sortant du collège, vous m'obligerez.

« CLAUDIA. »

Elle cacheta sa lettre, y inscrivit le nom de Maurice Tournyer, puis la confia à la cuisinière en lui ordonnant de se rendre immédiatement au collège. Philomène devait s'informer si le professeur faisait sa classe; au cas de l'affirmative, charger le concierge de lui remettre le billet et demander une réponse. Le message une fois parti, Claudia vint s'accouder à la table et attendit, en proie à une impatience fiévreuse.

La rue du Collège est à deux pas de la place Saint-François. Au bout d'un quart d'heure, Philomène reparut essoufflée. — Oui, M. Tournyer était en classe; on lui avait remis la lettre et il avait fait répondre qu'il passerait à dix heures et demie chez Mme Tavan.

Claudia consulta l'horloge : — neuf heures. — Encore une heure et demie! — Elle respira d'abord plus librement; n'était-elle pas assurée maintenant de la visite prochaine de celui qui tenait entre ses mains le salut de Françoise et l'honneur de la famille? N'était-elle pas délivrée de l'appréhension de ces mortelles heures d'angoisse auxquelles elle eût été condamnée si Maurice fût déjà parti pour Grenoble?.. Mais bientôt de douloureuses palpitations la prirent à la pensée de se retrouver face à face avec l'homme qu'elle avait si ardemment aimé et pour lequel elle conservait dans l'arrière-fond de son cœur un reste de lâche tendresse. — S'imaginant que sa trahison était ignorée, il allait sans doute se présenter avec de mensongères protestations d'amour?... Que lui dirait-elle?... Aurait-elle seulement la force de se contenir?... Oui, elle se promettait de rester calme et digne. A quoi bon s'abaisser à d'inutiles récriminations! Le mal était fait, le coup était reçu, la blessure inguérissable. La seule réparation possible était celle que Maurice devait à Françoise et qu'il fallait s'efforcer d'obtenir. Claudia espérait être assez éloquente pour le déterminer à expier ses torts. Quelque faiblesse ou quelque duplicité qu'il eût montrée, elle lui croyait le cœur bon et honnête. — Et pourtant, si à la première félonie commise, Maurice ajoutait celle d'un refus?.. Si par fausse honte, égoïsme ou mauvaise foi, il niait tout?... Quelle preuve avait-on contre lui?.. Quels moyens de contrainte? — Tous

ces doutes qui se levaient dans l'esprit de Claudia, comme de malsaines vapeurs à la tombée de la nuit, achevaient de la rendre malheureuse. La crainte d'un échec se mêlant aux amertumes du renoncement contribuait à endolorir son cœur. — Les minutes lui paraissaient tantôt trop rapides et tantôt d'une irritante lenteur. Incapable de s'occuper à une besogne quelconque, ne voulant pas non plus remonter dans sa chambre où la vue de Françoise envenimerait encore sa blessure, elle allait et venait fiévreusement à travers la salle. N'en pouvant plus à la fin, elle s'assit près de la fenêtre, dont elle ouvrit l'un des battans, et posa sa tête brûlante sur la barre d'appui.

L'air vif lui rafraîchit les tempes et, distraitement, elle se prit à regarder le spectacle du dehors. — Il avait gelé pendant la nuit et le vent d'est échevelait sur l'azur froid du ciel de longs nuages blancs qui allaient se tasser au sommet des montagnes pour former ce que les gens du pays appellent en leur langage imagé « des chapeaux de bise. » Le lac, où couraient de brusques coups de soleil, était par places d'un bleu argenté ou d'un gris verdâtre, suivant la marche capricieuse des nuées. Une neige immaculée étincelait sur les hautes cimes et sur les déclivités plus basses où des bois de sapins se détachaient en noir parmi les plaques blanches. Les regards désolés de Claudia, remontant les pentes grises des sommets, s'arrêtaient à ces bouquets de bois, et, involontairement, elle songeait à l'ascension du Parmelan. — Que de changemens s'étaient opérés dans son cœur et dans sa vie depuis cette joyeuse montée à travers les sapins du chalet Chapuis! Et cependant, tandis qu'en elle se jouait une si lamentable tragédie, le monde extérieur continuait de mener son train ordinaire : — le soleil colorait les noires murailles du *Palais de l'Isle;* des enfans se penchaient sur le parapet des ponts; des lavandières emplissaient de coups de battoir l'une des voûtes sonores où s'enfonçait le Thiou; un camion traversait lourdement la place pour se rendre au débarcadère du bateau et, du haut du siège, le conducteur faisait claquer son fouet tandis que son chien, assis près de lui, aboyait frénétiquement aux passans. — Partout la même vie familière et indifférente; et Claudia, en face de cette impassibilité de l'extérieur, se sentait encore plus oubliée, plus abandonnée et plus misérable. Tout à coup, pendant que ses yeux gros de larmes se fixaient sur les objets environnans, son cœur tressauta et elle se recula vivement à l'intérieur de la salle : — elle venait d'apercevoir Maurice Tournyer tournant le coin de la place et se dirigeant vers la maison du *Fil de la Vierge*.

En recevant le message de Claudia en pleine classe, le professeur

avait pâli. Un froid subit lui coula dans les veines et la respiration lui manqua; en même temps une succession d'idées désagréables lui traversa le cerveau. L'éclat qu'il redoutait avait-il eu lieu? Françoise avait-elle parlé et tout était-il découvert?.. Ou bien Mme Tavan et l'oncle César s'étaient-ils laissé fléchir et Claudia voulait-elle lui annoncer cette bonne nouvelle? — La brièveté circonspecte du billet de la jeune fille ouvrait le champ à toutes les suppositions, et aucune d'elles n'était bien rassurante. Maurice sentit qu'il ne pouvait refuser de se rendre à l'invitation qu'on lui adressait. Il acheva sa classe dans un désarroi d'esprit dont ses élèves durent s'apercevoir. Les mots ne lui arrivaient plus que péniblement et sa bouche était tellement sèche qu'il les articulait à grand'peine. Enfin dix heures sonnèrent, les élèves se répandirent bruyamment dans les couloirs et Maurice quitta le collège. Quand il fut dehors, il s'efforça de recouvrer un peu de sang-froid. — En somme, les termes du billet, si laconiques qu'ils fussent, n'avaient rien d'alarmant. Si Claudia eût été instruite de ce qui s'était passé, il semblait à Maurice que sa légitime indignation se fût exprimée franchement et violemment. A la vérité, le billet ne ressemblait guère aux précédentes lettres si expansives et si tendres : il avait un tour froidement poli qui ne laissait pas d'être inquiétant; mais ce laconisme mystérieux était sans doute imposé à Claudia par les circonstances. Elle avait dû écrire sa lettre sous les yeux de sa mère ou de son oncle et, dans ce cas, elle ne pouvait que se montrer prudente et réservée.

Cette explication parut satisfaisante à Maurice, et lorsqu'il commença de gravir l'escalier de pierre de la maison Tavan, il en était arrivé à se persuader qu'elle était la seule admissible. Elle le rassurait, non pas sur le dénoûment même des tristes complications qu'il avait créées par sa faute, mais au moins sur les conditions dans lesquelles l'entretien allait avoir lieu. — Françoise certainement avait gardé le silence; leur double trahison demeurerait ignorée; il n'aurait à subir ni les mépris de Claudia ni les reproches indignés de ses parens. Sa propre conscience serait, il est vrai, toujours tourmentée de cruels remords; mais le scandale n'éclaterait pas, et le secret de cette mauvaise action resterait enseveli. Il s'éloignerait, et Françoise, avec cette facilité d'oubli qui est le privilège de bien des femmes, finirait par ne plus penser à lui. Après tout, ils avaient succombé tous deux à une surprise des sens, mais ils ne s'aimaient pas, et elle n'aurait pas grand'peine à se déprendre. La seule femme qu'il aimât réellement, c'était Claudia; l'honnêteté et la délicatesse le forçaient de renoncer à elle. Il allait être obligé de couper court aux beaux rêves qu'ils avaient formés ensemble,

et ce serait là le douloureux châtiment de son péché. A la pensée de revoir la pure jeune fille à laquelle il avait juré fidélité aux Grangettes, et qu'il avait si stupidement, si vilainement trompée, il s'arrêtait, le cœur défaillant, sur les degrés de l'escalier. — Tout à l'heure, si elle lui annonçait que les difficultés étaient levées et que rien ne s'opposait plus à leur mariage, que pourrait-il lui répondre? Quels mensonges devrait-il inventer pour colorer un refus qui le désespérait? — Il avait beau se creuser le cerveau, il n'imaginait rien; ses idées se brouillaient, et il se trouvait le plus misérable des hommes.

Enfin il arriva sur le palier, il sonna d'une main tremblante, et la cuisinière l'introduisit dans la salle à manger.

Il était si troublé que tout d'abord il n'aperçut qu'à travers une sorte de brouillard confus la jeune fille debout près de la table ronde.

— Claudia!.. murmura-t-il d'une voix mouillée de larmes dès que la porte fut refermée.

Elle restait immobile, tellement émue elle-même qu'il lui était impossible de remuer les lèvres. Alors il la regarda plus attentivement; mais lorsqu'il vit sa pâleur, ses grands yeux tristes, l'expression tragique de son visage, il eut la sensation de l'écroulement subit des suppositions qu'il avait échafaudées en montant l'escalier, et il comprit qu'elle n'ignorait plus rien.

Il baissa piteusement la tête, et ils restèrent un moment l'un près de l'autre sans avoir la force de parler.

— Ne jouez pas une comédie inutile, dit enfin brusquement Claudia, Françoise m'a tout avoué!.. Je ne vous adresserai pas de reproches, je n'en ai ni le temps ni le courage... Je vous ai prié de venir pour vous demander de réparer le mal que vous avez causé. Sans entrer dans aucune explication compromettante, j'ai dit à maman et à mon oncle que Françoise vous aime, et j'ai obtenu leur consentement à son mariage avec vous... Maintenant, si vous êtes encore un honnête homme, vous savez ce qui vous reste à faire...

— Épouser Françoise? protesta Maurice effaré, n'exigez pas cela!.. Écoutez-moi, Claudia! Je sais bien qu'après ce qui s'est passé, je ne puis guère vous demander d'ajouter foi à mes paroles... Je me suis conduit comme un sot et un misérable... Pourtant je vous jure que je n'ai jamais aimé que vous! — Et, comme un sourire amer crispait les lèvres de la jeune fille : — Oui, s'écria-t-il, vous seule!..

Alors, avec un accent de désolation si sincère qu'il réussit à triompher du mauvais vouloir et des gestes de dénégation de

Claudia, il répandit devant elle tout son cœur; il lui confessa tour à tour les tentations et l'accès de folie qui avaient amené cette déplorable chute, les remords qui l'avaient immédiatement suivie et le sentiment qu'il avait depuis ce moment-là de son indignité.

— Je le comprends, ajouta-t-il, je ne mérite plus que votre mépris et vous avez le droit de me chasser de votre cœur... Mais la punition est assez forte... Ne me condamnez pas à épouser une femme que je n'aime pas, que je ne peux pas aimer!

— Il fallait penser à tout cela avant de céder à ce que vous appelez « une folie, » répondit sévèrement Claudia, maintenant il est trop tard... Ce mariage est nécessaire.

— Trop tard? balbutia-t-il avec un battement de cœur, que voulez-vous dire?

— Puisque vous ne savez pas comprendre à demi-mot, reprit Claudia en rougissant, je veux dire que la faute de ma sœur ne pourra bientôt plus être cachée à personne, et que si vous avez un peu d'honneur, vous vous hâterez de nous épargner à tous la honte du scandale, en donnant votre nom... à votre enfant!

Maurice, abasourdi, écrasé par cette révélation, courbait la tête. — Un enfant!.. De toutes les hypothèses qu'il avait roulées dans son cerveau, celle là était la seule à laquelle il n'eût pas songé...

— Ah! mon Dieu! s'exclama-t-il; — puis, d'une voix soumise et sans oser regarder Claudia : — Parlez.., je ferai ce que vous m'ordonnerez.

— Cette honte, continua la jeune fille, n'est encore connue que par moi,.. mais nous n'avons pas de temps à perdre... J'ai arraché le consentement de ma mère et de mon oncle en promettant que le jour où vous deviendriez le mari de ma sœur, j'épouserais moi-même Prosper Baduel.

— Vous avez promis cela! s'écria Maurice en frémissant.

— Oui; je n'ai aucune faute à me reprocher, moi, et je me suis pourtant résignée à ce mariage; il est bien juste que vous, le seul coupable, vous n'hésitiez pas une minute à réparer une partie du mal que vous avez fait!

— Soit, dit-il humblement, dictez-moi votre volonté...

— Aujourd'hui même, dans l'après-midi, vous viendrez demander à ma mère et à mon oncle la main de Françoise.

— Il suffit, répondit-il en s'inclinant... Vous pouvez prévenir Mme Tavan et M. Dumoulin que je serai chez eux à une heure.

— Ce n'est pas tout, vous insisterez pour que le mariage ait lieu aussitôt que possible, c'est-à-dire dans trois semaines... Il vous sera facile de trouver un motif pour hâter la cérémonie... Vous direz que votre présence est indispensable à Grenoble et que vous souhaitez que tout soit terminé avant le 15 décembre...

— Rassurez-vous, tout se passera comme vous le désirez.

— Attendez, poursuivit Claudia en étendant la main vers lui, j'ai encore une prière à vous adresser... pour une chose qui me concerne plus particulièrement...

Elle s'arrêta afin de reprendre sa respiration et aussi pour étouffer un sanglot qui se nouait dans sa gorge.

— Pour le monde et pour mes parens, reprit-elle d'une voix étranglée, vous devrez nécessairement vous montrer ici pendant le temps qui précédera votre mariage; mais, ajouta-t-elle avec une navrante intonation sarcastique, comme il s'agira d'une pure formalité et comme votre cour est faite depuis longtemps, vous m'obligerez... en diminuant le plus possible le nombre de vos entrevues, ou du moins... en choisissant pour ces visites les heures où je serai absente... Enfin, une fois marié, je vous supplie de trouver un prétexte pour quitter immédiatement Annecy.

Maurice vit bien qu'elle pouvait à peine retenir ses larmes et lui-même se sentit le cœur déchiré :

— Je vous obéirai, murmura-t-il presque indistinctement.

— Merci... Et à présent, adieu, je compte sur votre parole.

— Ah! Claudia, dit-il en éclatant, si vous saviez comme je souffre!

Elle lui lança un regard sombre, au fond duquel des larmes brillaient comme une eau brune au creux d'un puits.

— Vous n'êtes pas seul! répliqua-t-elle avec véhémence, il y en a d'autres qui souffrent plus que vous sans l'avoir mérité...

Elle chancela et s'affaissa sur une chaise près de la table, comme si cette réflexion eût donné le dernier coup à son courage épuisé. Sa fière impassibilité l'avait abandonnée, et, la tête dans les mains, elle gémissait comme une enfant :

— Oh! non, je ne l'ai pas mérité... J'ai trop de chagrin!.. Je suis trop malheureuse, et ce n'est pas juste!

Elle se mit à fondre en larmes. Maurice, dont la sensibilité était violemment surexcitée et qui avait à son tour des sanglots dans la gorge, se précipita à genoux devant elle.

— Pardon, Claudia, protesta-t-il, pardon!.. Si vous saviez comme j'ai horreur de ma lâcheté!.. Je ne veux pas que vous vous rendiez à jamais malheureuse... Je comprends que vous exigiez que j'expie ma faute, mais ce n'est pas une raison pour que vous vous sacrifiiez aussi...

— Il le faut!.. Il le faut! murmurait-elle en secouant la tête.

— Claudia, continua-t-il en baisant sa robe, n'est-ce pas assez que je renonce à l'espoir de vous posséder?.. Ne vous condamnez pas au supplice de ce mariage qui brisera votre cœur... Car nous aurons beau faire, Claudia, nous n'abolirons pas ce qui s'est passé... Je vous

aimerai toujours, et vous-même.., malgré ma mauvaise action, je sens que vous m'aimez encore!..

Il sanglotait tout en parlant, il versait des larmes sincères et, devant la douleur de cet homme qui avait eu son premier et unique amour, elle s'amollissait, sa rancune se fondait peu à peu. Elle eut peur de faiblir et se recula brusquement.

— Non, protesta-t-elle en se levant et en essuyant ses yeux, vous vous trompez, monsieur... Ce n'est pas vrai!

— Claudia!

— Vous rappelez-vous, ajouta-t-elle tristement, ce que je vous ai répondu un jour aux Grangettes? Je vous ai dit : « Voici ma main, tant que vous m'aimerez, personne ne pourra l'ôter de la vôtre... » Eh bien! c'est vous qui avez arraché votre main de la mienne, et aujourd'hui je ne vous aime plus... Adieu!.. Tenez mieux désormais vos promesses...

Elle détourna la tête, et Maurice prit congé; mais, quand la porte se fut refermée sur lui, Claudia retomba sur sa chaise et se remit à pleurer.

Hélas! elle lui avait menti, et c'était lui qui avait raison : — le passé n'était pas aboli, la tendresse d'autrefois n'était pas morte, et elle savait bien que son supplice venait seulement de commencer.

XIV.

Maurice avait depuis longtemps déjà redescendu l'escalier de la maison Tavan, et Claudia demeurait toujours accoudée à la table, trouvant une âpre jouissance à laisser couler ses larmes. Le tintement des horloges sonnant onze heures à toutes les églises du voisinage l'arracha à cette volupté de pleurer sans contrainte, qui est la dernière consolation des malheureux. — Elle ne voulait pas que quelqu'un, entrant inopinément, la surprît en proie à cet accès de désespoir. Un sentiment de pudeur et de fierté lui commandait de cacher son chagrin à sa famille et aux indifférens. Et puis, il était maintenant nécessaire d'informer Françoise de ce qui s'était passé et de lui adresser des recommandations sur la conduite qu'elle aurait à tenir. Pour Claudia, qui avait encore dans les oreilles le son des sanglots et des supplications de Maurice, c'était un dernier crucifiement. — Triste et ironique injustice des destinées humaines! Françoise avait failli, et tout lui arrivait à souhait, comme par enchantement; Claudia avait été la dupe et la victime, et elle devait encore par surcroît porter la nouvelle de cette inique réussite à celle qui lui avait volé son bonheur! — Cette

étrange distribution du bien et du mal la révoltait. Aussi fut-ce avec un mouvement de colère qu'elle poussa la porte de la chambre commune.

Elle trouva sa sœur levée. Les cheveux noués à la hâte, enveloppée dans un peignoir de laine où les transes de l'attente la faisaient grelotter, Françoise était assise près de la fenêtre et, les mains croisées sur ses genoux, elle suivait machinalement le vol des mouettes blanches au-dessus du canal. A la vue de Claudia, dont les paupières et les joues étaient encore moites de larmes, elle tressaillit et resta, les lèvres entr'ouvertes, sans oser l'interroger, tant la sévère expression de ce visage désolé l'effrayait. Celle-ci passa brusquement devant sa sœur, alla droit à sa toilette, baigna sa figure dans l'eau fraîche pour effacer les signes extérieurs du chagrin qu'elle voulait garder pour elle seule; puis elle se retourna vers Françoise, qui l'examinait avec effarement :

— Rassure-toi, lui dit-elle avec un mépris sarcastique, tu n'as plus rien à craindre! Tu épouseras M. Tournyer avant trois semaines.

Françoise n'en pouvait croire ses oreilles; elle ouvrait de grands yeux et dévisageait sa sœur avec un reste d'incrédulité et de méfiance.

— Claudia, demanda-t-elle peureusement, ne me trompe pas, ce serait trop cruel!

— Je n'ai l'habitude de tromper personne et je te parle sérieusement... M. Tournyer viendra à une heure demander ta main à maman et à mon oncle.

— Tu as vu... Maurice?

— Je l'ai vu.

— Il n'a pas fait d'objections?.. Il sait... tout?

— Oui.

— Mais maman et mon oncle, reprit Françoise avec la rougeur au front et un tremblement dans la voix, est-ce qu'eux aussi?..

— Non,.. ils ne savent rien, si ce n'est que tu aimes M. Tournyer.

— Mais alors, continua-t-elle stupéfaite, comment ont-ils pu se décider?

— Je leur ai promis, répondit brièvement Claudia, que, s'ils consentaient à ton mariage, j'épouserais M. Baduel.

— Oh! tu as fait cela pour moi! s'écria Françoise abasourdie par la grandeur et la noblesse du sacrifice. — Elle resta un moment silencieuse, accablée par la supériorité de Claudia, touchée et joyeuse de cette solution inespérée qui la sauvait, et en

même temps secrètement humiliée de se sentir si inférieure à cette sœur aînée qui s'immolait pour elle. Son âme étroite et naïvement égoïste ne pouvait pas comprendre une pareille abnégation. Pourtant, le sentiment de la reconnaissance l'emporta; elle saisit précipitamment les mains de Claudia et, courbant la tête, elle les baisa humblement.

— Claudia, murmura-t-elle, tu es bonne, tu es cent fois meilleure que moi!.. Pourras-tu jamais me pardonner le mal que je t'ai fait?.. Oh! sœurette, je t'en supplie, dis-moi un mot de pardon!

Mais Claudia lui arracha ses mains et se recula avec un geste farouche.

— Laissons cela! répliqua-t-elle, je t'ai tirée d'embarras, ne m'en demande pas davantage!.. Je ne te promets qu'une chose, c'est de faire mon possible pour oublier... Oh! oui, continua-t-elle en se tordant les mains et en se parlant à elle-même, oublier... Je voudrais tant pouvoir tout oublier!..

Elle marcha avec agitation à travers la chambre, puis revenant vers sa sœur qui, avec son insouciance native, se mettait déjà à sa toilette :

— Je vais redescendre pour le dîner, reprit-elle... Il est inutile que tu sois là quand M. Tournyer viendra faire sa demande, et je vais dire en bas qu'on te monte à manger ici... Mais ce soir, il est probable que ta présence sera nécessaire; M. Baduel et M. Tournyer souperont sans doute avec nous... C'est l'habitude, un soir de fiançailles! poursuivit-elle avec une ironique amertume qui serrait le cœur. — Tâche de modérer ta satisfaction et tes familiarités... Souviens-toi que je serai forcée d'être là et prouve-moi ta reconnaissance en ne me faisant pas trop souffrir...

Lorsqu'à midi Mme Tavan et l'oncle César remontèrent dans la salle à manger, Claudia les prévint de la visite de Maurice Tournyer, puis s'adressant particulièrement à M. Dumoulin :

— Maintenant, mon oncle, il me reste à tenir ma promesse... Dès que M. Tournyer sera parti, vous pourrez prévenir M. Prosper que je l'attendrai dans l'après-midi.

Le dîner était à peine achevé, que Philomène annonça l'arrivée de Maurice. On l'introduisit dans le salon cérémonieusement préparé pour cette entrevue, et Claudia, poussée par une inquiète curiosité, se glissa dans la chambre de sa mère, qui n'était séparée du salon que par une porte restée entre-bâillée. Pas une des paroles prononcées ne lui échappait, et elle assista, le cœur déchiré, à cet entretien décisif qui devait du même coup ruiner sa vie et assurer le salut de Françoise.

Tout se passa de la façon la plus diplomatiquement correcte. Maurice, avec une pénible émotion intérieure que M[me] Tavan et l'oncle César attribuèrent à une respectueuse timidité, exposa que les conseils de M[lle] Claudia l'avaient encouragé à tenter cette démarche qui le préoccupait depuis longtemps; il entra dans quelques explications sur sa situation actuelle, son avenir et ses espérances, puis il parla brièvement de son affection pour la plus jeune des demoiselles Tavan et termina en sollicitant l'honneur de devenir le mari de Françoise. — La veuve répondit qu'elle avait toujours apprécié les qualités et le caractère de M. Tournyer; si elle avait dû, pendant un certain temps, mettre un terme aux visites du professeur, c'est qu'une mère est tenue à une prudente réserve quand elle a de grandes filles, et qu'on ne pouvait songer à établir Françoise avant que sa sœur aînée fût elle-même pourvue. Mais aujourd'hui, cette raison n'existait plus, Claudia allait enfin épouser M. Prosper Baduel, le meilleur ami et le futur associé de la maison; rien ne s'opposait donc désormais à la réalisation des désirs exprimés par M. Tournyer, d'autant plus que ces désirs paraissaient partagés par Françoise. — L'oncle César déclara qu'il adoptait absolument les vues de sa sœur, et, tendant la main au professeur, il le pria très rondement de lui pardonner la façon un peu rude avec laquelle il l'avait congédié, le mois passé...

— A ce moment-là, lui dit-il pour s'excuser, nous nous figurions que vous pensiez à l'aînée, et comme nous avions d'autres projets d'établissement pour elle, cela nous avait refroidis à votre égard... Mais maintenant c'est différent : Baduel épousera Claudia, et vous nous demandez la main de Françoise... Tout est pour le mieux et nous célébrerons les deux noces le même jour !.. Si vous voulez venir ce soir faire votre cour à votre fiancée, nous règlerons avec Prosper tous les détails de la double cérémonie.

Quand Maurice Tournyer se fut retiré, Claudia ouvrit la porte de communication et se montra aux regards surpris de sa mère et de son oncle.

— Ha ! ha ! s'écria César, sans remarquer la pâleur de sa nièce. tu nous écoutais, sournoise !.. Eh bien, tu vois, j'ai été très convenable avec le professeur et j'ai mené carrément nos affaires; à présent je vais prévenir notre ami Prosper que tu désires causer avec lui... Tu sais combien il est timide?.. Imite mon exemple, mon enfant, et tâche de mettre le brave garçon tout à fait à son aise !

Il descendit avec sa sœur, alla chercher Prosper Baduel derrière son comptoir et l'emmena silencieusement dans le local qui servait aux emballages, tandis que les demoiselles de boutique, intri-

guées par les airs solennels du patron, lorgnaient d'un œil curieux les dos affairés des deux hommes s'éloignant confidentiellement dans les obscures profondeurs du magasin. Depuis le matin, tout le personnel, ayant remarqué l'absence de Claudia, les mines émues de Mme Tavan, les allées et venues de M. Dumoulin, flairait je ne sais quoi d'extraordinaire et s'attendait à quelque important événement.

— Mon brave, commença César en tapant sur l'épaule de Prosper dès qu'ils furent seuls, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Une bonne nouvelle ?.. — Prosper chercha laborieusement ce que cela pouvait bien être... Il avait stoïquement renoncé à l'espoir de changer le cœur de Claudia et seul, de tout le personnel, il n'avait rien pressenti, absorbé qu'il était par sa besogne... Au bout de quelques secondes, sa physionomie s'éclaircit :

— Je devine! s'écria-t-il, le cours de la paille tressée a monté et notre provision de chapeaux est faite !..

— Il s'agit bien de chapeaux! répliqua M. Dumoulin en haussant les épaules, tu n'y es pas du tout, mon camarade... Voyons, Prosper, qu'est-ce que je te disais l'autre soir en revenant des Grangettes ?.. Qu'il ne faut jamais jeter le manche après la cognée? Que les filles sont changeantes et que Claudia se lasserait d'être capricieuse ?

— Oui, patron, répondit Prosper devenu songeur, je me souviens de tout cela; mais je crains que votre désir de m'être agréable ne vous aveugle un peu... J'ai idée, moi, que Mlle Claudia pense toujours à M. Tournyer; aussi j'essaie de me guérir en travaillant ferme, et je crois que j'y arriverai petit à petit.

— C'est toi qui avais la berlue, mon pauvre garçon ! Claudia ne songeait pas à M. Tournyer, et le professeur avait d'autres visées... La preuve, c'est qu'il vient de nous demander la main de Françoise et que nous la lui avons accordée... Quant à Claudia, elle est devenue raisonnable, et elle m'a chargé, ce matin même, de te faire savoir qu'elle désire te parler... Est-ce clair maintenant?

Mais cette nouvelle inespérée ne produisit pas l'effet sur lequel comptait l'oncle César; elle ne dérida pas Prosper, qui demeurait méditatif et presque soucieux.

— Ah çà ! se récria M. Dumoulin vexé, voilà tout ce que tu dis ? Moi qui croyais que tu allais me sauter au cou ! Es-tu donc devenu capricieux, toi aussi? N'as-tu plus envie d'épouser Claudia ?

— Si fait, monsieur César, être agréé par Mlle Claudia! Je n'ai jamais eu d'autre rêve... Mais depuis un bout de temps, je comptais si peu voir ce rêve réalisé, que j'ai peine à y croire. Êtes-vous bien sûr que ce soit pour ce motif qu'elle désire me voir?

— Oui, animal, repartit M. Dumoulin, puisqu'il faut te mettre les points sur les *i*, j'en suis sûr... Ce matin elle nous a déclaré spontanément qu'elle consentait à t'épouser... Là, es-tu content?

Content? Prosper Baduel aurait dû l'être, et cependant un nuage continuait à rembrunir son front et un doute pénible lui traversait le cerveau. Il serra néanmoins la main de son patron, le remercia, et, obéissant à ses recommandations, il alla faire un brin de toilette. — Une demi-heure après, il frappait à la porte de la salle à manger. Ce fut Claudia qui vint lui ouvrir.

En la voyant si pâle, avec de la tristesse plein les yeux, Prosper se sentit peu rassuré, et de nouveau les doutes qui l'avaient assailli dans l'arrière-magasin lui serrèrent le cœur.

La jeune fille essaya de sourire, elle le fit asseoir; puis, prenant elle-même une chaise qu'elle plaça à contre-jour, elle lui adressa la parole la première :

— Monsieur Prosper, commença-t-elle, mon oncle a déjà dû vous apprendre pour quel motif j'ai désiré vous parler... Lorsqu'au mois d'octobre vous êtes venu ici, encouragé par lui, me demander ma main, je vous ai mal accueilli... Pardonnez-le-moi... A cette époque, le mariage m'effrayait... Je trouvais Françoise encore trop jeune pour la laisser seule... Mais aujourd'hui qu'elle va se marier, cette raison n'existe plus... Et si, malgré mon premier refus, vos intentions sont restées les mêmes?..

Elle s'arrêta, prise d'un scrupule d'honnêteté et de délicatesse, au moment de s'offrir si ouvertement à un homme qu'elle n'aimait pas. Baduel vit son embarras et crut devoir venir charitablement à son aide.

— Mes intentions n'ont pas changé, interrompit-il, mes sentimens non plus... Je regarde toujours comme un honneur et un bonheur d'être accepté par vous, mademoiselle Claudia... Pourtant, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous adresser une question et promettez-moi d'y répondre le cœur sur la main!.. Est-ce de votre plein gré que vous consentez aujourd'hui à m'accorder ce que vous m'aviez refusé il y a un mois?.. Votre oncle et votre mère n'ont-ils exercé sur vous aucune contrainte?

— Aucune, répondit-elle d'une voix grave, c'est moi qui les ai priés de reprendre un projet qu'ils avaient abandonné.

Cette réponse, malgré sa netteté apparente, ne sembla pas encore dissiper tous les doutes de Prosper.

— Ne vous offensez pas de mes questions, continua-t-il; j'ai pour vous, mademoiselle, une affection sérieuse qui vient de mon estime pour votre caractère autant que de mon admiration pour votre beauté; mais, en mariage, il ne suffit pas que l'affection existe

d'un seul côté... Je ne m'abuse pas sur mes mérites personnels, et je ne me crois pas taillé pour inspirer une de ces passions comme on en voit dans les livres... Pourtant je serais malheureux si je ne rencontrais pas un peu de réciprocité... Je ne voudrais pas, par exemple, être choisi pour des raisons de pure convenance, ou bien être accepté par suite d'un coup de tête ou d'un mouvement de dépit qu'on regretterait après,.. mais trop tard.

Il y eut un moment de silence poignant. Prosper Baduel attendait avec anxiété la réponse de Claudia, et celle-ci, remuée profondément par cet honnête appel à sa sincérité, se demandait avec terreur comment faire pour rester fidèle à la vérité sans compromettre l'engagement qu'elle avait pris envers sa mère et son oncle.

— Je crains de m'être mal expliqué et de vous avoir blessée? hasarda timidement Baduel.

— Non, monsieur Prosper, repartit-elle enfin, je vous ai compris, et vos questions ne me blessent pas... Elles me montrent que le mariage n'est pas à vos yeux une simple affaire d'intérêt, et cela augmente encore l'estime que j'ai pour vous... Je vais vous répondre nettement, comme vous le désirez : d'abord, je puis vous affirmer que ce n'est ni le dépit ni un coup de tête qui me poussent à me marier... Quant à l'autre question, je mentirais si je vous disais que je suis attirée vers vous par ce qu'on est convenu d'appeler « une inclination... » Mais je sais que vous êtes un honnête homme et que ce mariage fera plaisir à mes parens... Je vous promets d'être une femme dévouée, fidèle, pénétrée de ses devoirs, et de vous prouver par mon attachement que j'ai mérité d'être choisie par vous... Si cette promesse vous suffit, voici ma main, je ferai en sorte que vous n'ayez jamais à regretter de l'avoir prise...

Prosper, très ému, avait saisi la main qu'elle lui tendait, et, bien qu'elle fût froide comme de la neige, il la serrait avec effusion entre ses deux grosses poignes aux doigts velus et courts. Sa figure s'était rassérénée, et il balbutiait d'une voix étranglée :

— Je n'en demandais pas davantage, mademoiselle... J'ai la conviction que vous serez une bonne femme comme moi je m'efforcerai d'être un bon mari; et,.. je ne sais pas tourner de belles phrases, mais je suis heureux, très heureux de ce qui arrive aujourd'hui !

Un pâle sourire, pareil à la flamme fugitive d'une bougie qui se meurt, courut sur les lèvres de Claudia. La main que Prosper continuait de serrer entre les siennes restait toujours inerte et glacée, mais dans son émoi il ne s'en apercevait pas.

— Merci ! s'écria-t-il, voilà qui est entendu... Nous nous ma-

rierons le même jour que votre sœur, et ce sera un beau jour pour la maison du *Fil de la Vierge!..* Je descends,.. je vais annoncer à Mme Tavan et à votre oncle que tout est arrangé entre nous... Mais avant que je vous quitte, mademoiselle Claudia, voulez-vous me permettre, comme fiancé,.. de vous donner le baiser des accords?.. Voulez-vous?..

Sans répondre, elle se leva, avança la tête, et Baduel, enchanté, appuya ses lèvres moustachues sur chacune des joues de la jeune fille, y fit claquer un gros baiser et s'en alla tout ragaillardi.

Mais, dès que la porte du palier se fut refermée sur lui, Claudia s'accrocha, chancelante, au bord de la table et retomba sur sa chaise, comme accablée par cette lourde caresse qui lui avait causé une sorte de heurt interne et qui provoquait sur ses lèvres et dans tout son corps un involontaire frémissement de répugnance.

Tout était fini. Elle avait donné sa parole; elle était, à partir de ce soir, liée à cet homme dont les lèvres, en touchant sa joue, avaient déterminé une invincible sensation de malaise et de crainte. S'il en était ainsi au premier contact, dès la première et la plus banale caresse, comment supporterait-elle cette longue épreuve, quand, après le mariage, elle lui appartiendrait tout entière; lorsque, suivant les paroles de l'église, « ils seraient deux dans une même chair?.. » Et cependant elle avait promis et *elle voulait* tenir sa promesse.

Entre les quatre murs de la salle nue et correcte, dont la froide lumière de novembre faisait miroiter les boiseries de noyer ciré, il se passait dans cette âme de jeune fille une silencieuse tragédie à laquelle se mêlaient, comme un ironique contraste, les bruits prosaïquement familiers de la maison et de la rue; — le ronflement intermittent du poêle allumé pour le dîner et qui achevait de s'éteindre, les lambeaux d'un cantique chanté par Philomène en balayant sa cuisine, le sifflet du bateau à vapeur donnant le signal du départ, le ronronnement sec et strident de la roue du rémouleur installé sur la place...

— Je vaincrai mes répugnances, se disait Claudia, je m'habituerai à lui; j'avais rêvé une autre vie, un autre avenir, je chasserai de mon cerveau tous ces rêves romanesques et je mènerai l'existence d'une bonne femme de commerçant, tout occupée du bien-être de son mari et de la prospérité de sa maison.

Mais à côté d'elle, comme si son être se fût dédoublé, une mystérieuse voix semblait protester : — Hélas! objectait cet invisible contradicteur, chasseras-tu aussi de ton cœur l'image de celui qui a suscité en toi tous ces beaux rêves?.. Tu as pu, sans mentir, affirmer à Prosper que tu ne te mariais ni par dépit ni par suite

d'un coup de tête; mais au cas où il t'eût demandé si ton cœur était entièrement libre, quelle réponse aurais-tu pu lui faire?.. Tu as beau t'en défendre, tu aimes encore Maurice... Et tu es destinée à vivre dans le pays même où est né cet indéracinable amour!.. Les murs de cette maison que tu continueras d'habiter te parleront de lui, tu reverras la place où il s'asseyait, le piano devant lequel il chantait le soir, la fenêtre du salon où vous veniez vous appuyer tous deux en regardant le soleil descendre sur les sapins du Crêt du Maure. Quand tu sortiras, tu apercevras à l'horizon la cime du Parmelan où tu l'as rencontré; quand tu te promèneras aux Grangettes au bras de ton mari, tu passeras par les chemins que tu as parcourus avec Maurice et tu retrouveras la tonnelle où vous vous êtes avoué votre amour... Encore s'il s'éloignait de toi pour toujours, tu pourrais espérer que, grâce à l'absence, la tendresse d'autrefois finirait par s'affaiblir et par ne laisser dans ton âme qu'un souvenir de plus en plus effacé, qu'une mélancolie de moins en moins périlleuse? — Mais il va épouser ta sœur, il sera forcément mêlé à ta vie, ils reviendront tous deux à Annecy à chaque retour des vacances, tu seras obligée d'entretenir avec lui d'étroites relations familières, et tu n'auras même pas le droit de dire à ton mari que tu ne veux plus le revoir. Comment supporteras-tu cette nouvelle épreuve? sauras-tu résister aux pensées mauvaises, aux regrets coupables qui résulteront d'une continuelle comparaison entre le mari auquel tu appartiendras et le mari que tu aurais pu posséder?..

Elle se sentait envahie par une décourageante tristesse en écoutant cette cruelle protestation intérieure; puis, toute sa loyauté se révoltait et elle se répliquait à elle-même avec une énergie désespérée : — Non, j'ai promis d'être une femme fidèle et dévouée, Prosper s'en est allé tranquille en se reposant sur ma promesse, et je veux, *je veux* rester honnête... Je mourrai plutôt que de manquer à ma parole!

La tête serrée dans ses mains, elle priait la Vierge de lui venir en aide. Toute sa dévotion d'autrefois, un moment attiédie par des préoccupations profanes, lui remontait du cœur aux lèvres, et elle s'adressait à Dieu pour lui demander la grâce de rester une épouse fidèle, avec cette même effusion d'âme dont jadis, sur le chemin de Saint-Clair, elle l'avait remercié de lui avoir donné l'amour de Maurice.

Le jour s'atténuait; le soleil qui se couchait là-bas derrière le Semnoz jetait sur les lambris de noyer un reflet rouge qui, peu à peu, allait décroissant et que remplaçait une douteuse clarté crépusculaire. Claudia demeurait plongée dans sa méditation dou-

loureuse sans se douter de la fuite des heures. — Tout à coup, la porte du fond s'ouvrit, et en relevant la tête, elle aperçut Françoise qui venait d'entrer. — Cette dernière avait revêtu sa robe la plus seyante et arrivait, légère, presque radieuse. Sur cette âme superficielle, les angoisses et les désespoirs de la matinée avaient déjà glissé sans presque laisser de trace. Claudia se dressa brusquement en face de sa sœur et lui saisissant le bras :

— Écoute, lui dit-elle d'un ton de commandement, je ne t'ai encore rien demandé pour prix du sacrifice que je t'ai fait... J'ai cependant une prière à t'adresser, et *il faut* que tu me l'accordes... Une fois mariée, tu demeureras à Grenoble, mais tu seras naturellement forcée de te montrer quelquefois à Annecy... Tu vas me promettre d'user de tout ton pouvoir sur M. Tournyer pour l'empêcher de revenir ici tout le temps que j'y serai.

— Mais Claudia, répondit Françoise interloquée, songe que ce n'est guère possible... Que penseront nos parens et le monde?

— Ils penseront ce qu'il leur plaira, répliqua Claudia avec une énergie farouche... Je veux que tu me donnes ta parole!

— Comme tu es drôle!.. Enfin, soit, je te le promets.

— Jure-le!

— Je... le jure! murmura l'autre, subjuguée par la volonté impérieuse de son aînée.

— Bien, dit Claudia en lui lâchant le bras, souviens-toi de tenir ton serment : ton repos et le mien en dépendent.

André Theuriet.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

LA MISSION DE M. DE PERSIGNY A BERLIN EN 1850.

I.

LA FRANCE ET LA PRUSSE AU SORTIR DE LA RÉVOLUTION DE 1848.

Le roi Frédéric-Guillaume IV déclina, le 3 avril 1849, la couronne impériale qu'une députation du parlement de Francfort était venue lui offrir. Son refus fut un coup inattendu, douloureux, pour le patriotisme germanique; il dissipait ses rêves, renversait une œuvre laborieusement édifiée, et laissait l'Allemagne sous le coup d'une mortifiante déception. Le ministre d'Autriche, qui connaissait l'empire des mots sur l'esprit impressionnable du roi, l'avait fait brusquement reculer, au moment où il allait accepter, par une virulente apostrophe : « Jamais je ne croirai, lui avait dit le baron de Prokesch, que Votre Majesté consente à ceindre sa tête royale d'une couronne sortie de la fange révolutionnaire, d'une couronne de c... *eine schweinekrone.* » C'est sous l'impression de cette apostrophe qu'il avait congédié la députation et qu'il écrivait à son ami M. de Bunsen : « La couronne dont vous vous occupez pour votre malheur est déshonorée surabondamment par

l'odeur de charogne que lui donne la révolution de 1848. Quoi! cet oripeau, ce bric-à-brac de couronne pétri de terre glaise, de fange, on voudrait la faire accepter à un roi légitime, à un roi de Prusse! » Frédéric-Guillaume entendait être sacré par ses pairs, par les princes allemands et non par des révolutionnaires. « Sa conscience lui veut du mal, » disait son chambellan Alexandre de Humboldt.

Mais, s'il avait refusé la couronne de Barberousse, souillée par la révolution, il n'avait pas abjuré ses prétentions sur l'Allemagne, ni ses visées sur les duchés de l'Elbe, ni ses revendications sur Neufchâtel. Aussi se trouvait-il à la fin de 1849 engagé de tous côtés, au dehors et à l'intérieur, dans de graves affaires. Arracher le Schlesvig et le Holstein au Danemark, protégé par la Russie, la France et l'Angleterre, s'attaquer à la Suisse, à propos des révolutionnaires réfugiés sur son territoire, pour lui reprendre la principauté de Neufchâtel et former en Allemagne, aux dépens de l'Autriche, un *Sonderbund,* paraissait téméraire à l'heure où l'Europe, à peine sortie de la tourmente de 1848, avide d'ordre et de tranquillité, cherchait à se reprendre et à reconstituer ses assises; c'était froisser les intérêts de toutes les puissances et provoquer d'inévitables complications. « Il faut toujours tenter, disait Frédéric II, et être bien convaincu que tout nous revient. Mais gardez-vous d'afficher naïvement vos prétentions et surtout nourrissez à votre cour des hommes éloquens et laissez-leur le soin de vous justifier. » L'homme éloquent que Frédéric-Guillaume avait attiré dans son intimité, pour lui permettre de concilier ses ambitions avec ses scrupules monarchiques, était le général de Radowitz. Il en avait fait son confident et son conseiller irresponsable. Le général de Radowitz avait marqué au parlement de Francfort par sa belle prestance et par sa parole nette et vibrante. C'était un esprit élevé, et ceux qui l'ont connu dans l'intimité disent un noble cœur. Descendu d'une famille hongroise (1), il portait dans les affaires la chevalerie mystique de sa race; les chimères se mêlaient volontiers à ce qu'il y avait de grand dans ses ambitions. Il avait plus d'une affinité avec son souverain, tous deux avaient l'imagination ardente et la volonté flottante. Ils sacrifiaient aux mêmes dieux en construisant des systèmes sans tenir compte des réalités. Le droit fédéral, disaient-ils, a disparu, tous les liens entre les États en Allemagne sont brisés, il appartient à la Prusse de s'emparer du pouvoir échappé à la révolution et de résoudre le problème germanique. Ce n'était pas bannière déployée, mais par des

(1) M. de Radowitz était né en Allemagne, mais son père était Hongrois. M. de Bismarck, au parlement d'Erfurt, ne craignit pas de lui reprocher son origine.

voies détournées qu'ils espéraient y arriver; ils avaient imaginé la création d'une union restreinte au nord du Mein qui, inspirée de l'idée nationale, devait être un foyer irrésistible de propagande et forcer successivement tous les gouvernemens allemands à se placer sous l'hégémonie prussienne. S'emparer de l'idée unitaire et s'en constituer le représentant, se faire aux yeux de l'Autriche et de la Russie un mérite du refus de la couronne impériale, et, en échange de cette feinte modération, s'autoriser à former avec les petits états du nord et au besoin avec ceux du sud, sous le prétexte de les protéger contre la révolution, une confédération restreinte, présidée par la Prusse, ayant un collège ou chambre haute, composé des princes de l'union, et un parlement dont le siège serait à Erfurt, tel était leur plan. Le roi et son conseiller devaient bientôt s'apercevoir qu'ils avaient joué imprudemment avec le patriotisme germanique et s'humilier impuissans devant leurs ambitieuses conceptions, le jour où l'Autriche, sortie de ses épreuves intérieures, réclamerait péremptoirement la restauration de la vieille Allemagne.

Si M. de Radowitz représentait officieusement, dans les conseils de la couronne, le côté aventureux et hardi de la politique prussienne, le comte de Brandebourg, le président du conseil, et M. de Schleinitz, le ministre des affaires étrangères, en étaient les interprètes inquiets, hésitans, mais officiels. Ils sentaient que les grandes occasions, offertes en 1848 aux ambitions les plus audacieuses, étaient passées. Une confédération faite à l'encontre de l'Autriche et de ses partisans au profit de la Prusse, avec un parlement libéral et un collège de princes réactionnaires, ne leur semblait pas viable. Ils se méfiaient du roi, de sa mobilité et de ses défaillances; ils ne le croyaient pas de force à dominer les événemens, à tenir tête aux orages qu'il provoquerait. — L'Autriche s'inclinerait-elle devant le vote du parlement de Francfort qui l'avait exclue de l'Allemagne, ou bien reprendrait-elle, dans la confédération germanique restaurée, la place prépondérante qu'elle tenait des traités de Vienne? Telle était dans toute sa gravité la question posée en 1850 entre les deux cabinets. Vainement recourait-on de part et d'autre à des expédiens pour se raccorder sur le terrain diplomatique, l'entente était impossible, car la Prusse la faisait dépendre de la reconnaissance de l'union restreinte et l'Autriche ne consentait à traiter qu'à Francfort, auprès de la diète reconstituée, ce qui impliquait la reconnaissance de l'état des choses avant 1848.

Déjà le particularisme se réveillait de toutes parts. Les quatre royaumes, le Hanovre, la Saxe, le Wurtemberg et la Bavière, se coalisaient pour résister aux empiétemens de la Prusse, et tout laissait prévoir que le prince de Schwarzenberg, appelé à prendre en main la direction de la politique autrichienne et certain de

trouver des alliances non seulement en Allemagne, mais au dehors, se jetterait, avec une indomptable énergie, à la traverse de l'œuvre d'Erfurt, aussitôt maître de ses mouvemens. M. de Radowitz sans doute, au jour des défis, ne reculerait pas; son esprit était plein de ressources et son courage au niveau de son intelligence; il était homme à défendre ses plans avec la plume et l'épée. Mais serait-il appuyé jusqu'au bout, *per fas et nefas*, par un souverain scrupuleux et vacillant? Le doute était autorisé; aussi, je le répète, les conceptions du conseiller intime de Frédéric-Guillaume inspiraient au comte de Brandebourg et à M. de Schleinitz de légitimes préoccupations. Ils appréhendaient que sans l'appui diplomatique d'une grande puissance les desseins caressés par le roi n'aboutissent à un humiliant échec. Ce n'était pas sur la Russie qu'il était permis de compter; n'avait-elle pas prouvé, par son intervention en Hongrie, qu'elle répudiait les entreprises entachées de l'esprit révolutionnaire des nationalités? On pouvait tout aussi peu faire fond sur un soulèvement irrésistible du patriotisme germanique. Le parlement avait rompu avec la politique prussienne après le refus dédaigneux du roi d'accepter la couronne; ses membres s'étaient dispersés, irrités, mortifiés, et les plus audacieux d'entre eux prêchaient à Stuttgart, du haut d'une tribune improvisée, la haine de la Prusse (1).

La politique prussienne n'avait pas le choix; elle en était réduite, sous peine de sombrer piteusement, à rechercher, quoi qu'il lui en coûtât, notre appui. La France, bien que passive, jouait dans le débat soulevé en Allemagne un rôle important; il dépendait d'elle d'éveiller les craintes, de donner des espérances, de tempérer les ardeurs, ou de précipiter les événemens. Simple spectatrice du différend, elle en était en quelque sorte le régulateur, sinon l'arbitre. Telle était la notoriété de cette situation qu'elle dominait les réserves et les artifices de langage; elle agissait sur les cabinets, comme sur l'opinion en Allemagne, sans que notre diplomatie eût à manifester son action. Elle forçait l'Autriche et la Russie à une attitude expectante, résignée, en face de la politique prussienne, moralement soutenue par le cabinet de l'Élysée, car, en s'opposant par la menace au mouvement allemand, elles eussent attiré sur elles toutes les forces révolutionnaires. Aussi, pour faire avorter les conceptions de M. de Radowitz, s'appliquait-on, à Vienne et à Péters-

(1) Après le refus du roi de Prusse, le parlement de Francfort, avant de se dissoudre, avait adressé, le 12 mai 1849, un manifeste aux peuples allemands pour les inviter à faire accepter par leurs gouvernemens la constitution de l'empire et la loi électorale, telles qu'il les avait votées. La fraction avancée de l'assemblée avait refusé de déposer son mandat, elle s'était transportée à Stuttgart pour y continuer ses délibérations, sous le nom de *Nachparlament*.

bourg, à gagner du temps, à effrayer les cours allemandes, à impressionner le roi en évoquant les souvenirs de la sainte-alliance, et surtout à susciter des défiances entre Paris et Berlin.

Le ministre de Prusse, le comte de Hatzfeld, s'était fait à Paris une grande situation et, malgré ses attaches légitimistes, il était particulièrement bien vu à l'Élysée. Il le devait à l'influence de son beau-père le général de Castellane, à l'esprit de Mme la comtesse de Hatzfeld, et aussi à son tact et à sa loyauté. Partisan convaincu d'une entente entre les deux pays, il protestait des sympathies de son gouvernement pour le prince président et de son désir de les lui témoigner en toute rencontre. Si les rapports entre Paris et Berlin laissaient parfois à désirer, cela tenait moins, affirmait-il, aux dispositions de sa cour qu'à notre ministre, le comte de Lurde, un légitimiste endurci qui ne tentait aucun effort sérieux en vue d'un rapprochement. M. de Hatzfeld donnait à entendre qu'un envoyé plus autorisé et plus chaleureux de la pensée du prince aplanirait les difficultés et permettrait aux deux cabinets de s'associer dans une commune politique. D'après lui, M. de Persigny était tout indiqué pour représenter la France à Berlin. Il avait séduit le roi, disait-il, par la franchise de ses allures et la vivacité de son esprit, lorsqu'en 1849 il etait venu en mission secrète à Potsdam, pressentir les sentimens de sa majesté pour le prince président. Mais Louis Napoléon faisait la sourde oreille ; il appréciait les qualités de son ancien compagnon d'exil, il reconnaissait les services qu'il lui avait rendus, il le tenait pour un ami sûr et dévoué ; toutefois, s'il rendait hommage à ses mérites, il n'ignorait pas ses travers ; son tempérament effervescent, ses susceptibilités passionnées et surtout l'intempérance de son langage, ne le désignaient pas pour être, dans un poste plein d'écueils, l'interprète d'une politique qui tenait moins à s'affirmer qu'à se laisser pressentir. M. de Persigny, comme le cardinal de Retz, au dire de l'abbé de Choisy, « avait un petit grain dans la tête, » et c'est ce petit grain que redoutait le prince président. Aussi les insinuations de M. de Hatzfeld restaient-elles sans écho. Ce n'était pas le compte de son gouvernement, qui, engagé dans de graves entreprises et à la veille des élections au parlement d'Erfurt, tenait absolument à se prévaloir de l'assistance morale de la France pour impressionner ses adversaires et encourager ses partisans. M. de Schleinitz se retourna vers la grande-duchesse Stéphanie, que Louis Napoléon, à cette époque, écoutait volontiers. Le ministre de Bade à Berlin était inféodé à la politique prussienne, il l'envoya à Manheim pour exposer à Son Altesse Impériale les avantages que son neveu, sans appui en Europe, retirerait de la présence, à la cour du roi Frédéric-Guillaume, d'un personnage jouissant de son intime confiance.

La grande-duchesse Stéphanie fit part au prince de la démarche officieuse de M. de Meysenbuch; elle l'apostilla de son crédit, et, peu de jours après, la nomination de M. de Persigny, en qualité d'envoyé extraordinaire auprès de la cour de Prusse, paraissait dans *le Moniteur*. Ce fut un coup de théâtre. Les chancelleries s'en émurent; la presse prussienne chanta victoire, à la confusion des journaux autrichiens. La confédération allemande patronnée par la France semblait assurée, bâtie à chaux et à sable, à l'abri de toutes les vicissitudes.

La politique de l'Élysée était sortie enfin de son énigmatique silence; on prétendait qu'elle venait de jouer sa première carte et de révéler ses secrètes tendances. Dans les cercles diplomatiques on flairait une alliance; les agens qui se piquaient d'être bien renseignés la tenaient pour imminente. La nomination de M. de Persigny n'avait pas une telle portée, elle n'était qu'un jalon opportunément posé, un avertissement donné à l'Europe et non un acte décisif engageant formellement la politique présidentielle. L'envoyé de Louis Napoléon n'avait pas pour instructions d'offrir un marché impliquant des transactions territoriales ni d'intervenir dans le débat des affaires allemandes. Il devait laisser venir, écouter, stimuler, sans rien promettre. Sa tâche se bornait, et le seul fait de sa présence à Berlin y suffisait amplement, à encourager le roi et ses ministres dans la voie ambitieuse où ils paraissaient résolument engagés. La France était en pleine crise, le gouvernement qu'elle s'était donné avait encore bien des étapes à parcourir avant de pouvoir s'affirmer au dehors. Mais rien ne nous empêchait de spéculer sur les chances qu'une guerre en Allemagne pouvait offrir à notre épée et à notre diplomatie. L'empire n'était pas à la veille d'être proclamé; réclamer sa reconnaissance éventuelle eût été prématuré; notre ministre cependant était autorisé à laisser pressentir une transformation gouvernementale et à faire comprendre que, le cas échéant, on compterait sur les sympathies de la Prusse en retour des services rendus.

I. — LES DÉBUTS DE M. DE PERSIGNY A LA COUR DE PRUSSE.

M. Fialin de Persigny, bien avant de s'attacher à la fortune du neveu prédestiné du grand empereur, était converti à l'impérialisme. Il avait dès 1833, sans attendre l'éclosion des idées napoléoniennes, exposé dans un journal, l'*Occident Français*, qui sombra aussitôt paru, l'évangile impérial (1). Il s'inspirait dans une langue mystique de la dernière volonté léguée par le grand empereur, du

(1) Anatole Leroy-Beaulieu, *un Empereur, un Roi, un Pape.*

haut de son rocher, à la France vaincue, à sa famille dispersée et aux nations opprimées. Ce testament prescrivait la revanche des traités de Vienne, et l'émancipation des peuples dont la sainte-alliance avait disposé arbitrairement par droit de conquête; leur affranchissement devait assurer la grandeur de la France, lui rendre ses anciennes frontières et apaiser la révolution par le triomphe de ses principes. Telles étaient les idées que M. de Persigny propageait dans les journaux, dans des brochures, et jusque dans les casernes. Il ne justifiait pas le mot de Buffon; sa parole était fine, spirituelle, mordante, et sa plume prolixe, sentencieuse : « il n'avait pas le temps d'être court. » Les aphorismes ne sont pas toujours vrais et les apparences sont souvent trompeuses. J'ai connu un diplomate, véritable trompe-l'œil, qu'on prenait pour un politique doublé d'un écrivain et dont le jugement était boiteux et les correspondances prudhomesques.

L'arrivée à Berlin du confident de Louis Napoléon fut un gros événement (1). Il représentait un chef d'état qui, par le prestige de son nom et par l'étrangeté de sa destinée, s'imposait à l'attention de l'Europe. La cour et les ministres lui firent grand accueil; les diplomates le comblèrent de prévenances; ils assiégeaient son hôtel, recueillant avidement ses moindres paroles pour les transmettre à leurs gouvernemens, agrémentées de volumineux commentaires. L'envoyé du président, malheureusement, se livrait à tout venant, sans se douter que ses propos, parfois peu mesurés, seraient travestis et colportés dans toutes les capitales. Les ministres des petites cours, — ou des basses cours, — comme on les appelait à Berlin, surtout s'attachaient à ses pas, sous le prétexte de l'initier à l'étiquette formaliste de Potsdam, de le mettre au courant des précédens et de lui signaler les écueils, mais en réalité pour prendre sa mesure et lire dans son portefeuille. Ils trouvaient qu'à instruire et à renseigner, on s'instruit et se renseigne soi-même; *discimus docendo*. Le gouvernement prussien était tenu au courant jour par jour des moindres manifestations de sa pensée. Il se servait du baron de Doernberg, le ministre de Hesse-Cassel, et du baron de Meysenbuch, le ministre de Bade, pour le confesser; mais c'est avec le ministre de Belgique, dont j'ai crayonné jadis la figure (2), que M. de Persigny s'épanchait le plus volontiers. Le baron Nothomb était un habile homme, d'une expérience consommée, le type accompli du représentant d'un état neutre, sans passion, sans parti-pris, rond d'allures, toujours prêt à obliger ses collègues, mais de

(1) M. de Persigny prit possession de son poste le 4 janvier 1850.
(2) *L'Affaire du Luxembourg.*

force à les bien juger et à deviner leurs secrets. Ses dépêches, résumant et commentant les épanchemens de M. de Persigny, ont dû, pour une bonne part, éveiller et entretenir l'incurable méfiance que Louis Napoléon a toujours inspirée au roi Léopold.

La curiosité s'émousse vite, et le ministre de France, dans l'ignorance de son métier, l'avait dès les premiers jours trop hâtivement et trop généreusement satisfaite. Il ne connaissait pas l'art des réticences, des silences calculés; s'il avait lu l'admirable portrait que La Bruyère a tracé du plénipotentiaire, il eût surveillé sa parole, ménagé ses effets. Dédaigneux des us et coutumes diplomatiques, il se posait en novateur; il se plaisait à annoncer la bonne parole à un monde suranné, rongé de préjugés. M. de Bismarck, plus réaliste, avec une vision plus nette de l'avenir, devait bientôt par ses propos sarcastiques, à l'emporte-pièce comme lui, mais avec plus de succès, être un sujet de scandale dans les vieilles chancelleries.

Peu soucieux du ministre duquel il relevait et certain de n'être pas désavoué par le chef d'état dont il se croyait l'inspirateur, M. de Persigny discourait à perte de vue, au hasard de l'improvisation, sans se préoccuper de la discrétion de ses interlocuteurs. Ses paroles étant trop souvent en contradiction avec les déclarations officielles de son gouvernement et les assurances recueillies à l'Élysée, on en conclut bientôt qu'il n'était qu'un faux prophète, que ses sentences reflétaient moins les idées de Louis Napoléon que ses appréciations personnelles. Après d'éclatans débuts, il se vit peu à peu moins recherché et plus négligemment questionné et écouté. Il en éprouvait du dépit, ses correspondances s'en ressentaient; elles devenaient de jour en jour plus amères. Il fit du roi et de son entourage, en homme désenchanté, de fâcheuses peintures; il s'attaqua aux invincibles préjugés d'une cour qui ne daignait pas le consulter. La lumière se fit dans son esprit ulcéré. Il s'aperçut que sa présence à Berlin, si instamment sollicitée par M. de Hatzfeld, était habilement exploitée par le gouvernement prussien; qu'on se servait de lui comme d'un épouvantail pour impressionner la Russie et l'Autriche et intimider les princes allemands récalcitrans. « Le cabinet de Berlin, écrivait-il, sorti victorieux de la dernière crise parlementaire et de l'épreuve électorale de la diète d'Erfurt, se trouve dans la situation morale d'un pouvoir exalté par le succès. Il ne se souvient plus de l'appui que nous lui avons prêté; il oublie les égards dus à la France, il nous sacrifie à l'Autriche pour qu'elle lui pardonne ses envahissemens en Allemagne. »

Le plus sûr moyen d'éviter les mécomptes est de se placer au point de vue des gouvernemens avec lesquels on traite, de comprendre leurs intérêts, de s'expliquer leurs passions. Ce don si

précieux, M. de Persigny ne le possédait pas, il ne voyait que son idée et n'apercevait rien au-delà. Il était parti de Paris avec la foi d'un illuminé, convaincu qu'il n'aurait qu'à paraître pour triompher de toutes les résistances et convertir les plus obstinés à la foi napoléonienne. Dans son orgueil apostolique, il attribuait les méfiances et les sourdes hostilités que le prince président rencontrait à l'étranger, à la mollesse, à la lâcheté de notre diplomatie. « Il faut faire sortir nos agens de l'ornière où ils se sont engagés, écrivait-il, leur donner des instructions énergiques pour leur faire répéter partout que, dans l'intérêt de la civilisation européenne, le gouvernement français doit être respecté, et que, si l'on commettait la faute de vous traiter comme Louis-Philippe, vous ne tarderiez pas à faire la guerre. » L'empire était à ses yeux la panacée souveraine qui devait sauver le monde et les dynasties. Il taxait d'aveugles ceux qui ne le voyaient pas, il les vouait aux dieux infernaux. Il annonçait *urbi* et *orbi* l'avènement au trône du neveu du prisonnier de Sainte-Hélène, et, lorsqu'il était question du mariage d'une princesse allemande, il disait à M. Cintrat et à M. de Ségur, ses deux secrétaires : « Que n'épouse-t-elle Louis Napoléon, elle deviendrait impératrice. » S'il manquait de tact et d'expérience, il était sagace, pénétrant ; il avait le don des voyans. Sa lune de miel à Berlin fut courte ; il avait trop vite démêlé le jeu de la Prusse, ses arrière-pensées, et ce qu'il appelait « ses perfidies. » Désabusé, il fit son *mea culpa*. Il s'inclina devant la prévoyance du prince, qui, avant son départ, s'était appliqué à tempérer ses ardeurs de néophyte, à le prémunir contre les pièges et les chausse-trapes. « Je le vois, disait-il, les idées fausses dominent en Europe, et vous n'aviez que trop raison quand vous taxiez d'illusions les espérances que je concevais sur la sagesse des gouvernemens. J'entends dire, il est vrai, tous les jours, par les hommes d'état de ce pays, que les puissances ont eu de grands torts dans leur conduite avec Louis-Philippe ; qu'en le mettant dans une situation humiliante vis-à-vis d'une nation fière et susceptible, elles avaient creusé elles-mêmes le gouffre qui a failli les engloutir ; que 1848 n'avait été que la conséquence logique de 1840. Mais, hélas ! la raison ne sert de rien contre les préjugés. Ainsi, parlez raison à un membre de l'aristocratie continentale, il conviendra avec vous que ce qui a perdu l'ancienne société, c'est que la noblesse n'a pas voulu se recruter de toutes les supériorités sorties du sein de la bourgeoisie, et, qu'en se séparant du peuple par des préjugés de naissance, elle s'est suicidée. Ce gentilhomme vous paraîtra très sensé, et cependant, dans sa conduite privée, comme dans sa conduite politique, il restera en grande partie ce que les préjugés l'ont

fait et continuera les mêmes fautes et marchera aussi aveuglément aux mêmes catastrophes.

« Eh bien! il y a des préjugés dans les gouvernemens comme dans les individus, et les plus fortes têtes peuvent à peine s'en défendre. J'en suis maintenant si fort convaincu que j'en frémis pour l'Europe; car, quelque regret qu'on ait des fautes commises, on les recommencera contre nous; nous nous trouverons placés dans la même impasse et nous aurons à choisir un jour entre ces deux alternatives : ou de nous abîmer dans la boue des barricades, ou de lancer un cri de guerre terrible qui retentira jusqu'aux extrémités du monde.

« On me fait beaucoup de belles promesses; on me parle de vous avec grande estime; on exalte vos services rendus à la cause de l'ordre; mais je m'aperçois que ce langage n'est autre que celui des légitimistes en France, qui honorent votre personne et votre caractère, mais comme l'on ferait d'un bon et loyal intendant qui remplace momentanément le maître. Ici c'est le comte de Paris qui a les affections de la famille royale, parce que c'est la Prusse qui a fait le mariage du duc d'Orléans, et qu'à l'étranger, en général, on considère le comte de Paris comme l'héritier naturel du comte de Chambord, sans se douter de l'abîme qui sépare les deux partis, sans comprendre la rivalité qui subsiste entre les deux camps comme l'expression de l'éternelle lutte entre la bourgeoisie et la noblesse. Je vous ai déjà dit que, plusieurs fois dans la famille royale, on m'avait exprimé plus ou moins directement des vœux en faveur de l'empire, mais je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ces caresses qu'on adressait au prince président. Ce n'est pas qu'on ne préférât l'empire à la république, mais on se flatte qu'attaqué, après l'événement, par les royalistes et les républicains coalisés, vous ne pourrez vous maintenir, et que la royauté sera fatalement restaurée. »

Ces réflexions, judicieuses sans doute, mais trop chagrines, n'avaient aucune portée pratique. On connaissait de reste, à Paris, les préventions de la cour de Prusse; ce n'était pas pour les relever aigrement que M. de Persigny avait été envoyé à Berlin, mais pour les atténuer par la persuasion de son langage, par l'habileté de sa diplomatie. S'il avait eu l'expérience des cours et le dégagement d'esprit que donne le maniement des affaires, il n'eût pas provoqué à plaisir des discussions oiseuses, déplaisantes, sur la forme de notre gouvernement, dans un milieu où les souvenirs amers du premier empire étaient toujours vivans. Mais, possédé par l'idée napoléonienne, il faisait de l'apostolat. Il avait fait des prosélytes dans les casernes en s'adressant au chauvinisme; il espérait en

faire dans les cours en recourant à l'intimidation. Ce n'était pas ce qu'ambitionnait le prince président; il voulait altérer les rapports des trois cours du Nord, rompre la sainte-alliance; sa tactique était de caresser la Prusse, d'encourager ses prétentions sur l'Allemagne, sans trop se découvrir, et de la mettre en conflit avec l'Autriche pour se constituer l'arbitre de leurs démêlés. Plus nous restions silencieux, plus notre attitude, dans sa pensée, devait donner à réfléchir aux cabinets de Vienne et de Pétersbourg et stimuler les tendances révolutionnaires de la cour de Potsdam. Les lettres de son envoyé le rendaient nerveux; il lui prêchait la prudence sans y réussir. M. de Persigny avait l'amour de la controverse; malgré lui, il se laissait entraîner inopportunément dans des discussions irritantes avec des personnages qui, dans les conseils du gouvernement prussien, n'étaient ni consultés ni écoutés. Un soir, il s'emporta avec le frère du roi, le prince Charles, dont les idées étaient étroites et les mœurs équivoques.

« Rien n'est plus curieux, écrivait-il, que mes conversations avec les princes et princesses de la maison royale. La princesse de Prusse, chaque fois que je l'ai rencontrée, m'a parlé de la duchesse d'Orléans avec une exaltation affectée; mais, en femme d'esprit, elle n'a pas dépassé les bornes, tandis que le prince Charles a mis sottement les pieds dans le plat. Il a soulevé nettement avec moi la question des prétentions de la duchesse d'Orléans et m'a dit plus nettement encore : « Oh! je pense bien que son fils ne tardera pas à être roi de France! » Vous jugez de ma stupéfaction, aussi lui ai-je dit : « Votre Altesse Royale arrange à sa guise l'histoire de France : » et, sans attendre qu'il eût, suivant l'usage, mis fin à la conversation, je lui ai fait un profond salut et lui ai tourné le dos. Il me serait impossible de vous faire le tableau des préjugés de la cour de Berlin contre la France. Il n'est pas un salon où l'on ne dise à tout instant : « Oh! la France ne compte plus, il n'y a plus à s'en inquiéter; » quant à votre gouvernement, prince, il inspire les mêmes sentimens que celui du roi Louis-Philippe. On lui demandait une foule de services humilians sans l'ombre de reconnaissance. Le jour même où l'on apprenait sa chute, Frédéric-Guillaume et toute sa famille assistaient à un bal où la joie éclatait sans vergogne. La princesse de Prusse seule refusa d'assister à cette fête, seule elle témoigna dans ces circonstances d'un noble et digne caractère. Tandis qu'on dansait, elle faisait prier dans toutes les églises pour une mère cruellement éprouvée.

« La correspondance de M. de Hatzfeld ne contribue pas peu à entretenir ces préjugés; c'est un homme très sensé, très sage, mais il vit à Paris avec des légitimistes et des orléanistes. Il ne

voit que par leurs lunettes, il ne se doute pas de la force morale dont nous disposons; il entretient dans sa cour des illusions qui lui seront funestes. Je m'applique à faire ressortir notre puissance et le danger de la méconnaître; déjà j'ai obtenu d'importantes conversions, mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour de ramener des esprits remplis de préventions enracinées. Il faut les secouer rudement et leur faire sentir que nous n'avons besoin ni de la Prusse ni de personne, car on s'imagine que nous sommes trop heureux des rapports bienveillans qu'on veut bien entretenir avec nous. Ne s'imaginait-on pas que je serais enivré d'être accrédité ministre à Berlin, que je serais un petit garçon enchanté d'un si grand honneur et dont on pourrait disposer comme d'un pion! Aussi rien n'égale l'étonnement que fait naître mon attitude, tant on s'attendait peu à mon langage. On s'en montre effrayé; la crainte est facile à exciter chez les gens que la peur aveugle... »

Représenter son pays à l'étranger est toujours un honneur, et M. de Persigny était plus fier qu'il ne l'avouait d'être accrédité à la cour de Prusse; cela valait mieux que de traîner le sabre au régiment. Mais, grisé par une prodigieuse fortune, il s'était exagéré son importance. Il dut en rabattre. Il avait quitté Paris hâtivement, sans connaître le terrain sur lequel il allait débuter. Ignorant les questions qu'il aurait à traiter, il se trouva aux prises avec des difficultés imprévues. Au lieu de s'en prendre à la précipitation de son départ et à sa présomption, il récrimina contre le ministère des affaires étrangères, il lui reprochait de ne l'avoir pas mis en situation de connaître exactement l'état des choses, si toutefois, disait-il avec aigreur, il le connaissait lui-même. Il prétendait que le travail qu'il avait demandé à différentes reprises sur la Prusse ne lui avait été remis que dans la nuit qui avait précédé son départ. Ce travail, au lieu de l'éclairer, n'était que l'analyse d'une brochure sur la question danoise, qui n'était pas à l'ordre du jour. Il avait cherché dans la correspondance de M. de Lurde des élémens d'information; mais cette correspondance, fort incomplète, n'existait qu'à l'état de brouillons informes dans des archives en désordre. — Il n'était pas clément pour ses prédécesseurs, ni pour le département dont il relevait. En les incriminant, il pensait sans doute rehausser d'autant son propre mérite. Il tenait à montrer que, sans être renseigné, il avait du premier coup, et mieux que les diplomates de carrière, tout deviné, tout compris. Grâce à son intuition, la question danoise, si obscure et si compliquée, était aujourd'hui élucidée à fond; il avait découvert, ce dont personne ne s'était douté avant lui, que le véritable nœud de la difficulté était dans le magnifique port de Kiel, convoité par la Prusse. « C'est dans un intérêt maritime, pour satisfaire son ambition et celle de l'Alle-

magne, disait-il, ravi de sa perspicacité, qu'elle intrigue et brave l'Europe. »

Les solutions ne coûtaient pas à sa fertile imagination. Fier de sa découverte, il courut chez le ministre de Danemark : « Dans l'état présent des choses, lui dit-il, vous n'avez plus rien à attendre des puissances, aucune d'elles n'est disposée à faire la guerre pour défendre votre cause. Le nœud de la question est tout entier dans le port de Kiel; cédez à la Prusse la petite partie du Slesvig qui domine la baie, consentez à l'annexion du Holstein à l'état confédéré d'Erfurt, et la Prusse, ayant ce qu'elle désire pardessus tout, fera bon marché de l'union constitutionnelle des deux duchés, qui n'est que le cheval de bataille, le prétexte de toute la querelle. Suivez bien mon raisonnement, ajoutait-il; ou la Prusse, malgré les résistances qu'elle rencontre en Allemagne et même en Europe, réussira à s'emparer des états allemands du Nord, ou elle échouera. Si elle réussit, vous perdrez le Holstein sans doute, mais le Slesvig vous reste; si au contraire, comme vous l'espérez, elle échoue dans ses tentatives ambitieuses, vous gardez le Holstein, enrichi de tout ce que le budget maritime de l'Allemagne aura accumulé dans le port de Kiel. »

Il manquait au succès de ce plan, dont l'envoyé danois, M. de Poechlin, écoutait d'un air peu convaincu les interminables développemens, des conditions essentielles : l'assentiment de la Prusse, celui de l'Europe, et surtout celui du gouvernement français. M. de Persigny ne s'arrêtait pas à si peu. Épris de son système, il n'en voyait que les avantages; n'assurait-il pas au Danemark la conservation du Slesvig et ne permettrait-il pas à la Prusse de consacrer ses ressources à la création d'une marine dans la Baltique, ce qui, disait-il, répond à l'intérêt de la France, car il entre dans sa politique de favoriser les marines secondaires? — Les vœux de M. de Persigny se sont réalisés depuis, mais on cherche en vain ce que la France y a gagné. Kiel domine aujourd'hui la Baltique et rend invulnérables les côtes prussiennes; le jour où il sera relié par un canal à Wilhelmshafen, la puissance agressive de l'Allemagne aura singulièrement grandi.

Après avoir dépensé beaucoup d'éloquence avec M. de Poechlin et écrit de nombreuses dépêches à son gouvernement, M. de Persigny s'aperçut tardivement qu'il avait transgressé ses instructions en faisant entrer dans ses combinaisons l'accession du Holstein à la diète d'Erfurt. « Je le reconnais, écrivait-il au président, un peu confus, en réponse à une mercuriale bien justifiée, j'ai méconnu vos recommandations; j'ai eu tort de prévoir, dans mon arrangement, l'entrée du Holstein dans la confédération d'Erfurt; c'est une question purement allemande à laquelle, comme vous

me l'avez dit, nous n'avons pas à nous mêler, et sur laquelle il est de notre intérêt de ne pas nous engager. » Il est permis de croire que le président ne comprit pas grand'chose au plan de son envoyé, bien qu'il eût soin de le compléter par un long et filandreux exposé de toute la question danoise; car, en 1854, lors de l'entrevue de Boulogne, le prince Albert écrivait à la reine Victoria : « J'ai dû expliquer à l'empereur l'affaire des duchés de l'Elbe, il m'a avoué n'en pas connaître le premier mot. »

Le général Ducos de La Hitte, placé à la tête du département des affaires étrangères, avait à tenir compte des sentimens de l'assemblée législative, opposée à toute ingérence dans les affaires allemandes, plus que des visées secrètes du prince président. Il était loin d'approuver les déviations que notre représentant à Berlin imprimait à notre politique extérieure en soulevant et en tranchant, selon les caprices de son imagination, toutes les questions. Il le voyait avec déplaisir sortir à tout propos de la réserve que lui commandaient ses instructions et faire inopportunément des professions de foi compromettantes tantôt au gouvernement prussien, tantôt aux envoyés des petites cours allemandes. Aussi, soucieux de conserver intacte l'action de la France, et sous l'inspiration des bureaux du département, interprètes fidèles et consciencieux de nos traditions, lui faisait-il entendre dans la forme la plus courtoise que, si la patience n'était pas toujours aisée, elle s'imposait parfois à la diplomatie. « Ce que nous avons à faire pour le moment, écrivait-il à la date du 9 mars, c'est de nous renfermer dans une grande réserve de langage, de protester que nous voulons rester étrangers aux débats intérieurs de l'Allemagne tant que les stipulations des traités et l'équilibre européen ne seront pas compromis; de témoigner, en termes généraux, une vive sympathie pour les droits et l'indépendance des états secondaires. Une attitude aussi mesurée est sans doute difficile à maintenir contre l'empressement des parties intéressées qui voudraient obtenir de nous quelque chose de plus décisif; elle exige beaucoup de patience; les avantages qu'on peut s'en promettre sont incertains, éloignés. Mais, en suivant une autre ligne, on serait presque certain de tomber dans de graves inconvéniens. S'abstenir de toute action, de toute démonstration compromettante, attendre un avenir dont les chances sont toujours plus ou moins hypothétiques, c'est bien souvent le rôle de la diplomatie; c'est le seul que, pour le moment, nous puissions raisonnablement jouer en Allemagne. »

La leçon était finement donnée, mais elle s'adressait, en pure perte, à un agent indiscipliné qui, fort de son intimité avec le chef de l'état, était plus disposé à donner des ordres qu'à en recevoir.

Envoyé à Berlin en mission extraordinaire et temporaire, car il

était membre de la chambre, M. de Persigny était agité par le besoin de faire, et surtout de faire vite; il entendait régler en un tour de main, à la confusion de ses prédécesseurs, toutes les questions pendantes. Il avait hâte, d'ailleurs, de reprendre sa place auprès du prince, aux prises avec une assemblée passionnée, peu disposée à compter avec son pouvoir. Il estimait, le sachant sujet aux défaillances, qu'il aurait besoin d'être soutenu, stimulé. Mais, avant de regagner Paris, il tenait à affirmer ses aptitudes diplomatiques, à montrer qu'il était de taille à mener de front à la fois nos affaires intérieures et notre politique extérieure. C'est dans cette pensée qu'à son débotté à Berlin il avait fébrilement soulevé l'affaire des duchés de l'Elbe, momentanément assoupie, et que la Prusse n'avait aucune envie de résoudre, car, dans ses calculs, le moyen le plus sûr de faire renoncer le Danemark au Slesvig, c'était d'y maintenir l'anarchie par les revendications nationales de ses partisans et de lasser les puissances par d'interminables négociations. Plus avisé, il ne se serait pas immiscé intempestivement dans un démêlé dont la solution n'avait rien d'urgent. Les stratèges n'éparpillent pas leur action; ils ont un objectif sur lequel ils concentrent toutes leurs forces. S'il avait connu son terrain, il se serait appliqué, avant tout, à inspirer confiance, à dissiper les préventions par la persuasion, il eût réservé son influence et son autorité pour régler à l'amiable, sans esclandre, la question, brûlante à ce moment, des révolutionnaires réfugiés en Suisse; elle primait toutes les autres, elle s'imposait à notre politique aussi bien qu'aux sentimens reconnaissans de Louis Napoléon.

Être *persona grata* est l'ambition de tout diplomate; ce n'était pas celle de M. de Persigny. Il tenait moins à plaire qu'à se faire craindre. Son immixtion inopportune dans l'affaire danoise, son altercation avec le prince Charles et ses discussions chauvines avec les membres du corps diplomatique l'avaient servi à souhait. Il était redouté. Les ministres l'évitaient et recouraient à des intermédiaires officieux pour traiter avec lui. Sa première passe d'armes avec le général de Brandebourg ne fut pas heureuse; elle tourna à sa confusion. Il lui reprochait un manque d'égards, une infraction aux usages diplomatiques. « Vous avez, de compte à demi avec l'Autriche, disait-il, adressé à mon gouvernement une note collective sur la question des réfugiés sans m'en prévenir; j'ai lieu d'en être surpris. » C'était un pas de clerc; la note avait été envoyée à Paris bien avant son arrivée à Berlin, et si on ne lui en avait pas parlé, c'est qu'on était loin de soupçonner qu'il l'ignorât.

Le président du conseil avait beau jeu; il aurait pu, à juste

titre, s'étonner de le voir si peu au courant des affaires qu'il avait à traiter; il n'abusa pas de ses avantages. Au lieu de rendre hommage à sa réserve, notre ministre intervertit les rôles. « Le comte de Brandebourg, » disait-il, en rendant compte de cet incident, si pénible pour son amour-propre, « m'a déclaré qu'en gardant le silence, il n'avait pas eu la moindre idée d'être désagréable à la France, ni à ma personne, et qu'il regrettait de n'avoir pas eu l'occasion de s'en ouvrir avec moi. Il a mis du reste dans ses explications un accent de franchise militaire qui ne m'a pas permis d'insister davantage. »

II. — LES RÉFUGIÉS EN SUISSE ET LA QUESTION DE NEUFCHATEL.

La Suisse était en 1849 un foyer de conspirations; les révolutionnaires de tous les pays y avaient trouvé un refuge; couverts par un droit d'asile excessif, ils inondaient l'Europe de manifestes incendiaires et tramaient l'assassinat des souverains. L'Autriche et la France, directement atteintes, étaient particulièrement autorisées à se plaindre; la Prusse, n'étant pas limitrophe, n'en subissait les inconvéniens qu'indirectement. Elle n'en fut pas moins la plus véhémente à réclamer du conseil fédéral leur expulsion. La question des réfugiés n'était pour elle, en réalité, qu'un prétexte; elle espérait, sous le couvert d'une intervention militaire collective, motivée par des nécessités d'ordre et de sécurité, remettre la main sur la principauté de Neufchâtel.

Neufchâtel, en vertu de faits historiques antérieurs à 1789, était à la fois un canton de la république helvétique et une principauté prussienne. Il était sorti de cette bizarre législation plus d'une transformation internationale. La Prusse, après avoir cédé sa principauté à la France en 1806, l'avait reprise en 1814; elle l'avait autorisée ensuite à se rattacher plus étroitement à la confédération suisse, tout en se réservant un droit de protectorat. Cette situation hybride avait provoqué d'interminables contestations, que la loi fondamentale de la république helvétique, décrétée en 1848, avait singulièrement aggravées. Le cabinet de Berlin, en effet, se refusait à admettre que la nouvelle constitution pût préjudicier en rien aux décrets du roi de Prusse comme prince de Neufchâtel. Des notes acerbes furent échangées et, dans la séance du 25 janvier 1849, le président du conseil fédéral, en réponse à une interpellation, ne craignit pas, se sentant couvert par la France, de prendre à partie, publiquement et impertinemment, le roi Frédéric-Guillaume. « Souvenez-vous, disait-il, qu'un beau jour, en mars 1848, vous êtes monté à cheval, portant une immense cocarde tricolore germanique, suivi d'un nombreux état-major et, qu'agitant la bannière

de l'unité allemande, vous avez crié : *Vive l'empire allemand!* que vous avez coopéré à la dissolution de la diète germanique, à l'élection d'un parlement allemand et à la constitution d'un pouvoir central en la personne du lieutenant-général de l'empire ; qu'ensuite vous avez travaillé à la dissolution de ce parlement et au renversement de ce pouvoir central pour former une union séparatiste allemande, ce qui pourra vous mener à une guerre. En d'autres termes, vous avez été révolutionnaire non-seulement dans le cabinet, mais encore dans la rue. En Suisse, nous n'avons pas été aussi loin, la revision du pacte de 1815 s'est opérée de la manière la plus légale, c'est la diète qui a revisé ; la nouvelle constitution a été acceptée dans son ensemble par l'unanimité des cantons. Or, après tout ce que vous avez fait et dans vos états et dans la confédération germanique, on ne s'explique pas que vous vous refusiez à reconnaître ce qui légalement a été fait à Neufchâtel. »

L'apostrophe était sanglante ; Frédéric-Guillaume ne la pardonna jamais. Châtier la Suisse et lui reprendre Neufchâtel devint son idée fixe. « Je demande pour prix de ma neutralité sincère et autonome, écrivait-il à M. de Bunsen, son envoyé à Londres, au début de la guerre de Crimée, pour prix des services que je rends à l'Angleterre dans cette funeste rupture avec la Russie et les traditions chrétiennes, la promesse sacrée de me restituer sans conditions mon fidèle Neufchâtel avant et après la paix. Je demande à l'Angleterre une réponse : Veut-elle et peut-elle faire rétablir mon autorité dans ma fidèle petite principauté du Jura, aujourd'hui foulée aux pieds? Si l'Angleterre n'est pas claire et précise, j'adresserai la question à la Russie, et si la Russie ne me répond pas clairement, je prierai Dieu de me rendre plus fort. »

La monomanie précède la folie, le roi devait avec l'obstination d'un maniaque poursuivre la revendication de Neufchâtel jusqu'au jour où sa vive intelligence sombra dans les ténèbres. Sans la médiation de l'empereur Napoléon, la guerre eût certainement éclaté en 1858 entre la Prusse et la Suisse.

Inquiète des menées de Mazzini et toujours prête à intimider un voisin dangereux, l'Autriche en 1850, prenant le roi par son faible, poussait la Prusse à une intervention armée, dont le rétablissement de l'autorité royale dans la principauté devait être le prix. Elle y voyait un autre avantage, celui de brouiller le cabinet de Berlin avec l'Élysée, car elle savait que pour Louis Napoléon c'était une question d'honneur de protéger ceux qui, au risque des plus graves complications, jadis avaient refusé son expulsion au gouvernement de Louis-Philippe.

C'est avec ces arrière-pensées que le cabinet de Vienne et

celui de Berlin avaient demandé au prince président en termes résolus, dans la note collective, dont M. de Persigny ignorait l'existence, de s'associer à leurs démarches à Berne et de participer à une intervention militaire éventuelle en Suisse.

Le général Ducos de La Hitte, surpris de l'attitude comminatoire des deux grandes puissances allemandes, avait répondu aux communications de M. de Hübner et de M. de Hatzfeld par une déclaration ferme et digne. Il avait représenté ce qu'il y aurait de dangereux et d'impolitique dans l'apparence d'une coalition contre la confédération helvétique, dans l'état de l'Europe et dans la situation particulière du président de la république, qui ne pouvait oublier l'hospitalité qu'il avait trouvée dans ce pays. Aider le gouvernement fédéral à se débarrasser d'hôtes incommodes, lui assurer des ressources pour le renvoi des réfugiés et fortifier le parti conservateur lui paraissait la seule voie raisonnable pour assurer la sécurité aux puissances limitrophes de la Suisse. Il n'admettait rien au-delà.

M. de Persigny approuva notre réponse au document dont il n'avait pas soupçonné l'existence; il voulut bien la trouver suffisamment énergique. « Le gouvernement français, écrivait-il avec désinvolture, n'a rien à craindre en se montrant très ferme, très résolu. Tout le monde a le sentiment qu'il faut compter aujourd'hui avec la France et qu'un cri de guerre lancé de Paris, par un Napoléon, réveillerait à notre profit des passions d'une incalculable énergie. »

M. de Schleinitz ne se prêtait pas sans regrets aux secrets désirs de son souverain. Concilier l'union d'Erfurt, une œuvre libérale, fondée sur le principe des nationalités, avec une intervention réactionnaire servant de prétexte à des revendications de droit divin, lui paraissait inconséquent. Il savait d'ailleurs que la France, dont l'appui diplomatique lui était indispensable, ne permettrait à personne de porter atteinte à l'indépendance helvétique. Aussi faisait-il de son mieux pour corriger la fâcheuse impression produite par la note collective; ne voulant la désavouer lui-même, il recourait, suivant son habitude, à des intermédiaires officieux. Il les chargeait de nous tranquilliser par des commentaires adoucissans. « Le ministre du roi, disaient-ils, déplore que le gouvernement français se soit mépris sur les sentimens qui ont inspiré la communication des deux cabinets; il proteste de son vif désir d'entretenir avec la France les rapports les plus intimes; non-seulement il approuve tout ce que le prince a fait et déjà obtenu du gouvernement fédéral, mais il est tout disposé à laisser au cabinet de l'Élysée seul le soin de régler le différend. »

La question semblait, à notre satisfaction, entrer dans une phase nouvelle. Le baron de Schleinitz s'en remettait à la sagesse du président pour la résoudre; il lui ménageait le rôle d'arbitre. Le cabinet de Berlin, malheureusement, n'était pas homogène : ce que disait M. de Schleinitz n'était pas toujours approuvé par M. de Brandebourg. L'un traduisait la pensée du parti libéral, le second interprétait les sentimens du roi. M. de Persigny ne l'ignorait pas; aussi avant d'envoyer à Paris les déclarations officieuses du ministre des affaires étrangères, jugea-t-il prudent de s'en expliquer avec le président du conseil. Il fut bien inspiré; les deux langages ne s'accordaient pas.

« Le comte de Brandebourg, écrivait-il, au sortir de son entretien, m'a paru dans des dispositions fort différentes de celles que le ministre des affaires étrangères avait manifestées la veille. Tout en nous prodiguant les témoignages d'amitié et en exprimant le désir d'une entente suivie entre les trois puissances limitrophes de la Suisse, il m'a dit très nettement que, si les dispositions actuelles du gouvernement helvétique ne justifiaient pas absolument des mesures de rigueur, elles ne s'imposaient pas moins aux prévisions des trois gouvernemens. Il a ajouté qu'on ne pouvait pas indéfiniment rester exposé aux dangers dont la prétendue neutralité de la Suisse menaçait sans cesse ses voisins. J'ai essayé de lui démontrer combien serait dangereuse une coalition contre la Suisse et combien elle serait peu justifiée par la conduite du gouvernement fédéral. J'ai rappelé aussi nos efforts de conciliation, les sacrifices que nous avions faits, les résultats que nous avions obtenus. J'ai dit qu'on nous avait accordé l'expulsion de 7,000 à 8,000 réfugiés qui avaient à nos frais passé sur notre territoire. Je me suis efforcé de faire comprendre à M. de Brandebourg nos embarras dans une question de cette nature et combien il importait à l'Europe de ne pas jeter sur les bras de la France une de ces affaires faites pour passionner les esprits et raviver les germes révolutionnaires. A tout ceci, le président du conseil n'a répondu qu'en opposant aux difficultés de la France celles de la Prusse menacée du côté de Bade (1). J'ai vainement combattu les argumens du ministre, il m'a été impossible, non pas de le persuader, mais même de faire la plus petite impression sur son esprit. M. de Brandebourg est un soldat fidèle, esclave de son devoir, incapable d'avoir une idée autre que celle de son souverain. Aussi n'ai-je pas prolongé l'entretien, j'en savais assez sur les dispositions du roi. »

Deux courans se trouvaient aux prises au sein du cabinet sur

(1) Le prince de Prusse, après avoir réprimé l'insurrection badoise, occupait alors le grand-duché avec un corps d'armée.

une question qui nous touchait de près ; il restait à savoir si les tendances conciliantes du ministre des affaires étrangères l'emporteraient sur les résistances du président du conseil. Le sentiment public en Prusse étant hostile à une alliance avec l'Autriche contre la Suisse et faisant bon marché de la principauté de Neufchâtel, il était permis d'espérer que la sagesse du ministre des affaires étrangères prévaudrait ; mais la cour de Potsdam était changeante ; elle nous prodiguait les caresses lorsque ses affaires en Allemagne se brouillaient, elle nous tournait le dos dès qu'elles se rassérénaient. A ce moment, elle se croyait de force à se passer de notre concours. Tout marchait au gré de ses désirs. Elle disposait au parlement d'Erfurt (1) d'une majorité docile, le collège des princes se prêtait servilement à tous les sacrifices, et si les Bavarois et les Saxons grommelaient et montraient le poing, l'attitude de l'Autriche n'avait rien d'inquiétant. — M. de Persigny, fort perplexe sur l'issue de la crise, se demandait si la raison ne l'emporterait pas sur les passions, lorsque le baron de Prokesch, si sévèrement caractérisé par M. de Bismarck, dans ses correspondances de Francfort, vint, dans une pensée facile à saisir, lui dénoncer les secrets agissemens de la Prusse. A l'entendre, elle nous jouait sous main, « car, disait-il, tout en vous tranquillisant, elle fait tous ses efforts à Vienne, auprès de mon gouvernement, pour l'entraîner à des mesures violentes contre la Suisse, avec ou sans la France et au besoin contre elle ; mais, ajoutait-il, d'un ton ému, en lui serrant la main avec effusion, ne craignez rien, nous ne ferons rien sans vous. » Les diplomates louches ont souvent des tics révélateurs. Lorsque M. de Prokesch voulait donner le change à l'un de ses collègues, il s'emparait de sa main, et, la larme à l'œil, la pressait chaleureusement sur son cœur.

III. — VIOLENTES ALTERCATIONS.

La tactique des gouvernemens allemands à cette époque consistait à se dénoncer réciproquement, tout en protestant de leurs sentimens de loyale confraternité. En noircissant la Prusse, M. de Prokesch comptait lui faire perdre l'appui que nous lui prêtions en Allemagne aux dépens de la politique autrichienne. Il avait bien calculé, ses confidences firent bondir M. de Persigny.

Les diplomates improvisés reconnaissent parfois leur inexpérience, mais rien ne leur est plus sensible que de passer pour

(1) Le parlement d'Erfurt s'ouvrit avec solennité le 30 mars. Il était composé de deux chambres représentant, l'une les princes et les états sous le nom de *Staatenhaus*, et la seconde celui des peuples sous celui de *Volkshaus*. M. de Radowitz était l'organe de la commission administrative.

dupes, et s'ils sont nerveux, inconsidérés, ils rompent les chiens, au risque de compromettre les intérêts qu'ils ont à ménager. Déjà M. de Persigny s'était préoccupé des allées et venues incessantes, entre Berlin et Berne, de M. de Sydow, l'envoyé de Prusse auprès du gouvernement helvétique. Il le soupçonnait de caresser la marotte du roi et de le pousser à une revendication violente de « sa chère petite principauté du Jura. » Tout s'expliquait après les confidences du baron de Prokesch; la perfidie de la Prusse était manifeste.

« Il faut, pour vous faire comprendre ce qui se passe ici, écrivait notre ministre au prince, en trempant sa plume dans l'encre la plus amère, que je vous fasse connaître le langage que j'ai tenu, tant à M. de Brandebourg qu'aux diverses personnes dont je connais les rapports intimes avec le gouvernement. J'ai dit et répété que, dans l'intérêt de la société européenne, il fallait que le gouvernement français fût respecté et honoré de tous les cabinets; que s'il n'avait pas une attitude très digne aux yeux de la France, il sombrerait sous la boue des barricades et qu'alors toute l'Europe tomberait dans d'épouvantables convulsions; qu'il ne fallait donc pas recommencer avec le neveu de l'empereur la conduite qu'on avait tenue avec le gouvernement de juillet, mais au contraire traiter le gouvernement français comme s'il avait une légitimité de huit siècles; qu'enfin, si la France était de nouveau placée dans l'alternative, ou de subir des humiliations ou de prendre les armes, elle aurait bien vite fait son choix, et cela, non pas dans une pensée d'orgueil ou d'ambition, mais pour sauver l'Europe de grands malheurs, parce qu'il valait mille fois mieux pour la société de lutter quelque temps sur les champs de bataille que de tomber dans le socialisme.

« J'ai dit cela à M. de Brandebourg, je l'ai répété à d'autres personnes, avec toute la modération possible, comme l'expression d'une conviction profonde inspirée par l'amour de l'ordre et de la conciliation. Ce langage auquel on n'est pas habitué a paru faire une forte impression, mais je n'ai rencontré personne qui en ait méconnu la justesse. Du reste, tout le monde est unanime à blâmer le gouvernement prussien de sa conduite envers la France, car il n'est personne qui ne convienne que c'est notre attitude qui, jusqu'ici, a fait triompher le plan d'Erfurt. Tenez donc pour certain que l'opinion publique est avec nous et que le cabinet de Berlin, ramené à la raison, à des sentimens plus amicaux, abandonnera bientôt cette dangereuse et funeste idée d'une coalition contre la Suisse. »

Notre ministre s'exagérait l'impression produite par ses discours si peu contenus; il confondait la violence avec la fermeté. Ses sorties furent bien plus une cause de scandale qu'un sujet d'intimi-

dation. L'opinion qu'il invoquait était celle des représentans des petites cours, qu'il écoutait trop volontiers. Ils l'excitaient à plaisir pour se donner de l'importance et s'immiscer dans des affaires qui ne les regardaient pas. En sortant de son cabinet, ils s'empressaient de colporter ses paroles dans les salons, de les rapporter au ministre des affaires étrangères en les envenimant. Leur jeu était de contrecarrer la politique envahissante de la Prusse, et pour eux le moyen le plus sûr était de compromettre ses rapports avec la France.

Après sa véhémente altercation avec le comte de Brandebourg, M. de Persigny crut devoir se mettre en quarantaine. Il évita toute rencontre avec les hommes du gouvernement. « Je n'ai pas à les rechercher, disait-il, la plus grande faute serait d paraître redouter une décision énergique du cabinet. » — Peu de jours après, le corps diplomatique fut invité à un concert de la cour. M. de Persigny en inféra que le roi ne donnait ce concert que pour se ménager un entretien avec lui. Il fut déçu. Frédéric-Guillaume parla beaux-arts, littérature, avec sa verve habituelle ; mais il évita, de parti-pris, toute allusion politique. — « Je n'en reste pas moins convaincu, écrivait M. de Persigny, que le gouvernement prussien cédera et répondra d'une façon satisfaisante au mémoire du général de La Hitte. Il faut qu'il ait une leçon et une leçon sérieuse. Il importe qu'il sache qu'on ne doit plus jouer avec la France et avec un Napoléon. Sa conduite envers nous est indigne après avoir tant profité de notre amitié. Il faut qu'il le regrette sincèrement. Je connais bien maintenant mon terrain ! Nous ne serons estimés qu'en nous faisant craindre. Après cette leçon, les rapports ne deviendront que plus convenables. Il ne faut pas nous le dissimuler, ces gens sont égarés par des préjugés, comme les légitimistes en France ; il leur en coûte de nous considérer comme un gouvernement sérieux. Eh bien ! qu'ils nous considèrent désormais comme un gouvernement dangereux, et tout ira bien. » Ne pas perdre le sang-froid, rester maître de sa parole, ne pas révéler ses déceptions, contenir ses ressentimens, avancer et reculer suivant les circonstances, poursuivre le but sans défaillances et sans emportemens est un art qui ne s'acquiert pas du jour au lendemain. M. de Persigny croyait y suppléer par une attitude inusitée dans les chancelleries. « Il faut, disait-il, que la diplomatie française ait depuis longtemps tenu à l'étranger un langage bien peu digne de la France, pour que mon entretien avec M. de Brandebourg ait causé une si grande sensation dans le monde politique et diplomatique de Berlin. — « Notre gouvernement, lui avais-je dit, entend être traité par l'étranger comme s'il avait une légitimité de huit siècles et l'hérédité pour principe. » Cette phrase a paru ici d'une outrecui-

dance inouïe ; mais comme ce langage dans la bouche d'un homme qu'on sait honoré de votre confiance paraît être l'expression d'une politique résolue, prête à tirer l'épée à la première insulte, l'étonnement du cabinet prussien et du corps diplomatique prend toutes les formes du respect et de la crainte.

« Déjà j'avais parlé de la sorte au prince de Schwarzenberg (1). Tenez pour certain, lui avais-je dit, que le prince président ne veut pas subir le sort de Louis-Philippe, qu'il ne fera pas la guerre pour son plaisir et qu'il mettra toute sa sagesse et toute sa prudence à l'éviter ; mais qu'à la première humiliation que les anciens préjugés de l'Europe voudront lui imposer, vous verrez les effets d'une étrange résolution. Vous croyez que la France est faible parce qu'elle a de mauvaises institutions. Oui ! elle est faible dans la paix, parce qu'à côté de ses mauvaises institutions elle n'a aucun but devant elle ; mais que la guerre éclate, et vous verrez ce qu'il y a de vitalité dans notre nation. Vous connaissez les partis qui attaquent le gouvernement, mais vous ne connaissez pas les masses qui le défendent. Vienne le jour où le nouveau Napoléon appellera la France aux armes, et vous verrez avec quelle facilité tous ces partis qui font tant de bruit seront noyés dans les grosses masses... Vous avez été frappé, ajoutai-je, de la vive et profonde sensation produite par la lettre à Edgar Ney, et ce n'était qu'un appel indirect à l'esprit de nationalité française ; mais vous verriez bien autre chose, si c'était un appel direct, un cri de guerre enfin poussé par un Napoléon !

« Voilà ce qu'il faut faire entrer dans la tête des cabinets européens ; voilà ce qu'ils sentent au fond et ce qui leur commandera le respect. Mais, jusqu'ici, il faut bien le dire, personne avant moi dans notre diplomatie n'avait fait entendre ce langage. Les cabinets avaient tous le sentiment de la force populaire du nom de la France, ils en avaient la crainte, la terreur même; mais, n'ayant affaire qu'à des hommes des anciens partis, tous indifférens, sinon hostiles au nom de Napoléon, ils avaient fini par se persuader que cette force mystérieuse était émoussée, qu'elle n'avait pas conscience d'elle-même et qu'après avoir servi en France au rétablissement de l'ordre, elle disparaîtrait un beau jour sans que l'Europe en eût ressenti la pression. — Aussi, croyez-le bien, tout ce que j'ai dit à l'étranger a fait une profonde impression. On n'en est pas encore venu à respecter le gouvernement français, parce que la force dont

(1) M. de Persigny avait été chargé en 1849, par le président, de parcourir l'Allemagne et de sonder ses dispositions. Il avait conféré à Vienne avec le prince de Schwarzenberg, et à Berlin, il avait obtenu, à l'insu de notre ministre, M. de Lurde, qui l'avait reçu fraîchement, une audience du roi.

je parle ne s'est encore révélée que par des protestations et non par des actes; parce que aussi, il faut bien le dire, on aime à se persuader que l'envoyé napoléonien a plus de confiance dans votre force que vous-même. Mais du jour où vous aurez prouvé à l'Europe que vous avez au moins autant de foi dans votre nom que votre représentant, de ce jour, et de ce jour seulement, l'on comptera avec vous. »

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, celles que notre ministre à Berlin émettait d'une façon si provocante devant les diplomates et les hommes d'état, à la moindre contradiction, étaient pour le moins intempestives. A ce moment, il n'était pas question de la restauration d'un empire, et il eût été habile de ne pas l'évoquer prématurément. Le prince président avait prêté serment à la république, il était en lutte avec l'assemblée nationale et rien ne disait que, s'il devait recourir à un coup d'état, il en sortirait victorieux. Ce n'était pas l'heure de jeter des défis aux puissances. L'Europe ne connaissait que trop le programme du prisonnier de Ham ; ne l'avait-il pas longuement développé dans les *Idées napoléoniennes?* L'accentuer sans opportunité, par des commentaires irritans, était maladroit, dangereux. Ce n'était pas préparer les voies à l'empire. Il était évident que les souverains se souviendraient des menaces de M. de Persigny, le jour où Louis Napoléon viendrait, en violation des traités de 1815, leur demander de reconnaître son titre et son hérédité.

Dans ses rares momens de détente, M. de Persigny déplorait ses emportemens; sans descendre à un *mea culpa*, il s'appliquait à tranquilliser le prince sur la portée de ses incartades. « Je n'ai pas besoin de vous le dire, écrivait-il, j'agis avec toute la prudence que comporte mon rôle. » — Mais le président savait à quoi s'en tenir sur la circonspection de l'interprète de sa pensée ; les échos de toutes les capitales répercutaient ses menaçantes professions de foi. Louis Napoléon plaidait les circonstances atténuantes, il invoquait le dévoûment de son envoyé à sa personne, auprès des ambassadeurs qui venaient à l'Élysée se plaindre de son irascibilité; mais il n'osait le désavouer, et encore moins le rappeler, car ce que l'un disait tout haut, l'autre le pensait tout bas.

Les emportemens du ministre de France à Berlin mettaient en joie les adversaires de la Prusse. L'opposition de l'Autriche et des cours allemandes contre l'union restreinte s'accentuait; leur attitude devenait chaque jour plus agressive, tandis que celle des états confédérés devenait plus hésitante. Le baron de Schleinitz s'en alarmait, et pour remettre les choses en état, il chargeait M. de Hatzfeld de protester à Paris de ses bons sentimens et de

son désir ardent de nous satisfaire. Il s'efforçait aussi de calmer M. de Persigny et de le ramener à des appréciations plus conciliantes, mais sans réussir à le convaincre. « Il est inutile, répondait-il à ses protestations, de revenir sur tout cela ; oublions les altercations survenues entre nous. Je n'en crois pas moins rendre un service aux deux pays en posant sur-le-champ et sans ambages la question de guerre au sujet de votre intervention en Suisse. Sans cette franchise, vous pourriez croire que la résistance de la France ne sera pas plus sérieuse qu'en 1840, et vous vous avanceriez si loin qu'il ne vous serait plus possible de reculer. » — « Vous vous méprenez sur nos intentions, répliquait vivement le ministre prussien ; il y a là un malentendu qu'il est de mon devoir de ne pas laisser subsister. Jamais il n'est entré dans notre pensée de heurter de front la France, d'agir sans son assentiment et, à plus forte raison, de nous coaliser contre elle. » — « J'ai brisé l'entretien, écrivait M. de Persigny, car j'avais été assez durement explicite dans notre dernière conversation pour n'avoir pas à recommencer. Du reste, M. de Schleinitz, loin de s'offusquer de mon attitude, m'a comblé d'égards ; il m'a engagé à un dîner en me laissant le choix du jour pour bien marquer qu'il le donnait en mon honneur. » — M. de Persigny triomphait, et comme M. de La Hitte s'était permis, à maintes reprises, de le rappeler à la modération et aux traditions de notre politique (1), il se donnait le plaisir des dieux et lui écrivait glorieusement : « Vous le voyez bien, général, que la fermeté et l'énergie de langage ne nuisent pas à la diplomatie ! On aura pu me reprocher, peut-être, un excès de vigueur ; mais le

(1) Dépêche du général de La Hitte à M. de Persigny. — « Je comprends que vous ne jugiez pas à propos d'entretenir le cabinet de Berlin de l'intérêt que nous portons aux états secondaires ; mais lorsque la Prusse s'efforce, pour faciliter le succès de ses projets d'agrandissement, de répandre autour d'elle la croyance que nous les favorisons, nous sommes bien obligés, par fidélité même au système de neutralité que nous avons adopté, de détromper ceux des gouvernemens germaniques qui viennent se plaindre à nous de notre hostilité. Nous ne pouvons oublier que la protection de l'existence des petits états est un des intérêts essentiels de notre politique, que le jour où ils viendraient à disparaître, nous aurions éprouvé un grave échec et que la position de la France s'en trouverait notablement affaiblie. Sans doute, des circonstances impérieuses peuvent nous imposer la loi de ne pas lutter aussi énergiquement que nous l'eussions fait à une autre époque, contre les tentatives dirigées vers un pareil but ; nous pouvons même penser qu'en les combattant ouvertement nous risquerions, sous un certain point de vue, d'en augmenter les chances de succès, et ces considérations suffiraient pour justifier aux yeux des hommes sensés la réserve de notre attitude. Mais notre responsabilité serait sérieusement compromise si on pouvait nous reprocher un jour d'avoir abandonné pour des intérêts secondaires et passagers les traditions sur lesquelles, pendant une longue série de siècles, sous Henri IV, comme sous Richelieu, comme sous Napoléon, se sont fondées la gloire et la puissance de la France. »

résultat prouve que je connaissais bien mon terrain. D'ailleurs, on ne passe pas de la faiblesse à la politique de la force sans un peu d'exagération. L'important est que le coup soit porté, et il l'a été en pleine poitrine. »

Est-il besoin de le dire? M. de Persigny enfonçait des portes ouvertes; s'il avait réfléchi, il n'eût pas pris au tragique la coalition de l'Autriche et de la Prusse; ni l'une ni l'autre n'avaient sérieusement envie d'intervenir militairement en Suisse. Elles eussent été fort embarrassées si on les avait prises au mot. En proférant des menaces, elles espéraient émouvoir la France et obtenir par sa pression sur le gouvernement de Berne ce qui leur tenait plus ou moins vivement à cœur. Le baron de Prokesch, en nous dénonçant les menées du cabinet de Berlin en vue d'une action coercitive, ne nous avait-il pas déclaré formellement que son gouvernement ne se laisserait pas entraîner et ne tenterait rien sans s'être concerté avec nous? Le baron de Schleinitz, de son côté, n'avait pas cessé de nous rassurer sous le manteau de la cheminée. Il ne s'était pas borné à nous envoyer à tour de rôle deux de ses familiers, le ministre de Bade et le ministre de Hesse, pour protester de son esprit de conciliation; désolé de méprises obstinées, il était venu de sa personne à la légation nous dire que le roi, au fond, se préoccupait médiocrement des réfugiés et que tout se réglerait au gré de nos désirs si le prince président, pour être agréable à sa majesté, voulait, à titre de médiateur, intervenir quelque peu en faveur de ses droits sur Neufchâtel. Ces démarches et ces déclarations montraient qu'on se sentait mal engagé et qu'on n'avait aucune envie de se mesurer avec les Suisses, soutenus et défendus sans nul doute par la France. Il fallait un esprit bien chagrin pour s'y méprendre. Mais M. de Persigny avait la bosse de la combativité; il voulait, en noircissant le tableau, se donner le mérite d'avoir fait reculer la Prusse. Il ne se fit pas faute du reste d'attribuer à l'habileté de sa diplomatie et à l'énergie de son attitude le revirement qui s'opérait à Berlin depuis qu'à Vienne on affectait de se désintéresser du débat.

G. ROTHAN.

LA

LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN RUSSIE

II[1].

LES CULTES NON CHRÉTIENS : JUIFS ET MUSULMANS.

Le territoire russe, sous les premiers successeurs de Pierre le Grand, était encore interdit aux juifs ; la Russie, aujourd'hui, renferme plus de juifs qu'aucun autre état. C'est un héritage de la Pologne, devenue, sur la fin du moyen âge, le centre d'Israël. La moitié peut-être des juifs du globe sont sujets du tsar. Ils sont dans l'empire 3 ou 4 millions ; quelques-uns disent même 5 millions. Leur nombre réel est inconnu ; les données des statistiques sont suspectes. Il y a sans doute plus d'Israélites en Russie que de Suisses en Suisse ou de Hollandais aux Pays-Bas. Ces 4 millions de juifs ne sont pas disséminés sur la surface de l'empire ; la proportion des israélites aux chrétiens, au milieu desquels ils habitent, est d'autant plus forte que les fils d'Abraham sont parqués, pour la plupart, dans les anciennes provinces polonaises et deux ou trois *goubernies* voisines. Il y a, dans ces provinces occidentales, 15, 20, parfois 25 pour 100 d'israélites. Comme ils vivent de préférence

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

dans les villes et les bourgades, la proportion des juifs aux non-juifs est encore plus élevée pour la population urbaine. En mainte ville de Pologne, de Lithuanie, de Petite-Russie, les juifs sont en majorité; nombre de bourgades, des villes même de 20,000, de 30,000, de 50,000 habitans, telles que Berditchef et Balta, sont de sordides Sion où les chrétiens semblent perdus au milieu des fils de Jacob rassemblés de nouveau en corps de nation.

Les juifs y étant plus nombreux que partout ailleurs, et le gouvernement s'étant étudié à les cantonner dans une région, la question improprement appelée sémitique devait avoir en Russie plus d'acuité qu'en aucun autre pays. Chez elle, tout comme en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Roumanie, en Algérie même, cette question a plusieurs faces; on peut l'envisager sous trois aspects principaux, dont l'importance relative varie suivant les diverses contrées. C'est, à la fois, une question religieuse, une question nationale, une question économique ou sociale (1). En Russie, de même que dans le reste de l'Europe, les antipathies religieuses sont aujourd'hui le moindre facteur de l'antisémitisme. Les mouvemens populaires contre les israélites ont beau éclater d'habitude à l'approche de Pâques, ce que le peuple hait dans le juif, c'est moins le non-chrétien que l'étranger et l'exploiteur.

I.

L'Europe n'a pas oublié les émeutes contre les juifs, qui, durant plusieurs semaines, ont déshonoré les premières années du règne d'Alexandre III. Ces scènes sauvages n'étaient pas une nouveauté. Il fallait cependant remonter loin dans le passé pour rien trouver de comparable, même en Russie. Le juif, depuis qu'il habite les bords du Dniepr ou du Niémen, a exercé des métiers trop odieux au peuple pour n'avoir pas amassé contre lui des haines héréditaires. Sous la domination polonaise, comme sous la domination russe, le juif a été l'instrument historique de toutes les exactions publiques ou privées. Il était la meule sous laquelle le noble ou l'état broyait le peuple. Encore aujourd'hui, en Petite-Russie, le juif est l'agent indirect du fisc. Lorsque, dans les villages le *stanovoï* vient vendre le bétail du contribuable en retard, il amène un juif (2). A ces ressentimens séculaires contre le fermier des droits

(1) Cette question israélite ou sémitique, aujourd'hui soulevée en tant de pays, est trop complexe pour que nous puissions l'embrasser en quelques pages. Nous comptons la reprendre un jour, à cette place, en étudiant le judaïsme contemporain et le rôle des juifs dans le monde moderne.

(2) C'est une des raisons pour lesquelles les juifs sont particulièrement détestés des femmes et des jeunes filles, auxquelles, d'après la coutume, appartiennent le plus souvent les vaches, les oies, les poules.

du fisc ou du seigneur se joignent les rancunes du débiteur insolvable contre son créancier et les jalousies du trafiquant contre un concurrent plus habile ou plus heureux, sans compter l'âpre mépris des masses pour une race vouée de tout temps à l'exploitation du chrétien.

Malgré tant de fermens de haine, il ne semble pas que les émeutes antisémitiques des débuts du règne d'Alexandre III aient été une explosion toute spontanée des fureurs populaires. Les ressorts du gouvernement impérial ne sont pas assez lâches pour que de pareils mouvemens puissent éclater impunément, ou pour que le peuple ose s'abandonner à ses colères sans y être ou sans s'y croire autorisé. Le soulèvement contre les juifs a été, en partie, le contrecoup de l'agitation antisémitique de l'Allemagne. Ce qui, dans un empire, se bornait à des articles de journaux et à des réclames électorales aboutit, dans l'autre, à des violences contre les propriétés et les personnes. La presse russe avait, elle aussi, entamé une campagne contre les juifs, un de ces corps étrangers que les patriotes moscovites souffrent de sentir dans les chairs de la Russie. Les capitales avaient commencé, la province avait suivi. Le fait était d'autant plus grave que les attaques partaient de feuilles placées sous la dépendance de l'administration, et, en province du moins, soumises à la censure préalable. C'était quelques mois après la fin tragique d'Alexandre II ; le désarroi était partout ; la Russie, affolée et irritée, cherchait instinctivement un bouc émissaire sur lequel faire retomber ses péchés et ses colères. Quelques jeunes israélites des deux sexes avaient participé aux conspirations contre le tsar libérateur. La presse signala le juif, « ce pelé, ce galeux, » au courroux populaire. Le peuple déchargea sur lui à la fois ses vengeances patriotiques et ses rancunes privées. L'autorité énervée, hallucinée par le spectre des complots, laissa faire ou ferma les yeux, montrant, au début surtout, une faiblesse qui touchait à la complicité. On eût dit que les hommes au pouvoir en ces heures d'angoisse étaient heureux de trouver une diversion aux inquiétudes politiques et aux conspirations terroristes. Indécision ou calcul, ils semblaient s'applaudir de voir le mouvement révolutionnaire brusquement supplanté par un mouvement mi-national, mi-religieux.

En beaucoup de villes, les émeutes antisémitiques eurent lieu à jour fixe, presque partout selon les mêmes procédés, pour ne pas dire suivant le même programme. Cela débutait par l'arrivée de bandes d'agitateurs apportés par les chemins de fer. Souvent on avait, dès la veille, affiché des placards accusant les juifs d'être les fauteurs du nihilisme et les meurtriers de l'empereur Alexandre II. Pour soulever les masses, les meneurs lisaient, dans les rues ou dans les cabarets, des journaux antisémitiques dont ils donnaient les articles comme des

ukases enjoignant de battre et de piller les juifs (1). Ils avaient soin d'ajouter que, si les ukases n'avaient pas été publiés, la faute en était aux autorités, qui avaient été achetées par Israël. C'est un hameçon auquel ce peuple mord presque toujours, surtout quand il s'agit de satisfaire ses convoitises ou ses vengeances. Et, de fait, le bruit se répandit partout qu'un ordre du tsar donnait trois jours pour piller les juifs. En mainte localité, l'incurie de la police et l'indifférence de l'administration, parfois même la passivité des troupes contemplant l'arme au bras le sac du quartier israélite, étaient faites pour confirmer cette injurieuse légende chez un peuple qui, selon la remarque de G. Samarine, n'ajoute foi à l'autorité que lorsque l'autorité emploie la force (2). Plus d'une fois, les juifs qui tentèrent de se défendre furent arrêtés et désarmés ; ceux qui osaient monter la garde à la porte de leur maison, le revolver à la main, étaient poursuivis pour port d'armes prohibé. A l'inverse des *tchinorniks* laïques, la plupart des membres du clergé, orthodoxe ou catholique, évêques ou prêtres, s'honorèrent en cherchant à retenir les émeutiers. Quelques-uns essayèrent d'arrêter les pillards en se portant au-devant d'eux avec les saintes images. Des rabbins ou des *zadigs* trouvèrent un abri sous le toit des popes. Plusieurs prêtres se virent même maltraités pour avoir osé se faire les défenseurs de ces chiens de juifs.

En nombre de villes ou de bourgades on put impunément, durant plusieurs jours, donner la chasse aux juifs. « Après tout, ils ont bien mérité une leçon, » disaient à haute voix certains fonctionnaires. A Kief, les autorités civiles et militaires assistaient à la dévastation des maisons juives comme à un spectacle ; les soldats semblaient escorter les bandes d'émeutiers. Balta, ville de plus de 20,000 âmes, où les juifs étaient en grande majorité, fut livrée au pillage durant trente heures consécutives, comme une place prise d'assaut. Sur plus d'un millier de maisons appartenant à des israélites, il n'en resta pas quarante intactes. Là, au contraire, où l'administration se montra résolue, le peuple ne bougea pas. Ainsi dans les gouvernemens du nord-ouest, ceux-là mêmes où les juifs sont en plus grand nombre et où ils auraient dû soulever le plus de colères. Pour couper court à toute velléité de désordre, il suffit d'une déclaration du gouverneur-général, Totleben, annonçant qu'il ne tolérerait aucun trouble. On savait le héros de Sébastopol homme à tenir parole : l'antisémitisme resta coi.

(1) Une fausse interprétation du manifeste d'Alexandre III servait les desseins des agitateurs. Le nouvel empereur invitait le peuple à repousser de son sein les rebelles, *kramolniki*. Les Petits-Russiens, confondant cette expression russe avec leur mot *kramolniki*, boutiquiers, s'imaginèrent que le tsar désignait à leur colère les marchands juifs.

(2) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. Ier, liv. VII, chap. II.

Dans les provinces du sud-ouest, où les juifs semblaient abandonnés aux vengeances du peuple, il y eut des scènes de désolation. Les maisons qui n'étaient pas marquées d'une croix étaient envahies par la foule. Elle forçait les portes, arrachait les devantures des boutiques et les châssis des croisées ; elle jetait les meubles par les fenêtres, brisait la vaisselle, déchirait le linge avec une joie de détruire, enfantine à la fois et sauvage. La populace se délectait à éventrer les édredons et les lits de plumes ; sur les rues flottait un nuage de neige de duvet. En plusieurs endroits, le plaisir de la destruction l'emporta, chez la foule, sur ses instincts de rapine. Des paysans, arrivés de leurs villages avec des chariots pour emporter leur part de butin, virent les émeutiers les repousser des logemens qu'ils venaient déménager. En certaines bourgades, après avoir brisé le mobilier, on démolit les maisons, enlevant les planchers et les toits, ne laissant debout que les murs en pierre. La fureur populaire n'épargnait ni les synagogues ni les cimetières ; elle se plaisait à profaner les tombes et à souiller les rouleaux de la *Thora*. La foule s'était d'abord naturellement portée sur les auberges et les débits de boisson. Les tonneaux étaient défoncés, l'eau-de-vie coulait dans les rues, des hommes à plat ventre s'en gorgeaient dans le ruisseau. En plusieurs villes, des femmes délirantes de joie ont fait boire de l'alcool à des enfans de deux ou trois ans « pour qu'ils se souvinssent de ces beaux jours. » D'autres mères amenaient les leurs sur les ruines des maisons juives en leur disant : « Rappelez-vous ce que vous avez vu arriver aux juifs. »

Les colères de la foule s'en prenaient plutôt aux propriétés qu'aux personnes, comme si, en s'attaquant à leurs biens, elle eût cru frapper les juifs dans ce qu'ils avaient de plus sensible. Beaucoup furent maltraités; plusieurs en restèrent estropiés, quelques-uns en moururent; presque aucun ne fut tué sur place, aucun massacré ou déchiré. Ce qui ailleurs, chez des nations se disant plus civilisées, eût semblé impossible : le sang ne coula pas. La foule se montra barbare sans se montrer féroce. Il n'y eut pas de carnage, soit douceur naturelle de ce peuple jusqu'en ses vengeances, soit crainte d'outrepasser l'ukase impérial, qui enjoignait de piller et de battre les juifs, non de les tuer. Au milieu même de ces scènes d'horreur, des israélites ont signalé des traits de la native bonté et à la fois de la crédulité du Russe. Au village d'Oriékhof, des paysans étaient tombés chez une pauvre veuve juive qui leur représentait sa misère et leur demandait grâce. Les *moujiks* n'osant la laisser indemne, de peur de désobéir aux ordres du tsar, se contentèrent de lui briser ses vitres, « afin, disaient-ils, de remplir leur devoir (1).»

(1) *Rousskii Evreï*, 15 juin 1881.

Si doux et si docile que semble un peuple, ceux mêmes qui l'ont déchaîné ne savent jamais où s'arrêteront ses fureurs. L'administration, après ses premières complaisances, se mit à craindre que le soulèvement contre les trafiquans juifs ne s'étendît à d'autres classes, à la noblesse, aux propriétaires, aux fonctionnaires. L'antisémitisme risquait de dégénérer en pur mouvement socialiste. Le parti terroriste, à l'affût des troubles, cherchait à faire dévier ces émeutes par obéissance dans un sens révolutionnaire. J'ai eu sous les yeux une circulaire en petit-russien où l'on disait au peuple que le juif n'était pas le seul exploiteur, en appelant son courroux sur la police et les *tchinorniks*. Les feuilles révolutionnaires clandestines, le *Tchernyi Peredel*, entre autres, publiaient des proclamations dans le même sens. Il était temps que tout rentrât dans l'ordre. Parmi les patriotes les moins suspects de penchant pour les juifs, quelques-uns, tels que Katkof, osèrent réclamer pour eux la protection de la loi. Le directeur de la *Gazette de Moscou* sentait que, dans un grand empire, il n'était pas possible de laisser proscrire toute une race et tout un culte. L'administration centrale se décida enfin à intervenir. Les fauteurs des troubles furent arrêtés, beaucoup, il est vrai, pour être bientôt relâchés. On laissa échapper la plupart des meneurs. Les peines infligées furent en général légères, parfois dérisoires, cela dans un pays où, pour la moindre émeute agraire, on pend les paysans en dépit de l'abolition officielle de la peine de mort. Le véritable châtiment sortit des troubles mêmes. Les juifs ruinés ou momentanément disparus, les produits de la campagne, ne trouvant pas d'acheteurs, tombèrent à vil prix, tandis que toutes les denrées renchérissaient dans les villes dont les boutiques avaient été démolies et d'où les commerçans étaient en fuite.

II.

Les juifs de Pologne et de Russie sont, pour la plupart, fort différens des israélites français. Les juifs de l'Alsace nous en auraient donné quelque idée. Un petit nombre seulement s'est approprié la culture moderne. Vivant en masses compactes, les juifs de la Russie Blanche, de la Petite et de la Nouvelle-Russie forment comme un peuple au milieu du peuple. Ils constituent presque autant une nationalité qu'une religion. Ils se distinguent des chrétiens par toutes leurs habitudes. Ils ont leur costume national, la longue houppelande ou lévite, bien connue de tous les marchés du centre de l'Europe (1). Ils ont leur langue, ce qu'on appelle

(1) Dans les provinces russes, comme en d'autres contrées, le costume des juifs n'est,

le jargon, sorte de patois allemand mêlé de quelques mots hébreux. Ils ont leur littérature et leurs journaux, en russe, en polonais, en allemand, en hébreu; parfois même leurs théâtres et leurs acteurs.

Sauf une élite qui mène extérieurement la vie des gentils, ces millions de fils d'Abraham sont de stricts observateurs de la loi. Ils n'ont pas moins de religion ou moins d'attachement aux rites que les paysans orthodoxes ou catholiques au milieu desquels ils vivent. Beaucoup, parmi les plus pauvres, occupent leurs loisirs à l'étude de la *Thora* et du Talmud. En dehors de la *Schule* ou synagogue, qu'ils fréquentent assidûment, ils ont, pour la prière ou l'étude, de sordides oratoires, appelés *minjanim* ou *beth-hamidrasch*. Au lieu de sociétés de jeux ou de musique, les petits juifs des villes de l'Ouest fondent des sociétés pour lire et expliquer en commun les livres hébreux. A Vilna, honorée en Lithuanie du titre de « Mère en Israël, » on comptait naguère plus de vingt *cherro-poalim*, ou associations d'artisans israélites, ayant chacune ses *Klausen* ou chapelles. Certains corps de métiers, les bouchers, les tailleurs, les cordonniers, possèdent plusieurs de ces *Klausen*. Les bouchers de Vilna entretiennent, en outre, une *jeschira* ou école supérieure talmudique, fréquentée par une centaine de *bocharim* ou étudians en talmud. Il en est de même à Varsovie, à Minsk, à Berditchef, dans tous les centres de la vie juive. Ces pieuses associations sont encouragées par l'idée, commune aux israélites et aux chrétiens, que la prière à plusieurs a plus d'efficacité. On prie d'ordinaire par groupe, par *minjan* comptant au moins dix adultes mâles, car, chez les juifs comme chez les musulmans, la religion, ou mieux la dévotion, semble plus grande parmi les hommes que parmi les femmes. Les membres de chaque *minjan* se réunissent avec les instrumens de la prière, les *tephilim* ou les *taleth*, trois fois par jour. L'été, les plus zélés s'assemblent dès l'aurore, à deux ou trois heures du matin, pour la première prière, et les juifs, attardés dans les campagnes, ne disent souvent la dernière qu'à minuit. Chaque *cherro* ou association a son *maggid*, son lecteur, qu'elle entretient à ses frais. Il y a un grand nombre de ces docteurs de divers degrés : *maggid*, *rav*, *talmid*, dont beaucoup, comme parfois les rabbins eux-mêmes, vivent du travail de leurs mains. Les rabbins sortis d'écoles officielles, nommés ou confirmés par le gouvernement, inspirent souvent peu de confiance. Les juifs les plus fanatiques, les kabbalistes ou *khassidim*, ont en outre leurs *zadigs*, sorte de marabouts israélites qu'ils entourent d'une véné-

le plus souvent, que l'ancien costume des gens du pays. Il a été autrefois imposé aux juifs, qui l'ont conservé alors qu'on le modifiait autour d'eux.

ration superstitieuse et que leur crédulité enrichit de ses dons (1).

La vie juive, avec sa culture à part, issue de vingt siècles d'isolement, fleurit ainsi dans les neiges du Nord, protégée contre les influences du dehors par les antipathies et les dédains mêmes des gentils. A côté du moyen âge chrétien, et mieux préservé encore, se retrouve en Russie une sorte de moyen âge juif, tout imbu des traditions et des coutumes des vieux ghettos. Cette vie *more judaïco*, à la façon des aïeux dont ils ont laissé les os à l'orient et à l'occident, ces trois ou quatre millions d'israélites la mènent librement sous l'aigle noir moscovite, comme autrefois sous l'aigle blanc de Pologne. Ils ont leurs cimetières et leurs synagogues, qui parfois rivalisent de grandeur et de richesse avec les cathédrales orthodoxes. Ils ont leurs boucheries pour la viande *kocher;* ils ont leurs bains pour se purifier, eux et leurs femmes, des impuretés légales. Ils sont organisés en communautés autonomes et ont même gardé le droit de percevoir, sur leurs coreligionnaires, des taxes spéciales destinées à l'entretien de leurs fondations. Leur culte est libre, comme est libre la pratique de toutes les observances rituelles. La loi n'y met qu'une restriction, imposée à tous les cultes dissidens : ils ne peuvent faire de prosélytes, ni s'opposer au prosélytisme des orthodoxes parmi eux. En 1887, à Varsovie, un père et une mère étaient poursuivis en justice pour avoir tenté de disputer à l'orthodoxie leur fille, Mme Lysakof. La même année, à Kharkof, un vieux juif, nommé Tichtenstein, était arrêté pour avoir fréquenté la synagogue après s'être laissé autrefois baptiser. Il n'y a guère d'années sans quelque procès de ce genre. De semblables affaires, inouïes ailleurs, sont ordinaires en Russie. C'est le droit commun, et les tribunaux appliquent la loi aux juifs comme aux protestans et aux catholiques.

S'ils jouissent de la liberté religieuse, — autant du moins qu'elle est compatible avec la législation russe, — les israélites sont loin de posséder la liberté et l'égalité civiles. A cet égard, ils sont dans une position manifestement inférieure à celle des chrétiens, des mahométans, des païens même.

Les juifs, sujets du tsar, sont soumis à une législation spéciale inspirée de défiances en partie religieuses, en partie nationales et économiques. Cette législation, fort compliquée, embrasse plus de mille articles de lois dispersés dans les quinze volumes du *Svod Zakonof*, le Digeste russe (2). Ces lois sans cesse remaniées, un

(1) Nous ne pouvons parler ici des *karaïm*, juifs non talmudistes, dont il ne reste que quelques milliers, habitant pour la plupart la Crimée. Ces *karaïm* se distinguent des autres juifs par toutes leurs habitudes; ils sont beaucoup mieux vus des chrétiens ou des musulmans; ils sont aussi mieux traités par la législation russe.

(2) Voyez le *Svod ouzakonenii o Evreiakh*. Saint-Pétersbourg, 1885, par M. E. Levine;

jour abrogées pour être remises en vigueur le lendemain, forment un chaos presque inextricable. Elles ne sont pas les mêmes pour l'empire et pour le royaume de Pologne, où les juifs ont bénéficié de la tolérance polonaise et des traditions françaises du grand-duché de Varsovie. Aux lois viennent encore s'ajouter des instructions ministérielles et des circulaires secrètes qui les complètent et les modifient, tantôt les adoucissant, tantôt les aggravant. Voilà plus d'un siècle que les partages de la Pologne ont posé à la Russie cette question juive, et la Russie n'a pas encore su la résoudre. L'incohérence de la législation actuelle est reconnue de tous; chaque règne en promet la refonte. Alexandre III, après Alexandre II, avait confié l'étude de cette réforme à une grande commission qui a siégé, des années, sous la présidence du comte Pahlen. On a annoncé, en 1888, la fin de ses travaux; puissent-ils ne pas se borner à l'inutile amoncellement d'une montagne de matériaux et donner à la question une solution digne du grand empire et de la magnanimité du souverain! Nous ne saurions admettre, pour notre part, qu'une commission impériale n'ait été nommée que pour amuser l'Europe et apaiser l'indignation des pays civilisés devant les troubles antisémitiques.

III.

Les juifs sont aujourd'hui traités en étrangers, ou, plus exactement, ils sont traités en régnicoles quant aux obligations, en étrangers quant aux droits. Ce principe a beau n'être pas énoncé dans la législation, le législateur s'en est constamment inspiré. La loi astreint les juifs à toutes les charges des nationaux, impôts et service militaire compris; elle leur refuse la plénitude des droits civils.

Les plus élémentaires de toutes les libertés, celle du domicile, celle d'aller et de venir, n'existent pas pour le juif. Il n'est pas maître d'habiter où il veut; le droit de résider ou de voyager dans toutes les parties de l'empire, droit garanti par la loi à tous les autres sujets du tsar, la loi le dénie aux 4 millions d'israélites. Il y a une région ouverte aux juifs : l'ancienne Pologne avec quelques *goubernies* attenantes de la Petite et de la Nouvelle-Russie. C'est là comme un vaste ghetto où les israélites sont rigoureusement cantonnés. Le reste de l'empire, c'est-à-dire toute la Grande-Russie, toute l'ancienne Moscovie, presque toutes les possessions russes d'Europe et d'Asie leur demeurent fermées. Il n'y a d'exception que pour

cf. Orchanski, *Rousskoe zakonodatelstvo o Evreiakh.* Pour la situation des israélites avant la domination russe, voyez Huppe, *Verfassung der Republik Polen*, VIII, 5.

quelques privilégiés, qui forment une infime minorité. En confinant le juif dans les anciennes provinces polonaises, là où ils l'avaient trouvé déjà installé, les tsars semblent avoir voulu préserver la sainte Russie de la lèpre israélite. Considérant le juif comme une peste, on l'a enfermé dans les provinces occidentales comme dans un lazaret.

En dedans même du cercle où ils sont cantonnés, il y a des contrées ou des villes que les juifs ne peuvent habiter. C'est ainsi que, depuis 1858, il leur est défendu de résider à moins de cinquante verstes des frontières de l'Autriche ou de la Prusse (1). Cette interdiction, suggérée par la crainte de la contrebande, n'a pu longtemps être maintenue dans la pratique; mais elle existe toujours en droit, et parfois la loi est appliquée avec une rigueur d'autant plus cruelle que les dispositions en semblaient tombées en désuétude. Il est des pays où, après avoir laissé les juifs s'établir dans cette bande frontière, on les en a brusquement bannis par ordonnance administrative. Ainsi, en Volhynie, en 1881 : l'expulsion ruinait des milliers de familles; elle ne fut pas complète. Les pauvres furent impitoyablement chassés, les riches se rachetèrent. Il en est naturellement des juifs comme naguère des *raskolniks;* les mesures d'exception en ont fait les tributaires de la police. Israël est pour l'*ispravnik*, pour le *stanovoï*, pour l'*ouriadnik*, pour l'employé ou le *tchinovnik* de tout rang, une proie sans défense. Les lois restrictives forment un réseau inextricable aux mailles si serrées que le juif, qui en est enveloppé, ne peut guère se mouvoir sans en déchirer une. Le plus habile n'est jamais sûr d'être en règle avec la loi; la police a toujours barre sur lui. Cela est si vrai qu'un des principaux obstacles à l'émancipation des israélites est l'intérêt du *tchinovnisme* et de l'administration à les tenir ainsi dans le filet de la loi.

Au cœur même de la région assignée aux sémites, la métropole de la Russie occidentale, Kief, la ville sainte du Dniepr, revendique le privilège d'être fermée à ces « chiens de juifs. » Il n'y a que les israélites de certaines catégories qui puissent y résider; encore ne doivent-ils habiter qu'un faubourg. Les controverses légales suscitées par la présence des juifs à Kief rempliraient plusieurs volumes. C'est un des chapitres les plus embrouillés de cette confuse législation (2). Il y a quelques années, durant un de mes voyages

(1) La verste, on le sait, vaut un peut plus d'un kilomètre. Dans le royaume de Pologne, cette prohibition ne s'étendait qu'à 25 verstes; elle a, si nous ne nous trompons, été supprimée.

(2) D'autres villes, Vilna notamment, ont parfois prétendu au droit de reléguer les juifs dans un quartier déterminé. Là même où ils n'y sont pas tenus par la loi, les juifs ont, le plus souvent, un quartier qu'ils habitent de préférence et qui forme comme une ville israélite à côté de la ville chrétienne.

en Russie, un banquier d'Odessa était descendu dans un des premiers hôtels de Kief. Au vu de son passeport portant la mention : hébreu (*evrei*), mention obligatoire pour tous les israélites, l'hôtelier mit le nouvel arrivé à la porte. Chaque année, Kief se glorifie de l'expulsion de plusieurs de ces contempteurs de la foi.

Ces lois sur le domicile des juifs aboutissent aux anomalies les plus choquantes. Elles placent les israélites au-dessous des criminels à qui certaines villes, les capitales notamment, ne sont interdites, à l'expiration de leur peine, que pour un temps donné. Parmi ces parias de l'empire, il en est bien quelques-uns que le législateur admet à résider dans les provinces de l'intérieur. Ce sont, d'un côté, les juifs en possession de grades universitaires ; de l'autre, les marchands de première guilde, autrement dit les négocians qui paient une patente élevée. La même faveur est accordée par la loi aux artisans inscrits dans un corps de métier; mais cela, seulement pour un séjour temporaire. Aussi fort peu en profitent-ils, car ils n'osent s'établir dans des villes où ils restent toujours sous le coup d'une expulsion. De même un commerçant malheureux perd, en tombant de la première guilde dans la seconde, le droit de résider dans l'intérieur de l'empire. Un artiste ou un savant israélite dépourvu de diplôme ne peut, légalement, habiter les capitales. A prendre la loi au pied de la lettre, le plus grand sculpteur de la Russie, Antokolsky, correspondant de notre Institut, n'a pas le droit de vivre à Pétersbourg.

Il est naturel que les israélites cherchent à franchir l'espèce de cordon légal derrière lequel on prétend les reléguer. Cela les oblige parfois de recourir aux expédiens les plus bizarres. En voici deux exemples. Un jeune homme qui tenait, de son titre de docteur, le droit de libre résidence fut réduit, pour garder ses vieux parens près de lui à Pétersbourg, à faire inscrire son père comme son valet et sa mère comme sa cuisinière. Une jeune fille, venue à Moscou pour apprendre la sténographie, n'avait trouvé qu'un moyen de ne pas être renvoyée par la police : c'était de prendre une carte de fille publique; car les prostituées sont les seules juives qui jouissent de la faculté d'habiter où il leur plaît. Cette jeune fille, ayant été soumise à un examen médical, fut expulsée comme n'exerçant pas, effectivement, la profession qui lui permettait le séjour des capitales.

A combien d'abus prêtent de pareils règlemens, on le devine. En Russie, les rigueurs de la législation ont, heureusement, pour correctif la vénalité de l'administration. L'arbitraire tempère les sévérités du code. Les juifs, comme les *raskolniks*, connaissent ce dicton : La loi est une corde mal tendue, les grands passent dessus, les petits passent dessous. Pour l'exécution des mesures ordonnées

contre eux, la police sait octroyer aux intéressés des délais indéfiniment renouvelables. L'application des lois varie suivant les époques et les régions. Tantôt la connivence intéressée de l'administration laisse le riche les tourner; tantôt des circulaires ministérielles en enjoignent la stricte exécution. Sous le règne d'Alexandre III, après les troubles antisémitiques, des milliers de juifs ont été brusquement chassés de localités où l'on tolérait naguère leur présence; ainsi à Kief, à Orel, à Moscou même. Ces expulsions, exécutées parfois avec une rudesse barbare, sans même accorder aux intéressés un délai de quelques mois, ont souvent frappé des familles autorisées par la loi à résider dans tout l'empire. En certains districts, le bannissement des juifs a eu pour motif, ou pour prétexte, des craintes religieuses. Parmi les cent et quelques sectes de Russie, il en est une dont les adhérens, appelés judaïsans ou sabbatistes (*soubbotniki*), préfèrent le sabbat au dimanche, et l'ancienne loi à la nouvelle. Les instructions judiciaires dirigées contre ces hérétiques ont eu beau montrer que les juifs étaient d'ordinaire étrangers à la diffusion de cette hérésie, il n'en a pas moins suffi, en plus d'une contrée, de la découverte de communautés sabbatistes pour faire chasser tous les juifs du voisinage.

Dans l'étroite région où ils sont internés, les juifs jouissent-ils, au moins, des mêmes droits que les autres sujets du tsar? Nullement. Ils sont privés de plusieurs droits essentiels. Ces provinces occidentales où ils sont contraints d'habiter, il leur est interdit d'y acheter des terres. Cette prohibition a été édictée ou rétablie en 1864. Quelques-uns avaient profité de l'émancipation des serfs pour se rendre acquéreurs de biens fonciers. On s'en émut et on leur défendit d'acquérir des immeubles ruraux. Beaucoup louaient des propriétés à long bail qu'ils exploitaient à leur compte ou sous-louaient à des paysans. Cette faculté leur a été enlevée, sous Alexandre III, par « le règlement provisoire » de 1882. Il leur est interdit d'affermer des terres, aussi bien que d'en acheter en dehors des villes. Ils ne peuvent pas plus être régisseurs que fermiers. On prétend que, dans leur passion pour le gain, les fermiers juifs épuisent le sol; mais, à cet égard, les *koulaki* et les marchands de la Grande-Russie ne leur cèdent en rien. Certes, le juif ménagerait davantage le fonds, s'il en était propriétaire. Aujourd'hui, il peut prêter aux fermiers ou aux paysans, sans toutefois pouvoir prendre hypothèque, ce qui l'oblige à prêter à plus gros intérêts; il peut acheter les récoltes, spéculer sur les blés, il n'a pas le droit de faire valoir. De par la loi, il ne peut être qu'un courtier. Et de fait, l'on sait que, dans ces campagnes de l'Ouest, toutes les transactions se font par les juifs.

Les juifs, dit-on, ne labourent pas le sol. En leur interdisant

l'acquisition de la terre le législateur n'a qu'un but : les empêcher de dépouiller la noblesse et le paysan. Le juif, il est vrai, n'est pas cultivateur. C'est même là une des principales difficultés de la question sémitique dans l'est de l'Europe, où, la vie urbaine étant peu développée encore, l'agriculture est la grande ressource de la population. Pourquoi le juif a-t-il, depuis des siècles, abandonné la charrue? Toute l'histoire d'Israël l'explique. Voilà bientôt deux mille ans qu'il a été déraciné du sol. Les lois mêmes l'ont, durant tout le moyen âge, emprisonné dans les *ghettos* des villes. Or l'on sait que les populations urbaines ne retournent jamais aux travaux des champs. Nulle part, le citadin ne s'est refait paysan. C'est là une loi historique; toute notre civilisation et tout notre développement social ne la confirment que trop. Le juif, à cet égard, ne se distingue pas des autres races. Le dur labeur de la glèbe est de ceux auxquels l'homme ne se remet plus, une fois qu'il l'a quitté. Le juif n'en aurait même pas toujours la force physique. L'énergie musculaire a été affaiblie chez lui; la vie urbaine, la claustration du *ghetto*, la pauvreté héréditaire l'ont débilité et anémié depuis des générations. Les statistiques militaires de la Russie en font foi : ses conseils de revision sont contraints d'exempter proportionnellement plus de Juifs que de Russes, de Polonais ou de Lithuaniens. Un grand nombre des conscrits israélites n'ont pas la taille, ou n'ont pas la largeur de poitrine réglementaire. La race a été trop longtemps en proie à la misère physiologique, suite inévitable de la misère économique.

Le plus grand service que l'on pût rendre aux juifs du centre et de l'est de l'Europe serait d'en ramener une partie au labour de la terre. La question sémitique serait, par là, à demi résolue. Les israélites le comprennent; ils ont fait, en divers pays, différens essais dans ce sens, surtout pour les cultures, telles que le jardinage ou la vigne, qui demandent plus d'art et de patience que de force des bras. Cette transformation du juif en cultivateur, le gouvernement russe l'a entreprise d'autorité vers 1810 et 1840. Alexandre I[er], Nicolas surtout, ont fondé, sur plusieurs points, des colonies agricoles d'israélites. La plupart n'ont guère prospéré. Il est vrai qu'on ne pouvait beaucoup attendre de colonies administratives étroitement réglementées, où les professeurs d'agriculture étaient d'anciens sous-officiers qui l'enseignaient à coups de fouet.

L'interdiction de posséder des terres n'est pas le moyen d'amener les israélites au travail des champs. La défense d'habiter les campagnes l'est encore moins. C'est pourtant ce que la Russie leur a plusieurs fois interdit, ce que le règlement « provisoire, » édicté par l'empereur Alexandre III, en 1882, leur a de nouveau

défendu. Depuis 1882, ils ne peuvent plus s'établir en dehors des villes et des bourgades. C'est là ce que les conseillers du tsar ont imaginé, pour prévenir le retour des émeutes antisémitiques, comme si ce n'était pas des villes qu'était parti le signal de la chasse aux juifs. Toutes ces mesures contre les israélites sont à double tranchant; elles blessent le chrétien qu'elles prétendent protéger, en même temps que le juif qu'elles veulent frapper. En maintes contrées, le prix de vente ou de loyer des terres en a été sensiblement abaissé, tandis que le crédit aux cultivateurs en était renchéri.

IV.

Si l'état cherche à fermer aux juifs les campagnes et l'exploitation rurale, il doit s'efforcer de les retenir à la ville en leur ouvrant tous les métiers urbains, toutes les professions bourgeoises. Non point; sur ce champ restreint se dressent encore devant eux de nombreuses barrières. Leur activité se heurte à des lois d'exception, à des règlemens ministériels, à des circulaires secrètes. Aux emplois de l'état, les israélites n'ont guère à penser : la loi les déclare incapables de toute fonction publique, sauf quelques rares exceptions. Ils peuvent, par exemple, entrer au service de l'état comme ingénieurs; mais, en fait, presque aucun juif judaïsant n'y parvient; pour avoir quelque chance d'être admis, il leur faut commencer par se faire baptiser. Ils peuvent encore être médecins militaires; mais les règlemens ont eu soin de décider que les juifs ne sauraient remplir plus de 5 pour 100 des postes de ce genre. Quant aux fonctions électives, rétribuées ou gratuites, la loi les écarte de presque toutes. Un israélite ne peut être maire d'une ville ou *ancien* d'un village. Les juifs ne peuvent jamais former qu'un dixième du jury et un tiers des conseils municipaux, même dans les villes où ils sont en majorité.

Les restrictions légales ou administratives les poursuivent jusque dans les carrières privées. L'administration les a, ainsi, naguère, fait expulser de tous les services des chemins de fer du sud-ouest. Un trait montre de quelle façon les autorités entendent les droits accordés aux israélites. La loi reconnaît aux juifs pourvus du diplôme de pharmacien le droit de résider dans tout l'empire; la police de Pétersbourg n'en a pas moins fermé les pharmacies tenues par des juifs. Elle a décidé que le droit d'habiter la capitale ne donnait pas au pharmacien celui d'ouvrir une pharmacie. Le plus singulier, c'est que cela est conforme à la jurisprudence habituelle en pareille matière. Vis-à-vis des

juifs, l'on s'inspire de maximes contraires aux principes de toute législation : l'on considère que tout ce qui ne leur est pas formellement permis leur est défendu.

Autre exemple des restrictions imposées à leur activité. La loi garantit aux marchands de première guilde le libre séjour dans tout l'empire ; elle les assimile aux négocians de sang russe. L'administration ne leur en interdit pas moins tel ou tel commerce, telle ou telle industrie. C'est ainsi qu'elle leur a défendu le commerce des boissons et l'industrie de la distillerie en dehors de la zone d'habitation des juifs. Un grand nombre d'israélites de l'ouest sont aubergistes, cabaretiers. Ce métier, dont des milliers de familles vivent depuis des siècles, il a été question, sous Alexandre III, de le leur interdire absolument, même dans la région où ils sont libres d'habiter. Si cette prohibition n'a pas été prononcée, on est parfois arrivé, indirectement, au même but par des règlemens sur les cabarets. On reproche au cabaretier juif d'encourager l'ivrognerie ; cela est le fait du cabaretier plutôt que du juif. Les statistiques montrent que les provinces de l'empire où l'on consomme le plus d'alcool et où l'alcoolisme fait le plus de victimes sont celles où il n'y a pas de juifs.

Une ancienne loi d'Alexis Mikhaïlovitch, confirmée en 1835 par l'empereur Nicolas, défendait aux juifs d'avoir à leur service des chrétiens. Pour ce crime le code édictait, jusqu'en 1865, la peine de mort. Cette loi, inspirée par des considérations religieuses, n'était d'ordinaire appliquée qu'aux domestiques. On autorisait les négocians juifs à employer des chrétiens pour leurs affaires. Malgré cela, les autorités ont encore, sous Alexandre III, fait parfois défense aux juifs d'occuper des chrétiens dans leurs établissemens ou leurs fabriques. C'était leur rendre toute industrie impossible. C'était aussi priver de pain les chrétiens employés par les israélites. Pareille mesure ne pouvait durer. L'application de la loi surannée du père de Pierre le Grand a été suspendue en 1887. Un juif peut avoir aujourd'hui des serviteurs chrétiens ; il est seulement tenu, cela à bon droit, de laisser ses domestiques ou ses ouvriers accomplir librement leurs devoirs religieux.

En revanche, comme si le gouvernement impérial ne leur pouvait ouvrir une main sans fermer l'autre, une restriction nouvelle plus pénible peut-être, est venue récemment s'abattre sur les Russes du culte mosaïque. Le gouvernement de l'empereur Alexandre III a entrepris de limiter le nombre des israélites admis dans les collèges et les universités. Quoi de plus propre cependant à rapprocher les juifs des autres classes de la population qu'une éducation commune? Quoi de mieux fait pour les dépouiller de leurs préjugés

traditionnels et les arracher à leur exclusivisme talmudique que l'enseignement classique et les études universitaires ? Ce que l'on est porté à louer chez d'autres races, le goût de l'instruction, se tourne en crime pour les fils de Jacob. En Russie, comme en Allemagne, on leur reproche leur empressement à s'instruire, sans avouer qu'on jalouse leurs succès dans l'humble arène des luttes scolaires. Le fait est que, en certaines villes, la proportion des élèves juifs aux élèves chrétiens était considérable ; les gymnases des deux sexes étaient envahis par les sémites. A Odessa, de tout l'empire la ville où les juifs sont le plus prospères, il y avait, dans les collèges russes, jusqu'à 50 et 70 pour 100 de juifs. Le gouvernement a résolu de mettre fin à ce scandale. Le ministère de l'instruction publique semble avoir vu là un péril pour la culture nationale. Il a été ordonné, en 1887, que dorénavant aucun gymnase ne saurait recevoir plus de 5 pour 100 d'élèves israélites, même dans les districts et les villes où les juifs forment 25 ou 30 pour 100 de la population. Dans les collèges de l'intérieur de l'empire, dans ceux des deux capitales notamment, le nombre des élèves du culte mosaïque a été abaissé à 3 pour 100.

La mesure prise pour l'enseignement secondaire a été étendue aux universités. Le tant pour 100 des israélites autorisés à étudier le droit, la médecine, les sciences, a été réduit à un chiffre dérisoire. En 1887, par exemple, 75 jeunes gens s'étaient fait inscrire à l'université de Dorpat, 7 ont été admis. Que de souffrances et de colères parmi ces étudians, qui se voient, ainsi, fermer les portes du haut enseignement, et barrer l'accès des rares carrières libérales que la loi proclame leur être librement ouvertes ! On s'est plaint que, parmi les volontaires du « nihilisme, » il s'était rencontré des israélites des deux sexes. Sont-ce de pareils procédés qui leur feront aimer la Russie et le tsar? En vérité, les fauteurs de la révolution auraient des complices dans les conseils du souverain qu'ils ne sauraient lui souffler de meilleure mesure pour renforcer le prolétariat intellectuel où se recrutent leurs adhérens. Il ne faut pas oublier que de pareilles restrictions sont plus vexatoires pour un juif qu'elles ne le seraient pour tout autre; car, d'après la loi russe, lui refuser un diplôme universitaire, c'est lui refuser le droit de libre habitation dans les capitales et dans l'empire. On s'est demandé si la limitation du nombre des israélites dans les collèges et les universités s'adressait à la race ou à la religion. Des jeunes gens repoussés de l'université de Kief, parce que le nombre des étudians israélites était au complet, ont demandé, en 1887, à être admis comme chrétiens. L'administration leur répondit d'abord que la nouvelle loi s'appli-

quait à tous les jeunes gens d'extraction juive. Le ministère ne paraît pas avoir adopté cette interprétation. Les juifs baptisés ont fini, croyons-nous, par voir s'ouvrir devant eux les portes de l'*alma mater* de Kief. Rien de plus conforme aux traditions et à l'esprit de la législation russe, qui ne craint pas d'user de vexations légales pour amener à la foi dominante les juifs ou les hétérodoxes. S'en prendre à la religion est peut-être plus humain que s'en prendre à la race ; mais que devient ici la liberté de conscience ? N'est-ce pas la religion qui est directement visée, puisque, pour être apte à faire son droit ou sa médecine, le juif n'a qu'à renier extérieurement la foi de ses pères? Cela ne rappelle-t-il pas les temps où la théologie veillait, en jalouse gardienne, sur les universités d'Occident? Cela suggère encore un autre rapprochement. L'empereur Julien eut, lui aussi, dans l'antiquité, l'idée d'interdire les hautes études à certains de ses sujets ; c'étaient alors les chrétiens, et, de toutes les mesures imaginées par l'apostat contre les « galiléens, » celle-là fut regardée comme la plus odieuse.

V.

Toute cette législation spéciale va, manifestement, à l'encontre de son but. Elle tend à fomenter chez les juifs les défauts qu'on est le mieux fondé à leur reprocher. Elle travaille à les rejeter sur eux-mêmes, à les isoler des autres races, à en faire un peuple à part au milieu de la nation.

Quelles sont les accusations le plus souvent et le plus justement lancées contre les juifs? Elles se ramènent à deux chefs principaux : l'un national, l'autre économique. On reproche aux juifs leur exclusivisme, leur penchant à se tenir séparés des peuples au milieu desquels ils habitent, à former, à travers les âges et les diverses civilisations, une tribu ayant ses coutumes, ses lois, ses intérêts propres. Le reproche peut être souvent mérité, au moins pour les juifs de Russie et d'Orient ; mais les barrières légales élevées entre eux et les chrétiens, les efforts pour les cantonner en certaines provinces, en certains métiers, en certaines écoles, les règlemens pour les éloigner de la haute culture, tout cela ne semble-t-il pas imaginé pour les maintenir dans leur isolement et les enfoncer dans leurs préjugés talmudiques, pour alimenter leurs rancunes contre les *goïm* et pour refouler en eux l'homme moderne ; pour ne leur laisser d'autre sentiment national que celui du juif, d'autre patrie qu'Israël et leur *kahal?*

On leur fait un crime de leur solidarité, de leur tendance à se former en corporation sous l'autorité de leurs chefs ou de leur

kahal clandestinement restauré pour l'exploitation des chrétiens. On oublie que cette organisation corporative, on la leur a imposée durant des siècles; qu'elle était de règle partout avant la révolution; qu'elle a été rendue plus étroite par les persécutions ou le mauvais vouloir de la société environnante; que, en Russie même, comme partout au moyen âge, elle a été longtemps maintenue par l'état dans un intérêt fiscal; que, de Catherine II à Nicolas, les lois russes assujettissaient les juifs au joug de leurs communautés; qu'on avait été jusqu'à donner aux consistoires israélites le droit de désigner les juifs astreints au service militaire; que, aujourd'hui même, après l'abolition officielle du *kahal*, les communautés juives continuent à percevoir pour leurs besoins des taxes obligatoires appelées taxes de corbeilles (*korobotchnyia*). Pour que les juifs cessent d'adhérer ainsi fortement les uns aux autres et en quelque sorte de faire masse, il faut au moins que la loi ne les y contraigne point en les isolant des chrétiens.

De même au point de vue économique. Restreindre légalement l'activité des israélites, les écarter des carrières libérales ou scientifiques, leur fermer, systématiquement, tous les débouchés intellectuels, c'est les condamner aux métiers qu'on leur reproche de préférer et qu'on les accuse d'accaparer, après les y avoir enfermés. On se plaint qu'ils soient presque tous marchands, courtiers, changeurs, colporteurs, usuriers, cabaretiers, et l'on repousse vers leur boutique ou leur comptoir tous ceux qui osent essayer d'en sortir. On répète que les juifs sont des parasites, et l'on s'applique à les emprisonner dans ces professions traitées de parasitaires.

Le juif, affirme-t-on, a tout travail productif en aversion; c'est essentiellement un exploiteur, vivant et s'enrichissant du labeur d'autrui. Cela encore peut être vrai, au moins en un sens. Le juif n'est, le plus souvent, qu'un intermédiaire entre le producteur et le consommateur, et moins il y a de ces intermédiaires, mieux il vaut pour une société. Mais doit-on, pour cela, poser en principe que tout marchand, tout négociant, tout intermédiaire, est un parasite? et si cela est vrai du juif et du sémite, comment ne le serait-ce pas également du chrétien ou de l'aryen? Ne sait-on pas que la circulation est une fonction essentielle du corps social, comme de tout corps vivant?

Le juif, dit-on, cherche, par tous les moyens, à s'émanciper du travail manuel. Cela encore est vrai, mais cela est-il propre au sémite? Il n'a guère fait, en réalité, que prendre les devans sur nous. En combien de pays du monde civilisé ne voit-on pas, aujourd'hui, l'homme des champs, comme l'homme des villes, s'ingéier à s'affranchir du labeur musculaire! Le dégoût du travail des

bras, l'engouement pour « les places, » pour le commerce, pour toutes les professions qui demandent peu d'effort physique, est, hélas ! loin d'être particulier à Israël. Quels que soient, du reste, les inconvéniens de cette répugnance croissante pour le travail musculaire, dans nos sociétés modernes, est-on en droit de professer, avec Tolstoï et tels de nos socialistes, qu'il n'y a de productif, de sain et d'honnête que le travail corporel? C'est cependant ce que font, implicitement, la plupart des antisémites de Russie et d'Occident.

Le reproche, du reste, tombe mal en Russie. Là, comme partout où ils sont nombreux et réunis en groupes compacts, il s'en faut que tous les juifs vivent de trafic. Le plus grand nombre peut-être de ces fils de Sem sont contraints à vivre du travail de leurs bras, à la sueur de leurs fronts, tout comme de simples fils de Japhet. Dans cet Israël sarmate, il y a peu de métiers manuels qui ne soient exercés par les descendans d'Abraham ; plusieurs, et parfois des plus humbles ou des plus grossiers, sont presque accaparés par eux. Nombre de juifs sont tailleurs, cordonniers, serruriers, menuisiers, corroyeurs, cochers, fumistes, bouchers, couvreurs, peintres, teinturiers. Bien qu'ils préfèrent les métiers exigeant moins de force que d'adresse, beaucoup sont charpentiers, forgerons, maçons, terrassiers. La plupart des maisons de pierre des villes occidentales ont été construites par des mains juives.

Le bien-être des artisans tient fort à cœur aux communautés israélites. J'ai moi-même visité, à Varsovie notamment, des écoles d'apprentissage de divers métiers pour les enfans israélites. Il ne saurait, malheureusement, suffire de l'instruction technique pour tirer les artisans juifs de la misère. Trop nombreux pour les besoins de la population urbaine ou rurale de l'ouest, ils sont le plus souvent victimes de l'inexorable loi de l'offre et de la demande. Ils se font les uns aux autres une concurrence meurtrière, dont l'ouvrier chrétien ne souffre pas moins qu'eux. Le plus grand nombre travaille à des prix dérisoires. En peu de pays la main-d'œuvre est plus basse ; aussi les neuf dixièmes de ces juifs de Pologne et de Russie sont-ils de pauvres exploiteurs. Entassés dans d'étroits et fétides logemens, sans jour et sans air, souvent plusieurs familles dans la même chambre, et des familles presque toujours nombreuses, ces maigres juifs, mariés à vingt ans, sont en proie à tous les maux et maladies de l'indigence. Leur âme et leur corps ne résistent à l'action délétère de l'extrême pauvreté qu'à force de sobriété, de ténacité et de religion. Aucune classe de la population russe n'est plus misérable que ce prolétariat israélite.

La vérité est que les juifs étouffent dans l'enceinte légale où ils

sont enfermés, et l'accroissement de leur nombre y rend leur existence de plus en plus difficile. Pour vivre, ils auraient besoin qu'on leur ouvrît des pays où la demande pour le travail urbain et les professions bourgeoises fût plus considérable. Il y a, dans tout l'ouest, un excédent manifeste de commerçans, de petits boutiquiers, de petits artisans qui souvent font défaut dans le centre ou l'est de l'empire. Prenez une carte de Russie : dans la région où résident les juifs, les villes, en grande partie peuplées par eux, se pressent en bien plus grand nombre que dans les régions de l'empire qui leur sont fermées. Rien qu'à considérer les tableaux statistiques, il saute aux yeux qu'il y a là un manque d'équilibre, une répartition artificielle de la population urbaine, retenue dans les provinces de l'ouest par la loi, comme par une digue qui l'empêche de se répandre librement sur les contrées voisines. Pour rétablir le niveau, il faut ouvrir au trop-plein de la population juive de nouvelles régions.

La population chrétienne des provinces occidentales n'y est guère moins intéressée. L'empereur Alexandre III a nommé dans les gouvernemens de l'Ouest des commissions chargées d'étudier la question sémitique ; elles se sont prononcées, presque unanimement, pour l'extension, ou mieux, pour la suppression de la ligne d'habitation des juifs. Et comment en serait-il autrement? Ces provinces sont saturées d'israélites. On leur a fait entendre, presque officiellement, que les juifs n'étaient que des parasites, des sangsues ou des sauterelles dévastatrices; elles sont naturellement peu satisfaites de leur avoir été livrées en pâture. En attachant les juifs aux flancs de provinces habitées par des Polonais, des Lithuaniens, des Lettons, des Roumains, des Petits ou des Blancs-Russiens, on dirait que la Russie leur a donné à dévorer les enfans qui lui sont le moins près du cœur.

Malgré tous les inconvéniens de cette accumulation de l'élément juif urbain sur une surface restreinte, il s'en faut, du reste, que l'ouest russe ait été entièrement ravagé et dénudé par ces locustes qui le rongent depuis des siècles. La terre y est encore verte et l'or des épis y reluit au soleil. Plusieurs de ces provinces, en Russie-Blanche notamment, ont beau être parmi les moins fertiles de l'empire, leur développement économique ne le cède pas, en général, à celui des contrées préservées du parasitisme israélite. Loin de là, plusieurs de ces *goubernies* de l'ouest sont au premier rang pour le développement industriel ou agricole, témoin le royaume de Pologne, qui, avec un sol médiocre, est devenu une des régions les plus riches de l'empire.

Contre l'ouverture de l'intérieur de la Russie aux israélites peu-

vent se présenter deux objections d'une valeur inégale, l'une d'ordre politique ou national, l'autre d'ordre économique. Au point de vue national, on peut craindre que les juifs, avec les rapides excédens de leur natalité, ne dénationalisent peu à peu les contrées qui leur seront ouvertes. Une pareille appréhension peut se comprendre dans un petit état tel que la Roumanie ; aux Roumains il est permis de redouter que leur nationalité renaissante ne soit submergée sous le flot d'étrangers débordant du dehors. De pareilles terreurs ne sont pas de mise dans la vaste Russie. D'un semblable colosse on ne fera jamais un Israël. Ce sont les juifs, au contraire, qui, en se disséminant sur la surface de l'empire, se laisseront dénationaliser. Plus mince et moins compacte sera la couche sémitique, plus il sera facile de la russifier.

L'objection économique est plus sérieuse. Ouvrir la Grande-Russie aux israélites, c'est, dit-on, la livrer à l'accaparement des sémites. Le temps est loin où Pierre le Grand prétendait qu'un de ses marchands moscovites valait quatre juifs. Et, cependant, les *kouptsy* russes ont fait preuve de qualités mercantiles qui semblent les mettre, mieux que toute autre race, en état de lutter avec les israélites. Ils seraient assurément, pour les sémites, de plus redoutables rivaux que le Blanc ou le Petit-Russien. Une chose, en tout cas, semble hors de doute, c'est que, pour la Russie et pour le commerce russe, la concurrence serait le meilleur des stimulans. Elle seule lui saurait donner l'esprit d'initiative qui lui fait trop défaut et dont la rareté est une des causes de l'infériorité de la Russie vis-à-vis de l'autre colosse du monde moderne, l'Amérique.

La richesse publique y gagnerait assurément ; le peuple y perdrait-il ? L'ouvrier et le paysan en seraient-ils plus foulés par l'odieux capital ? Pour qui connaît les conditions de la vie russe, cela est bien invraisemblable. En fait d'exploitation de l'homme par l'homme, l'ouvrier de Russie n'a rien à perdre ; la petite industrie villageoise, en particulier, l'industrie buissonnière (*kousternaïa*), comme l'appellent les Russes, est l'exploitation organisée des ouvriers par les intermédiaires et les marchands accapareurs. Leurs exactions et leur mauvaise foi dépassent toute limite, affirme M. Bezobrazof. « Ce qui se passe dans certains centres industriels, tels que Pavlovo, le Sheffield russe, défie toute description. C'est un drame poignant qui se déroule tous les lundis, jours du marché. Les hommes ont l'air de bêtes féroces s'entre-dévorant (1). » Là, au cœur de la Grande-Russie, loin des parasites juifs, les courtiers orthodoxes prélèvent,

(1) Vladimir Bezobrazof, *Études sur l'économie nationale de la Russie*, t. II, 2e partie, p. 173-174, cf. 1re partie, p. 262.

pour leurs avances ou pour leur commission, 100 pour 100 et plus. De même, trop souvent, dans les campagnes et les communes rurales. Les *koulaki* et les *mangeurs du mir* n'ont rien à apprendre des usuriers juifs (1). Pour être du même sang et de la même religion que leurs frères, les paysans, ils n'ont pas plus de scrupule à les dépouiller. En maintes communes, nombre de *moujiks*, dévorés par les gros intérêts, ne possèdent plus la terre que nominalement; ils sont devenus les serfs de leurs créanciers. Pour l'ouvrier, comme pour le *moujik*, le premier effet de l'ouverture de la Grande-Russie aux juifs serait l'abaissement du taux de l'intérêt.

On dit que les juifs démoralisent le peuple. Que répondent les statistiques? La proportion des délits et des crimes est, d'ordinaire, plus faible dans les gouvernemens de l'ouest que dans ceux de l'est. Bien mieux, les crimes sont plus rares parmi les israélites que parmi les chrétiens. C'est, objecte-t-on, que les juifs tournent la loi, comme si les lois russes n'avaient pas l'habitude d'être tournées par tout le monde. Puis les lois qu'éludent les juifs, ce sont surtout les lois spéciales, arbitraires, vexatoires, édictées contre eux; et, dans ce cas, c'est la loi qui fait le délit. Pour la violer, les juifs ont du reste comme complices l'administration et la police. Dans les capitales mêmes, les autorités savent fermer les yeux, ou regarder faire à travers leurs doigts. Ce qui est démoralisant pour l'administration, aussi bien que pour les juifs, c'est toutes ces lois d'exception d'une application souvent malaisée. On comprend qu'il ne soit pas toujours facile de faire d'une ligne géographique factice une muraille de Chine infranchissable. Le plus simple serait d'abolir toute cette législation tracassière, en soumettant les israélites aux lois ordinaires, sauf à les leur appliquer dans toute leur rigueur.

Reste la grande, la suprême objection. — Nos juifs de Russie, entend-on répéter à Pétersbourg et à Moscou, ne méritent pas d'être traités en nationaux. Ils se considèrent eux-mêmes comme étrangers. Ils n'aiment pas la patrie russe. Ils n'ont d'autre patrie qu'Israël ou leur *kahal*. — Mais quand la Russie, répliquent les juifs, s'est-elle montrée pour nous une patrie? et comment aimer un pays qui vous traite en ennemi?

Une des preuves du peu de patriotisme des juifs, c'est, assure-t-on, leur répugnance pour le service militaire. L'impôt du sang est une obligation dont ils s'ingénient, de toute façon, à s'exempter. Aucun culte, aucune race ne présente autant de réfractaires. En vérité, c'est le contraire qui nous étonnerait. Voilà des hommes privés de la plupart des droits de leurs compatriotes chrétiens, et l'on

(1) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. Ier, liv. VIII, chap. IV.

1/.677

voudrait qu'ils apportassent la même abnégation à l'accomplissement du plus pénible des devoirs du citoyen ! C'est demander plus que ne comporte la nature humaine. Imaginez ce que rêvent quelques israélites d'Orient : un état juif, un nouveau Juda gouverné par des juifs avec des lois juives. Croyez-vous que, si cet Israël ressuscité traitait les chrétiens comme la Russie orthodoxe traite les juifs, les chrétiens, sujets d'Israël, se jugeraient tenus en conscience de servir sous les étendards des successeurs de David ? — Chrétien, juif ou musulman, pour se sentir astreint à tous les devoirs du citoyen, il faut en posséder tous les droits. Veut-on exiger des juifs autant que des Russes, qu'on commence par les traiter en Russes.

Il n'était, récemment encore, aucune ruse, aucune fraude dont un juif polonais ne fût capable pour échapper à la conscription. Il faut dire que, pour les israélites talmudistes, stricts observateurs de la loi, la vie militaire est particulièrement dure. Il est malaisé, au camp ou à la caserne, de demeurer fidèle aux minutieuses prescriptions de la loi mosaïque. L'antipathie du juif russe pour le service a été encore accrue par les souvenirs que lui a laissés le système des « cantonistes. » Les premiers soldats levés parmi les israélites étaient des enfans de dix ans, arrachés pour toujours à leur famille et baptisés de force. Alexandre Ier et Nicolas en usaient avec eux, à peu près comme les Turcs, avant Mahmoud, avec les enfans chrétiens élevés comme janissaires. Naguère encore, l'armée était, pour le juif, une école de prosélytisme contre le judaïsme. Il ne faut pas oublier enfin qu'aux juifs tout avancement est refusé. Ils ne peuvent devenir officiers ; les règlemens ont soin de leur interdire l'accès des écoles militaires. Le soldat juif, qui a servi des années sous les aigles impériales, n'a même pas le droit, une fois libéré, de vivre et de mourir là où il a tenu garnison.

Les conscrits de la classe de 1886 étaient au nombre de 832,000, dont 45,000 israélites, de quoi former tout un corps d'armée. Il y a eu, parmi eux, un peu plus de 4,000 réfractaires, soit environ 10 pour 100. La proportion était autrefois beaucoup plus considérable; elle montait jusqu'à 30 et 40 pour 100 (1). Pour obvier aux répugnances militaires des israélites et empêcher que les chrétiens n'en fussent indirectement victimes, un ukase de 1876 avait or-

(1) Les israélites prétendent que le grand nombre des réfractaires de leur culte tient à ce qu'on appelle plus d'israélites que de raison. Les listes d'appel comprendraient des jeunes gens inscrits déjà ailleurs, ou ayant déjà servi, ou étant morts. A prendre les chiffres des appels, la population juive de l'empire serait, disent ses avocats, d'au moins 5 millions, tandis qu'elle n'égale pas 4. Il faut l'imperfection des registres de l'état civil russe pour expliquer de pareilles contestations. Les rabbins, qui tiennent les registres de l'état civil de leurs coreligionnaires, sont accusés de se prêter parfois à des fraudes.

donné que les jeunes gens reconnus impropres au service, ou faisant défaut, seraient remplacés par des jeunes gens de même culte. Cette solidarité confessionnelle a semblé insuffisante. Depuis 1886, les familles des réfractaires israélites sont, en outre, condamnées à des amendes considérables. Pour la classe 1886, ces amendes ne montaient pas à moins de 1,200,000 roubles, soit 3 ou 4 millions de francs. Cet expédient semble n'avoir pas été inefficace ; en 1887, dans les provinces de Mohilef et de Minsk, la proportion des réfractaires israélites était tombée de 68 et 60 pour 100 à 5 et à 16 pour 100. Ce procédé n'en a pas moins le défaut d'être encore une mesure d'exception, appliquée uniquement aux juifs. Or ce n'est point par des lois d'exception que la Russie résoudra la question sémitique.

Le royaume de Pologne en fournirait une preuve. Une loi de 1862, alors que la Pologne avait encore une administration autonome, a assimilé les juifs aux autres habitans du pays. Les provinces de la Vistule n'ont pas eu à s'en repentir. De toutes les régions de l'empire, c'est celle où l'ancienne loi et la nouvelle font le moins mauvais ménage, où les rapports entre israélites et chrétiens sont le moins tendus. Les émeutes contre les juifs y ont été plus rares et, à Varsovie même, elles semblent avoir été provoquées par des étrangers. Les « Polonais du rit mosaïque » se sont montrés reconnaissans à leurs compatriotes catholiques de leur émancipation civile. Ils ont même, à certaines heures, témoigné d'une sorte de patriotisme polonais, d'autant plus méritoire qu'il s'adressait à une cause vaincue. Les Russes, qui accusent le juif d'être incapable de s'attacher à une patrie, se sont parfois plaints de cette tendance des israélites de la Vistule à sympathiser avec les Polonais. Que la Russie les traite en Russes, et les juifs de la Duna et du Dniepr deviendront peu à peu des Russes du rit mosaïque. A Pétersbourg, à Odessa, à Vilna même, beaucoup sont déjà russifiés. Une fois devenu l'égal du chrétien, le juif se rapprocherait d'autant plus volontiers des Russes qu'il a intérêt à se concilier les maîtres de l'empire, et la voix de l'intérêt est de celles qu'entend le sémite.

Le plus grand obstacle à l'assimilation des israélites, c'est, nous ne saurions trop le répéter, les lois d'exception. Cette barrière renversée, les autres s'abaisseraient peu à peu d'elles-mêmes. Ce n'est point qu'on doive, de longtemps, attendre la fusion des israélites et des chrétiens. La fusion, si elle est jamais complète, demandera des siècles. Les rivalités, les jalousies persisteront fatalement encore durant des générations, car il n'y a pas de procédé pour soustraire les états aux compétitions de races, de religions, de classes. Plus vaste est un empire, plus il y est exposé par ses dimensions mêmes.

Mais les conflits seront moins violens, lorsque les chrétiens auront appris à traiter les juifs chrétiennement. Le rapprochement sera plus aisé, lorsque la loi n'y mettra pas d'obstacles artificiels.

En Russie, tout comme en France, il n'y a pas d'autre solution que la liberté et l'égalité civiles. Les Russes n'ont pas la ressource, comme autrefois l'Espagne, d'expulser les juifs en masse ; cela n'est plus de notre temps, même en pays autocratique. On a parlé d'émigration ; ce n'est pas non plus une solution. Il faudrait un Moïse pour entraîner tout cet Israël en dehors de cette Égypte, et encore où le conduire? La presse russe a eu beau les y inviter, la populace a eu beau les y inciter en les molestant, les juifs n'ont pas commencé leur exode. Des milliers sont partis, les millions sont restés (1). Ils ne veulent ou ne peuvent quitter le sol sur lequel ils sont nés et que leurs pères habitaient des siècles avant que n'y parût le Russe de la Grande-Russie. Les juifs sont là, dans ses provinces frontières, augmentant de nombre tous les ans ; l'intérêt politique seul commanderait à la Russie de ne pas s'en faire des ennemis. Que peut-elle gagner à laisser la désaffection de quatre millions d'israélites renforcer les résistances allemandes ou polonaises?

Une dernière réflexion que nous ne faisons pas sans quelque humiliation pour notre temps et pour notre pays. Il est, depuis quelques années en Occident, en France même, des hommes qui, de bonne foi sans doute, réclament des mesures légales contre les juifs. Ces lois d'exception, autrefois générales, voici un empire où elles existent encore. A quoi ont-elles abouti? Au lieu de supprimer la question sémitique, elles l'ont envenimée. En aucun pays, l'antagonisme entre juifs et chrétiens n'est poussé plus loin. Lois d'un autre âge, elles ont ramené des violences d'un autre âge. L'exemple de la Russie suffirait pour mettre l'Europe civilisée en garde contre les recettes surannées des antisémites.

VI.

La Russie, dont la guerre contre l'Islam a été, durant des siècles, la vocation historique, montre plus de bienveillance ou d'équité envers le Coran qu'envers le Talmud. Elle est aujourd'hui une des grandes puissances musulmanes du globe. Elle ne le cède, à cet égard, qu'à la Turquie et à l'Angleterre. Aux cinquante ou soixante millions de

(1) L'antisémitisme a déterminé un courant régulier d'émigration vers les États-Unis. Chaque année, quelques milliers de juifs russes s'embarquent pour New-York ; mais cette émigration augmente le nombre des juifs d'Amérique, sans affecter sensiblement celui des israélites de Russie.

mahométans, sujets de la Grande-Bretagne, elle n'en peut encore opposer qu'une dizaine de millions; mais l'Islam n'est pas seulement la religion dominante d'une notable partie de ses possessions asiatiques, il a, en Europe, conservé des adhérens jusqu'en plein pays russe, jusqu'à l'ouest, dans l'ancienne Lithuanie.

Les musulmans n'ont pas toujours trouvé dans la Russie une souveraine aussi tolérante que la France ou l'Angleterre. Conformément à ses traditions byzantines, elle ne s'est pas fait faute d'essayer, sur les disciples du Prophète, ses méthodes de prosélytisme. Ainsi, du moins, des musulmans d'Europe, des Tatars ou des Tchouvaches soumis à sa domination depuis des siècles. On ne saurait dire que ces tentatives lui aient beaucoup réussi. L'Islam est partout le même; il ne se laisse guère plus entamer sur le Volga que sur le Nil ou l'Indus. Laissé à lui-même, il continuerait à faire des prosélytes sur les confins de l'Europe et de l'Asie, tout comme aux Indes et au cœur de l'Afrique. Les populations à demi païennes du bassin du Volga, Tchouvaches ou Tchérémisses, montrent souvent plus d'inclination pour Mahomet que pour le Christ. Nombre de Tchouvaches sont allés, ou retournés, au Coran après avoir été baptisés.

La victoire ayant été le signe d'Allah, et le jugement de Dieu, la preuve de la mission du Prophète, on pouvait se demander si, le vrai croyant une fois vaincu par l'infidèle, la force de l'Islam ne serait pas brisée. Cette religion, dont le fatalisme semble l'âme, saurait-elle résister à l'humiliant démenti de la défaite? Cette foi, dont le *mahdisme* semble l'essence, saurait-elle se résigner à vivre en paix sous un sceptre chrétien? Aujourd'hui que, de Java au Maroc, en Asie, en Afrique, en Europe, catholiques, protestans, orthodoxes, se sont partagé tant de terres musulmanes, la question ne manque pas d'intérêt. Aucun état n'y peut mieux répondre que la Russie, car elle est seule à régner sur des musulmans, depuis trois ou quatre siècles. Les Tatars du Volga montrent que le musulman peut rester des siècles assujetti au chrétien sans douter d'Allah; et en même temps, que le vrai croyant peut devenir un sujet pacifique, ne demandant à ses maîtres infidèles qu'une chose : la liberté de sa foi et de ses mœurs; car mœurs et religion sont, pour lui, intimement liées, et les unes ne se modifient guère plus que l'autre.

On sait combien peu le musulman se convertit à l'Évangile. Nous en avons naguère donné une des principales raisons : il se juge supérieur au chrétien par le dogme (1). Il ne croit pas l'être moins

(1) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. Ier, liv. II, ch. III, p. 82, 89 de la 2e édition.

par la morale, parce que la morale du Coran est modelée sur ses mœurs. Elle a beau nous sembler relâchée, elle le défend d'un des vices les plus funestes aux peuples modernes. L'interdiction du vin et des boissons alcooliques est, pour le mahométan, un bienfait, dont la comparaison avec ses voisins russes orthodoxes lui fait sentir tout le prix. La propagande chrétienne n'a quelques chances de succès que parmi les populations converties depuis peu au Coran, ou sur lesquelles l'islam n'a pu mettre encore son empreinte indélébile. Les missionnaires russes avaient fondé des espérances sur les Kirghiz, souvent tièdes mahométans, qui fréquentent peu les mosquées. Ainsi, en Algérie, les jésuites s'étaient flattés de gagner les Kabyles. Même sur ces Kirghiz, la prédication orthodoxe n'a pas eu jusqu'ici beaucoup de prise. Il est douteux qu'elle en ait davantage à l'avenir, car, à mesure qu'ils quittent la vie nomade, les Kirghiz deviennent meilleurs musulmans ; ils se pénètrent des principes du Coran dans les *mektabs* et les *médressés* qu'ouvrent dans leurs *aouls* les mollahs, tatars ou sartes.

Quant aux Tatars qui habitent au milieu des Russes de l'Oka ou du Volga, ils sont généralement réfractaires à toute propagande. Parmi les Tatars de Kazan, 45,000 environ, soit à peine un dixième, sont officiellement comptés comme chrétiens. Leur conversion remonte à diverses époques ; mais, comme autrefois les *Moriscos* d'Espagne, la plupart sont restés musulmans de cœur et de mœurs. Leur christianisme consiste à ne plus se raser la tête et à porter, comme le paysan russe, une croix sur la poitrine. Le plus grand nombre fête le vendredi, aussi bien que le dimanche. Le pope a beau, dans leurs villages, célébrer l'office en tatar, beaucoup ne vont à l'église que pour être mariés, ou faire baptiser leurs enfans. Encore paient-ils souvent le prêtre pour être dispensés de cette cérémonie. Il n'est pas rare, nous l'avons déjà constaté, de les voir revenir ostensiblement à l'Islam. Pour les soustraire à l'influence des mollahs, l'empereur Nicolas avait cherché à les isoler de leurs congénères musulmans en les réunissant dans des villages séparés. L'intervention des autorités n'empêche pas des mouvemens de retour à Mahomet de se produire périodiquement parmi ces Tatars et ces Tchouvaches. Les rapports de M. Pobedonostsef à l'empereur Alexandre III ne le dissimulent pas : « Ces apostats, affirmait lui-même le haut-procureur en 1886 (1), se montrent sourds aux conseils de leurs chefs spirituels chrétiens. Durant les exhortations auxquelles on les astreint, ils s'efforcent de ne pas songer au sujet dont on leur parle, afin d'éloi-

(1) Rapport sur l'année 1883, publié en 1886.

gner de leur esprit jusqu'à la possibilité d'un doute sur la foi. » Ces musulmans endurcis, l'église, après avoir tenté de les ramener par la douceur, les livre au bras séculier, qui leur applique les rigueurs de la loi. Beaucoup de ces relaps ont été déportés en Sibérie. En 1883, des paysans tatars du village d'Apozof étaient poursuivis, devant le tribunal de Kazan, pour avoir abandonné l'orthodoxie. Les accusés déclaraient avoir toujours été musulmans; sept d'entre eux n'en furent pas moins condamnés, comme apostats, aux travaux forcés. C'est ainsi que, sous le règne de l'empereur Alexandre III, l'islamisme a encore, en pleine Russie d'Europe, ses martyrs ou ses confesseurs.

De tels actes ont fait des Tatars de Kazan les plus zélés, et aussi les plus fanatiques, des musulmans russes. C'est l'effet ordinaire de la contrainte. Cela est d'autant plus regrettable que ces Tatars sont fort considérés de leurs coreligionnaires. Ils fournissent un grand nombre de mollahs pour tout l'empire. Le gouvernement cherche à restreindre leur influence; il eût été plus simple de ne pas se les aliéner par une intolérance inutile. On connaît la solidarité du monde musulman. Les procédés de la Russie envers les Tatars du Volga sont peu propres à lui gagner la confiance des mahométans du dedans et du dehors. Le Tatar de Kazan se rencontre, à La Mecque, avec le Sarte de Samarcande, avec le Turc d'Erzeroum et l'Afghan de Caboul. La Russie, il est vrai, n'a garde de faire du prosélytisme parmi ses musulmans d'Asie, dans ses nouvelles conquêtes aralo-caspiennes surtout. Le Turkestan est fermé à ses missions. Elle serait encore mieux avisée en ne permettant pas, aux cent mille pèlerins qui se rassemblent chaque année, sur le mont Arafat, de dire qu'il est une contrée de ses états où le tsar persécute les vrais croyans. Heureusement pour elle, la Russie, en Asie, n'est pas seulement en comparaison avec la Turquie et l'Angleterre, mais encore avec la Chine. Or, de ce côté, la comparaison ne peut tourner qu'au profit des Russes. Pour remercier Allah d'être sujets du tsar blanc, les musulmans du Turkestan n'ont qu'à se rappeler comment les Célestes ont traité leurs frères de Kachgar.

Au Caucase et dans l'Asie centrale, plus encore que sur le Volga ou en Crimée, l'Islam est équipé pour la lutte. Presque partout, les musulmans ont un clergé nombreux, zélé, instruit, si l'on peut employer le mot de clergé pour une religion qui n'admet pas d'intermédiaire entre le croyant et Dieu. Les mollahs, dans leurs mosquées et leurs écoles, ne se lassent pas d'affermir la foi du Prophète. Ces mollahs sont généralement les hommes les plus instruits de leurs communautés. Ils sont souvent, à cet égard, supérieurs aux popes

russes. Beaucoup sont versés dans les lettres orientales. La plupart de leurs mosquées et de leurs écoles sont, comme dans tout l'Orient musulman, entretenues avec des biens *vakoufs*. Il y a, au Turkestan seul, quatre ou cinq mille *mektabs* ou écoles élémentaires musulmanes, sans compter quelques centaines de *médressés* ou écoles plus relevées. Les mollahs, selon l'habitude de l'Islam, sont à la fois prédicateurs et instituteurs; ils font fonctions de juges ou d'arbitres, car les musulmans ont, en Europe même, conservé leur statut personnel, presque inséparable de leur religion. Le gouvernement n'a eu garde de se désintéresser de la direction d'un clergé investi d'une telle influence. Il a placé à sa tête un cheik-ul-islam ou moufti, résidant à Orenbourg. Il y a aussi, en Crimée, un moufti pour les Tatars de la Tauride. Les chiites du Caucase, qui sont près d'un million, ont, comme les sunnites, leur moufti désigné par le gouvernement. D'après la loi, ces hauts dignitaires doivent être choisis par les communautés musulmanes, dont le gouvernement n'a qu'à confirmer le choix; mais, en fait, le moufti est, d'habitude, nommé par ukase. Ses fonctions sont surtout administratives et judiciaires; il est le juge suprême pour les litiges civils ou religieux de ses coreligionnaires. Près de lui siège une sorte de synode islamique, dont les membres sont élus par les mollahs. On nomme, d'ordinaire, comme mouftis des musulmans élevés à l'européenne et ayant passé par le service russe. Le moufti actuel d'Orenbourg a servi dans la garde impériale.

En dehors du Caucase, où Schamyl et les Tcherkesses lui ont opposé une résistance acharnée, les musulmans de l'Asie russe se sont facilement résignés à la domination du tsar. A cela il y a plusieurs raisons. Les tribus les plus rebelles à la conquête chrétienne ont émigré en terre musulmane. Ainsi, à plusieurs reprises au Caucase et en Crimée, et récemment à Kars et à Batoum. Puis, le fanatisme ne semble pas avoir, dans cette partie de l'Asie, la même énergie ou le même empire qu'en Afrique. La mosquée n'y semble pas dominée par la *zaouia*, et les mollahs par les marabouts ou les confréries de *khouans*, comme en pays arabes. A Samarcande, à Boukhara même, ces citadelles de l'Islam, le vrai croyant a accepté la souveraineté ou la suzeraineté du tsar blanc. Chez lui, le fanatisme, là où il persiste, a du reste pour correctif le fatalisme. Le Sarte, l'Ouzbek, et jusqu'à l'ancien *alamanntchik* turkmène, ne sont pas insensibles aux bienfaits de la domination russe : elle a mis fin à l'anarchie sanglante de la steppe; elle a apporté à ses oasis la paix, la sécurité, le bien-être. Le Russe est un maître qui se fait aisément comprendre des Orientaux, peut-être parce que, entre eux et lui, la nature, le tempérament national, les mœurs,

l'éducation, ont mis moins d'intervalle. Puis, il faut bien le dire, les musulmans de Russie ont des avantages sur nos Arabes ou nos Kabyles d'Algérie. S'ils ne possèdent pas de droits politiques, leur voisin chrétien n'en a pas non plus. Ils ne se sentent pas assujettis à une autre race; le Russe est leur cosujet et non leur maître. Ils ont gardé la propriété de leurs champs; ils ne sont pas astreints à des impôts plus lourds que les colons chrétiens. Ils peuvent, comme les Russes, être appelés à des emplois civils et militaires. Les fonctions électives leur sont ouvertes; si, comme les juifs, ils ne peuvent, en Europe, former plus du tiers d'un conseil municipal, ils n'y entrent pas comme simples assesseurs, mais sur un pied d'égalité avec les chrétiens. On voit que la France pourrait prendre leçon de la Russie.

La question la plus délicate était celle du service militaire. Dans la Russie d'Europe, les musulmans sont astreints au service, comme les chrétiens et les juifs; ils sont confondus avec eux dans les mêmes régimens. En Asie, ils sont d'ordinaire exemptés; s'ils servent, c'est dans des corps spéciaux recrutés parmi leurs coreligionnaires. La loi de 1886, qui a étendu le service obligatoire au Caucase, a temporairement libéré les musulmans de tout recrutement. Ils peuvent servir comme volontaires; sinon l'impôt du sang est, pour eux, converti en taxe pécuniaire. C'est l'inverse de ce qu'on voit en Turquie, où les musulmans sont seuls à servir, avec cette différence, à l'avantage des musulmans du Caucase, qu'ils ont le choix entre l'armée et le rachat par argent. Si résignés qu'ils soient à la domination russe, cette précaution n'était pas inutile, ne fût-ce que pour avoir des troupes sûres. Les musulmans qui vivent en sujets paisibles du tsar orthodoxe répugnent encore souvent à servir sous ses aigles. En Europe même, c'est, après les juifs, parmi eux qu'il y a le plus de réfractaires. La loi sur l'obligation du service a failli, sous Alexandre II, amener l'émigration des derniers Tatars de Crimée (1). Sous Alexandre III, en 1886, la seule appréhension d'être contraints au service provoqua chez une tribu du Caucase, les Tchetchènes, une émotion qui, sans les précautions de l'autorité, eût pu dégénérer en insurrection. Le gouvernement avait exigé de ces montagnards la liste de leurs familles; la plupart des *aouls* la refusèrent, craignant de fournir des listes de recrutement. Parmi les récalcitrans, les uns proposaient de se trans-

(1) Pour retenir les anciens maîtres de la Crimée, il fallut faire garder les côtes de la presqu'île taurique, pendant que le prince Voronzof parlementait avec eux. Le gouvernement leur accorda, comme aux Bachkirs de l'Oural, le droit de servir dans des escadrons particuliers, ce qui leur rendait plus facile l'accomplissement de toutes les observances du Coran.

porter en masse chez les Turcs, d'autres annonçaient déjà la prochaine apparition, sur le plateau de la Tchetchnia, d'un iman qui devait se mettre à la tête des vrais croyans. Pour venir à bout du crédule entêtement des Tchetchènes, il fallut une expédition militaire de dix bataillons et de quinze escadrons dans les gorges du Caucase.

Si bien assise que soit la domination russe des deux côtés de la Caspienne, il y a donc quelque exagération à dire que l'assimilation des musulmans est faite. Ce qui est vrai, c'est que le tsar n'a rien à redouter de ses sujets mahométans, même en cas de conflit avec le kalife. On l'a bien vu par la dernière guerre d'Orient. Les musulmans de l'empire avaient envoyé au tsar des adresses de dévoûment, offrant leurs bras pour réprimer les barbaries de leurs coreligionnaires turcs en Bulgarie. Les mosquées appelaient les bénédictions d'Allah sur les armes chrétiennes, et de nombreux irréguliers musulmans combattaient, à côté des Cosaques, contre leurs anciens compatriotes tcherkesses émigrés dans les états du sultan. Pour ébranler la fidélité des musulmans du Caucase, il faudrait que le croissant reparût en vainqueur sur leurs montagnes. La Russie est sûre d'eux tant qu'ils croiront à sa force.

Il en est de même, croyons-nous, sur l'autre rive de la Caspienne, des Turkmènes conquis par le railway d'Annenkof plus encore que par l'épée de Skobelef. Le Tekké de Merv semble prêt à porter les armes au sud de l'Asie pour ses nouveaux maîtres. Le vainqueur a eu l'art de s'attacher les plus belliqueux des vaincus en leur faisant une place dans ses rangs. Les anciens chefs des Tekkés, revêtus d'élégans uniformes russes, ont reçu des grades dans l'armée impériale; plusieurs ont sous leurs ordres des chrétiens, aussi bien que des musulmans. Ali-khan, devenu le colonel Alikhanof, est le chef d'un district étendu. Il commande à ces Russes qu'il combattait, à Geök-Tépé, une dizaine d'années plus tôt. Cela est d'un grand exemple; cela se sait dans les bazars de Dehli et de Lahore, où les musulmans de l'Inde se plaignent de ne pouvoir arriver aux hauts emplois civils et militaires. Suit-il de là que, en cas de duel avec l'Angleterre, la Russie pourrait compter sur un soulèvement de l'Islam et retourner le fanatisme musulman contre les dominateurs de l'Inde? Il est permis d'en douter : ses procédés de prosélytisme sur le Volga le lui rendent malaisé. Si jamais elle vient à lancer le Turkmène et l'Afghan sur les défilés de l'Hindou-Kousch, ce sera en leur montrant les plaines du Gange à piller. Skobelef annonçait que, un jour prochain, l'Angleterre mènerait l'Islam à l'assaut des frontières asiatiques de la Russie. On se représente mal les tsars orthodoxes arborant le drapeau vert du Prophète pour rallier autour d'eux les musulmans de l'Asie; l'Angle-

terre, même avec l'aide du sultan, n'y réussirait peut-être pas mieux. Les deux puissances chrétiennes pourraient entraîner chacune ses musulmans. Ce que ni le Russe ni l'Anglais ne doivent ignorer, c'est que, s'il consent à servir le cafir, le mahométan n'est fidèle qu'à la victoire.

VII.

Le bouddhisme, en Europe du moins, n'offre pas la même force de résistance que l'islamisme. De toutes les religions professées dans l'empire russe, c'est, croyons-nous, la seule dont le nombre des adhérens diminue. Cela tient moins peut-être aux mystérieuses affinités de formes ou d'esprit, si souvent signalées entre le christianisme et le lamaïsme, qu'à l'isolement des tribus qui avaient apporté en Russie la foi du Bouddha. Coupés de leurs coreligionnaires asiatiques, les Kalmouks du Bas-Volga, naguère encore tous bouddhistes, sont déjà en grande partie baptisés. Le lamaïsme sera peut-être, au XXe siècle, entièrement refoulé en Asie, et les vents d'Europe auront cessé de faire tourner ses moulins à prières. Le corps du dernier lama des Kalmouks a été brûlé en grande pompe dans la steppe, près de Vetlianka, en décembre 1886. On ne lui a pas donné de successeur. La dignité de lama, jusque-là reconnue par l'état, a été officiellement abolie, et le lamaïsme kalmouk ainsi décapité.

La propagande orthodoxe s'attaque au bouddhisme en Asie aussi bien qu'en Europe; mais en Asie, sur l'Altaï, et aux bords du lac Baïkal, le lamaïsme, appuyé sur les bouddhistes de la Mongolie, tient résolument tête aux assaillans. Dans la Russie d'Asie, comme dans la Russie d'Europe, les bouddhistes, encore au nombre de quelques centaines de mille, sont presque tous de race mongole. Des plus féroces des hordes de Gengis-Khan, les disciples de Çâkya-Mouni ont fait le peuple le plus doux. La prédication religieuse, qui a accompli tant de miracles, n'a peut-être jamais opéré une aussi complète métamorphose. Tandis que l'Islam a laissé aux populations finno-turques voisines leurs instincts pillards ou guerriers, le bouddhisme n'a pas seulement apprivoisé la barbarie des Mongols, il les a pour ainsi dire émasculés.

Le bouddhisme ne s'est peut-être pas autant corrompu dans les glaces du Nord qu'au Tonkin ou au Japon. Les Bouriates de Sibérie ont parfois des lamas instruits, versés dans les livres sacrés. Ils possèdent une hiérarchie fortement organisée, qui dispose d'une grande autorité et jouit de revenus élevés. A sa tête est un grand-

lama, le *khambo-lama*, auquel est attribué un domaine de 500 hectares; il prélève, en outre, une sorte de dîme sur les 35 *datsans* ou diocèses qui relèvent de lui. Les chefs de chaque *datsan*, appelés *schiretoui*, et, au-dessous d'eux, les simples lamas, ont également une dotation territoriale avec une part de la dîme. Le *datsan* du lac Goussino possédait, récemment encore, une sorte de séminaire bouddhiste contenant une quarantaine d'élèves, pourvus chacun de quinze désiatines de terre.

Ce clergé lutte énergiquement contre la propagande orthodoxe. Il lui dispute les indigènes chamanistes que souvent le lama ravit aux missionnaires de l'Évangile. Comme ces derniers, les apôtres du Bouddha procèdent, solennellement, à la destruction des idoles et des ustensiles des chamans. Sans les obstacles mis par le gouvernement au prosélytisme des lamas, le chamanisme aurait bientôt disparu de l'Altaï et du Baïkal. Au lama, le pope préfère le sorcier, le trouvant moins difficile à vaincre.

Pour conquérir les bouddhistes, la propagande orthodoxe et l'administration impériale travaillent à désagréger peu à peu leur clergé et, aussi, leurs tribus. Les missionnaires ont fait interdire l'ouverture de nouvelles pagodes; ils prétendent même parfois fermer les anciennes. En même temps, l'on cherche à réduire le nombre des lamas et à diminuer leur autorité. On s'efforce de soustraire les Bouriates convertis au pouvoir de leurs chefs païens, pendant qu'on encourage, de toute manière, le baptême des chefs. Les lamas, du reste, ne respectent pas toujours la défense d'ouvrir de nouvelles pagodes; ils en érigent jusque dans les *oulouss* ou campemens des nomades baptisés. Il n'est pas rare qu'ils réussissent à ramener à eux leurs anciens coreligionnaires. La foi de nombre de Bouriates est telle que beaucoup déclinent nettement toute controverse avec les popes. A l'inverse des musulmans, les bouddhistes peuvent cependant faire d'excellens chrétiens. Il en est qui paraissent avoir abandonné, en toute conviction, Siddhârta pour Jésus. D'anciens lamas, hommes instruits dans les lettres mongoles, se sont faits prêtres et sont devenus, à leur tour, de zélés missionnaires du Christ. Une des choses qui paraissent le plus frapper ces Asiatiques, dressés par le bouddhisme même à l'admiration des rites, c'est la beauté des cérémonies chrétiennes. A en croire certains récits, la messe et les chœurs, qu'on a soin de chanter en mongol, feraient plus de conversions que la prédication.

Entre le mysticisme slave et le bouddhisme, on a eu beau découvrir de secrètes affinités, la doctrine hindoue n'a pas exercé, sur les compatriotes de Tolstoï et de Dostoïevsky, la même fascination que sur les Anglais, les Américains, les Allemands. Si, à l'exemple

de leurs deux grands romanciers (1), certains Russes semblent imbus d'une sorte de bouddhisme latent, c'est d'instinct et à leur insu. La foi du Bouddha, qui a gagné des adeptes en Angleterre et en Amérique, n'a pas fait de prosélytes en Russie. Je ne connais guère qu'une exception, une femme, Mme Blavatsky. Non contente de proclamer la supériorité du bouddhisme, cette Russe y a cherché le « syncrétisme » de l'Orient et de l'Occident, de la science moderne et de la théurgie antique. Après avoir épuisé les plaisirs de la vie mondaine, Mme Blavatsky a parcouru l'Inde; elle s'y est abouchée avec les brahmanes et les fakirs, et en a rapporté les principes d'une théosophie hermétique qui compte des initiés dans les deux mondes (2).

VIII.

Nous voici au terme de cette longue enquête sur l'état moral et religieux du vaste empire. Il est temps de conclure; mais est-ce bien nécessaire? La conclusion sort elle-même des faits. Faut-il nous poser, pour les institutions religieuses de la Russie, la même question que pour ses institutions politiques (3)? Est-ce la peine de nous demander si, près de deux siècles après Pierre le Grand, la Russie est vraiment un état moderne? La réponse n'est pas douteuse. En religion, non moins qu'en politique, la Russie se montre un état d'ancien régime. Elle l'est par ses mœurs, elle l'est par ses lois. Le principe de la liberté de conscience, accepté par tous les états civilisés, n'est pas encore reçu chez elle. A cet égard, nous la retrouvons, cette grande Russie, au-dessous de tous les états de l'Europe et de l'Amérique, infériorité d'autant plus regrettable que la liberté religieuse est peut-être le signe le plus sûr du développement intellectuel d'un peuple. Elle en est, en religion, tout comme en politique, aux vieilles maximes, aux vieux procédés, à l'ingérence de l'état dans les consciences, à la contrainte légale. Il serait injuste de dire qu'elle en est toujours au moyen âge; mais

(1) Pour Tolstoï, voyez la *Revue* du 15 septembre 1888. Pour Dostoïevsky, voyez, à la fin des *Frères Karamazof*, l'apparition du moine Zosime en rêve au jeune Alexis, là où le *starets* enseigne que, les animaux, le bœuf, le cheval étant sans péché, le Christ est avec eux avant d'être avec l'homme.

(2) Mme Blavatsky a fait paraître dans le *Vestnik Evropy*, sous le pseudonyme de Radda-Bay, des études sur les sciences occultes des Indous. Depuis, elle a été l'une des fondatrices, et en quelque sorte la prophétesse de la « Société théosophique, » qui a eu successivement pour organes : *the Theosophist* de Madras, l'*Aurore du jour nouveau*, *le Lotus*, publié à Paris depuis 1888.

(3) Voyez l'*Empire des tsars et les Russes*, t. II, liv. VI, ch. III.

comparée à autrui, elle est toujours en arrière; et, ce qui est plus humiliant, si on la compare à elle-même, elle est peut-être, en fait de tolérance, plus arriérée à la fin du XIXe siècle qu'elle ne l'était à la fin du XVIIIe siècle.

Cet empire, qui réunit chez lui les cultes de l'Asie aux cultes de l'Europe, cherche encore l'unité de l'état dans l'unité de la religion. Par là, ce peuple, qui nous paraît si jeune, nous fait remonter à Philippe II ou à Ferdinand d'Autriche, ou mieux, à travers Byzance, jusqu'à la société païenne et à la cité antique, car c'est là une conception vieille de quelque deux mille ans. Cette notion archaïque est chez lui un trait d'enfance. L'idée d'Unité a sa grandeur, quoique trop souvent elle ne soit qu'un fantôme décevant; on comprend qu'elle ait pu être le rêve de grands esprits et de grands peuples. C'est le droit et l'honneur d'une église que de la poursuivre; mais, si l'unité spirituelle a du prix, c'est quand elle est réelle. Il faut que ce soit une unité vivante et libre, fondée sur la conscience et sur l'amour, et non point une unité extérieure, factice, apparente, maintenue par la force ou la crainte. Des anciens inquisiteurs à nos modernes jacobins, peu d'idées ont fait plus de mal à l'humanité que cette spécieuse notion de l'unité morale de l'état, éternel prétexte à tyrannie. L'unité de l'état moderne ne peut être cherchée que dans la libre satisfaction des besoins moraux et matériels des peuples.

La religion semble, pour la Russie, une sorte d'uniforme qu'elle prétend imposer à tous les esprits, sans égard aux différences de races, de tempéramens, d'habitudes. Autant vaudrait faire endosser à tous ses sujets, du Lapon au Géorgien, la chemise rouge ou le *touloup* de peau de mouton du *moujik*. L'empire russe est trop vaste, il touche à trop de climats, il s'étend sur trop de races pour que l'âme ou le corps se plie à une pareille uniformité. Depuis sa grande expansion territoriale et depuis le déchirement intérieur de son église, l'unité religieuse ne saurait plus être en Russie qu'une fiction légale. La multiplicité s'est introduite chez elle; le plus sage serait de le reconnaître, et, ayant perdu le bénéfice de l'unité, de recueillir, pour l'intelligence nationale, pour l'état et pour la religion elle-même, le profit de la variété.

A la liberté, l'église nationale gagnerait en profondeur plus qu'elle ne perdrait en superficie. Le nom de Russe et le titre d'orthodoxe sont trop liés par l'histoire pour qu'elle ait à redouter des désertions en masse du peuple ou de « l'intelligence. » Au prix de quelques défections, dont la plupart ne lui enlèverait que des âmes qui ne lui appartiennent point, l'orthodoxie officielle se purifierait des souillures qui la déshonorent et se relèverait des abaisse-

mens qui l'avilissent. L'intérêt de l'orthodoxie et celui des autres cultes sont moins en opposition que ne l'imaginent les bureaucrates; la dignité de l'une ne saurait croître qu'avec l'émancipation des autres. Les différentes confessions sont, malgré elles, solidaires. L'église d'état trouverait dans l'émulation et dans la lutte un aiguillon qui vaudrait pour elle tous les privilèges. C'est au temps où le protestantisme a été, chez nous, le plus libre que l'église de France a jeté le plus vif éclat; c'est à la révocation de l'édit de Nantes et à la destruction de Port-Royal qu'a commencé sa décadence. Un clergé qui garde ses ouailles emprisonnées dans les murailles de la loi a, pour les retenir au bercail, moins besoin de science et de vertu.

La plus grande infériorité de la Russie, celle qui est en quelque sorte le signe des autres, c'est le défaut de liberté religieuse. Il est plus choquant que le défaut de liberté politique, parce que la liberté religieuse est, à la fois, plus essentielle et plus facile à établir. De toutes les libertés dites modernes, c'est la plus précieuse à l'individu, la moins redoutable à l'état; c'est la seule peut-être qui n'ait pas donné de mécomptes, là du moins où elle n'a pas été dénaturée par le fanatisme à rebours d'inconséquens libres penseurs. On comprend qu'un tsar, investi par l'histoire d'un pouvoir omnipotent, hésite à s'en dessaisir. Si lourd que lui pèse sa toute-puissance, il ne s'en peut décharger d'un coup; il ne peut la partager avec la nation sans travail et sans luttes, sans combinaisons compliquées, sans mille difficultés d'organisation. Un changement de régime politique est forcément un saut dans les ténèbres; quelque désirable, quelque fatal qu'il puisse sembler, il comporte, pour le prince et pour l'état, des risques contre lesquels aucune science humaine ne les saurait assurer. Tout autre est la liberté religieuse; elle n'a que des avantages; elle n'entraîne aucun bouleversement dans les institutions, aucun péril pour l'état. Elle met la conscience du souverain en repos sans rien coûter à son pouvoir. Bien mieux, à l'inverse des libertés politiques, elle s'apprend sans apprentissage.

Tout cela est manifeste, et cependant il peut se faire que cette inoffensive liberté soit l'une des dernières octroyées aux Russes; que, chez eux, comme en tant d'autres pays, en Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, en Suisse, en Espagne, en France, elle ne soit obtenue qu'au prix de longues luttes; que, loin de précéder les libertés politiques, elle ne vienne qu'après elles et sous leur couvert. A l'encontre du préjugé courant, l'histoire des derniers siècles nous montre que, dans la plupart des états des deux mondes, la liberté de penser et la liberté des cultes n'ont été reconnues qu'à la faveur des libertés politiques; que, là même où elles ont survécu

à ces dernières, elles sont postérieures en date. Le fait est si général que nous avons été tenté d'y voir une sorte de loi de l'histoire (1). Peu importe que, au point de vue logique, la liberté religieuse, ou mieux la liberté de penser, semble la liberté initiale, la source génératrice d'où découlent toutes les libertés publiques. Veut-on établir entre elles une filiation historique, voir dans l'une la mère de l'autre, c'est à la liberté politique qu'on est contraint de donner ce titre, sous peine d'intervertir l'ordre des âges et de faire naître la fille avant la mère. A cette loi, je ne connais guère, dans l'Europe moderne, qu'une exception : la Prusse. La tolérance est entrée dans les fondations de la monarchie prussienne. Berlin n'a pas eu à s'en repentir. En sera-t-il de la Russie autocratique comme de la Prusse de Frédéric II? Rien ne l'assure. Il ne faudrait, pour cela, que la volonté d'un tsar; mais rien ne dit que ce tsar se rencontrera. Et, si elle ne vient pas de la libre initiative d'un autocrate, l'émancipation de la conscience russe peut se faire attendre un siècle et plus; les défiances ou les préventions nationales risquent de la retarder pour des générations. C'est une de ces réformes dont l'accomplissement est moins malaisé à un prince qu'à un peuple.

Il semble que, après l'empereur Alexandre II et l'émancipation des serfs, il n'y ait plus, pour un souverain russe, de gloire facile à cueillir; qu'un autocrate ne puisse plus innover sans entamer l'autocratie, partant sans ébranler les fondemens de l'empire. Nous l'avons dit nous-même : nous nous trompions; nous ne songions qu'aux réformes politiques. A la portée de la main du tsar, il reste une gloire aisée à conquérir, une tâche noble entre toutes : l'émancipation des consciences. Elle n'exige ni génie ni labeurs; il n'y faut qu'un acte de volonté. Un trait de plume y suffirait. C'est l'unique réforme qui puisse s'accomplir par ordre, la seule liberté qui se puisse décréter. Il n'est, pour cela, besoin ni de longues études, ni de savantes institutions, ni de charte ou de statuts, ni d'assemblées et de fastidieuses délibérations; une parole du tsar et c'est assez. C'est la seule réforme que, avec son omnipotence, il puisse faire seul, comme d'un coup de baguette. Que faut-il pour cela? un édit de tolérance, déclarant qu'aucun sujet russe ne saurait être poursuivi pour ses opinions religieuses. Il n'est même pas nécessaire d'altérer la constitution de l'église, de toucher à ses privilèges légaux, de modifier sa situation dans l'état. L'exemple de l'Angleterre montre qu'une église d'état n'est pas forcément incompatible avec la pleine liberté religieuse. Autre avantage dans

(1) *Les Catholiques libéraux, l'Église et le Libéralisme*, p. 36-37.

un pays autocratique : cette liberté n'est pas non plus incompatible avec le maintien du pouvoir absolu. Elle n'affecte qu'un domaine où, prince ou peuple, la puissance civile est notoirement incompétente.

L'émancipation religieuse et intellectuelle de la Russie suffirait à l'illustration d'un règne et à l'éternelle renommée d'un prince. Ce ne serait assurément pas une œuvre moins haute que l'émancipation des serfs et, à l'inverse de cette dernière, elle ne coûterait rien à personne. Sur les 115 ou 120 millions de sujets que va compter l'empire des tsars, 45 ou 50 millions en bénéficieraient personnellement, sans qu'aucun en fût victime. Et pourtant, si facile, si bienfaisante, si glorieuse que soit cette réforme, il n'est pas sûr, encore une fois, qu'il se trouve un prince pour l'entreprendre. Cela paraît si simple; il semble que, pour la décréter, il suffise d'un esprit droit, d'un cœur élevé, d'une conscience respectueuse des consciences. Hélas! s'il en était ainsi, elle serait déjà effectuée. Alexandre III se fût hâté de l'ordonner, ou mieux, Alexandre II ne lui en eût pas laissé l'honneur. Par malheur pour la Russie, cette réforme, en apparence si aisée, ne serait rien moins, dans l'état actuel des institutions et des mœurs, qu'une révolution. Elle a contre elle la tradition nationale, les mœurs officielles, l'intérêt de la bureaucratie, le préjugé public. Ce pays, où l'autocratie peut tout, attendra peut-être cent ans le souverain ou le ministre qui osera. Il n'y faudrait guère moins que l'énergie de volonté ou l'indépendance d'esprit d'un Henri IV, d'un Pierre le Grand, d'un Frédéric II. Ce n'est qu'un acte, mais c'est un acte qu'il est difficile de demander à l'élève d'un Pobédonostsef; son cœur l'y pousserait, qu'il se trouverait autour de lui des conseillers pour lui en faire un péché religieux et un crime politique. Tout ce qu'on peut espérer à brève échéance, c'est la suppression des lois ou des mesures qui équivalent à une persécution directe; et cela même, il serait téméraire d'y trop compter. C'en serait assez pourtant pour faire honneur à un tsar russe, car on ne saurait, de longtemps, appliquer à la Russie la même mesure qu'aux états de l'Occident.

A l'affranchissement de la conscience russe s'opposent deux choses : l'exclusivisme national et la raison d'état. Toutes deux sont souvent des conseillères à courte vue. Qu'on regarde les intérêts de l'état russe au dedans ou au dehors, la balance des avantages penche, décidément, du côté de l'émancipation religieuse. Les religions sont des forces vivantes dont la sève n'est pas encore desséchée et qu'il est mauvais d'avoir contre soi. Un état aussi vaste que la Russie, un empire auquel toutes les ambitions semblent per-

mises, a-t-il intérêt à froisser, simultanément, toutes les grandes religions du globe, à blesser, dans leurs coreligionnaires, le catholique, le protestant, le juif? Catholicisme, protestantisme, judaïsme (nous pourrions ajouter l'islamisme), représentent trois influences de taille et de vigueur inégales, qui, toutes trois, jouent encore un rôle dans les affaires humaines. Une politique prévoyante ne les saurait traiter en quantités négligeables. La Russie a-t-elle intérêt à s'aliéner, dans le monde entier, les missions catholiques, les sociétés bibliques, la banque juive? Qu'on veuille bien y réfléchir, on trouvera que son exclusivisme confessionnel a été une des causes de son isolement politique et de son infériorité économique. Le Russe est trop porté à mettre sa confiance dans la force matérielle; il ne redoute pas assez d'avoir contre lui les forces morales. Ses intérêts matériels eux-mêmes n'auraient qu'à gagner à une politique plus tolérante. La Russie traiterait mieux les juifs que le crédit russe serait coté plus haut sur les Bourses européennes. Katkof le sentait : c'était une des raisons de sa répulsion pour l'antisémitisme.

Qu'on laisse de côté les droits de la conscience, l'intérêt de la civilisation et de la pensée nationale, l'homme d'état le plus réaliste reste en présence de cette vérité : une politique confessionnelle peut être bonne pour un petit état, d'une structure nationale et géographique peu compliquée, sans grandes vues, sans large champ d'action; elle ne saurait convenir à un grand état, à une *Weltmacht*. Ce n'est point une politique impériale. Rome l'avait compris, quand elle accueillait dans son Panthéon les dieux de toutes les nations. Les droits de la conscience et de l'humanité sont d'accord avec l'intérêt bien entendu de la puissance russe; mais c'est peut-être se montrer exigeant, vis-à-vis d'un peuple ou d'un état, que de lui demander ce qui est de son intérêt le mieux entendu.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

DU

DANUBE A L'ADRIATIQUE

I.

LE SOL.

En me promenant un jour dans le palais de Versailles, j'ouvris par hasard une porte interdite au public, et je tombai en face d'une peinture parfaitement inconnue, qui me procura des sensations très neuves. C'était une fresque où se trouvaient rendus au naturel le relief complet des Alpes, hérissé de glaciers, couturé de précipices, et les plaines blondes de la Lombardie, pendant la campagne du général Bonaparte; non point une simple carte murale, mais l'œuvre vertigineuse d'un paysagiste en délire, qui aurait peint dans les nuages, avec le secours du télescope. On voyait très bien les petites lignes noires des troupes serpentant le long des cols, sous la conduite d'un Bonaparte insecte. C'est ainsi que les grues, dans leurs longs vols, doivent contempler l'Europe défilant sous leurs pattes; et c'est ainsi que nous la verrons nous-mêmes quand on aura trouvé la direction des ballons. Nous embrasserons d'un coup d'œil de gros morceaux de continent, et de là-haut nous apercevrons nos semblables en train de faire de l'histoire, c'est-à-dire de traîner laborieusement des fétus de paille sur des taupinières.

Tandis que je considérais cette page vraiment surprenante, il me vint à l'esprit que chacun de nous porte dans sa tête une image en raccourci des pays qu'il connaît le mieux, ou qu'il s'imagine connaître. Nous n'avons pas besoin de médium pour évoquer la figure complète de l'Espagne ou de l'Angleterre. Il n'en est pas de même de certaines contrées, moins favorisées ou moins connues, telles que la péninsule des Balkans. Je défie l'imagination la plus hardie de la résumer, à grands coups de brosse, dans une fresque napoléonienne. Nous en voyons assez bien les contours extérieurs : — la Dalmatie, ce fragment d'Italie étranglé entre la mer et la montagne ; — la Grèce, avec son élégance nerveuse, un peu sèche, mais sa charpente admirable, baignant ses caps dans la lumière orientale et gardant jusque dans sa vieillesse la beauté des lignes qui résiste aux ravages du temps ; — la Chersonèse de Thrace, cette main aux doigts noueux, ouverts et tendus vers l'Anatolie ; — Constantinople enfin, ses cyprès et ses mosquées, ses gradins de maisons éblouissantes, ses ruelles sordides, le fourmillement des rues populeuses et le silence des grands jardins, la double marge de collines vertes et de palais qui réfléchissent leur image dans le Bosphore. Il semble qu'on la connaisse sans l'avoir vue, cette fille tardive de la Grèce reconquise par l'Asie, blanche et débraillée dans son vieux corset de murailles byzantines : figure ambiguë et charmante qui allume, depuis cinq siècles, les convoitises des soldats et des diplomates. Mais, au milieu même de la péninsule, il y a un grand trou noir que nous ne savons comment combler. Tel un astre mal refroidi, dont les trois quarts seraient à l'état de nébuleuse. En Thessalie et en Épire, nous nous sentons encore sur le terrain solide du baccalauréat. Au nord du lac d'Ochride, notre érudition perd pied jusqu'au Danube. Nous n'apercevons qu'un vide énorme que nous remplissons au hasard de montagnes hirsutes, de marais infinis et de peuples inquiets, dont la distraction favorite est de lancer des pétards sous les pieds de l'Europe. Nous ne respirons un peu qu'à Bucharest.

C'est une grave question entre les docteurs de savoir si cette incohérence tient à l'infirmité de notre esprit ou à la nature des choses ; si la presqu'île des Balkans est vouée pour toujours aux conflits des hommes et des élémens, ou si elle doit un jour rassembler ses membres épars et sortir radieuse du chaos. Sur ce point, la lecture des traités offre des lumières insuffisantes. La péninsule étalée devant un congrès n'est plus qu'un cadavre sur la table de dissection. Les hommes de l'art peuvent la découper à l'aise sans y surprendre le mystère de la vie. J'aimerais au contraire la montrer vivante et déchiffrer son avenir dans ses traits.

Malheureusement, pour bien embrasser la vie de ces êtres immenses, il faudrait les ailes d'un aigle, les yeux d'un lynx, et, pardessus tout, l'audace du peintre de Versailles.

I.

Cette péninsule du Nord est ouverte de tous les côtés : on y entre comme dans un moulin. Son charme intime ne se révèle qu'à la longue. Ce sont des beautés voilées et discrètes qui ne se livrent pas du premier coup. Au sortir des défilés de la Suisse, lorsqu'on débouche sur le versant méridional des Alpes, et qu'on voit se dérouler devant soi les plaines riantes de l'Italie, on se sent pris du même amour qui entraîna tant de conquérans dans les bras de la charmante et perfide sirène. La péninsule des Balkans n'exerce point cette fascination instantanée : elle vous attire peu à peu par ses molles ondulations ; elle vous berce d'une vieille chanson mélancolique, et finalement vous endort dans ses longs replis de verdure.

Je ne me représente pas facilement quelque jeune général la montrant d'un geste à son armée, ou quelque chef de tribu offrant aux dieux un sacrifice sur le seuil de la terre promise. Ce genre d'éloquence exige un pays théâtral, et celui-ci ne l'est pas. De tout temps, les batailleurs y sont arrivés tête baissée, dans tout l'élan de leur course à travers la plaine hongroise, comme une charge de cavalerie fond et se précipite des extrémités de l'horizon et franchit, sans le voir, un dernier fossé plein d'eau. Peu à peu, cependant, cette fougue se ralentissait ; la troupe errait dans des couloirs sans issue, et, déjà enfermée dans la place, se demandait par quelle porte elle était entrée. Quelquefois les brigands mettaient pied à terre et faisaient souche d'honnêtes gens. D'autres se tiraient le plus vite qu'ils pouvaient de ces vallées tortueuses, qui ne leur disaient rien de bon, et tournaient bride vers la grasse Italie.

Les aspects d'ensemble y sont rares. Le plus frappant, peut-être, est celui qu'on a des sommets peu élevés des Alpes transylvaines, au point où elles s'avancent en épi vers le Danube. Ce n'est pas aujourd'hui le chemin le plus court pour se rendre à Constantinople : c'est de beaucoup le plus agréable. Quand on a contemplé tout le jour les horizons monotones de la Hongrie et saturé ses poumons de poussière magyare, on éprouve un grand bien-être, le soir, au moment où la senteur des bois et la fraîcheur des ruisseaux annoncent l'approche de la montagne. Le matin, au petit jour gris, on prend son bâton et l'on se met en route dans le grand silence des forêts de hêtres, sous la conduite d'un Roumain vif et

brun, leste comme un chasseur de chamois, qui prend en pitié votre allure pesante, et qui achève de vous mépriser si vous ne faites pas sauter là-haut quelques bouchons de champagne. Vous ne voyez que les grands spectres blancs des hêtres. Vous n'entendez que le craquement des branches et le murmure des sources. Puis soudain la forêt s'ouvre, de larges croupes verdoyantes apparaissent, une joyeuse brise d'orient vous frappe au visage. Vos yeux éblouis ne distinguent d'abord qu'une brume vermeille, semée de grandes plaques miroitantes. Puis vous apercevez à l'est une plaine rousse avec un large fleuve : c'est la Roumanie, tandis que l'autre moitié de l'horizon est remplie par un chaos de montagnes qui semblent fuir vers le sud et se précipiter les unes sur les autres, comme une troupe de titans. Un petit nuage blanc, doré par le soleil levant, marque le point où elles enjambent la brèche du Danube. C'est une véritable débandade de montagnes. Elles ressemblent à ces armées du bas-empire qui abandonnaient à l'ennemi la rive gauche du fleuve, se repliaient en désordre et allaient se reformer sous les murs de Constantinople. Les Balkans se conduisent comme ces mauvaises troupes. Au lieu de fermer le chemin de la péninsule et de repousser l'envahisseur, on dirait qu'ils s'écartent respectueusement pour lui livrer passage à travers la Roumanie et la Bulgarie ; mais que, pris d'un remords tardif, ils veulent du moins sauver Constantinople. Se rangeant alors en bataille vers la mer, ils dressent ce double rempart que les Russes ont eu tant de peine à percer. Toute l'histoire tient déjà dans cette structure : les armées, d'abord victorieuses, inondant les vallées ouvertes, puis repoussées sous les murs de Constantinople au moment où elles croient toucher le prix de leurs peines ; la ville impériale, si lente à mourir, et si bien défendue par le cercle des Balkans, mais impuissante au-delà ; les Turcs, à leur tour, courant jusqu'à Vienne à la recherche d'une frontière qui se dérobe toujours ; puis, dans la mauvaise fortune, incapables de garder les plaines valaques ou bulgares, et ne déployant leur indomptable courage que derrière ce rempart de montagnes, trop rapproché de leur capitale.

Pendant que l'histoire faisait son bruit dans la plaine, quelques pâtres roumains, tranquillement assis sur ces hauteurs, regardaient de loin passer l'invasion et soufflaient dans une flûte champêtre. Quelquefois ils s'arrêtaient pour écouter le roulement lointain des chariots de guerre. Quand la dernière horde s'effaçait à l'horizon, ils descendaient sournoisement et semaient un peu de grain sur le sol abandonné, toujours prêts à regagner leurs rochers à la première alerte. Cette existence à moitié nomade devait avoir son

charme. Ces peuples, qui se croient, à tort ou à raison, les descendans des maîtres du monde, ont fait preuve d'esprit en se retirant des affaires, tandis que tant d'autres, dont les noms sont aujourd'hui oubliés, s'épuisaient en vains efforts pour créer des états éphémères. Pendant ce temps-là, les Roumains de Transylvanie paissaient leurs brebis, et, du haut de leurs montagnes, voyaient les autres s'évertuer. Sans doute, ils furent quelque peu dérangés par les Saxons et par les Hongrois. Mais ceux-ci, bons cavaliers, n'avaient pas le pied montagnard. Ils s'essoufflaient vite à grimper. Le Roumain, agile, allait un peu plus haut et se moquait d'eux. En somme, ils pouvaient continuer à siffler, tandis que la pauvre Europe peinait et geignait de tous les côtés. De cette vie pastorale, il est resté dans leurs yeux brillans je ne sais quelle philosophie railleuse. Heureux bergers, s'ils avaient connu leur bonheur! Plus heureux cent fois que leurs pères, lesquels s'étaient embarrassés du gouvernement de l'univers! Mais on n'est jamais satisfait de son sort. Les Roumains ont entendu sonner pour eux l'heure de l'histoire. Quittant leurs retraites ombreuses, ils se sont répandus peu à peu dans la plaine; et il y en eut tant, qu'on se demandait s'ils ne sortaient pas de terre, ou si, pendant le séjour des barbares, chaque arbre de ce beau pays ne cachait pas un Roumain sous son écorce, un sylvain rieur, qui entr'ouvrait les branches aussitôt que les diables étrangers tournaient les talons. Ils formèrent un bon et brave peuple et supportèrent, comme les autres, le poids du jour. Ils connurent les frontières, les batailles et les changemens de ministères. Ils surent aussi verser leur sang pour la gloire, sans profit, et perdre galamment des provinces. J'imagine qu'ils doivent parfois soupirer après leurs chers Carpathes, et que tout n'est pas rose dans le métier de concierges de la péninsule.

Un ancien dieu réellement à plaindre, c'est le Danube; — je devrais dire une déesse, car les Allemands l'aiment tant, que, pour se mettre à l'aise, ils le convoitent au féminin. Ils l'appellent la mère Danube, sans doute à cause d'une faiblesse stratégique qui paraît constitutionnelle. Ils rêvent un mariage entre cette mère des peuples et le *Vater Rhein*. Mais le Danube ne prévoit pas les malheurs de si loin. Si on pouvait lui donner la parole, par une licence poétique que Boileau lui-même ne se refusait pas, il se plaindrait de voir son culte abandonné dans la partie inférieure de son cours: on n'a pas pour lui, dirait-il, les égards dus à un fleuve de son rang. Le fait est que le pauvre fleuve, au sortir de la Hongrie, est terriblement négligé. Il redevient inculte. Il perd sa vertu prolifique; il n'enfante plus, comme en Allemagne, en Autriche, et

jusqu'à Pesth, les villages propres et opulens, les villes majestueuses avec leurs tours, leurs clochers, et leurs beaux hôtels à cinq étages, où l'on paie si cher l'honneur de le voir couler. Adieu les ponts suspendus, les ponts tubulaires, qui lui faisaient autant de colliers. Adieu les beaux quais bien propres, dans lesquels il se redressait comme dans une armure neuve. Esclave de la Compagnie danubienne, fréquenté par de rares et coûteux navires, mais vide de petites embarcations, ce fleuve respectable cesse de s'observer. Il change constamment de lit, s'oublie dans les marais, se vautre dans les cultures, ronge ou caresse des rives de sable sans noblesse et sans élégance. Il contracte des unions furtives et d'ailleurs passagères avec des îles mal famées, où les arbres se mêlent aux lianes, tandis que des bandes de canards sauvages viennent s'abattre entre les racines déchiquetées. Parfois, il fait un retour sur son glorieux passé : il s'attarde au pied d'un château dont il reflète le profil encore fier. Mais cette muraille branlante, transformée en corbeille de verdure, n'abrite plus que le sommeil des bergers. Là se penchait jadis quelque noble dame serbe, enrichie des brigandages de son époux, fille du Nord transplantée en Orient, blonde peut-être avec de grands yeux noirs : maintenant on n'aperçoit plus, à travers les pierres disjointes, que la barbiche d'une chèvre, broutant les pousses d'un arbousier dans les crevasses du mur ; et l'on se demande si la dame du lieu n'aurait pas gardé cette figure, en revenant du sabbat.

Le fleuve reprend alors sa course folle. On dirait qu'il rompt son frein au moment de sortir du vieux monde, et qu'il veut se donner le genre d'un jeune fleuve américain. Mais ces fantaisies de vieillard n'ont pas la grâce des folies de jeunesse. Trop de tristes villages étalent leur misère sur ses bords. Supposez qu'un jour, l'un des fleuves classiques qui ornent notre jardin des Tuileries s'avisât d'abandonner son « urne penchante, » et, sans souci du décorum, voulût se mêler à la danse échevelée des nymphes de Carpeaux. Le pauvre dieu s'efforcerait de gambader, malgré ses rhumatismes. Sa couronne de roseaux lui tomberait sur l'oreille; ses cheveux tout chargés de limon pendraient devant ses yeux; sa noble barbe cesserait de couvrir décemment sa poitrine velue, et les nymphes, houspillant le vieux Silène humide, seraient saisies d'un rire inextinguible. Tels m'apparaissent les écarts séniles du Bas-Danube.

Il est vrai que le dieu pourrait plaider les circonstances atténuantes. « Croyez-vous donc, dirait-il, que ma destinée soit enviable? On s'imagine généralement que c'est un grand honneur, pour un fleuve, de servir de limite à cinq ou six peuples. On le félicite d'avoir une nombreuse postérité. Le ciel préserve mes confrères d'une

pareille progéniture, et leur donne un seul fils qui les soigne et les respecte! J'appartiens à tout le monde, c'est-à-dire à personne; aussi personne ne s'occupe de régler mon cours, ni de donner un peu de calme à mes vieux jours. Il a fallu que toute l'Europe tînt conseil et qu'on signât des protocoles, pour construire un méchant quai le long de mon embouchure. N'est-ce pas un scandale public, que ces rochers qui encombrent mon lit aux Portes-de-Fer et qu'on pourrait faire sauter avec quelques cartouches de dynamite? N'est-il pas honteux que, depuis Peterwardein jusqu'à la mer, on ne m'ait pas revêtu d'un seul pont et que je sois forcé de transporter sur des chalans le train de Bucharest à Varna? Votre Europe, si fière de ses locomotives et de ses ingénieurs, est ici bien au-dessous des Romains. Allez voir à Turn-Severin les restes du pont de Trajan. Vraiment, je rougis de vous introduire ainsi dans les secrets de mon indigence. Ce n'est pas ma faute si ces énormes piliers de pierres et de briques roussâtres ne supportent plus que le vide; si les nobles restes du seul grand peuple qui m'ait compris se dressent au milieu des vases fétides et des petits métiers immondes; si des bœufs tout crottés se vautrent au pied de ces monumens; si des bouchers à demi nus trempent dans mon eau de vilaines peaux sanglantes, près de ce même rivage où le proconsul romain, revêtu de sa toge blanche, m'honorait par des sacrifices et par des jeux. Tout, aujourd'hui, sur mes bords est petit, mesquin, misérable. Je sens ma bohème d'une lieue... Il y a cependant pour moi un supplice encore plus insupportable : c'est de couler sous les yeux avides des douaniers multicolores, et de mirer dans mes flots augustes leur insipide casquette galonnée. Cette surveillance taquine et obséquieuse suffirait à excuser mes accès d'inondation. Puissé-je contempler au passage moins de paires de lunettes, moins d'uniformes administratifs, moins de gendarmes, et un peu plus de ces bonnes figures barbouillées de suie qu'on voit sur les bords de la Tamise, où il se fait de si rude et de si utile besogne! Puissé-je surtout, comme autrefois, unir les peuples et non les diviser; servir de centre et non pas de frontière! Cette fonction de sentinelle est ingrate. Elle n'a même pu sauver la malheureuse péninsule que j'arrose inutilement depuis des siècles. On croit qu'il est en notre pouvoir, à nous autres fleuves, d'opposer une barrière aux ambitions : c'est tout le contraire. Notre mouvement symbolique sollicite l'humeur inquiète des hommes. On se disputera toujours une route qui marche et qui baigne des villes. Si vos nations avaient le sens commun, elles planteraient leurs bornes frontières loin d'ici, sur les sommets arides, parmi les maigres pâturages. Notre rôle, à nous, c'est de féconder la paix. Messieurs les poètes devraient

mettre des brins d'olivier dans notre couronne de joncs. Le laurier est une plante stérile, qui donne la fièvre. Il en pousse beaucoup à Sparte, dans le lit desséché de l'Eurotas. Je n'envie pas la gloire de ces mauvais petits torrens grecs. Je ne demande qu'à couler tranquillement parmi des peuples paisibles et je ne veux plus entendre le bruit du canon. »

Cependant le dieu Danube possède encore un temple dans ces parages; non pas un de ces petits temples pour rire, faits de main d'homme, et dont on a dit que le dieu crèverait le toit de sa tête, si par hasard il venait à se lever : mais un palais vaste et superbe, taillé par la nature elle-même à la mesure de l'habitant. Le fleuve peut y entrer tout entier; il y tient à l'aise, en long et en large. Cette demeure vraiment royale, ce lit creusé pour un fleuve géant, c'est le célèbre défilé de Kasan, non loin des Portes-de-Fer. Combien cette architecture titanesque écrase la nôtre! Avec quelle insouciance elle manie les blocs énormes, et pose Pélion sur Ossa! Quelles colonnes égaleront jamais ces piliers de granit, plantés au hasard contre toutes les lois de notre équilibre, et dont les correspondances offrent l'image de la plus divine harmonie? Quels bas-reliefs, quelles nervures audacieuses et savantes vaudront ces grands plis du roc, tombant aussi mollement qu'une draperie, cependant assez durs pour braver l'usure des siècles? Les amateurs d'architecture polychrome trouveront-ils mieux que les touffes de verdure, tantôt sombre et tantôt claire, semées à profusion sur ces grandes murailles, véritable sourire de la montagne, avec le ciel bleu pour coupole, et pour parure la fresque mouvante que les nuages y tracent incessamment? Quel adepte de l'école du plein air, mêlant sur sa palette les rougeurs fugitives de l'aurore et la brume impalpable d'une matinée d'automne, saisira au vol ces vapeurs gris-perle qui enveloppent le roc pesant pour le soulever dans l'éther? Fixer ce prisme à feu changeant, n'est-ce pas déjà le détruire?

Le dieu lui-même, je veux dire le fleuve, joue le principal rôle dans cette incomparable mise en scène. Avant de pénétrer dans son propre temple, il fait un peu de toilette. Les premiers frottemens du granit, en resserrant son cours, le lavent de toutes les souillures. Il ressemble, sauf son respect, à un vieil acteur, lorsque celui-ci, redressant sa haute taille au moment d'entrer en scène, jette sur ses épaules un manteau royal, secoue le poids des vices, écarte de son front les rides impures, marche et agit en roi : pour une heure ou deux, il est vraiment roi. Aussi majestueux s'avance le Danube, quand ses eaux vertes et profondes, ralenties dans leur marche, pressées entre des parois à pic de 500 ou 600

pieds, ne trahissent leur force que par des remous silencieux. A chaque tournant, la montagne semble lui barrer la route; mais il l'écarte d'un coup d'épaule, et s'ouvre chaque fois un amphithéâtre plus imposant.

Le vieux fleuve, par un raffinement de coquetterie, se pare pour cette fête de ses bijoux historiques. Il revêt les restes un peu fatigués d'une cuirasse romaine dont Trajan l'avait affublé. On distingue encore les plates-formes et les mortaises de l'ancienne voie militaire qui promène sa ligne blanche à travers les folles verdures et sur les arêtes élimées du roc. Cette route conduisait d'Aquilée jusqu'à la mer Noire. Le temps qui, plus loin, a enseveli les traces romaines sous des amas de sable et de limon, a respecté ici la forte empreinte de la griffe de l'aigle sur le granit. Le nom de Trajan s'y lit en toutes lettres, à peine défiguré par les feux des bergers. Grand nom, seul digne d'être associé à celui du Danube, et qui frappait les barbares d'une terreur superstitieuse : aujourd'hui encore il est mêlé, dans les traditions populaires, au souvenir des divinités primitives. Le décor est tellement beau, tellement intact, qu'on peut reconstituer la scène. Voici la légion en marche dans ce long couloir : elle est protégée par la muraille à pic, rafraîchie par l'haleine humide du fleuve. Le tribun a permis d'ôter les casques et de mettre les armes à volonté. Dans cette anse tapissée de gazon, où l'ombre violette de la montagne vient couper la nappe éblouissante du fleuve, les trompettes ont sonné la halte. Les braves légionnaires, tout poudreux, forment en faisceaux les lances et les boucliers autour des enseignes. Ils se répandent dans l'herbe par petits groupes, les vétérans à part, délaçant les courroies de leurs sandales; les jeunes soldats déjà dans l'eau, qui rejaillit gaîment sur les torses bronzés; tous insoucians de la bataille de demain, tandis qu'un peu plus loin les centurions, balançant leur cep de vigne, causent entre eux des Gépides ou des Quades qui les attendent à la sortie du défilé...

II.

Sans frontière naturelle, la péninsule des Balkans, sevrée des principaux avantages que devrait lui procurer le passage d'un grand fleuve, n'est pas mieux aménagée à l'intérieur pour préparer l'unité des peuples. Également incapable de résistance concertée ou de soumission définitive, elle ressemble à ces villes qui n'ont ni remparts ni citadelle, mais qui peuvent prolonger indéfiniment la guerre de barricades dans les rues des quartiers pauvres.

Chacun sait que l'architecte Dédale, voulant immortaliser son

nom, inventa un labyrinthe si compliqué que les femmes seules pouvaient s'y reconnaître et que les plus grands héros, pour en sortir, devaient se laisser conduire par le fil léger de leur fantaisie. Quiconque n'en sortait pas était mangé. Le créateur, lui aussi, se plaît quelquefois à construire des labyrinthes, et il ne place pas toujours à la porte une Ariane pour en révéler les détours. On ne peut faire le compte des peuples que la péninsule a dévorés.

Je voudrais donner une idée de ce pays charmant et diffus où les prés, les champs et les bois, le sillon et la lande inculte, vivent côte à côte dans la plus aimable anarchie. Du haut d'un de ces cônes isolés si fréquens en Serbie, nous pouvons en saisir l'ensemble. Ce n'est point ici la terre d'Orient, sèche et brillante sous le soleil dont elle renvoie durement l'éclat. C'est une terre douce, qui sourit ou s'assombrit sous le vol des nuages, tantôt bercée dans une vapeur moite et immobile, tantôt secouée par les grands frissons des brises. Au plus fort de l'été, lorsque le ciel darde des rayons accablans sur les dômes de verdure, lorsque le sol tourne en terre cuite et se fend sous la chaleur, des nappes d'eau souterraines entretiennent la fraîcheur des forêts. Les collines ne cessent pas de déployer ces teintes fauves, blondes et doucement confuses des sillons qui aspirent et boivent la lumière. On emporte l'image d'un damier de terres brunes ou claires, encadrées dans le scintillement des rivières, et semées de bouquets de bois qui, vus de si haut, paraissent une efflorescence plus sombre. Tout un réseau de sentiers en lacets révèle les courbes lointaines du sol et l'effort patient des fourmis humaines qui en suivent les contours. De distance en distance, des points blancs et rouges, piqués dans la verdure, indiquent la présence d'un village. Ce gonflement de la terre qui se soulève et retombe pour se gonfler encore éveille une sensation de fécondité. Ce sont les fortes mamelles de la grande nourrice où les races avides se suspendent. En somme, cet horizon est très européen. On se croirait par moment dans un comté anglais, sur les confins du pays de Galles ou de Cornouailles.

Quand on descend, l'aspect change. On est tout étonné de ne plus trouver son chemin dans un pays dont l'accès semblait si facile. Cette ondulation perpétuelle est coupée de ravins profonds presque invisibles. Il faut faire de grands détours pour les éviter. Souvent on lance son cheval à travers champs, sur une faible pente, puis on est brusquement arrêté par un ruisseau à pic, ou l'on s'embourbe dans un marais qui a des apparences de prairie britannique. Combien de fois, en chassant la bécasse, j'ai tourné autour des entonnoirs boisés, surpris de me retrouver au point de départ après trois ou quatre heures de marche !

Naturellement, l'homme s'isole et se perd dans tous ces coins

ombreux. Il y a, comme en Berry ou en Vendée, des *combes* étroites, feuillues, d'une douceur mélancolique. On n'y entend que le murmure des sources et les appels des petits bergers en guenilles qui gardent leurs porcs, en taillant une branche de coudrier. Bien souvent, je me suis arrêté sous ces couverts de chênes trapus, à l'heure où le soleil couchant dore de ses longues flèches les tapis de verdure et allume des lueurs rouges sur les mousses des vieux arbres. Là, on se sent envahir par le lent oubli des choses du dehors. Il me semblait à chaque instant qu'une Fadette allait surgir dans ces horizons bornés et frais. Mais les petites pastoures aux cheveux incultes, à la chemise trouée, aux regards de bêtes effarouchées, ne se prêtaient point au roman champêtre.

La solitude n'a tout son prix que lorsqu'elle succède aux grandes dépenses d'activité. Chez nous, la lande finit au bord de la grande route. Les vallons humides et sauvages, où poussent la menthe et la reine des prés, sont enveloppés partout de la grande rumeur des champs, des travaux et des fermes. Fadette et le beau Landry peuvent s'y égarer un instant; mais ils retournent bien vite à la moisson, parmi les groupes qui s'agitent gaîment dans la lumière, à l'étable bien propre toute pleine de bœufs luisans. Leur trouble fugitif ressemble à la « scène au bord du ruisseau, » cet intermède attendri de la symphonie pastorale, entre le tableau large et sain d'une campagne riante et la solide bourrée villageoise. Mais ici, la lande succède à la lande; la terre peu peuplée conserve ses horizons frustes; les cultures mêmes paraissent silencieuses. Il y a du monde un peu partout, dans les champs et dans les bois : presque nulle part une véritable animation. Je n'ai jamais vu travailler les gens en nombre, avec la force et la gaîté d'une tâche vaillamment remplie. Le paysan vit dans une demi-sauvagerie et s'y complaît. Au milieu d'une forêt, on rencontre soudain un champ de blé, Dieu sait pourquoi; sans doute parce qu'il a plu à quelque original de défricher et d'ensemencer de la terre de bruyère, tandis qu'à deux pas de là, une excellente terre à labour est couverte de chardons. Je sais une auberge en plein bois, loin de tout village, au bord d'un sentier fréquenté seulement par des bûcherons et des chasseurs. L'aubergiste doit à peine récolter quelques sous par jour. Mais il vit tranquille, d'un morceau de fromage et d'un peu d'ail, devant son rideau de verdure.

Avec de pareils goûts, on devient indifférent aux bruits du monde. Rien ne secoue l'assoupissement de l'esprit. Cette complication de ravins boisés, où les habitations ressemblent à des ermitages, c'est la copie réduite, mais exacte de presque tout le centre de la péninsule, depuis le Danube jusqu'au Balkan, depuis les Alpes jusqu'au Pinde. Seulement plus loin, la colline se transforme

en montagne, et le pli tortueux d'un ruisseau devient motif de grande vallée, lit de fleuve. Les proportions changent, mais le caractère est le même : point d'arête vive, point de grands partis-pris; une foule de nids verdoyans, où il fait bon dormir et oublier. De même que ces pâtres assis toute leur vie sur la lisière du même bois, la population tout entière, blottie dans les replis du sol, prête à se défendre jusqu'à la mort si on voulait l'en chasser, se laisse difficilement entraîner au-delà de son étroit horizon. Si je voulais trouver un équivalent musical des sentimens qu'inspire cette campagne, je ne le chercherais pas dans les maîtres classiques : leur phrase est trop arrêtée, leur contour trop précis, leur intention trop claire. J'imaginerais plutôt quelque suite d'orchestre dans le goût de la jeune école, avec une de ces mélodies flottantes et vagues qui ont à peine un commencement, mais nul terme, et dont le charme ne va pas sans quelque incohérence. Je la mettrais sur le mode mineur, et j'y mêlerais de temps en temps les trois ou quatre notes monotones que le travailleur solitaire lance dans l'air à pleins poumons.

Il est facile d'expliquer cette tristesse qui nous gagne dans les paysages d'Orient, même lorsqu'ils sont égayés de verdure. Nos yeux ont reçu une éducation classique : ils ont des habitudes de symétrie que ces paysages dérangent continuellement. Nous voulons que chaque chose ait un sens bien défini : un champ doit être un vrai champ bien cultivé, avec des sillons réguliers; nous lui appliquons immédiatement la poésie des *Géorgiques*. Une forêt doit faire consciencieusement son métier de forêt, avec des bois taillis, des hautes futaies convenablement aménagées, des baliveaux bien espacés dans les coupes, des avenues largement ouvertes; et nous avons aussi des vers pour les pas errans « sous le mobile arceau des branches. » Nous avons même un compartiment spécial pour les horreurs de la nature sauvage, et nous les concevons suivant un certain ordre majestueux, pareil à ces vers de Byron, dans lesquels le désespoir et la révolte s'expriment en tirades pondérées. Ici au contraire, rien n'est à sa place. Un éternel mirage produit une éternelle déception. De loin, vous admirez des promesses de moissons sur le penchant des collines. De près, les épis ne sont que de la mauvaise herbe qui envahit les trois quarts des champs abandonnés. Ce chiendent, qu'un rideau d'arbres protège avec ironie contre la bise, a l'air de se prendre au sérieux : il remplit les sillons de ses longues files régulières. On dirait de ces fous qui accomplissent avec méthode et gravité quelque puérile cérémonie.

Plus loin, vous apercevez la lisière d'une grande forêt. De véritables allées de parc ouvrent devant vous leurs fuyantes perspec-

tives. Vous y poussez votre cheval, heureux, comme vous, de cheminer sous un dôme de verdure; vous aspirez la senteur pénétrante des mousses où brillent, dans la rosée, des rougeurs de fraises des bois. Vous vous redressez sur vos étriers avec élégance, en fredonnant : « Sombre forêt... » Mais voici que l'avenue se resserre, les arbres se rabougrissent, les branches s'enchevêtrent et vous fouettent au visage, le chemin devient sentier, le sentier clairière, et la clairière s'enfonce dans un buisson d'épines, où vous ne pouvez avancer ni reculer. Plus de nobles attitudes rêveuses. Il vous faut descendre en maugréant, tirer piteusement votre cheval par la bride, et retenir de l'autre main votre chapeau défoncé.

Les Serbes ne souffrent point de ces inconséquences; au besoin ils les aggravent. Il m'est arrivé de rencontrer, dans des cantons perdus, de beaux fragmens de route, construits selon les dernières formules des ponts et chaussées, avec caniveaux, ponceaux, murs de soutènement et le reste. Je me croyais sur quelque lacet des Vosges. Pour achever l'illusion, la route descendait en zigzag à travers de magnifiques forêts de pins; de belles échappées découvraient leur manteau de velours vert argenté par la vapeur des torrens. Tandis que je cédais au souvenir de la patrie absente, la route perfide m'abandonnait soudain dans le lit d'un ruisseau. Je la cherchais en vain des yeux. On aurait pu se croire dans un vallon enchanté. Seule une petite fumée bleuâtre, montant vers le ciel, révélait la présence d'un être humain. Les misanthropes les plus déterminés, M. Leconte de Lisle, par exemple, ce prêtre de la nature dédaigneuse et muette, s'ils visitaient ces contrées, sentiraient bien vite combien l'homme fait défaut, dans le cadre le plus admirable. Lorsque, pendant treize ou quatorze heures, on a fait route entre des hauteurs boisées sans rencontrer âme qui vive; lorsqu'on s'est fatigué les yeux à suivre les méandres d'une rivière qui baigne des verdures luxuriantes et inutiles, malgré le murmure de l'eau, malgré l'azur du ciel, on se sent le cœur oppressé. On s'arrête pour écouter la chanson lointaine d'un bûcheron; cette chanson, toujours triste et grave, semble dire: « O Providence, qui fais les peuples forts, et qui dispenses la vie joyeuse aux enfans des hommes, pourquoi nous as-tu délaissés?.. »

Souvent le soir, lorsque je n'avais plus devant moi que la blancheur douteuse de la route sous le scintillement des étoiles, je me suis assis au revers du fossé, pour contempler, du haut d'un col, la vallée noire qui s'enfonçait derrière moi. Quelques rares foyers s'allumaient de loin en loin, pareils à des vers luisans, tandis que la clarté mourante du jour jetait une dernière lueur sur la rivière. Ces quelques points lumineux, perdus dans l'espace, dévorés par l'ombre grandissante, faisaient paraître le vallon plus désert encore.

Je me sentais touché d'une grande compassion pour ces existences solitaires. Mais j'avais bien tort, et j'étais dupe de ma littérature. Les habitans ne conçoivent rien de plus doux que ce genre de vie. S'ils sont malheureux, c'est à leur insu : leur mine résignée leur vient de famille; ils ne s'en aperçoivent pas lorsqu'ils se regardent dans le miroir d'une fontaine. Ils sont tristes sans savoir pourquoi, parce que leurs ancêtres ont beaucoup souffert. Cela est dans le sang. Il y a ainsi des maladies héréditaires dont les possesseurs sont les derniers à constater les ravages et qui ne les empêchent nullement de vaquer à leurs occupations.

J'en ai eu la preuve pendant les belles nuits d'été. Durant les chaleurs, c'est la nuit que les paysans se mettent en route. Dès que la lune se lève, on les voit surgir dans la campagne silencieuse, qu'ils animent du bruit de leurs pas. A distance, ces petites caravanes de fantômes blancs semblent des apparitions fantastiques. Quelques cavaliers, grandis par la lumière nocturne, ont l'air de chefs arabes drapés dans leur burnous. Les fantômes se rapprochent, et, chose extraordinaire, ils causent, ils rient comme des personnes naturelles, qui seraient heureuses de vivre; mais c'est une conversation sans tumulte et un rire sans éclat. Parfois, sur les talons d'un grand diable décharné, trottine à pas menus la forme d'une femme, à demi courbée sous son fardeau. De temps en temps, son maître lui jette quelques encouragemens laconiques par-dessus l'épaule. Si Orphée avait été Serbe, jamais il ne se fût retourné pour regarder Eurydice, et par conséquent il ne l'aurait pas perdue pour la seconde fois. Il aurait bravement continué son chemin, en laissant sa chère compagne se tirer d'affaire comme elle pouvait. Cependant les troupes se croisent et se saluent à la manière slave : « Que Dieu veille sur vous ! » Recommandation qui n'a rien de banal, à pareille heure et en pareil lieu. Les caravanes s'engloutissent dans l'ombre, les blancheurs s'effacent, le grand silence de minuit retombe sur la campagne. Décidément c'était bien une procession de fantômes.

Il ne faut pas croire cependant que l'incohérence du pays laisse toujours une impression de tristesse. Si l'ensemble est monotone, les détails sont aimables. J'ai gardé le souvenir d'une route assez bien tenue pendant plusieurs kilomètres, et qui tout à coup, sans rime ni raison, se débarrassait de sa robe de pierre pour faire un plongeon dans la rivière : un bout de Morava clair et rapide glissant sur un sable doré. Les chevaux reniflaient avec volupté la fraîcheur de l'onde en entrant dans le gué. Derrière nous, venait une charrette vacillante, toute pleine de filles et de garçons, qui poussaient des cris mêlés de rires, et faisaient semblant d'avoir peur

pour avoir un prétexte de se cramponner les uns aux autres. La lourde machine s'avançait en gémissant; de temps en temps, les bœufs de l'attelage s'arrêtaient net, flairaient avec inquiétude la nappe brillante, et réfléchissaient aux solides raisons qui retiennent les bœufs sur le plancher des vaches. Des laveuses fortement retroussées faisaient leur lessive comme les premiers chrétiens recevaient le baptême, en pleine rivière et à grande eau : charmant tripotage où se confondent les formes les plus fuyantes de la création, la femme et l'onde. Vraiment ces chemins d'autrefois, qui folâtraient en passant dans le lit des rivières, étaient plus divertissans que nos chaussées irréprochables. On voyageait de la sorte au XVI[e] siècle. On aimait les vieilles routes familières, qui n'étaient pas bégueules. « J'y recogneu pareillement, dit Rabelais, le vieulx quemin de Péronne à Sainct-Quentin, et me sembloyt quemin de bien de sa personne. »

Et puis, dans ces longues étapes, il y a des compensations que nous ne comprenons plus guère en Occident, par exemple l'arrivée à l'auberge. Chez nous, je ne sais pas d'occupation plus désagréable que le choix d'un hôtel; et s'il n'y en a qu'un, avec quelle défiance instinctive et trop justifiée nous en franchissons le seuil! Nous sommes gâtés par le confortable. Mais essayez de vous représenter les sentimens de nos pères lorsque les routes étaient défoncées, submergées, fréquentées par les coupeurs de bourse. Imaginez leur épanouissement lorsqu'ils trouvaient enfin « bon souper, bon gîte et le reste. » Ou plutôt allez voir, dans les tableaux hollandais, ces chevaliers et ces moines qui voyagent à cheval, avec leur valise en croupe. Relisez le charmant couplet de Musset sur le coup de l'étrier. Suivez ce voyageur qui abandonne l'auberge avec un soupir de regret, jetant un regard d'incertitude sur le ciel menaçant et vers l'horizon désert. Vous comprendrez alors la joie béate des bonshommes de Téniers, serrés les uns contre les autres dans le bouge enfumé, tandis qu'une ronde commère écume son pot devant l'âtre. Ils jouissent avec intensité de cette heure de répit : leurs membres noueux et déjetés, leur visage couturé, tordu, ne racontent que trop les misères du dehors, les marches forcées, le travail abrutissant, tout le poids d'un siècle dur.

Le plaisir n'est pas moins vif ici quand on atteint l'auberge. Après la grande chaleur et la poussière, il est tout simplement délicieux de pénétrer dans cette ombre fraîche. Les chevaux expriment leur satisfaction à leur manière, c'est-à-dire avec les oreilles, lorsqu'ils descendent dans l'écurie basse et sombre, où leurs camarades déjà installés s'ébrouent, mâchent l'avoine et piaffent au milieu des poules et des oies. Les yeux du voyageur, fatigués par la lumière

aveuglante, se reposent et se dilatent sous la caresse de ces ténèbres palpables, à travers lesquelles il distingue vaguement la lueur fauve des croupes, les côtes saillantes, les panses rebondies, les têtes plongées dans l'auge ou tendues vers le râtelier.

L'auberge est pour l'Orient ce qu'elle fut autrefois pour nous; et même quelque chose de plus : le centre unique de la vie sociale. Vraiment, je n'en vois pas d'autre. Cette enseigne banale est le seul point fixe dans la dispersion générale qui est le caractère du pays. On ne voit point ici de villages groupés comme des troupeaux sous l'aile de leur église. La maison de la prière est reléguée à l'écart, et souvent totalement absente. Le village lui-même s'égrène dans la verdure. Entre les hautes palissades, des ruelles glissantes, impraticables en hiver pour quiconque n'est pas né dans ce bourbier, vous promènent dans un dédale aussi inextricable que celui des montagnes, et semblent instituées à seule fin de décourager les visiteurs. On monte, on descend, on remonte, on s'égare, tandis que les chiens se relaient derrière les haies pour aboyer à vos trousses. Des yeux à la fois méfians et curieux vous regardent passer. L'aspect de ces villages n'est pas hospitalier, bien que l'habitant lui-même, une fois qu'on a franchi sa porte, vous accueille avec cordialité. On sent que ces gens-là aiment à vivre chacun pour soi. L'auberge seule, et Dieu, sont pour tous.

De même aucune trace de château; point de ces résidences simples et commodes qu'on rencontre dans nos campagnes les plus reculées, objet d'attrait, de fierté ou d'envie pour les paysans qui les brûlent quelquefois en temps de révolution, mais qui les rebâtissent le lendemain sur leurs économies; — en tout cas, complément indispensable du bien-être national, conservatoires de l'élégance, du goût et des bonnes traditions. Il n'existe rien de pareil en Serbie. C'est à peine si quelques vieux donjons en ruine rappellent çà et là une autre époque et d'autres mœurs. M. Poirier serait content : aucun reste de la féodalité ne souille le sol de ce peuple libre. Mais nous autres Occidentaux, nous sommes si mauvais démocrates que nous cherchons involontairement des yeux « les restes impurs. » On y passe de si bons momens! Une girouette sur un pignon achève si bien le profil d'un coteau boisé!

Un domestique anglais, qui avait suivi son maître en Serbie, considérant ces chênes dignes du parc d'un lord, et d'ailleurs convaincu qu'il y a des arbres spécialement réservés pour les ébats des grands seigneurs, demandait à chaque instant : « Mais où sont donc les maisons des *gentlemen?* » Oui, où sont-elles? Qui protégera ce beau couvert contre la dent des troupeaux? Qui chassera les pourceaux de cette herbe sordide et inscrira sur une belle plaque

de fonte : les promeneurs de toute origine et de tout poil sont priés de respecter les gazons? Qui remplacera la maison grossière par un élégant cottage, et la femme en guenilles, qui puise de l'eau à la fontaine, par une ménagère accorte, allant et venant dans son cotillon soigneusement épinglé sous la lumière apaisée des grands arbres? Nous avons beau faire, ce pays manque pour nous de tourelles et de chalets. C'est le paradis des niveleurs. Est-ce donc le dernier mot de la démocratie : peu de besoins et peu d'efforts? Dieu merci, nous sommes, en France, quelques millions d'aristocrates sans le savoir; car nous avons beaucoup de besoins, et nous nous donnons du mal pour les satisfaire. Ce qu'on appelle chez nous démocratie, ce sont les jouissances aristocratiques à la portée des petites bourses.

Les Orientaux ne connaissent pas ce genre d'ambition. Voilà pourquoi l'auberge leur suffit et prend chez eux une importance extraordinaire. C'est elle que nous prenions de loin pour un château, tant elle étalait une face resplendissante, sur le versant le mieux exposé de la colline. C'est elle qu'on reblanchit tous les ans avec amour, et qu'on pare de fresques rudimentaires, représentant invariablement un arbre vert-pomme avec un ciel bleu marin. Longue et basse, flanquée d'une galerie, encadrée de verdure, baignée de soleil, elle fait vraiment bon effet. C'est l'institution la plus ancienne et la plus solide de la péninsule des Balkans. Ces longs chapelets d'auberges qui vont d'une mer à l'autre sont comme autant de petits centres nerveux qui donnent de la vie aux provinces et les relient les unes aux autres malgré les gendarmes et les frontières. J'admire la sagesse du législateur serbe qui en a fait des établissemens de bienfaisance, des asiles obligatoires toujours ouverts au vagabond. Le besacier, juif errant de l'histoire, peut entrer à toute heure et sans payer. Il allonge ses membres fatigués sur le banc de bois qui règne autour de la salle et reprend, après un repos de quelques heures, son éternel voyage.

Entre l'auberge serbe, ou *Mehana*, et le vieux *Han* des Turcs, qu'on voit encore en Macédoine et en Bosnie, on pourrait faire un beau parallèle à la Plutarque. Ici, dirait-on, l'homme rêve et se tait; là, il bavarde et pense. D'un côté, on s'assoit sur des bancs, de l'autre sur ses talons, ce qui met un abîme entre les peuples. A l'heure où les uns font leur kief, les autres font une partie de dominos. A droite, la fumée sort comme elle peut, par les fentes de la toiture; à gauche, le toit est solide et la mauvaise odeur ne sort jamais. Le café est meilleur dans l'une; on contemple dans l'autre les favoris de M. Ristitch, pendu au mur, derrière une toile de gaze qui le protège des mouches. Si l'une est plus moderne,

l'autre est plus pittoresque. Lequel est préférable, de la demi-civilisation ou de la sauvagerie complète? Vaut-il mieux trouver des insectes dans son lit ou n'avoir pas de lit du tout? Vraiment, je suis effrayé des problèmes que soulève une telle comparaison. C'est remettre en question tout le progrès, toute l'influence civilisatrice du meuble de Vienne. Pour moi, mon choix est fait depuis longtemps. Les faiseurs de parallèles affectent une impartialité hypocrite; mais ils ont toujours une préférence secrète pour César ou pour Alexandre, et donnent un petit coup de pouce à l'un des plateaux de la balance. J'aime mieux avouer tout de suite mon faible pour le vieux Han, avec ses murs non crépis, son aire de terre battue, sa négligence grandiose, et son énorme toit mal joint, dans lequel le vent chante toute la journée. On y vit pêle-mêle avec les animaux, mais je préfère le parfum de l'étable à celui de mes contemporains. Le Han est simple et grand comme la Bible. Il n'a pas changé depuis la naissance du Sauveur. Il ressemble toujours au vieux noël populaire :

Le bœuf dormait, l'âne les réchauffait...
Joseph veillait;
Sans mèche et sans chandelle, en son simple appareil,
Jésus brillait comme un soleil.

Mais je reconnais volontiers que c'est affaire de goût, et qu'on n'a pas tort, en général, d'établir des cloisons entre les bêtes et les gens. Certainement, un économiste donnerait la préférence à la Mehana. Moi-même, si j'avais l'honneur d'être ministre d'état en Serbie, je serais aux petits soins pour messieurs les hôteliers et je les nommerais dans mes discours les pionniers de la civilisation. Je me réserverais seulement le droit de ne pas dormir chez eux.

III.

Maintenant, nous volons d'un trait sur les cimes, comme cela se passait du temps des *Mille et une nuits*. Un aimable génie vous versait sur les yeux du jus de pavot, et l'on se réveillait à quelques centaines de lieues de sa chambre à coucher. Donc vous êtes assis au sommet d'une grosse montagne chauve, où pendent par-ci par-là quelques lambeaux de forêts. C'est le *suvo Rudiste*, la croupe la plus élevée des monts Copaonic, sur les limites de la Serbie et du Sandjak de Novi-Bazar. Autour de vous, pas un pouce d'ombre, si ce n'est celle du poteau qui marque le point culminant. Le soleil vous brûle dans l'air trop pur; mais de temps en temps, une grande brise arrive des extrémités de l'horizon, comme si la nature, n'en pouvant plus, se donnait un coup d'éventail; et

cette brise d'une saveur subtile mêle l'arome des petites fleurs sauvages, les émanations résineuses des sapins, à de lointaines senteurs de mer. Quand elle passe, tout semble sourire, le ciel transparent dans lequel flottent quelques nuages roses, et l'herbe frissonnante des pâturages ; la grosse montagne tressaille de joie jusque dans ses sources les plus intimes. Sur votre tête, des éperviers se poursuivent en poussant des cris très doux. Tantôt ils plongent avec aisance dans l'abîme, et semblent imiter les sinuosités de la terre, tantôt ils planent à des hauteurs vertigineuses, et se demandent ce que vous faites là, vous qui n'avez pas d'ailes. Le fait est qu'au point de vue des oiseaux, nous devons être souverainement ridicules, une fois perchés sur une cime péniblement escaladée avec nos deux pattes, et aussi fiers de cet exploit que si nous avions créé le sol où nos pas se traînent péniblement.

Pour un instant, vous avez vraiment des sensations de créateur en contemplant le monde à vos pieds ; il semble que la Providence vous admette en la chambre de ses divins conseils et vous explique la structure de son univers. Autour du dôme que vous occupez, défilent à perte de vue, tournent et chevauchent les cimes bleues d'autres montagnes, affectant les formes les plus bizarres, dents de scie, cônes tronqués, tours penchantes, pyramides dont la pointe verse d'un côté, bosses de chameau entre lesquelles des champs aux teintes claires et des villages tout entiers semblent vaciller comme une charge trop lourde ; enfin un chaos ordonné, si l'on peut accoupler ces deux termes, car la lumière le baigne, le caresse, l'étreint, adoucit les angles, enveloppe d'une gaze d'or et d'azur toutes ces formes brutales. Notre vieux globe porte ici la trace d'une forte convulsion ; mais on dirait que le ciel cherche à réparer les sottises de la terre, verse le baume de sa rosée dans ces blessures encore béantes et revêt de ses nuances les plus délicates les lourds caprices du monstre. C'est Titania couronnant de fleurs la tête de l'âne. La pièce de Shakspeare n'est peut-être qu'un mythe solaire.

Ce qui vous frappe le plus, dans votre nouvelle position de créateur-adjoint, c'est l'insignifiance de vos semblables dans le tableau. M. Perrichon avait déjà fait cette remarque ; mais l'expérience personnelle lui donne toujours du prix. Quoi ! ce sillon bleuâtre entre deux montagnes, c'est la vallée de l'Ibar, si fameuse dans les annales des Serbes? Ce léger pli violet à l'horizon, c'est l'énorme Dormitor, sentinelle du Montenegro? Ce pâté de terre jaune, que quelque marmot géant semble avoir taillé avec sa pelle, c'est le Sandjak de Novi-Bazar? Mon Dieu ! que tout cela est petit ! L'histoire finit à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Tant de révolutions qui ont roulé leur flot trouble dans le creux des val-

lées ont à peine dérangé un caillou sur le sommet des monts. Le ciel et la terre continuaient l'entretien commencé cinq ou six mille ans plus tôt, sans se mettre en peine de notre bourdonnement d'insectes. Pendant qu'un empire s'écroulait, leur grande affaire était de redresser un profil de montagne. L'indifférence de la nature atteint les proportions du mépris, quand nous essayons de la parquer dans nos frontières. Nous sommes précisément ici au point de croisement de plusieurs de ces lignes idéales, aussi fantasquement tracées que les découpures d'un jeu de patience. Les bornes de l'empire ottoman, à quelques pas de nous, coupent en deux le manteau royal du Copaonic ; et la fin de cette chaîne, qu'on voit là-bas, c'est déjà la Montagne Noire. Il semble qu'avec une bonne paire d'ailes, on l'atteindrait en vingt-cinq minutes. Les hommes n'ont qu'une excuse pour avoir ainsi gâté le domaine qui leur était dévolu : c'est que la nature ne leur a pas donné d'indications assez précises. Le texte était obscur, le commentaire humain s'en est ressenti.

Pour déchiffrer ce texte, il ne suffit pas de dominer l'espace, il faudrait presque remonter à l'origine des choses. Dans ce cas-là, les anciens imaginaient une fable : aujourd'hui, nous faisons une hypothèse géologique, ce qui revient au même, bien que ce soit moins amusant. Voici donc ce qu'un géologue m'a conté.

Il y a des milliers d'années, lorsque notre Europe encore mal formée cherchait son assiette, et que, semblable à quelque gigantesque mastodonte, elle se retournait lourdement sur son lit de marécages, la presqu'île, qui fut baptisée plus tard du nom turc de Balkans, était encore une île, et la montagne que nous foulons en occupait le centre. Cette île fut une des premières à prendre tournure de terre ferme. Il est même probable qu'elle connut de bonne heure l'espèce humaine, qui devait plus tard lui causer tant de désagrémens. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne devînt, en pleine Méditerranée, l'embryon d'une Angleterre, ce qui eût changé totalement le cours de l'histoire. Peut-être que les Grecs, enfermés dans cette autre Atlantide, eussent terminé leurs querelles et fondé la liberté parlementaire. Dans tous les cas, la terre balkanique, n'ayant point été si souvent envahie, ne ferait pas aujourd'hui le désespoir des congrès.

Mais au cours de sa croissance, il lui arriva un accident irrémédiable, fréquent chez les enfans des hommes que leur nourrice laisse tomber dans le feu. Tous les appareils orthopédiques inventés par les médecins politiques n'y peuvent rien changer. Elle est restée contrefaite, et, d'île tout entière, elle est devenue presqu'île, à peu près comme un chef-lieu qui passerait au rang de

sous-préfecture. Un beau jour donc, elle éprouva des craquemens sourds qui la désarticulaient dans tous les sens. Elle se mit à osciller comme un navire énorme soulevé par la tempête; effectivement, une tempête de fer et de feu, sortie des entrailles du globe, poussait sur elle toute une houle de montagnes. Les malheureux humains, s'il s'en trouvait déjà dans les cavernes, ont vu monter dans l'air embrasé le profil des Alpes Dinariques; ou plutôt, je suppose qu'ils n'ont point eu le temps de réfléchir sur les métamorphoses de la nature, et qu'ils ont été broyés net, tandis que les rochers se tordaient dans la fournaise, et que le sol de l'île ancienne s'effondrait avec fracas. En même temps la poussée souterraine soulevait dans l'air des morceaux entiers de plaines; les fleuves de même famille, séparés violemment dès le berceau, recevaient de nouvelles pentes et les siècles futurs de nouvelles destinées.

Justement voici que le soleil s'abaisse à l'horizon. Dans l'air surchauffé, vous diriez la gueule d'un four immense, qui jette une lueur de forge sur les crêtes, tandis que les contreforts des montagnes s'enfoncent dans l'ombre pareille à de l'acier refroidi. La terre, tout à l'heure impalpable, prend un air sombre et menaçant. Telle elle devait être, lorsque cet océan de porphyre, de granit et de serpentine s'arrêta pour la première fois, figé dans sa fureur; et que la presqu'île tout entière, épuisée, haletante, soulevée encore de sanglots convulsifs, s'endormit d'un sommeil pesant, traversé par des visions sinistres.

Le réveil dut être pénible, lorsque d'autres races d'hommes ouvrirent les yeux à la lumière, et que la péninsule prit conscience de sa nouvelle forme. Tout était sens dessus dessous dans son ménage. Les rivières étaient affolées : ne sachant quel chemin prendre, elles tournaient longtemps sur elles-mêmes, et se heurtaient partout à des obstacles imprévus. Telle qui cheminait gaîment vers l'Adriatique était forcée de rebrousser vers le nord et d'aller porter le tribut de ses eaux dans le Danube. Telle autre, au contraire, qui aurait eu de l'inclination pour le Danube, était rejetée vers l'Adriatique ou vers l'Archipel. Il y en eut de patientes, qui limèrent lentement le roc de leur prison et se frayèrent un passage souterrain. Il y en eut de rageuses, qui procédèrent par bonds vertigineux. Mais le comble de l'humiliation, pour une île déchue, c'est d'être coupée de la mer. Or jamais prisonnier enfermé sous de triples verrous n'a été aussi bien sevré de grand air et de liberté, que l'intérieur de la péninsule ne l'est du contact des mers par une triple enceinte de granit. Je dirai même que cet emprisonnement réagit d'une manière fâcheuse sur sa santé. Tout au moins lui doit-elle ce

qu'on nomme un tempérament continental, c'est-à-dire qu'on y gèle en hiver et qu'on y cuit en été. Chacun avouera qu'il est contrariant, lorsqu'on habite entre l'Adriatique et la mer Égée, de ne connaître ni les brises rafraîchissantes, ni les tièdes haleines de ces flots bleus qui ont bercé le monde antique, ni le parfum des orangers, ni les chansons des matelots. Tout cela meurt dans l'air à quelques pas du rivage, ou s'éparpille en soupirs affaiblis.

Elle est en effet bien rude, cette barrière de roc qui s'élève entre l'intérieur et la douce Dalmatie. On l'aperçoit à peine d'ici, mais nous pouvons donner un nouveau coup d'aile et la franchir à vol d'oiseau. Ce ne sont que murailles à pic, longs et sévères défilés, promontoires déchiquetés, avalanches de pierres croulantes, blocs cyclopéens semés d'ajoncs et de genévriers. Tout y est brûlé, gris, à peine coloré par les mousses aux reflets de bronze. Quelques maigres troupeaux y cherchent une maigre pâture, sous la garde de bergers aussi noirs que le sol, et qui se tiennent debout parmi les éboulemens comme des statues calcinées. Telles sont les crêtes qui séparent les verdures sombres de Bosnie des verdures claires du littoral, le pays des sapins et des hêtres, du pays des oliviers. Véritablement je me ferais conscience de séjourner sur ce sol ingrat. La lumière verticale de midi nous aveuglerait. La beauté enchanteresse du climat ferait encore ressortir cette morne désolation. La nature nous paraîtrait tantôt cruellement ironique, tantôt inutilement prodigue, lorsqu'elle verse à pleines mains ses rayons les plus vivifians, ses caresses les plus persuasives sur des tas de cailloux, et qu'elle embrasse dans une vaine étreinte un sol qui ne peut pas fleurir. Peut-être même douterions-nous de la Providence, si nous ne savions que ses voies sont impénétrables; qu'il lui plaît de varier la forme des êtres, de communiquer aux uns toute l'énergie d'un système simple et logique, et de placer au contraire la force des autres dans une complication qui les rend capables d'une très longue résistance.

Tout le monde connaît l'histoire de l'homme qui avait perdu son ombre. Ce malheureux était réellement digne de pitié. Privé de cette compagne fidèle, il doutait de sa propre existence. Mais quel cauchemar si l'un de nous perdait son centre de gravité! Je ne parle pas d'un simple dérangement d'équilibre : cela est trop commun; mais de l'impossibilité où nous serions tout à coup de régler nos mouvemens selon les saines lois de la pesanteur. Il existe, en médecine, une maladie de ce genre qu'on nomme ataxie. Vos membres ne vous obéissent plus : chacun d'eux se gouverne à sa guise. Ils cèdent à des impulsions dont l'origine vous échappe. Vous ordonnez à votre jambe d'aller à droite : elle se précipite à gauche. Vous vou-

lez porter votre main à vos lèvres et vous constatez avec désespoir qu'elle gratte votre oreille. Ce mal est horrible. J'ai connu un pauvre homme qui en était affligé : il était tombé dans l'humeur la plus sombre et tâchait de se consoler en écrivant des contes dans le goût d'Edgar Poë, quand il pouvait saisir au vol l'usage de son poignet. On le voyait toujours occupé à guetter ses membres épars pour les ramener au bercail. La nuit, il s'éveillait en sursaut, et s'écriait : « Mon Dieu, rendez-moi un centre! Soumettez mes énergies à une résultante! Faites que je me meuve selon le parallélogramme de mes forces! Prenez en compassion un infortuné centrifuge! »

Le souvenir de ce supplice dantesque me poursuit lorsque j'étudie la structure de la péninsule des Balkans. Elle a consumé des siècles à se chercher un centre et ne l'a jamais rencontré. La merveilleuse position de Constantinople n'a pu réparer ce vice originel. Byzance était à l'abri derrière son labyrinthe de montagnes. Mais la péninsule perdait en consistance ce que la ville impériale gagnait en sécurité. La longévité de l'empire, en-deçà du grand mur d'Anastase, n'eut d'égale que l'instabilité de tout établissement au-delà. Par la fatalité du terrain, Constantinople ne sera jamais la reine paisible d'un état limité. Elle doit être la capitale d'un monde, ou n'être pas.

La péninsule n'a pas été plus heureuse quand elle a essayé de se détacher du Bosphore et de déplacer son axe. Tous les petits états qu'elle a enfantés jadis souffraient de la même maladie que leur mère, et ses fils plus modernes n'en sont pas complètement guéris. Nulle part, au moyen âge, on n'a fait une telle débauche de capitales. Un jour, le centre de la Bulgarie est à Tirnovo; le lendemain, on le rencontre à cent lieues de là, sur les bords du lac d'Ochride et dans le voisinage de la Thessalie. Les anciens rois serbes usèrent leur vie à poursuivre une assiette territoriale qui se dérobait toujours. Il n'est si méchante bourgade de la vieille Serbie qui ne se vante de posséder leurs os et d'avoir été le pivot de leur politique. A Ipek, à Prizrend, à Uskup, à Novi-Bazar, partout on les suit comme à la trace. Ces continuels voyages devaient être fatigans pour la cour; ils ne le sont guère moins pour l'historien. Quand il croit atteindre le terme et se cantonner dans des limites bien définies, voilà tout à coup sa dynastie qui lui échappe. Il s'arrache les cheveux, se lance à sa poursuite et ne retrouve le fil de son récit que sur les bords du Danube, dans les châteaux du despote Brankovitch.

De nos jours, les mêmes tâtonnemens recommencent. La Serbie hésite entre trois capitales : Kragoujevatz, Belgrade et Nisch ; elle en convoite peut-être une quatrième, plus voisine de son berceau.

Chacune a des titres à faire valoir, aucune ne domine toute la contrée. L'une est une agréable ville de province; la seconde, une vieille forteresse glorieuse; la troisième, un carrefour de l'Orient. Toutes les trois sont des petits centres qui n'ont presque rien de commun, ni le sol, ni les souvenirs historiques, et qui se suffiraient parfaitement à eux-mêmes s'il survenait une nouvelle dislocation. Les diplomates, à leur tour, sont très embarrassés lorsqu'il s'agit de trouver un moule pour les nouveaux états. L'incohérence de ces constructions hâtives ne leur est pas uniquement imputable. Ils sont forcés de bâtir avec des pièces rapportées. Nulle part, la nature et l'histoire ne leur ont préparé ces matériaux solides sur lesquels les autres peuples ont travaillé. Leurs fouilles les plus consciencieuses ne peuvent découvrir, sous les herbes parasites et sous les ronces, aucun fondement comparable à ces larges assises qui supportent aujourd'hui l'Italie restaurée. Quand ils ont fait la Bulgarie, il y avait de bonnes raisons pour l'étendre jusqu'à la mer Égée, de non moins bonnes pour s'arrêter aux Balkans. Le choix d'une capitale dut leur donner des insomnies. Celui de Sofia, sur un plateau aride, à l'extrémité du territoire, semble un défi au sens commun. Mais, probablement, tout autre choix eût soulevé des objections, car le défaut ne gît pas seulement dans la légèreté des hommes ou dans leurs rivalités mesquines : il est à la racine des choses; il tient à la conformation du pays.

Faut-il rappeler les contrastes dont la péninsule foisonne et que cette conformation a sinon créés, du moins perpétués? N'est-il pas frappant que toutes les formes sociales y soient représentées chacune sur le terrain qui lui est le plus favorable, comme on voit au Mexique la flore et la faune varier d'étape en étape et selon l'altitude? Les montagnes de l'Albanie, d'un accès si pénible, n'étaient-elles pas prédestinées à devenir le dernier refuge, en Europe, de la vie sauvage des clans? Ces rameaux des Alpes Dinariques, qui enferment et isolent les vallées de la Bosnie, ne sont-ils point à la fois le meilleur des remparts pour une noblesse pauvre, bornée, tyrannique et le plus merveilleux conservatoire de fanatisme? Cette simple barrière a jeté une division si profonde entre deux peuples de même sang, qu'aujourd'hui encore le cours de la Drina, frontière des Serbes et des Bosniaques, sépare l'extrême démocratie de l'extrême féodalité. On pourrait dire, en changeant un peu le mot de Pascal : plaisant principe qu'une rivière borne. Mais le contraste est peut-être encore plus saisissant lorsqu'on passe de Bosnie ou d'Herzégovine en Dalmatie et qu'à deux pas de ces barbares on voit refleurir, pendant plus de mille ans, la vie active et libre de la cité antique, resserrée entre la montagne et la mer.

Ainsi chaque province de la péninsule n'a cessé de vivre d'une vie propre et de suivre sa pente indépendamment de la province voisine. Les seuls points de ralliement sont des plateaux assez pauvres et des nœuds de montagnes. Réfugiés sur ces hauteurs, quelques princes essayèrent d'en faire le centre d'un empire et de dominer les fleuves qui en descendaient. Mais cette unité imparfaite ne pouvait convenir qu'à des temps rudes et guerriers, lorsque la montagne servait de forteresse. Elle s'est effondrée au premier choc des Turcs, comme l'appareil pesant d'une armée féodale en face d'une tactique perfectionnée. La civilisation restait confinée sur les côtes. Pareille à l'Adriatique elle-même, qui se soulève un instant, puis retombe et ne déplace que lentement ses bornes, cette civilisation bienfaisante a baigné le pied des Alpes Dinariques, mais elle n'a pu pénétrer plus avant; tandis que les vallées intérieures, soigneusement fermées contre les bouffées marines qui leur auraient apporté les souvenirs de la Grèce et les parfums de l'Italie, étaient mal protégées du côté du Nord, et, par conséquent, livrées à toutes les invasions.

En considérant la physionomie d'une contrée que son système de montagnes disloque ou rejette vers l'Orient; que son réseau fluvial ouvre aux armées de passage; que sa position intermédiaire entre l'Europe et l'Asie fait l'objet d'un éternel conflit, on aurait pu prévoir son orageuse carrière. Elle a reçu du ciel les plus beaux dons: des fleuves admirables et nombreux, des côtes d'une découpure infinie, des vallées fertiles, des forêts, des pâturages, un climat changeant, mais sain et varié, la plus belle lumière du monde; il lui manque une qualité sans laquelle toutes les autres risquent d'être stériles: l'équilibre. Elle n'a point un territoire nettement circonscrit, capable de devenir l'assiette d'une seule et même nation. Ce défaut était peu sensible dans l'antiquité, lorsque la vie des peuples tenait tout entière entre les murs de quelques cités, quand un grand empire militaire se contentait d'occuper les points stratégiques. Il est devenu grave depuis que les peuples modernes ont fait de la consistance territoriale la base même de la patrie. La péninsule des Balkans ressemble à ces princesses des contes de fées, pourvues de toutes les grâces, mais sur lesquelles une malédiction secrète pèse dès leur berceau.

Il reste à savoir si les races qu'elle nourrit sont assez fortes et assez homogènes pour vaincre leur destinée.

***.

UN

HUMORISTE ALLEMAND

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

Étude sur la vie et les œuvres de Jean-Paul-Frédéric Richter, par J. Firmery.

« Un Iroquois, un original qui semble tombé de la lune, bon diable d'ailleurs et le plus excellent cœur du monde, mais ne voulant ou ne sachant rien voir avec l'organe dont se servent les autres hommes : » c'est ainsi que Schiller, dans sa correspondance avec Goethe, définissait Jean-Paul. Et Goethe, à son tour, écrivait : « J'apprends avec plaisir que le monstre nouveau ne vous est pas tout à fait antipathique... On l'estime trop bas ou trop haut... Son sincère amour de la vérité, l'intérêt bienveillant qu'il porte au bonheur de l'espèce humaine, m'ont disposé en sa faveur. C'est dommage que l'isolement où il se plaît l'empêche de purifier son goût, car il y a en lui beaucoup de bon. »

Ce jugement des deux plus grands classiques de l'Allemagne est resté le plus juste et le plus vrai que la critique ait prononcé sur un auteur bizarre, qu'on a ou jeté au rebut trop précipitamment à cause de ses nombreuses et choquantes absurdités, ou loué outre mesure pour quelques inventions heureuses qui, se trouvant mêlées à tant de froides extravagances, tiraient de ce contraste leur

charme principal. D'incontestables beautés d'une part, d'autre part certaines effusions et certaines fantaisies, à la mode durant la jeunesse de ce siècle, qui, après avoir ému, étonné et ravi nos grands-pères, laissent plus indifférente notre sagesse sceptique : voilà ce qui explique l'excès d'enthousiasme dont Jean-Paul a été quelquefois l'objet. Pendant le règne du romantisme, ce qu'on aima surtout chez ce poète épris du mystère, chez cet évocateur d'ombres et de fantômes, conteur non moins fantastique qu'Hoffmann, ce fut l'étrangeté des rêveries, l'abus de l'imagination et de la sensibilité. C'est alors que Mme de Staël traduisait sous ce titre, *un Songe*, le dialogue désespéré du Christ mort et de l'humanité orpheline, que Gérard de Nerval choisissait pour les lecteurs français dans l'œuvre du romancier allemand *l'Éclipse de lune*, poème mystique, *la Nuit du nouvel an d'un malheureux*, rêve attendrissant et moral, et que Philarète Chasles pouvait nourrir l'illusion de trouver des acheteurs pour les deux volumes de sa traduction du *Titan*. C'est alors aussi que Carlyle égalait ou même préférait Jean-Paul à Shakspeare, à Milton et à Ézéchiel, pour son pouvoir de sonder, d'animer, de peupler « les abîmes sans fond du monde invisible, » pendant que Victor Hugo, ne voulant pas être en reste d'hyperbole et probablement trompé par le titre du roman que Philarète Chasles venait de traduire, comparait l'auteur du *Titan*... à Eschyle!

Aujourd'hui, c'est un autre aspect du talent de Jean-Paul que la critique, s'orientant d'instinct d'après les goûts nouveaux du monde, s'applique plus particulièrement à nous faire voir et apprécier. Peu touchée par les choses romanesques, sentimentales ou fantastiques, auxquelles on était trop uniquement sensible autrefois, elle recherche plutôt ce qu'il peut y avoir de réalité fidèlement peinte et d'inventions plaisantes dans les œuvres d'un écrivain qui, en étant le plus idéaliste et le plus vaporeux des poètes en prose, a été aussi ou voulu être un moraliste et un comique. Laissant, en un mot, le romantique dans l'ombre, c'est désormais l'*humoriste* que la critique étudie le plus volontiers, ce sont les élémens d'une définition de l'*humour* qu'elle rassemble avec curiosité dans ses écrits divers, et il lui est devenu plus facile, depuis qu'elle envisage chez Jean-Paul des qualités moins ambitieuses, de le juger avec cette modération dont Goethe nous a donné le conseil et l'exemple. Le mérite original du récent ouvrage de M. Firmery, c'est de nous raconter la vie de Jean-Paul et de nous expliquer son œuvre avec une simplicité qui repose des dithyrambes précédens, tracés d'une plume frémissante comme si l'émule d'Ezéchiel avait communiqué sa fièvre à ses admirateurs. Très substantielle et très complète, l'étude du jeune professeur français a été jugée, même en Allemagne, « capitale, » sinon « dé-

finitive. » Il n'y a rien de définitif en critique littéraire, puisque les hommes et les goûts se renouvellent. Le seul regret que puisse nous laisser un livre aussi bien fait, c'est qu'il faille un peu trop souvent croire le critique sur sa parole quand il déclare admirable un écrivain sur lequel il fait d'ailleurs toutes les réserves qui sont à faire. Il a été économe de citations, et c'était pourtant le cas de les prodiguer, puisque Jean-Paul, absolument illisible de suite, n'a de valeur que par fragmens, et ne peut ainsi que gagner à être mis en pièces et servi en détail, loin d'y perdre la moindre chose. Mais, d'un autre côté, comment blâmer M. Firmery d'avoir craint de trahir son auteur en le traduisant, lorsqu'on se rappelle que Jean-Paul lui-même a exprimé avec la dernière force l'impossibilité où nous sommes de le citer dans notre langue : « Si je veux prendre mes ouvrages en aversion, je n'ai qu'à me les figurer traduits en français ? »

I.

La vie de Jean-Paul-Frédéric Richter est si vide d'événemens extérieurs, si complètement étrangère aux grands faits généraux de l'histoire de son temps, qu'on pourrait l'esquisser tout entière en trois lignes; mais d'une vie de ce genre, ce ne sont point les contours, c'est le développement intime qui seul offre quelque intérêt.

Il naquit en 1763 à Wunsiedel, village du nord de la Bavière, où son père était pasteur. Doué par la nature d'un goût inné pour les livres, pour tout ce qui s'écrit et s'imprime, et du reste n'ayant point d'autres distractions dans sa solitude, il passa le meilleur de son adolescence à lire d'abord les ouvrages de théologie et de philosophie dont se composait la bibliothèque paternelle, puis, pêle-mêle, tous les auteurs qu'il put emprunter en quelque genre que ce fût, prenant, prenant des notes et découpant pour cet usage les feuilles restées blanches dans les sermons du ministre. Il était, de naissance, un

> ... de ces rats qui, les livres rongeants,
> Se font savans jusques aux dents,

et il prit tant de notes toute sa vie, il accrut si régulièrement et si continuellement ce monceau de richesses partout ramassées, qu'à l'âge de dix-sept ans il se voyait déjà à la tête de douze énormes volumes d'extraits. A l'université de Leipzig, où il fut reçu, après la mort de son père, comme étudiant gratuit, muni d'un certificat

de pauvreté, il sentit le pressant aiguillon des besoins matériels : naturellement alors la plume s'offrit à lui comme le seul gagne-pain concevable pour une imagination qui ne voyait dans le monde que des écrivains, des livres et des lecteurs. Il consulta donc ses cahiers d'extraits, et comme les satires étaient le genre littéraire à la mode et qu'il faut avoir de l'esprit pour faire des satires, il résolut d'être spirituel. Jusque-là, dans des exercices écrits pour son usage, *Uebungen im Denken, Tagebuch meiner Arbeiten*, il s'était montré étonnamment sage, froid et sec, condamnant même en termes exprès le langage figuré, comme contraire au sérieux de la pensée. Soudain, sans transition, les *Procès groënlandais* (1783) inaugurent cette orgie d'images, cette danse effrénée de sons et de couleurs, ce capharnaüm de rapprochemens baroques et saugrenus qui caractérise le style du fameux humoriste. C'est que ce brave Allemand avait tout à coup jugé utile d'avoir des métaphores et de l'esprit, et que ni une volonté énergique ni des notes prises dans les écrivains *witzig* et *bilderreich*, Sénèque, Ovide, Rabelais, Montaigne, Swift, Pope, Young, Sterne, Voltaire, Rousseau, Lessing, etc., ne lui manquaient pour remplir ce programme à la sueur de son front.

Les *Procès groënlandais* sont d'ailleurs une satire mortellement ennuyeuse, d'une excessive généralité, telle qu'on pouvait l'attendre d'un jeune homme qui n'avait sur toute chose que des idées vagues et ne connaissait rien du monde réel. Cet ouvrage trouva un éditeur, mais non point des acheteurs; nullement découragé par ce premier échec, le vaillant plumitif sentit la nécessité de faire des miracles pour se réconcilier les libraires désormais sur leurs gardes. En attendant, à bout de ressources, il se réfugia auprès de sa mère, elle-même fort malheureuse, et là il connut la misère, la misère en famille, une misère telle qu'un fils de la pauvre Mme Richter se suicida pour débarrasser, disait-il, le ménage d'une bouche inutile. Ce qui sauva Jean-Paul dans cette crise, ce fut d'abord la force, la santé d'un tempérament optimiste, continuant à être bon et gai en dépit de tout; et puis ce fut aussi l'imperturbable foi qu'il avait dans sa mission d'écrivain, l'enthousiasme d'auteur qui lui faisait chérir ses projets de livres plus que ses frères, plus que sa mère elle-même, et considérer comme autant de thèmes littéraires les expériences les plus douloureuses de la vie. Dans l'unique chambre qui sert à la fois de cuisine, de dortoir, d'atelier à tout faire, pendant que Mme Richter balaie, fait la lessive, file au rouet le jour et la nuit pour pouvoir acheter des souliers à ses enfans, Jean-Paul, assis à sa table de travail, continue à prendre des notes et recueille

en même temps des impressions profondes, dont le vivant souvenir fera plus tard de ses romans de ***Siebenkäs*** et de ***Quintus Fixlein*** les meilleurs et les moins factices de ses ouvrages.

Trois bonnes âmes, un pasteur, un fermier et un maître de forges, compatissant à la triste situation de la famille Richter, offrirent à Jean-Paul de diriger l'éducation de leurs enfans. Il accepta, voyant dans cette façon de gagner sa vie un emploi conciliable avec le seul objet de l'existence telle qu'il la rêvait, lire, écrire, compiler, et il fut bien le pédagogue le plus paradoxal, le plus extraordinaire de tous ceux qui ont jamais conçu l'instruction et l'éducation de l'homme comme une affaire purement « livresque. » L'objet de la pédagogie étant à ses yeux de former des écrivains, et des écrivains spirituels (***Bildung zum Witz***), sa méthode pour atteindre ce but consistait premièrement à faire copier à ses élèves de longues pages empruntées aux auteurs les plus divers, secondement à leur montrer comment on oppose et comment on rapproche les choses sans analogie naturelle contenues dans ces extraits disparates, afin de faire jaillir, du choc d'élémens hétérogènes, l'étincelle de l'esprit. « J'accoutumai mes élèves à saisir et à comprendre les ressemblances empruntées aux sciences les plus éloignées et à en découvrir par eux-mêmes. » En deux mots, l'*antithèse* et la *comparaison* composaient tout l'enseignement du jeune précepteur. Il faisait apprendre par cœur aux enfans des jeux de mots, des épigrammes, des anecdotes spirituelles, et tous les jours certaines heures réglées étaient consacrées méthodiquement à la production spontanée des traits d'esprit. Un cahier rouge, tenu par le maître, enregistrait avec honneur les meilleurs mots des élèves. « L'homme est un fruit à noyaux, dit un jour le petit Fritz, puisqu'à l'intérieur il a des os. » — « La marche est une chute perpétuelle, » remarqua le petit Émile. ***L'Anthologie des bons mots de mes élèves*** mentionne encore ceux-ci : « L'homme est attiré par les métaux comme l'électricité. » — « Le miroir est l'écho de la vue. » — « Quatre choses imitent l'homme : l'écho, l'ombre, le miroir et le singe. » Un autre prodige noté au cahier d'honneur avec admiration, c'est la masse de copie fournie par les apprentis écrivains : cent vingt pages en huit jours de la main de Léon, quatre-vingt-seize pages en six jours de celle de George, et le 12 mai, date mémorable, on voit Charles remettre à son professeur émerveillé cinq cent quarante pages d'analyses et d'extraits !

Les études personnelles de Jean-Paul pouvaient très bien marcher de front avec la pédagogie ainsi entendue ; le maître prêchait d'exemple en même temps que de doctrine. Il avait un recueil de ***Pensées***, un recueil d'***Ironies*** qui remplissait vingt cahiers en 1787, un recueil d'***Inventions satiriques*** qui en comptait quatorze, un re-

cueil de *Folies*, un recueil d'*Esprit* (*Witzsammlung*), un encore de *Préparation à l'esprit* (*Anleitung zum Witz*), etc. Dans d'autres volumes, il avait fait collection de noms bizarres, de sons étranges, ou simplement de synonymes pour varier son style. Le *Dictionnaire auxiliaire* avait, pour exprimer l'idée de *détérioration*, cent quatre-vingt-quatre termes ; pour celle de *mort*, plus de deux cents. Il fallait souvent revoir ces *collectanea*, les comparer, les combiner. L'humoriste, pour ne pas perdre de temps, s'était tracé une méthode rigoureuse, à laquelle il resta constamment fidèle : « La première semaine, lis le cahier *Laune*; la deuxième, *Ironie*; la troisième, *Allemand*; la quatrième, *Esprit*. — Une once de café, le matin. — A la suite de chaque cahier d'extraits, mets une table des matières d'après les différentes sciences ; par exemple, *histoire naturelle*, etc. — En mangeant, lis les extraits. — Avant de sortir, lis *Satire, Esprit...* »

Professeur, Jean-Paul, en un sens, l'était essentiellement, puisque jamais écrivain n'agit moins par impulsion naturelle et plus par doctrine et par système ; seulement il n'enseignait qu'une chose : sa propre façon d'être spirituel, — ou absurde. Jusque dans ses lettres familières, la préoccupation d'enseigner le poursuit; il donne des préceptes de style à ses correspondans ; lui-même, il ne leur dissimule pas que, s'il leur écrit d'aussi longues lettres, c'est parce qu'il espère trouver, dans la liberté du style épistolaire, des jeux de mots, des métaphores et des rapprochemens qu'il pourra utiliser dans ses livres. Aussi tient-il une comptabilité réglée de toutes ses plus petites productions. Il n'est pas homme à rien perdre ; il recopie mot pour mot ses épîtres soignées; si, pressé par le temps, il se voit obligé d'envoyer en hâte quelque billet, il prie son correspondant de le lui renvoyer après qu'il l'aura lu. Ses lettres sont donc, elles aussi, des exercices d'esprit et de la copie, comme les bons mots du petit Fritz et comme les longs extraits du jeune Charles.

En 1789, Jean-Paul publia une nouvelle satire, le *Choix tiré des papiers du diable*, qui trouva, je ne sais comment, un éditeur. Personne ne put lire ce second exercice de style et d'esprit, aussi dépourvu de suite, de substance réelle et de sens que les *Procès groënlandais*, et dont un ami de l'auteur lui écrivait qu'il aurait besoin de le relire quatre cents fois pour le comprendre. Ne possédant toujours que l'instruction tirée des livres, continuant à tout ignorer du monde, ce scribe inoffensif, atteint de folie douce, ne parvient ni à mordre, ni à piquer, et faisant, comme d'usage, une théorie de son impuissance même, il donne de la satire cette définition très nouvelle : « une simple grimace métaphorique. » Dans quelques-unes des productions ultérieures de Jean-Paul nous fini-

rons par découvrir un peu de fond solide; jusqu'ici il n'a encore trouvé que des formes vides, dans lesquelles, Dieu aidant, il fera plus tard entrer quelque chose. C'est le moment de tenter une description de ce style, qu'on a appelé « inimitable » et « unique, » sans doute parce qu'il ne s'est rencontré personne d'assez laborieusement absurde pour en appliquer toutes les recettes; car ce qui est artificiel à ce point est en soi très susceptible d'imitation.

Comme pour tous ceux qui sont des *stylistes*, c'est-à-dire plus et moins que des écrivains, la grande affaire pour Jean-Paul n'est pas de donner à ses pensées leur expression adéquate, mais de détourner vers les mots, par la disproportion étudiée du fond et de la forme, l'attention du lecteur qui d'elle-même se porte vers les choses. Seulement il y a des degrés dans la violence qu'on peut exercer sur notre attention. La plupart des acrobates du style se contentent, pour qu'on les regarde, de prendre des poses ou bien de faire des mines et des grâces, et quelquefois ils descendent de la corde roide, parlent tout uniment et disent : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit. » Jean-Paul, pour que nous l'écoutions, fait un vacarme de tous les diables, nous tire dans les oreilles, dans les yeux, des fusées, des pétards qui nous assourdissent, nous aveuglent, nous font voir trente-six chandelles, et il se croirait déshonoré s'il disait la moindre chose simplement. Il appelle les lunettes « les béquilles de la vue; » la grêle, « les balles de fusil de l'atmosphère qui fait feu. » Veut-il dire d'un poète qu'il unit la grossièreté à la délicatesse, il s'écrie : « Sur la même langue s'embrassaient le chant du séraphin et les plaisanteries du cabaretier. » Boire délie la langue que manger enraye; cela se dit dans la langue de Jean-Paul : « Les vins sont la synovie de la langue, la nourriture en est le sabot. » Même dans les notes qu'il donne à ses élèves il s'évertue à être ingénieux : « Léon et George ont fait pousser dans la serre chaude de leur chambre toute une orangerie de fruits. » — « Faisons assavoir par les présentes que le nommé Charles a déposé chez le soussigné vingt-quatre pages de dissertation sortant de sa manufacture. » — Une petite fille, à qui il apprenait aussi l'esprit comme aux garçons, avait fait, en mangeant, des taches sur sa robe : « L'enfant a sur sa robe quelques taches de plus que la lune; fasse le ciel qu'elle cesse enfin d'imiter avec cuillères et fourchettes les impressions sur étoffes! »

Le style jugé le pire par une telle rhétorique, c'est précisément le meilleur, celui qui présente un miroir à la nature, rend les objets avec le plus de fidélité et se ressent le moins des conditions relatives où est placée la personne de l'écrivain. « Point de récit monotone et suivi (*platt*), mais des exclamations,

des remarques philosophiques, des digressions et des discours comiques à la façon de Sterne. » Notre humoriste, qui toujours se contemple lui-même et se regarde écrire, s'interrompt de temps en temps pour s'écrier qu'il entend bien mettre dans ses livres tout ce qui lui passera par la tête, et qu'il serait au désespoir si on pouvait le convaincre d'avoir jamais enchaîné logiquement des faits imaginaires ou réels ayant fait faire un pas à l'intrigue. Comme dans le roman satirique de Rabelais, modèle principal de Jean-Paul, il faut que l'importance de la broderie soit infiniment supérieure à celle de la trame. De là les extrafeuilles (*extrablätter*), hors-d'œuvre intercalés dans le récit et parfois ajoutés après coup, si, en dépit de sa propre poétique, le narrateur s'est laissé entraîner par le courant de la composition. A défaut d'un fragment de quelque étendue, il suffira, pour détruire toute impression d'unité, de siffler un air quelconque ou d'écrire : *hic hæc hoc, hujus, huic, hunc hanc hoc, hoc hac hoc.* Ou bien encore, puisque l'usage et le sens commun veulent que l'on commence un livre par la préface, on pourra la mettre au milieu. Le trente-quatrième chapitre d'un roman de Jean-Paul débute par dix pensées numérotées, que l'auteur appelle « Mes dix persécutions contre le lecteur; » après quoi, il dit : « Le lecteur espère, au bout de ces dix persécutions, entrer à pleines voiles dans le port historique et y rester tranquille à l'abri de mes personnalités : pauvre lecteur ! » L'ingérence de la personne de l'écrivain dans son récit doit être continuelle, et Jean-Paul ne cesse pas de parler de lui-même à tout propos. De puériles fictions viennent gauchement rattacher les romans à leur inventeur : tantôt c'est un conseiller aulique de ses amis qui lui communique des rapports officiels d'après lesquels il feint de raconter une vie, et tantôt c'est un chien qui lui apporte chaque matin le journal des événemens de la veille; trouvaille ingénieuse qui lui permet de substituer aux expressions banales de *chapitre premier, chapitre deuxième,* etc., ces titres originaux : *Première poste aux chiens, seconde poste aux chiens,* etc.

Ces gentillesses et ces sottises, cette invasion effrontée du *moi*, voilà le terme où devait logiquement aboutir, comme Hegel l'observe avec profondeur, la *subjectivité infinie,* principe de l'art romantique, en opposition avec la belle objectivité de l'art grec. L'*humour,* selon ce grand philosophe, est le dernier mot du romantisme, la dissolution de toute forme et la ruine même de l'art. Pour que la ruine soit complète, Jean-Paul raille sa propre personne, montrant ainsi qu'il ne prend rien au sérieux, pas même lui, le centre et le tout de son œuvre. Déjà, dans les *Procès groënlandais,* il s'était moqué des malheureux auteurs que la faim pousse à écrire,

et de cette « misérable descendance de Sterne, » qui préfère l'imitation des Anglais à celle des anciens : à la fois anglomane et famélique, c'était un double soufflet qu'il donnait sur son propre visage. Cette désinvolture d'une folie consciente, *qui ne se gobe pas,* est un trait caractéristique de l'*humour*, et dans tous ses ouvrages Jean-Paul fera voir qu'en considérant l'univers comme rien, il n'a pas l'outrecuidante prétention de s'exempter lui-même du néant universel. Sentimental, il se gausse de la sentimentalité ; théoricien, il tourne en ridicule les faiseurs de théories ; rat de bibliothèque, il se rit de ceux qui, n'ayant appris à connaître le monde que du fond de leur cabinet, apportent dans la vie réelle et dans la société des hommes une sagesse puisée dans la solitude et dans les livres.

Les singularités de la diction de Jean-Paul ont provoqué, de la part de ceux qui ont tenté de les décrire, une grande émulation de couleurs et d'images. Carlyle le compare, pour la diversité des élémens de son style, pour ses métaphores empruntées aux quatre points de l'horizon, à un géant qui jonglerait avec l'eau, l'air, la terre et le feu ; Philarète Chasles, à une forêt vierge, pour ses phrases de trois pages, pour ses mots de trois lignes, pour le chaos de ses obscures ellipses et pour l'inextricable enchevêtrement de ses parenthèses qui enfantent des sous-parenthèses. M. Firmery n'essaie pas de renchérir ici sur le pittoresque de ses devanciers ; il fait mieux : il démonte la machine ; il détaille, une à une, toutes les pièces d'un casse-tête chinois, qui est fort compliqué sans doute, mais n'a rien de mystérieux.

Le procédé essentiel de ce style consiste à entre-choquer dans la même phrase des choses différentes ou contraires. Jean-Paul pédagogue avait inscrit dans son programme d'études l'astronomie et l'anatomie, non pas, bien entendu, pour enseigner à ses élèves l'astronomie et l'anatomie, mais pour enrichir leur vocabulaire d'écrivains humoristes en leur fournissant des métaphores empruntées aux deux domaines « de ce qu'il y a de plus vaste et de ce qu'il y a de plus petit. » Peu importe que les termes de comparaison soient inconnus du lecteur ; au contraire : plus vous ferez d'allusions à ce que personne ne sait, plus vous serez un écrivain original et rare. Il est clair que Jean-Paul n'avait pas passé sa vie à tout lire, tout copier et tout relire dans ses cahiers d'extraits, sans acquérir une érudition très variée. Une ligne égarée d'un scoliaste obscur, une observation botanique de Linné, une expérience de physique tentée par un savant d'Odessa, tout entre dans son magasin d'idées et d'images. C'est pourquoi un savant critique, M. Ernest Lichtenberger, ne peut lire Jean-Paul sans se sentir « humilié de son ignorance, » et sans penser que, « pour un esprit supérieur, sachant toutes choses, saisissant in-

stantanément les rapports les plus compliqués, cette lecture serait un régal exquis. » Les combinaisons les plus cachées, a dit Carlyle, il les pénètre; les plus distantes, il les embrasse d'un regard. Pour briller dans toute leur énigmatique concision, les images ne doivent pas se développer à la façon d'une comparaison logique, montrant successivement la pensée, la figure, et les signes qui rattachent la figure à la pensée; il faut les concentrer (*zusammendrängen*) et faire rentrer la pensée dans la figure, en supprimant les signes de corrélation. Ainsi, on ne dira point : Il l'appela en sifflant, comme on appelle en tirant le cordon d'une sonnette; mais : Il tira, pour l'appeler, le cordon de sonnette du sifflet. On ne dira point : Cette demoiselle se couvrait de son ombrelle, comme le soleil se cache à demi dans le crépuscule; mais : Elle se couvrait à demi, comme le soleil, du crépuscule d'un parasol. L'étranglement de la phrase peut aller jusqu'à supprimer totalement un membre nécessaire, sans lequel elle devient, non-seulement obscure, mais absurde et fausse. Ainsi, rouler le rocher de Sisyphe et chercher la pierre philosophale sont deux emblèmes de tentatives condamnées à échouer; de ces deux emblèmes différens, Jean-Paul n'en fait plus qu'un, et il écrit : Rouler la pierre philosophale de Sisyphe. Je me demande si les étrangetés de la nouvelle école littéraire dite symbolique ou décadente n'auraient pas dans l'étrange rhétorique de Jean-Paul une de leurs origines ? Mais Jean-Paul est plus clair, et il ne contrarie point, en somme, le génie de sa langue, au lieu que les décadens violentent et déshonorent la nôtre. L'allemand, par l'élasticité de ses phrases, par l'hospitalité d'un vocabulaire largement ouvert aux mots composés et aux néologismes, disons tout, par l'absence d'une véritable prose littéraire, offrait aux témérités de Jean-Paul un champ inculte et vague qu'il pouvait bouleverser et ravager sans crime. Il n'a jamais su faire un vers de sa vie, et, pour en faire, ce n'était pas l'imagination qui lui manquait; mais c'était le sens de ce qui est rythmé, mesuré et *fini :* il faut avoir, pour écrire en vers, le goût et le besoin d'une forme déterminée qui faisaient radicalement défaut à Jean-Paul, et dont le contraire, l'*indétermination*, est caractéristique de sa pensée et de son style.

Citons comme spécimen une longue phrase pleine d'images, mais d'images mal cousues, « comme une troupe de souris qui émigrent viennent se pendre à la queue les unes des autres; » phrase mal construite en outre et mal équilibrée, traînante, ennuyeuse, interminable : « Je suis entré dans le saint état du mariage, c'est-à-dire pour parler plus laconiquement, la faim m'a poussé à mordre dans la pomme de Sodome quand j'aurais dû seulement repaître mon esprit de sa belle apparence, et pour récompense j'y ai trouvé de

la poussière, l'œuvre d'une piqûre qu'une guèpe y avait faite dès longtemps, c'est-à-dire la précipitation affamée de mon estomac a détruit l'agréable illusion de mes yeux, et comme un enfant j'ai blessé mon palais curieux avec le vernis brillant d'une poupée qui ne m'avait été donnée que pour en faire un jeu, c'est-à-dire je me suis laissé lier les ailes de l'amour avec les chaînes de l'hymen, ou, pour parler au figuré, une métamorphose à rebours condamne le papillon, cet hôte ailé des fleurs, au destin de la chenille paresseuse qui, tout le long de sa vie, ronge la même feuille; c'est-à-dire, enfin, la fièvre brûlante a été éteinte par cette eau dont elle était si assoiffée. » Les parenthèses : *pour parler plus laconiquement, pour parler au figuré,* venant faire un pied de nez au lecteur pendant que l'insupportable bavard devient de plus en plus prolixe et qu'il ne cesse pas de prodiguer les métaphores, rappelleraient le *gaudent brevitate moderni* (les modernes aiment la brièveté) du discoureur Bridoye dans Rabelais, s'il n'y avait pas cette grande différence que Bridoye est comique, c'est-à-dire naïf et sérieux, tandis que l'illogisme de Jean-Paul s'égaie toujours dans la conscience qu'il a de lui-même. Ce n'est donc point ici du comique, c'est de l'*humour,* et ce genre d'absurdité voulue et clairvoyante serait plutôt comparable à certaines autres fantaisies, moins bonnes, de Rabelais, telles que celle où il nous montre Caresmeprenant faisant toutes choses à rebours, se baignant sur les clochers et se séchant dans les rivières. Un humoriste allemand, Lichtenberg, a imaginé une liste de contradictions du même goût : c'est un catalogue d'objets à vendre aux enchères, dans lequel on voit des bouteilles de Madère d'Islande, un baromètre qui annonce toujours le beau temps, un couteau sans lame auquel manque le manche, etc.

Jean-Paul, qui avait lu toutes sortes de livres, connaissait nos classiques et leurs imitateurs du XVIIIe siècle ; il avait remarqué le caractère de noblesse que donne au style de la grande école française l'emploi des termes généraux, et il avait beaucoup médité sur le fameux conseil de Buffon aux écrivains, non pour le suivre, mais pour en prendre le contrepied. L'*humour* étant, par excellence, le dissolvant de tout ce qui est sérieux et grave, de tout ce qui est grand ou sublime, est ennemi né de la noblesse du style. Son principe inspirateur est ce que Jean-Paul, dans sa *Poétique*, appelle « l'idée anéantissante, » autrement dit le sentiment de l'universelle vanité, et sa méthode consiste à rapetisser tout ce qu'il exprime, en affectant de choisir les vocables les plus individuels, les plus techniques, les plus concrets; car les termes généraux ennoblissent, mais le mot propre ridiculise. *Genou* est plus général que *rotule,* et *tomber à genoux* est une expression pleine de grâce et de noblesse; mais si je dis d'un homme qu'il s'est mis

sur ses rotules, sa prière aurait beau être aussi pathétique que celle du vieux Priam demandant à Achille le cadavre d'Hector, je suis certain de faire rire à son sujet. *Couvre-chef* est très noble ; *chapeau* peut encore se faire respecter : jamais *gibus* ni *panama* n'ont figuré dans le haut style. L'éloquence des prédicateurs est comparable à une eau pure répandue pour éteindre l'incendie des passions, et dans ces termes généraux l'image peut rester grave et noble; mais si j'imagine de comparer les *gosiers* des prédicateurs à des *lances de pompes à incendie*, il n'y a plus moyen que le lecteur prenne leur mission au sérieux. Le *sternocleidomastoïdeum* est un muscle qui sert à faire incliner la tête, et toute fiancée qui acquiesce à la question du maire : Consentez-vous à prendre pour époux M. un tel, ici présent? en joue naturellement : que je m'avise, en rappelant le souvenir d'un moment si solennel, de donner ce détail d'anatomie, le ridicule de nos actes les plus graves, le néant de l'homme et de la vie deviendront sensibles aussitôt. Par un procédé renouvelé de Sterne et de Rabelais, Jean-Paul apporte dans ses fantaisies les plus folles le scalpel, la balance ou le compas, et fait de sa plume extravagante un instrument de précision scientifique. Là où vous n'attendiez qu'une expression générale et vague, vous rencontrez des mesures exactes et des calculs minutieux : « Semblable à un veuf, qui chaque jour divise son demi-deuil en des fractions de plus en plus petites, en tiers de deuil, en quart, huitième, seizième, — bien que le deuil ou le numérateur ne puisse jamais être zéro, d'après les lois des mathématiques, — Walt à cet aspect transforma son demi-deuil, pour parler un langage arithmétique, en un dénominateur infiniment grand et un numérateur infiniment petit, c'est-à-dire qu'il devint ce qu'on appelle communément gai. »

II.

Notre humoriste, n'ayant réussi, ni par les *Procès groënlandais*, ni par le *Choix tiré des papiers du diable*, à attirer sur lui l'attention du public, résolut d'employer d'autres moyens. Il se coupa d'abord la queue de cheveux qui constituait la coiffure à la mode chez les hommes de la fin du XVIIIe siècle, débarrassa son cou de la cravate, porta des chemises *à la Hamlet*, c'est-à-dire ouvertes sur la poitrine, et obtint par cette tenue excentrique un grand succès de scandale. Puis il fit paraître *la Loge invisible*. C'était non plus une satire, mais un roman. Le choix du titre avait été laborieux. Longtemps Jean-Paul hésita entre : *Poudre de Margrave, Harpe éolienne, Sublime opéra, les Urnes, les Momies, Microcosme, Sirius, Étoile du soir, la Loge invisible* et *le Vert cadavre*

de nuit sans le neuvième casse-noisette. Il se décida enfin pour l'avant-dernier. Comme ceux de Trissotin, « ses titres ont toujours quelque chose de rare. » Il écrivit plus tard : *les Pensées nocturnes de l'accoucheur Biernessel sur la perte de ses fœtus d'idéal; la Pousse de l'année du bocage philanthropique; les Réjouissances biographiques sous le crâne d'une géante,* etc. Qu'est-ce que cette géante? Une statue colossale de l'Europe, dans la tête creuse de laquelle Jean-Paul feint d'installer son pupitre et d'écrire son roman. Celui de *la Loge invisible* est divisé en cinquante-six *secteurs* et en *extra-feuilles,* et les secteurs ont pour titres : *Mon apoplexie, Ma botte fourrée, Mon liripipium de glace, Grandes fleurs des aloès de l'amour,* etc. Au lieu de chapitres et de livres, le *Titan* nous présente des *cycles* et des *périodes du jubilé.*

En devenant romancier, en faisant jouer un ressort nouveau, le sentiment, Jean-Paul restait fidèle à ses cahiers d'extraits et à toutes ses anciennes habitudes de composition artificielle. Il n'était point sentimental de sa nature, et *il se fit sentimental,* de même qu'il s'était fait *spirituel.* Bon diable et bon cœur, comme Schiller le définit, il avait un tempérament froid. Très capable d'amitié et ami excellent, jamais (chose incroyable) il ne fut amoureux. Il était grand, fort, blond, rougeaud, un peu trop porté vers les boissons excitantes, telles que la bière et le café, et, « parce qu'il estoit naturellement phlegmatique, » il cachait dans ses poches profondes deux bouteilles de vin rouge ou blanc, auxquelles, en disciple consciencieux de Rabelais, il demandait volontiers l'inspiration, jusqu'au point de compromettre quelquefois l'équilibre de sa haute stature. A l'époque déclamatoire et sentimentale où il vivait, Jean-Paul, par cette humeur singulière, est vraiment l'unique, *der einzige;* seul peut-être parmi ses contemporains, il n'a pas maudit la vie avec Werther.

Le sentiment et l'esprit n'ont guère de parenté, ils diffèrent même jusqu'à être contraires et hostiles; ils étaient représentés, dans la bibliothèque de notre humoriste, par deux ordres de cahiers très distincts, et d'abord il réussit mal à en opérer la fusion. Faire succéder aux scènes comiques des scènes attendrissantes, c'était un procédé faible et primitif. Jean-Paul ne devait apprendre que peu à peu, et seulement jusqu'à un certain point, ce mélange intime de l'esprit et du sentiment, cet art exquis de rendre le grotesque aimable et sympathique, dont il n'y a chez Rabelais que l'indication et le germe, où Sterne et Cervantes ont excellé, et qui est le profond et charmant secret de l'*humour.* Ses effusions sentimentales sont des exercices littéraires souvent ironiques, mais pas toujours, et il est parfois malaisé de savoir s'il veut rire

ou s'il entend être pris au sérieux. Il raille, par exemple, la manière de Klopstock ; puis il se met à l'imiter gravement, sans que l'imitation trahisse la moindre intention de parodie. Il raconte, d'une jeune fille, qu'au son de la musique « elle sent toutes les larmes prisonnières s'accumuler autour de son cœur, » et, si nous n'étions pas avertis par M. Firmery, qui s'y connaît, que ce passage est ironique, nous ne nous en douterions pas, tant il a écrit dans le même goût de phrases qui paraissaient sérieuses ! Il est vrai que Jean-Paul et ses commentateurs conservent la ressource de mettre toutes les incohérences de ce genre sur le compte de l'*humour* et de « l'idée anéantissante ; » car l'*humour* a ceci d'extrêmement commode, qu'il n'y a point d'absurdités ni de contradictions qu'il ne puisse servir à expliquer.

Factice ou naturel, sincère ou sérieux, le sentiment fut sous la plume de Jean-Paul un thème plus heureux que l'esprit ; les romans firent ce que les satires n'avaient pu faire, et il eut enfin la joie de trouver non-seulement un éditeur enthousiaste et convaincu, mais des lecteurs et des acheteurs. Il y a, au début de *la Loge invisible*, une scène qui fonda la réputation de l'écrivain. Le grand maître des forêts, M. de Knörr, a une fille à marier, qu'il réserve à l'homme assez habile pour gagner sur elle une partie d'échecs dans un tournoi de sept semaines. On ne nous dit pas que les perdans eussent la tête coupée ; mais la demoiselle était lasse de la monotone et interminable série de victoires gagnées sous l'œil vigilant de son père. Elle dressa secrètement sa chatte à sauter sur sa main lorsqu'elle faisait un mouvement du doigt : un jour que le capitaine von Falkenberg allait être battu, elle fit ce mouvement au bord de l'échiquier. La chatte bondit, toutes les pièces furent brouillées, et M. de Knörr, assiégé de divers côtés, finit par consentir à donner sa fille au capitaine. Mais Mme de Knörr mit une condition au mariage : le premier-né, pendant huit années, devait être élevé sous terre. Le petit Gustave fut donc enfermé dans une espèce de caveau, où il resta huit ans. Comment il respirait, comment il prenait l'air, c'est ce que Jean-Paul croit utile de nous expliquer scientifiquement. Toutes ces puérilités servent de support et d'introduction à une idée vraiment belle, originale et féconde : Gustave a un précepteur, qui le prépare de longue main à la sortie du caveau, à ce qu'il appelle une résurrection. « Si tu es sage, lui disait-il, et si tu n'es pas trop impatient, si tu m'aimes bien, tu pourras mourir. Quand tu seras mort, je mourrai aussi, et nous irons au ciel (par là il entendait la surface de la terre) ; là, tout est beau et magnifique. Là, le jour on n'allume pas de flambeau ; mais au-dessus de toi, dans l'air, il s'en tiendra un aussi grand que ma tête, et tous les jours il tournera autour de toi. Le plafond est

bleu, et aucun homme ne pourrait l'atteindre même en montant sur une échelle; et le plancher est doux et vert et plus beau encore. Là sont les hommes bons dont je t'ai souvent raconté l'histoire, et tes parens qui t'aiment tant. Mais il faut que tu sois bien sage. — Ah! quand donc mourrons-nous! disait le petit. » Il sort de dessous terre au terme marqué, et contemple d'un œil émerveillé les magnificences de la nature. Cette scène de la résurrection, si pleine de poésie et de philosophie, conquit à Jean-Paul ses premiers admirateurs (1792).

Hespérus (1795) mit le sceau à sa gloire. Presque subitement, il devint l'auteur favori de l'Allemagne. A la foire de Leipzig, ses ouvrages étaient plus demandés que ceux de Goethe et de Schiller. Lavater envoya un peintre faire son portrait. A Weimar, où Jean-Paul se rendit l'année suivante, il fit sensation et charma tout le monde, à quelques illustres exceptions près, excitant au moins la curiosité de ceux qui n'étaient pas sous le charme. Trois ans plus tard, à Berlin, ce fut un triomphe. La reine, les ministres l'invitèrent à dîner. Les acteurs jouèrent pour lui leurs plus beaux rôles, et les professeurs de philosophie lui exposèrent à l'envi leurs systèmes. On se disputait sa personne, un cheveu de sa tête, un poil de son chien. « Mais que pourrait-on faire de plus, s'écriait le roi Frédéric-Guillaume irrité, pour un grand homme d'état ou pour un héros qui aurait sauvé la patrie ? »

Ce prodigieux succès, qui ne fut d'ailleurs qu'un engouement passager, reste un phénomène surprenant, pour l'intelligence duquel l'explication tirée de quelques beautés durables et de certains défauts à la mode devient insuffisante. Il faut, pour le comprendre, se rappeler l'espèce d'attentat que Goethe, épris de l'art grec et de la belle antiquité, méditait à ce moment contre le génie même de sa nation et de sa race. Jean-Paul l'Iroquois, comme l'appelait Schiller, Jean-Paul le Chinois, comme Goethe le désigne dans une épigramme, ou tout simplement Jean-Paul le Tudesque, nous apparaît alors, beau ou laid, comme la tête de Méduse dont la vieille Allemagne, menacée de perdre les caractères héréditaires de l'esprit germanique, se fit un bouclier pour repousser l'effort du néo-hellénisme. Jamais Barbare issu des brouillards gothiques ou cimmériens ne ressembla moins à un Grec; l'*humour*, étant la dernière évolution du subjectivisme romantique, est opposé à l'idéal classique comme le pôle nord au pôle sud. Jean-Paul contre Goethe, c'était donc le Germain contre l'Hellène; c'était la passion de tout ce qui est vague, indéterminé et sans règle, se déchaînant contre le culte de la forme, de la mesure et de la discipline. Le vrai *génie*, selon Novalis et l'école romantique allemande, « dédaigne la perfection de la forme qui est l'apanage du talent, » et

Goethe, trop artiste, est par là même un poète inférieur. Fidèle à cette doctrine vraiment nationale, Jean-Paul soutint à son tour que la forme est futile, et que le fond seul, c'est-à-dire les sentimens et la vérité, importe. Il l'affirma même un peu plus qu'il ne pouvait le penser et le croire dans sa recherche affectée d'un style bizarrement façonné pour l'étonnement des simples, et il l'affirma parce que le parti hostile à Goethe le poussa dans cette voie. Herder, vaste génie et artiste impuissant, esprit sombre et jaloux, devenu sourdement l'adversaire de Goethe, dont il avait été le maître et l'ami, s'était enfermé à Weimar dans une solitude chagrine d'où il fulminait contre l'hellénisme, la froideur classique et l'adoration païenne de la forme. Il fit à l'auteur d'*Hespérus* un accueil enthousiaste, que Jean-Paul raconte ainsi dans une lettre : « Herder ne pouvait se rassasier de m'embrasser. Il loue presque tout dans mes ouvrages, même les *Procès groënlandais*. Il me disait que, chaque fois qu'il lit l'*Hespérus*, il est pendant deux jours incapable de tout travail. Il ne cessait pas de me serrer la main. Il m'écrasait sous l'éloge. » Le bon Jean-Paul hésitait à se croire un aussi grand homme ; mais Herder lui prouva que sa poésie riche et débordante était infiniment supérieure aux productions poétiques *des autres*, de ces écrivains sans âme qui n'ont en vue qu'une belle forme, foyers sans chaleur, fontaines sans eau. Non encore persuadé, l'excellent jeune homme voulait courir se jeter naïvement aux genoux du grand Goethe. On ne put pas l'empêcher d'aller lui rendre ses devoirs ; mais on fit tout pour le prévenir contre lui, et pour que l'entrevue fût glaciale. Goethe, lui dit-on, est froid comme un marbre ; faites-vous de glace comme lui, et surtout n'oubliez pas que vous êtes au moins son égal. Le dieu fut assez froid, en effet ; mais, toujours poli, il invita Jean-Paul à déjeuner. Après déjeuner, il lut à ses convives son poème inédit d'*Hermann et Dorothée*, et Jean-Paul est assez honnête pour ne pas dire de mal de ce chef-d'œuvre ; mais, sincèrement, que pouvait-il goûter dans un récit « monotone et suivi » (*platt*), où il n'y a ni « exclamations, » ni « digressions, » ni ingérence impertinente de la personnalité du poète ? Étrange tableau et qui fait rêver : *Hermann et Dorothée* lu par Goethe à Jean-Paul ! On dirait une promenade dans un musée d'antiques offerte, en guise de distraction et de fête, à quelque chef peau-rouge tatoué, bariolé, coiffé d'un plumage aux mille couleurs d'oiseau de paradis ou de kakatoès.

L'opposition entre Goethe et Jean Paul n'est pas uniquement celle de deux arts, ou, si l'on veut, de l'art même et de son contraire. Elle s'étend à tout, et l'on pourrait retracer la vie, l'esprit, les goûts, le caractère, le talent de l'un et de l'autre sous la forme d'une perpétuelle antithèse. Quel contraste entre leurs deux éducations !

Goethe, riche, heureusement né, beau comme un Apollon et brillant de jeunesse, voulait savoir, mais jouir, et goûter aussi bien à l'arbre de la vie qu'à celui de la science. Sa curiosité était tournée d'abord vers le monde réel et son activité toute portée au dehors, soit que, par un gai soleil de janvier, il se lance comme une flèche sur l'eau gelée du Mein, magnifique tableau que nous a peint sa mère, soit que, voulant connaître la guerre par expérience, il accompagne en France l'armée prussienne, soit qu'il parcoure les montagnes de Suisse en géologue, ou qu'il se mêle de politique et d'administration en s'associant, à Weimar, au gouvernement du grand-duc. Le pauvre Jean-Paul, sans distractions extérieures, replié sur lui-même, claquemuré dans ses livres, collé sur son papier, bête d'encre, ne voit le monde qu'à travers ses lectures et son imagination de myope. S'il étudie la botanique, l'astronomie, l'anatomie, c'est pour approvisionner de comparaisons et de figures son bric-à-brac d'écrivain humoriste. Il ignore et méprise l'histoire, science trop positive ; il remplit ses romans d'une géographie et d'une politique imaginaires, inventant des villes inconnues dans des principautés de fantaisie, avec des altesses sérénissimes, des chambellans, des conseillers auliques, venus on ne sait d'où et tombés, comme lui, de la lune. La nature même, et c'est bien là le comble de tous ses paradoxes, ce romantique ne la vit, ne la voulut voir qu'en idée. Il ne visita jamais les montagnes ni la mer, « de peur qu'une trop grande proximité ne gâtât l'image qu'il s'en était faite. » — « J'ai fait bien des descriptions, disait-il, et je mourrai sans avoir vu la Suisse ni l'océan ; mais l'océan de l'éternité, il faudra bien que je m'y plonge. » Pour un autre motif encore, Jean-Paul évitait de lever le nez trop au-dessus de son écritoire : il considérait comme temps perdu tout celui qu'il ne passait pas à écrire. Soixante-cinq volumes in-octavo, monument vénérable auquel peu de gens touchent, attestent aujourd'hui cette infatigable ardeur de sa plume. Il ne concevait pas d'autre sphère d'activité que la littérature, il n'a jamais su peindre que l'homme de lettres, et s'il s'occupe de l'éducation des enfans, ce sont des écrivains qu'il s'applique à former.

Quand Goethe met en scène un homme d'action, comme Antonio dans sa tragédie du *Tasse,* pour l'opposer à un contemplateur, il n'a point l'idée, que personne n'eut jamais, d'en faire une façon de poète : Jean-Paul, dans un de ses romans, oppose avec le même dessein le nommé Wult au nommé Walt ; mais Walt et Wult ne sont encore que deux poètes : l'un, sentimental et rêveur ; l'autre, humoriste et *spirituel.* Rien n'est plus insupportable, dans les fréquentes digressions personnelles auxquelles Jean-Paul se livre conformément au code de l'*humour,* que ses perpétuelles allu-

sions à ses ouvrages et à son métier d'écrivain. La connaissance des hommes et du monde passe, à juste raison, pour une science tardive, refusée à la jeunesse des auteurs, réservée à leur maturité; Goethe lui-même ne la posséda pas d'abord, comme l'attestent ses premières productions Jean-Paul, qui ne la posséda jamais, fait de cette ignorance un article de sa *Poétique:* « Le génie, écrit-il, possède la connaissance des hommes dès sa première fleur... L'expérience ne fournit au poète que les moyens de colorier un caractère préalablement créé et dessiné... L'auteur qui nous est bien connu (c'est lui-même qu'il désigne ainsi) a puisé sa Liane (personnage du *Titan*) en lui-même. » Cette théorie idéaliste rappelle l'apologue si joliment conté par Arvède Barine, du Français, de l'Anglais et de l'Allemand concourant pour la description du chameau : le Français vole au Jardin d'Acclimatation et l'Anglais s'embarque pour l'Orient, tandis que l'Allemand s'enferme dans son cabinet et tire l'*idée du chameau* des profondeurs de son âme.

L'imagination des poètes peut être plastique ou musicale; elle peut être aussi l'un et l'autre, et telle était éminemment celle de Goethe. Jean-Paul n'avait guère que l'imagination musicale; mais comme, d'autre part, nous avons constaté qu'il n'avait jamais su faire un vers, il importe ici de s'entendre et de bien spécifier de quelle musique il s'agit. « La musique, écrit M. Firmery, perd pour Jean-Paul tout ce qu'elle a de fixe et de précis, et n'est plus qu'une chose absolument vague et éthérée... Il se livrait sur le clavier à des improvisations étranges, où l'oreille ne pouvait saisir aucune mélodie ni aucun rythme... Le son musical le charmait et le touchait indépendamment de tout dessin rythmique ou mélodique; tous les *adagios* le faisaient pleurer, tous les *maestosos* lui paraissaient sublimes; mais il préférait encore à toute cette musique, à laquelle l'intervention de l'artiste donne toujours quelque chose de trop déterminé, le son de l'harmonica, des cloches ou des harpes éoliennes. » Jean-Paul disait lui-même : « Quand je suis saisi par l'émotion et que je veux l'exprimer, je ne cherche pas des mots, mais des sons. » Ce genre de musique, en poésie, est aujourd'hui fort à la mode. Le succès relatif de l'école décadente, bien qu'il ne soit ni aussi ancien ni aussi triomphant que celui de la préciosité au temps de Molière, n'en est pas moins un phénomène curieux qui a fini par s'imposer à l'attention des critiques, et à force d'en avoir cherché les causes, ils se demandent maintenant, avec une philosophique indulgence, si, après les Parnassiens, qui avaient fait de la poésie un art plastique, les décadens n'auraient pas inventé quelque chose de nouveau : la poésie musicale? Je supplie les bons Français de n'en pas croire un mot. Les décadens n'ont point introduit la musique dans la poésie, elle existait avant eux; ils ont

seulement substitué aux belles et doctes compositions de leurs prédécesseurs les sons vagues de l'harmonica, des cloches et des harpes éoliennes. Ils ont remplacé la musique qui avait du rythme et un sens par celle qui ne consiste qu'en vibrations sonores. Musique pour musique, je préfère l'art consommé de Goethe aux notes incohérentes de Jean-Paul laissant errer sur le clavier ses doigts à l'aventure ; j'aime mieux un air exquis de Mozart ou de Haydn, une savante symphonie de Beethoven, que le tintement des verres de cristal sur une table d'hôte ou que les improvisations de la brise dans les poteaux d'un télégraphe.

Le subjectivisme effréné de notre humoriste, son manque de talent plastique et pittoresque, ne lui a pas ôté l'ambition de peindre la nature, et j'ajoute : ne lui en a pas enlevé les moyens. Car ici je me sens tenté de prendre contre M. Firmery la défense de Jean-Paul. Son critique, plus bienveillant pourtant que sévère, lui reproche de n'avoir pas su peindre un seul paysage. Il est vrai qu'il n'a point essayé de rivaliser avec l'art des peintres par la description minutieuse et directe des objets immobiles ; mais il a eu raison, puisque les écrivains sont condamnés à une défaite certaine dans cette lutte inégale. La nature même du langage, composé de signes consécutifs, s'oppose absolument à ce qu'il puisse nous donner cette vue simultanée des choses qui n'est au pouvoir que du pinceau. Et comme, d'autre part, la peinture est impuissante à rendre la succession des faits, il s'ensuit que chaque art a son domaine distinct : au poète, les tableaux rapides et changeans ; au peintre, les vastes toiles dont les détails variés doivent être embrassés d'un coup d'œil. Toute description de paysage, si habile qu'elle soit, est fatigante, parce qu'elle demande à l'imagination un effort excessif. Il suffit au poète, et c'est presque toujours le meilleur parti qu'il puisse adopter, de rendre l'impression que les choses font sur lui. Lessing a établi ces principes littéraires avec une rigueur de logique et une force de raison incomparables, et Jean-Paul n'a pas fait autre chose, en somme, que de les appliquer. Ses descriptions de la nature sont de la bonne école, justement parce que, renonçant à une impossible représentation objective, il s'est borné à exprimer, non sans puissance, les impressions personnelles qu'il en avait reçues. Jean-Paul faisait de ses paysages un cas particulier : il les écrivait sur des feuilles de papier d'une couleur spéciale, ce qui n'est que puéril ; un tort plus grave était de les écrire d'avance sans savoir où il les placerait, et de les fourrer ensuite n'importe où.

La corde *sentimentale*, essayée pour la première fois dans la *Loge invisible* avec un succès encourageant, vibrait presque seule dans *Hespérus*, au grand ravissement de l'Allemagne restée wer-

thérienne et romantique malgré l'évolution de Goethe. Jean-Paul était parvenu à se faire homme de sentiment des pieds à la tête : « Maintenant, disait-il avec satisfaction, mon cœur est aussi tendre que s'il était dans la poitrine d'une jeune fille de dix-sept ans. » Quand un personnage du roman nouveau est *spirituel,* comme, par exemple, Sébastien, dont les discours sont « phosphorescens » et qui aspire à faire des calembours jusque dans le sein d'Abraham, l'auteur d'*Hespérus* a soin de lui faire verser une abondance de larmes proportionnée à la profusion de ses bons mots; c'est Jean qui pleure et Jean qui rit, et il apparaît tour à tour le visage épanoui par le rire et inondé de pleurs.

C'est dans *Hespérus* que nous rencontrons la première définition et la première représentation de *l'homme haut :* Jean-Paul appelle ainsi l'homme supérieur, l'humoriste sérieux, rempli du sentiment de l'humaine vanité et du néant universel, « qui élève ses regards au-dessus de l'inextricable confusion et des appas dégoûtans de notre sol, qui désire la mort et a les yeux fixés au-delà des nuages. » Il y a dans le *Titan* un grand esprit de ce genre, qui, pour être plus *haut,* prend le bon parti : il monte en ballon, contemple, des sommets de l'empyrée, les spectacles variés de l'humaine sottise, l'écrase de son mépris et meurt foudroyé au milieu des nues. Emmanuel Dahore, dans *Hespérus,* est un sage, originaire de l'Inde. Vêtu d'une longue robe blanche, il se nourrit d'herbes et de fruits, se fait éveiller le matin et endormir le soir au son de la flûte. Il étudie l'astronomie. Il prêche aux hommes l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Par une imagination bizarre, qui reparaît encore dans plusieurs romans, et qui montre à quel point l'idée de la mort hantait sans l'assombrir la pensée de Jean-Paul, Emmanuel sait ou croit savoir le jour où il mourra. Il se trompe dans sa prévision, et comme il s'est habitué à cette douce perspective (car la mort lui paraît aimable), il en éprouve une déception si poignante, qu'*il meurt de n'être pas mort.* Un autre homme *haut* et un autre amant de la mort, c'est lord Horion : singulier appétit chez cet Anglais, qui, dans l'intention de l'auteur, est un homme pratique, un politique habile, plein d'activité et d'énergie; mais nous avons vu que, dans tous les romans de Jean-Paul, les hommes d'action sont des poètes, et ce n'est pas d'ailleurs le seul contraste étrange de cet étonnant caractère. Ce personnage à l'âme stoïque, à l'esprit positif, « dont la tête s'élève froide et altière au-dessus de la zone torride des passions, » s'expose au danger de perdre la vue à force de pleurer sa femme. Pour rêver à l'ange envolé au ciel, il s'enferme dans une île où l'on ne pénètre que par des ponts mystérieux qui s'élèvent et s'abaissent à l'aide de ressorts magnétiques. Elle est pleine de cyprès, de ruines, de sphinx, de statues mutilées et d'im-

menses voiles de crêpe; il y jaillit des cascades à musique qui gémissent et qui pleurent. Sachant d'avance, lui aussi, à quel instant précis il doit mourir, bercé une fois par jour « dans les bras sublimes de la mort, qui lui montre le néant des collines, des montagnes et des tombes elles-mêmes, » il finit par se tuer dans l'île où il a versé tant de larmes, mais non sans avoir entouré son suicide d'une mise en scène un peu soignée : il allume des torches funèbres, presse le bouton du ressort qui met en jeu les musiques lamentables, les échos artificiels, les harpes éoliennes, et fait lui-même retomber sur son cercueil la pierre sépulcrale où il a gravé son épitaphe. L'imbroglio d'une intrigue presque impossible à suivre va de pair avec l'absurdité morale de héros impossibles à concevoir; et pourtant les critiques qui ont eu la vaillance de s'engager dans ce labyrinthe d'enfantines merveilles et de décors en carton peint, affirment qu'il s'en dégage un parfum de poésie intense, capable à la longue de griser les têtes qu'il ne commence pas par endormir. Jean-Paul a ceci pour lui, qu'il n'est jamais médiocre ni médiocrement mauvais; il est détestable, ce qui est bien plus beau et bien plus amusant, et le fait est que des poètes qui n'étaient point des sots, Henri Heine, par exemple, ont été sous le charme de l'auteur d'*Hespérus* et ont subi son influence.

III.

Le *Titan*, que Jean-Paul conçut dès l'époque d'*Hespérus*, mais qui fut d'une gestation laborieuse et n'acheva de se produire au jour que huit ans plus tard, appartient à la même inspiration; c'est le troisième, le dernier et le plus important de ses grands romans sentimentaux. Il a passé longtemps pour son chef-d'œuvre, et il faut convenir que tout n'est pas mauvais dans cette fatigante composition. Elle s'ouvre avec une certaine majesté. On espère qu'on va lire enfin une histoire intéressante et raisonnable; mais bientôt on retombe dans le romanesque le plus compliqué et le plus puéril, dans un fantastique d'autant plus insupportable qu'il a l'étrange prétention de pouvoir s'expliquer à l'intelligence, et dans toutes les pantalonnades accoutumées de l'*humour*. Il me serait bien impossible d'exposer l'idée que Jean-Paul a voulu développer dans cet ouvrage, parce que je l'ignore totalement, même après la consciencieuse analyse de M. Firmery. Il paraît qu'Albano, le héros du livre, fait son apprentissage moral, comme Wilhelm Meister; mais, quand on veut dégager les leçons de la vie, c'est bien le moins qu'on prenne la vie réelle pour base, et il n'y a pas ombre de réalité dans ce long rêve. L'auteur, brouillé avec la politique, la géographie, l'histoire, bref, avec tout ce qui est réel et positif, rem-

place les relations, les conditions ordinaires de la vie et du monde, par les fantasmagories d'une imagination poétique qui invente tout parce qu'elle ne sait rien. Je ne tiens pas absolument à ce qu'un romancier me donne le chiffre des rentes de ses personnages, le menu de leurs repas, la note de leur blanchisseuse, le compte de leur tailleur, etc.; mais quand je vois paraître ces créatures incorporelles, un don Gaspard, une Linda, un Albano, une Liane, phénomènes inexpliqués, astres errant sans but, sans direction, sans origine connue, générations spontanées du vide, je me sens pris de tendresse pour les statistiques et de vive passion pour les documens humains. Seigneur! d'où sortent ces gens-là? Quel est leur état civil, leur métier, leur budget? De quoi se nourrissent donc ces beaux « lis qui ne travaillent ni ne filent, » et comment sont-ils habillés? Je ne puis me les représenter que vêtus de robes blanches comme le sage Emmanuel, cueillant des simples pour vivre, et chaussés dans des escarpins de nuages.

Le fantastique peut être charmant à sa manière, quand il est un poétique mensonge, comme celui d'Hoffmann ou de Rabelais, et surtout si l'on y sent, comme chez le bon Perrault, une spirituelle ironie. Ce qui rend celui de Jean-Paul si lourd, c'est qu'il n'est, dans son intention, que le naturel merveilleux. Le conteur nous étonne à la façon d'un professeur de physique amusante. Les apparitions, les voix, les miroirs magiques, les forêts enchantées, les statues qui marchent et qui parlent, les ascensions de corps humains dans l'atmosphère, sont de simples tours de passe-passe, pendant que les scènes de ventriloquie et de catalepsie relèvent de la médecine. Ce singulier souci d'une vérité scientifique, dont les explications sont d'ailleurs fort loin d'être claires, satisfaisantes et complètes, montre avec quelle naïveté Jean-Paul prenait ses rêves au sérieux et ne sert qu'à faire plus vivement sentir le néant de toute vérité humaine et morale.

Dans un fond de paysage éclairé par la lune, composé de palais, de tombes, de parcs, de châteaux, d'ermitages, de colonnes ruinées et de tous les bibelots du romantisme, des personnages, des ombres passent, font semblant d'agir et discourent. Voici un échantillon de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent : « Dans ce moment, le vent devint plus fort, et son haleine fit vibrer les cordes de la harpe éolienne suspendue à la croisée d'Albano. L'Ange de candeur et d'innocence se pencha vers lui, les yeux mouillés de larmes, et une voix intérieure lui dit : C'est là qu'il faut lui ouvrir tout ton cœur. Il saisit les mains de Liane, tomba à ses pieds et balbutia : « Liane, je t'aime! — O bon jeune homme! répondit-elle, tu es bien malheureux. Aimes-tu les cadavres? Ce voile est mon suaire; l'année prochaine, je dormirai dedans... » De même que, dans les

tremblemens de terre, la mer se lève et se courrouce, tandis que l'air offre un calme parfait et qui glace d'horreur, de même les lèvres d'Albano restaient muettes auprès de la jeune fille voilée, tandis que son cœur bondissait dans sa poitrine. Les cordes de la harpe éolienne frémissaient, comme touchées par les soupirs des habitans invisibles d'un autre monde. Des présages de tempête se lisaient au ciel; la terre, si belle tout à l'heure, semblait se tordre dans une crise affreuse, et l'œil du jour se ferma tout sanglant. »

— Je suppose que vous ayez rencontré dans le monde un monsieur qui vous a paru charmant et sympathique : vous êtes sans ami, et votre cœur vous inspire de lui écrire pour rechercher son amitié; mais vous ne savez pas comment vous y prendre; adressez-vous à l'auteur du *Titan*, il vous donnera la note : « Étranger! dans cette heure où s'écroulent dans les larmes et dans la mort les trônes des hommes et les arches de leurs ponts fragiles, un cœur libre et vrai vient t'interroger; que le tien lui réponde avec franchise : Étranger! la longue prière de l'homme a-t-elle été exaucée pour toi? As-tu un ami? tes désirs et tes nerfs et tes jours se développent-ils ensemble avec les siens comme les quatre cèdres du Liban, qui ne souffraient que des aigles autour d'eux, etc.? » Le précieux s'ajoute au déclamatoire; Mascarille complète Jean-Jacques : « Il la suivit des yeux jusqu'au bout de la galerie, irrité que les glaces osassent réfléchir cette sublime image. » Des jeunes filles parlent latin : « Julienne toucha son frère du doigt et dit à voix basse : *Non eam interroga amplius, nam pater veniet die nuptiarum.* » Je sais gré à Julienne d'avoir fait un solécisme; mais il y a encore trop de latin dans sa phrase, et du diable si le lecteur devine comment la demoiselle a appris cette langue ni pourquoi elle s'en sert.

Cependant, ne soyons pas plus sévères que Goethe, qui, dans sa parfaite équité, trouvait « beaucoup de bon » chez Jean-Paul et félicitait Schiller d'avoir assez de largeur d'esprit pour que « le monstre nouveau » ne lui fût pas « tout à fait antipathique. » Même avant d'en venir à ses meilleurs ouvrages et aux plus sérieux motifs que la critique puisse avoir de nous demander pour lui beaucoup d'estime, quelque tendresse et un peu d'admiration, il est déjà possible de mettre en lumière jusque dans ses moins bonnes productions le talent, l'esprit et le cœur. Car la première chose qu'il faut reconnaître, c'est que cet écrivain, qui s'est donné tant de mal pour paraître spirituel, avait naturellement beaucoup d'esprit, c'est que cet exagérateur des tendres sentimens, renchérissant sur la plus ridicule manie de son époque au point de faire croire qu'il a voulu froidement s'en moquer, avait, malgré son tempérament flegmatique, un fond de sensibilité vraie et « le plus

excellent cœur du monde. » L'inconséquence, cette bonne divinité qui sans cesse nous protège contre les méchans tours que nous jouerait notre logique, est venue aussi sauver Jean-Paul. S'il avait rigoureusement appliqué tous les principes de sa rhétorique absurde, il est trop évident que pas une page de ses écrits ne serait lisible; mais son *génie* (entendons simplement par ce mot, comme nos pères, les qualités innées) valait bien mieux que ses doctrines, et il a même fallu que ce génie naturel fût singulièrement heureux, sain et fort pour n'avoir pas souffert davantage de l'exécrable discipline à laquelle nous l'avons vu soumis. L'expérience et la réflexion l'instruisirent enfin peu à peu. Le contact du monde « purifia » jusqu'à un certain point son « goût, » dont Goethe attribuait la bizarrerie aux mauvaises leçons de la solitude, et il eut des éclairs de raison dans lesquels il vit et comprit très bien les défauts de ses compositions et l'extravagance de son système. « Dès que l'effort devient visible, écrit-il lui-même dans sa *Poétique* avec une justesse de sens et un bonheur d'expression qui ne laissent rien à désirer, il a été inutile; l'esprit cherché ne peut pas plus passer pour de l'esprit trouvé, que le chien de chasse ne peut passer pour le gibier. » Il faisait, dans une lettre familière, cette confession : « Toutes mes fautes dans l'art d'écrire sont venues de la fausseté de mes principes critiques. Si j'avais écrit plus vite, avec moins d'effort, sans vouloir faire entrer de force dans n'importe quel sujet tout ce qui était dans ma tête et dans mes cahiers, il y a longtemps que j'aurais écrit, comme dans *Fixlein* et dans *Siebenkäs,* qui doivent leur valeur à ce fait, que je me hâtais comme un larron qui fuit. »

Les derniers volumes du *Titan,* dans lesquels l'écrivain finit par se lasser de l'emploi des procédés humoristiques, offrent avec les premiers une différence avantageuse, et Jean-Paul disait (en se vantant d'ailleurs) que dans le quatrième il n'y avait « plus une seule faute, c'est-à-dire plus un seul *je.* » La fin du roman est en effet, contrairement à l'usage, la partie où il y a le plus à louer. Roquairol, espèce de sombre génie du mal, qui joue dans ce mélodrame le rôle du traître, se dresse seulement alors dans toute sa hauteur titanique, justifiant peut-être le titre de l'ouvrage, qui reste inexpliqué, et dont on serait vraiment bien bon de discuter le sens. Jusque-là, le caractère de Roquairol manquait d'unité. Nous ne savions pas au juste si c'était un monstre. Il est très vrai que le mal pur et sans compensation, un Macbeth sans conscience, un Richard III sans courage, un don Juan sans bravoure, ne serait pas plus dramatique que l'absolue perfection morale; la *Poétique* de Jean-Paul est d'accord sur ce point avec celle d'Aristote : « Le diable, pour être poétique, dit-elle fort pertinemment, revêt le masque de la beauté. » Mais les

qualités par lesquelles Roquairol rachète sa noirceur, les effusions d'un cœur généreux et sensible qui le font paraître d'abord presque aussi naïvement enthousiaste qu'Albano lui-même, semblent peu compatibles avec sa nature satanique, et ne sont en somme qu'un honorable témoignage de l'impossibilité où était l'innocent Richter d'entrer à fond dans l'âme des pervers et des mécréans. Le point culminant du rôle de Roquairol est la scène où, profitant de la ressemblance de sa voix avec celle d'Albano et d'une demi-cécité qui empêche Linda de rien distinguer la nuit, il abuse de cette jeune fille. Après cet exploit, il se suicide d'une façon très originale. Il convie ses parens, amis et connaissances à la représentation d'une tragédie de société où il joue le principal personnage, et il se tue réellement au dernier acte. Ce coup de pistolet est d'un grand effet, et tout ce qui le précède et le prépare est fortement imaginé et décrit; mais ce qu'il y a de plus impayable dans la mise en scène arrangée par Roquairol, c'est un *choucas* dressé à réciter certaines sentences sur un signal qu'on lui donne de la coulisse et qui remplit dans la tragédie le rôle du chœur antique : « *Les illusions sont dans la vie et non pas sur la scène. — Passager est l'homme, plus passager est son honneur, mais bien plus passager encore le serment d'un ami.* — L'oiseau éructa ces paroles en leur donnant un accent qui serrait le cœur. »

L'ingénieux romancier, qui a imaginé de faire mourir Emmanuel du désappointement de n'être pas mort, a ainsi des inventions d'une inappréciable drôlerie, restées sans doute, pour notre goût français si déplorablement léger, le meilleur de son bagage littéraire. Dans le *Titan*, le bibliothécaire Schoppe, qui a l'habitude des bains froids hiver comme été, se déshabille chez lui, et, couvert seulement d'un manteau, court se jeter dans la rivière. Des gens qui passaient crurent à un suicide. « Ne vous noyez pas! ne vous noyez pas! » lui crièrent-ils de loin. Schoppe, qui est un farceur, les laisse approcher, et, quand ils sont à portée de la voix, il leur tient, du milieu des roseaux, sur les motifs qu'il a de quitter la vie, tout un petit discours, vrai chef-d'œuvre de grâce, de malice et d'esprit. J'aime beaucoup aussi l'invention du *tambourineur*. C'est un malade atteint de la maladie nommée « gras fondu, » que le docteur Sphex loge et nourrit, à condition qu'après sa mort il aura le droit de disséquer son cadavre. Bien qu'on ne le laissât avoir « ni chagrin, ni contrariétés, ni vinaigre, » le coquin maigrissait; il portait un tambour au cou, « parce qu'il était aussi sourd qu'entêté, et qu'il entendait mieux en battant la caisse ce que lui disait son donne-pain et futur disséqueur. » Ici Jean-Paul met une note, qui est bien caractéristique de son genre d'esprit : « Derham, dans sa physico-théologie (1750), fait la remarque que les sourds entendent

mieux au milieu du bruit, par exemple sous des cloches qu'on sonne; certaine aubergiste entendait fort bien quand son valet d'écurie battait de la caisse. Voilà sans doute pourquoi, lorsque passent les rois et les ministres, qui ont d'ordinaire l'oreille un peu dure, on sonne de la trompette et on tire le canon afin qu'ils entendent mieux le peuple. » Il décrit ailleurs la débandade comique d'un cortège funèbre, attaqué par un essaim d'abeilles. Contemplez encore le pasteur Freudel, qui, après s'être embrouillé tout le long de son sermon, tombe dans une profonde rêverie pendant le chant du cantique. Il avait appuyé sa tête sur le rebord de la chaire et s'était accroupi, en sorte que la congrégation ne pouvait apercevoir que sa perruque. Les fidèles avaient fini de chanter depuis un bon moment, et le silence régnait dans le temple quand le pasteur se réveilla. Ne se rendant point compte du temps qui avait pu s'écouler ainsi, et n'osant plus se redresser, il pensa que le plus convenable était de faire doucement sortir sa tête de la perruque et de se glisser dans la sacristie attenante à l'escalier de la chaire, en laissant la perruque vide toujours à la même place. Cependant les fidèles commençaient à s'étonner d'un si long recueillement. Enfin le *Kantor* se dressa sur la pointe du pied, et, après avoir regardé dans la chaire, il y monta, tira en l'air la coiffure par la queue, montra à la paroisse qu'elle ne contenait rien, et dit : « La viande a été tirée du pâté! » — Dans les *Flegeljahre*, la scène du testament de Van der Kabel est célèbre. Devant les sept héritiers, le magistrat étant présent, il est procédé solennellement à l'ouverture : ... « Troisième clause. Ma maison de la Hundsgasse appartiendra en toute propriété à celui de mes sept parens qui, dans une demi-heure à partir du moment où lecture aura été faite de ladite clause, pourra verser plus tôt que ses six rivaux une ou plusieurs larmes sur moi, son oncle défunt, en présence de l'honorable magistrat, qui dressera procès-verbal du fait. — Ici le bourgmestre ferma le testament, remarqua que la disposition était extraordinaire sans doute, mais qu'elle n'était pourtant pas illégale, qu'en conséquence le tribunal adjugerait la maison au premier qui pleurerait, mit sur la table sa montre, qui marquait onze heures et demie, et s'assit tranquillement... Le congrès se voyait subitement métamorphosé en ce chien, lequel poursuivait furieux son ennemi; celui-ci lui cria : « Fais le beau! » et aussitôt il se mit sur son train de derrière et fit le beau en grinçant des dents... A la pensée qu'une maison pouvait, par le canal d'une larme, arriver jusqu'à sa bourse, le marchand Neupeter éprouva une singulière démangeaison de la glande lacrymale; il avait l'air d'une alouette malade à qui on donne un lavement avec la tête d'une épingle enduite d'huile... Le rusé libraire Pasvogel se mit

aussitôt en travail ; il passa rapidement en revue tous les ouvrages touchans qu'il avait édités ou qu'il avait en dépôt, et il espérait bien arriver à quelque chose ; pendant cette opération, il ressemblait à un chien qui lèche lentement le vomitif que le vétérinaire parisien Demet lui a frotté sur le nez... L'inspecteur de police Harprecht, sachant qu'il ne pouvait compter sur son cœur desséché, cherchait à amener quelque chose de convenable dans ses yeux en les tenant large ouverts et fixes... Le vicaire Flachs avait la mine d'un juif voleur qui chevauche un cheval qu'il a dérobé. De son cœur, que les douleurs domestiques et ecclésiastiques avaient pourvu d'une bonne provision de nuages, il aurait assez facilement fait monter à ses yeux l'eau voulue, *si précisément la maison même qu'il s'agissait d'avoir n'était venue à la traverse en lui ouvrant de trop riantes perspectives.* Sachant qu'il était touché le premier, quand il adressait à d'autres des discours touchans, il se leva et dit : Kabel était mon ami... Il sentait en secret venir la chose. En toute hâte, il fit défiler devant son imagination les bienfaits de Kabel, la misère de Lazare, son propre cercueil, la décapitation de tant d'hommes, un champ de bataille, les souffrances de Werther... Plus que trois coups de piston à donner, et il avait l'*eau* et la maison. »

IV.

L'humoriste dont nous étudions le talent bizarre nous apparaît, à coup sûr, déjà comme un original qui ne ressemble à personne ; et, pourtant, je n'ai pas encore montré, ou du moins pas encore marqué avec assez de force, le trait le plus unique de son extrême singularité.

Les écrivains dont la grande ambition est d'ahurir le bourgeois et qui, pour atteindre ce but par tous les moyens, imaginent de sortir sans cravate, la poitrine débraillée, ou de se teindre les cheveux en vert, comme l'auteur des *Fleurs du mal,* sont généralement de tristes sires. De même que la santé physique, la santé intellectuelle et la santé morale ont coutume d'aller de compagnie, il n'arrive guère que la volonté s'applique à détraquer l'esprit, sans que l'âme ou le corps soit plus ou moins malade. Et voilà pourquoi les décadens, les impressionnistes, les pessimistes par pose, tous les bonshommes névrosés et pâles, émules des Baudelaire, des Verlaine, des Goncourt, ne sont souvent, selon la forte expression de M. Brunetière, que « d'obscènes maniaques. » Jean-Paul est affranchi très honorablement de cette loi commune. Les excentricités de son talent n'ont pas eu de correspondance dans sa conduite morale ; le cœur, chez lui, est resté droit malgré le tra-

vers de l'imagination et de l'esprit. Il était bon, fort, gai, bien portant, généreux, courageux — et chaste. *Virum qualem non candidiorem terra tulit,* porte le diplôme de docteur en philosophie qui lui fut conféré en 1817 par les professeurs de l'université d'Heidelberg. A l'esprit le moins simple, au talent le moins naïf qui fut jamais, Richter joignait une âme d'enfant. Et une âme d'homme aussi, dans le sens viril de ce mot. Assailli par l'adversité, il garda toute sa bonne humeur; il lutta contre la mauvaise fortune avec une admirable vaillance, « résolu de lui rire au nez jusqu'à ce qu'elle éclatât de rire à son tour et cessât de lui faire une mine renfrognée. » — « Dieu, disait-il encore, doit être plus content de celui qui trouve tout pour le mieux dans le monde que de celui à qui rien ne sourit. Au milieu de tant de délices dont regorge le monde, n'est-il point d'une noire ingratitude de l'appeler un séjour de peines et de misères?... Pour ce qui est des besoins de la vie, je ne saurais pas que je suis pauvre si je n'avais une vieille mère qui devrait, elle, ne le point savoir. » Il s'était composé un petit manuel de maximes stoïques à son usage : « Figure-toi toujours un état pire que celui où tu es. — Au lieu d'accuser la destinée, ne t'en prends qu'à toi seul des douleurs qui t'arrivent. — L'affliction ne sert de rien, elle est au contraire le vrai mal. — Ne dis jamais : Plût à Dieu que ce fussent d'autres souffrances que celles que j'endure, je les supporterais mieux! » Il croyait de tout son cœur à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Un de ses ouvrages, *la Vallée de Campan,* est le témoignage le plus explicite de cette foi spiritualiste qu'il affirme sans cesse, et que le fragment du *Siebenkäs*, traduit par Mme de Staël, suffit pour attester avec une singulière éloquence.

Le sincère amour de toute l'humanité, que Gœthe louait chez Jean-Paul, sa tendresse particulière pour les humbles et pour les misérables, est un autre sentiment profond qui pénètre le meilleur de son œuvre et qui doit être signalé hautement comme une des principales causes et de sa popularité contemporaine et de ce qui lui reste de gloire aujourd'hui. La vie du professeur Fixlein, celle de l'avocat Siebenkäs, peignent avec des couleurs vraies, célèbrent avec une sincère émotion « la poésie de la pauvreté. » L'étrange roman d'*Hesperus* lui-même n'est « qu'une longue symphonie sur l'amour universel. » Il faut admettre, si l'on veut rendre à Jean-Paul pleine justice et comprendre le fond de l'*humour,* la possibilité de cette sympathie sans bornes qui embrasse toute l'humanité, toute la nature, tout l'univers, et que les raisons même de haïr certaines choses et de mépriser certains hommes ne parviennent pas à supprimer totalement. En fait de sensibilité, suivant une remarque profonde de Vinet, nous prenons presque toujours la

mesure de la nôtre de celle d'autrui; il y a une certaine sécheresse rationaliste et française qui consiste à faire exactement la part du sentiment affectueux et à l'arrêter net au point où commence soit une indifférence naturelle, soit une aversion légitime : les grands humoristes goûtent un plaisir céleste à rendre indécise cette ligne de démarcation. Ils nous intéressent à ce qui est insignifiant, relèvent ce qui est humble, trouvent des motifs d'indulgence et de pitié pour ce qui est contemptible ou laid. Le bon Rabelais n'a que le mot *bon* à la bouche; il ne cesse de bénir le Créateur et toutes les créatures, hommes, bêtes et choses jusqu'aux diables d'enfer, dont il jure qu'on les calomnie et qu'ils sont « bons compagnons. » Cervantes est plein non de compassion seulement, mais d'estime et d'admiration respectueuse pour la folie de son héros. Sterne résout un problème plus difficile que celui de nous faire adorer le bon oncle Toby, monté sur son paisible dada : il rend aimable M. Shandy, son frère, dont la manie, non moins absurde, est agressive en outre et qui taquine l'excellent homme; de sorte qu'en chérissant la victime, nous sourions doucement à son persécuteur. Mais, pour que l'*amour universel* ne verse pas dans la déclamation, il faut qu'il soit corrigé, relevé, et, si j'ose le dire, déniaisé par l'ironie, par un grain d'ironie piquante et légère, comparable au levain que le boulanger mêle dans la pâte : sans quoi nous ne pourrons pas nous dépêtrer de la sentimentalité ni de l'emphase, et nous en resterons au Rousseau, au Zimmermann, au Kotzebue. L'humoriste doit bien se garder de prendre le monde au tragique; si son art est un art, il doit rester un jeu, et son âme affranchie n'a point à gravir le chemin sanglant de la croix. « Tirily! Tirily! chante gaîment Henri Heine; je sympathise avec les hommes, je sympathise avec les plantes : elles me racontent, avec leurs mille langues vertes, leurs plus charmantes histoires. Je sens la *douce souffrance* de l'existence; je sens toutes les joies et toutes les peines du monde; je souffre pour le salut de tout le genre humain; j'expie ses péchés, mais *j'en jouis aussi.* » Jean-Paul est très inférieur, comme humoriste, à Rabelais, à Cervantes, à Sterne, à Henri Heine, parce qu'il est fréquemment déclamatoire et systématiquement affecté, à tel point que les pires extravagances de Sterne ne sont, en comparaison des siennes, que régularité cicéronienne et classique; mais l'énormité de ses défauts ne doit pas empêcher la critique de reconnaître ce qu'il y a en même temps chez lui de profonde sympathie humaine et d'*humour* véritable, consistant en quelque chose de plus sérieux et de plus intéressant que la froide recherche d'une forme bizarre.

Sur l'article des mœurs, il fut un Hippolyte, un Hippolyte selon

le modèle antique; car, pour se défendre contre les Phèdres, il n'eut pas même besoin d'une Aricie. Il paraît avéré que lorsqu'il se maria, en 1801, âgé de trente-sept ans, il apportait à Mlle Caroline Mayer un capital intact. Telle était sa naïve ignorance que, dans le *Titan*, contemporain de son mariage, Linda s'écrie : « Je suis mère! » en sortant des bras de Roquairol, son ravisseur. Toutes les Allemandes se jetaient à la tête de ce grand jeune homme blond qui écrivait des choses si sentimentales et si vaporeuses : il se tint sur la défensive, et, selon sa pittoresque image, joua en amour « le rôle du lièvre autour duquel la meute des chiens dessine des cercles de plus en plus étroits. » Cette relation de lièvre à chiens courans, qui est très facile à comprendre, mais qui n'est pas l'emblème sous lequel on a coutume de se figurer les histoires du cœur, explique une singularité des romans de Jean-Paul : chez lui l'homme n'a point de cour à faire à la femme, aucune victoire à remporter sur des beautés fières ou insensibles; l'amour est, quand il veut, à sa disposition : il n'a qu'à se laisser attraper par *Diane* ou par *Flora*.

La première qui faillit le dévorer fut Mme de Kalb. Éprise de Jean-Paul avant de l'avoir vu, elle le tutoyait six jours après avoir fait sa connaissance et le pressait très vivement : « Pour l'amour de Dieu, ne te montre pas à une autre qu'à moi; tous ceux qui te comprennent voudront mourir pour toi... Non! le monde ne t'aura pas, ou je mourrai ; je veux être anéantie, et alors il pourra t'avoir. » Mme de Kalb se rendait à elle-même cette justice, qu'elle avait « une profondeur de sentiment qu'un Pascal seul aurait pu comprendre. » C'était une femme sans préjugés bourgeois et parfaitement à sa place dans la société aristocratique de Weimar, où régnait une liberté de mœurs très cordiale, et où l'on trouvait tout simple que Wieland invitât Sophie Laroche, son ancienne maîtresse, à venir passer quelque temps chez lui, près de sa femme. Quant à M. de Kalb, il était lié publiquement, et sans que personne d'autre que Jean-Paul en fût scandalisé, avec une jolie dame de la colonie anglaise établie dans cette aimable ville. Mme de Kalb l'avait épousé, parce que « la nature, disait-elle, veut que nous devenions mères, et que nous ne pouvons pas attendre, pour cela, qu'un séraphin descende du ciel. » Mais elle admettait très bien l'intervention du séraphin après la noce, considérant le mariage comme « une pure convention, au-dessus de laquelle il était digne à des esprits d'élite de s'élever. » Elle prit pour séraphin Schiller d'abord, qui ne paraît pas avoir été d'humeur contrariante, puisqu'il lui proposa de faire en tête-à-tête un voyage à Paris. La vue de Jean-Paul anéantit pour elle en un instant Schiller et l'univers entier; et son délire amoureux, dont on vient de lire l'expression première, relativement modérée et calme,

atteignit rapidement un tel degré d'ardeur, que les lettres ultérieures de Mme de Kalb, écrit en rougissant M. Firmery, « se refusent à toute traduction. »

Pour comprendre la conduite de Jean-Paul envers Mme de Kalb et ses autres amoureuses, nous n'avons, aujourd'hui, qu'à nous rappeler deux choses, que ces pauvres femmes ne pouvaient pas savoir aussi bien que nous : d'une part, l'entière dévotion de son esprit à la littérature; d'autre part, la froideur foncière de son tempérament. Le premier sentiment le portait à s'abandonner avec ivresse à des exercices du cœur, qui n'étaient pour lui qu'une expérience utile, une préparation au métier de poète; le second l'empêchait de franchir la limite au-delà de laquelle le jeu serait devenu trop dangereux. Le premier sentiment lui faisait écrire : « Ah! inoubliable! âme de mon âme, pense que jamais personne n'a aimé comme je t'aime! » et le second le faisait battre en retraite dès qu'il se voyait mis en demeure de démontrer sa flamme par des réalités. A ses yeux, l'amour était et devait rester immatériel; c'était « la résonance de deux âmes. » Il admettait pourtant certains gestes du corps, la pression des mains et des lèvres, mais rien d'autre; au-delà commençait « le péché. » Surtout, il avait une prétention bien difficile à faire prévaloir contre la jalousie naturelle de l'amour : condamnant avec indignation ce qu'il appelait l'*égoïsme érotique et sentimental*, il tenait avant toute chose, au nom de l'*amour universel*, à pouvoir librement aimer plusieurs femmes à la fois et à trouver des amoureuses au cœur assez large, assez haut, pour ne point s'offenser de cette pluralité. Il ne tarda pas à désespérer Mme de Kalb en lui associant dans son amour Renée Wirth, femme de Christophe Otto, et Mlle Amöne Herold, qu'elle crut sa maîtresse d'après la façon dont il lui parlait de cette jeune fille dans ses lettres (on pouvait s'y tromper) : « Jamais l'âme d'Amöne et la mienne n'ont été aussi étroitement enlacées; comme des bienheureux ressuscités, nous reposons sur le nuage lumineux et enivrant de l'enthousiasme; et, éblouis et nous embrassant, nous nous enfonçons dans la lumière du nuage. Je nage actuellement en plein amour et suis heureux jusqu'à l'angoisse. » Mme de Kalb fit des scènes terribles, qui ennuyèrent Jean-Paul. Il lui *accorda le mariage*, pour gagner du temps; car elle devait d'abord divorcer avec M. de Kalb, et pendant les préparatifs de cette cérémonie préliminaire, il parvint à rompre et à s'esquiver. Mme de Kalb dut se contenter de l'amitié : « J'accepte l'amitié, mais avec la jalousie de l'amour!... Quand tu jurerais que tu n'as jamais aimé Charlotte de Kalb, moi je jurerai que tu l'as aimée pourtant! »

Mme de Krüdener aima aussi Jean-Paul, mais plus idéalement. Elle s'attacha à lui par une « amitié pure et sainte. » Richter est « pour

son âme ce que l'éther serait pour sa poitrine si elle habitait la cime des Alpes. » Le vaste amour des hommes qui animait Mme de Krüdener ressemblait aussi peu que possible à l'*égoïsme érotique*. Un peu de coquetterie mondaine se mêlait pourtant à son mysticisme; elle s'enfermait avec Jean-Paul dans son cabinet de toilette pour le peigner, le parer, l'initier au ton poli de la société de Berlin et le rendre plus irrésistible.

Mme de Genlis, entendant à Berlin vanter l'auteur illustre qui avait traduit dans la forme du roman les plus beaux sentimens et les principes les plus vertueux, dit : « Alors, nous nous ressemblons tous les deux. Il faut que nous nous épousions. Nous sommes faits l'un pour l'autre. » Elle vit Jean-Paul et lui parla ainsi : « On m'a dit de vous, monsieur, que vos écrits sont religieux et moraux. Les miens sont de même. Je suis heureuse de saluer un écrivain qui suit la même direction que moi. »

Une autre Française, une autre femme-auteur, d'une gravité comique, c'était Joséphine de Sydow, élevée dans les principes de Rousseau, « qu'elle avait sucés avec le lait. » Ayant refusé l'époux choisi pour elle par ses parens, elle avait épousé M. de Montbard; mais elle s'en lassa vite, et rencontrant à Berlin, où elle avait suivi son mari, M. de Sydow, chef d'un escadron de hussards du régiment de Blücher, elle divorça et l'épousa. C'était un mari volage. Elle offrit son cœur à Jean-Paul : « Au moins je ne mourrai pas sans avoir connu un mortel digne de mes adorations. » Elle était faite pour s'entendre avec lui, ne croyant point à la durée de l'amour « après la possession. » C'était bien ainsi que Jean-Paul le comprenait : « O Joséphine, ma sœur! je serai ton frère. Nous nous aimerons non-seulement plus purement, mais encore plus longtemps que les autres. » Cependant elle reçut un coup violent au cœur lorsqu'il lui annonça son mariage. Sans doute elle protesta noblement que d'avance elle aimait sa fiancée, mais elle ajouta : « Je ne te verrai point sans frémir former ces nœuds dangereux. »

Le mariage était bien la fin pratique que Jean-Paul poursuivait dans ses exercices d'amour, tout en travaillant à recueillir de la matière pour ses romans; mais la grande difficulté restait toujours de trouver une femme exempte « d'égoïsme érotique et sentimental. » Il crut un instant l'avoir rencontrée dans la personne d'Émilie de Berlepsch, qui lui fit la cour en même temps que la femme d'un rabbin, Mme Bernard. Celle-ci ne fut pas longtemps dans ses papiers; elle en était tout à fait indigne. Cette juive matérielle ne comprenait rien à une affection platonique capable de s'épancher à la fois auprès d'elle et auprès d'Émilie. Elle ne ménagea point sa rivale, plus âgée qu'elle. Jean-Paul réprimanda sévèrement ce manque

d'égard pour « les amies de son ami, » et Émilie eut le champ libre. C'était une belle veuve de trente ans, « plus morale » que Mme de Kalb et même que Mme de Krüdener, au dire de Jean-Paul, « sans ombre de sensualité. » C'est pourquoi il lui jura un constant et immuable amour, mais en se réservant formellement le droit d'en aimer d'autres en même temps qu'elle. Cette déclaration causa à Émilie un frisson glacial et « mit en pièces le ciel dont elle avait rêvé. » Après avoir soumis à une consciencieuse et subtile analyse le sentiment qu'elle continuait d'éprouver pour lui, après y avoir démêlé « l'émotion religieuse, l'admiration, l'enthousiasme et le désir, *mais non la confiance,* » elle finit par faire au bien-aimé la proposition suivante : « Il épouserait une jeune fille dont elle lui avait parlé ; puis tous trois iraient vivre ensemble dans une maison champêtre qu'ils achèteraient à frais communs. » Le projet parut plein de périls à Jean-Paul, qui fit des objections. « Quelques-unes des observations que je risquai lui causèrent des crachemens de sang, des syncopes, la mirent dans un état effrayant ; j'ai subi des scènes que la plume ne saurait peindre. Un matin, le 13 janvier, comme je travaillais à une satire, tout mon intérieur se déchira. J'allai chez elle le soir, et *lui accordai le mariage.* » Ce n'était, comme lorsqu'il fit la même concession à Mme de Kalb, que pour avoir un peu de répit ; car, presque au même instant, il écrivait dans son journal : « Ah ! comme je l'aime, ma femme future, et pourtant je ne l'ai pas vue encore. » Il fallut bien s'armer enfin de courage et avouer à Émilie qu'on n'avait point de passion pour elle et qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. « J'eus deux journées tirées de l'enfer le plus brûlant. Maintenant, je suis libre. Le bandeau de l'amour est découpé en liens d'amitié. »

Mlle Caroline de Feuchtersleben fut celle dont l'allumette frôla de plus près, sans le faire prendre, le flambeau d'hyménée. Ni mariée, ni divorcée, ni veuve : c'était pour l'âme virginale de Jean-Paul un attrait séduisant. Comme les dames, d'ailleurs, cette jeune fille avait fait les avances et écrit la première. Lorsqu'elle vit le héros de ses rêves, elle lui « dévoila son cœur. » — « Sa tête, raconte Jean-Paul, s'inclina sur la mienne, et je donnai à son œil le premier baiser. » Les jeunes filles ont beau être assez libres en Allemagne, elles ne le sont pas autant que les femmes, et un grand garçon ne pouvait guère continuer à baiser sur l'œil Mlle Caroline de Feuchtersleben sans la compromettre plus ou moins. Il fallait ou cesser le jeu ou épouser. Caroline avait posé elle-même le dilemme avec une rigueur de logique qui ne laissa pas à Jean-Paul le temps de lanterner : il commença donc par *accorder le mariage ;* la nouvelle des fiançailles devint officielle, et Herder, enthousiasmé, accourut donner sa bénédiction aux futurs époux. Mais avant de « former

ces nœuds dangereux, » Jean-Paul voulut savoir si sa fiancée était digne de pratiquer le culte mystique de l'amour universel : il lui montra donc les lettres de ses amies en l'invitant à juger de leur « chaleur. » Elle répondit : « Les lettres témoignent assurément de cœurs chauds... Mais j'adresse une prière à mon Richter; ne me montre plus de lettres de tes amies; aime-les toutes, écris-leur à toutes, sois l'ami brûlant de toutes les âmes féminines, mais... ne m'en parle plus! » Toujours l'égoïsme érotique! Richter, averti à temps, déclara à Caroline qu'il l'aimerait d'un amour éternel et passionné, mais... qu'il ne pouvait être son époux. La pauvre fille resta inconsolable, le monde blâma Jean-Paul, et Herder surtout ne fut pas content.

Enfin, en 1801, Jean-Paul rencontra une petite bourgeoise assez naïve, — ou assez fine pour trouver tout naturel que l'univers entier partageât avec elle le culte qu'elle lui avait voué. Il l'épousa le 27 mai. Ce qui semble indiquer qu'il y avait eu moins de candeur que d'adresse dans la belle abnégation de Mlle Caroline Mayer, c'est qu'elle était devenue Mme Richter depuis plusieurs années, lorsque un jour la patience lui échappa en entendant son mari appeler « sa bien-aimée » une certaine Sophie Paulus, qui lui avait écrit et pour laquelle ses romans étaient, avec la Bible, les plus beaux livres du monde. Ce fut, d'ailleurs, le seul orage qui troubla leur union. Jean-Paul, guéri des *Titanides*, se reposa de ses expériences orageuses dans la paix d'une bonne petite existence bourgeoise, estimant désormais « à leur juste valeur ces charbons flamboyans qu'on appelle femmes de génie. » Mais il faut mentionner une navrante aventure, qu'on aimerait mieux passer sous silence si elle n'était pas un sujet de réflexions instructives sur l'étrange mobilité des goûts et des sentimens humains. Ce Jean-Paul, dont les ouvrages sont, pour notre critique, plutôt un sujet de gaîté, inspirait des passions si désordonnées qu'en 1814 une petite fille qui n'avait jamais vu l'auteur et ne le connaissait que par une copie de ses livres, exécutée de sa main et gardée précieusement dans son pupitre comme dans un autel, se noya dans un accès d'amour désespéré pour lui! Elle s'appelait Marie Lux; c'était la fille d'un Allemand mort à Paris sur l'échafaud en 1793 pour avoir approuvé trop bruyamment l'acte de haute justice de Charlotte Corday; peut-être y avait-il dans son jeune sang une surabondance de la noble exaltation paternelle.

V.

Les ouvrages de Jean-Paul que nous préférons aujourd'hui ne sont probablement pas ceux que la petite Marie avait copiés. Il divisait lui-même en trois classes les romans en général et les

siens en particulier : ceux de l'école italienne, caractérisés par l'idéalisme poétique et sentimental; ceux de l'école allemande, faisant la transition entre la première classe et la troisième, et enfin ceux de l'école hollandaise, caractérisés par la minutieuse exactitude d'un pinceau devenu familier et réaliste. La tragique élévation *italienne* tourna les têtes des contemporains; elle nous fait rire, hélas! ou bâiller, et nous ne goûtons plus que l'humble comique des *Pays-Bas*. Aux productions de ce dernier genre (ou du genre mitoyen) appartiennent le *Jubelsenior*, les *Flegeljahre*, la *Vie du professeur de cinquième Fixlein*, traduite en français par M. Émile Rousse, et surtout : *Fleurs, fruits et épines, ou mariage, mort et noces de Firmian Stanislas Siebenkäs, avocat des pauvres au bourg de Kuhschnappel.*

C'est, à nos yeux, le chef-d'œuvre de Jean-Paul. Nous entendons par là que cet ouvrage est moins mal composé que les autres et qu'il contient un plus grand nombre de jolies choses ou de belles choses. Le petit génie de notre écrivain est essentiellement fragmentaire : une anthologie de ses œuvres aurait à prendre, pour former son bouquet de morceaux choisis, la plupart de ses fleurs dans le *Siebenkäs*. C'est de ce roman que Mme de Staël a tiré le discours du Christ mort, superbe morceau, mais pur hors-d'œuvre, sans aucune espèce de rapport avec le principal sujet. Une autre *extra-feuille* est la lettre de Leibgeber sur la gloire, que Mme de Kalb appelait « un délire du génie; » une troisième, c'est un sermon prononcé par Adam le jour de son mariage avec Ève sur la question de savoir s'il faut créer le genre humain, et une quatrième, c'est une dissertation sur la loquacité des femmes, où abondent les fines remarques et les images ingénieuses : « Les grenouilles cessent de coasser dès qu'une lanterne projette sur leur étang un rayon de lumière; ainsi une pensée arrête le vain bruit des paroles. » — « La parole chez les femmes indique qu'elles ne pensent à rien, comme dans un moulin la sonnette avertit qu'il n'y a plus de blé dans la trémie. » — « Il est beaucoup plus facile pour une femme de céder et de se taire quand elle a raison que quand elle a tort. » Les pensées brillantes, profondes même, ne manquent pas en général dans les écrits de Jean-Paul; ce serait un appoint considérable pour l'anthologie dont nous parlions et que le marquis de Lagrange a ébauchée en 1836. Richter a particulièrement bien observé ou décrit le caractère et l'esprit des femmes, leurs sérieuses qualités comme leurs défauts bizarres, quoiqu'il n'ait jamais éprouvé ni compris la passion; un misanthrope dirait peut-être, mais ce serait plus spécieux que juste, qu'il les a d'autant mieux connues qu'il les a moins aimées. Voici d'autres choses bien délicatement senties et dites sur ce sexe « absurde et charmant. » — « Une femme est

le plus singulier alliage d'entêtement et de sacrifice. Pour le bien d'autrui, elle peut se résigner à mille choses, à rien pour le sien propre. Vous la verrez, en faveur d'un étranger malade, renoncer à trois nuits de sommeil sans qu'en faveur d'elle-même elle se déshabitue de la moindre des choses qui causent ses insomnies. Les Bienheureux et les papillons, quoiqu'ils n'aient pas d'estomac, ne mangent pas moins qu'une femme qui veut aller au bal ou à l'autel nuptial, ou qui fait la cuisine pour des invités; mais que le médecin vienne à lui interdire un mets pour sa santé, elle le mangera tout de suite. » — « L'enfant pense emporter l'araignée prisonnière au bout de son fil, que l'araignée file toujours plus long vers la terre et avec lequel enfin elle s'enfuit. Qu'une femme soutienne ce qu'elle voudra, et qu'elle le prouve comme elle voudra, l'homme est tout à fait incapable de contester et de triompher; car, lorsqu'il croit la tenir dans les chaînes de son raisonnement et les fils de son discours, il est tout aussi avancé que s'il cherchait à enlever par le fil une pelote de fil qui est par terre : il aura du fil de plus en plus dans la main, et toute la pelote y passera, mais l'étoile de la pelote restera par terre. »

L'idée fondamentale du *Siebenkäs*, dans la partie de ce roman où, par un procédé d'ailleurs plus discrètement et plus heureusement suivi que jamais, il n'est pas question de toute autre chose, c'est de montrer comment la différence des goûts et l'inégalité de la culture rendent peu à peu étrangers l'un à l'autre, puis antipathiques, deux époux qui croyaient bien s'aimer et qui sont d'honnêtes et braves gens. L'avocat Firmian Siebenkäs est naturellement un écrivain comme Jean-Paul; il compose, comme lui, des satires, qui même seront intitulées : *Choix tiré des papiers du diable*. Sa femme, Lenette, est l'ange du pot-au-feu; elle a le sens pratique et la médiocrité intellectuelle d'une simple ménagère. Quand le poète lui lit sa dernière composition, elle l'arrête au milieu d'un vers pour lui demander : « Qu'est-ce que tu aimes mieux pour ton dîner aujourd'hui? » Voici un souvenir désagréable qu'il n'est jamais parvenu à chasser; un jour qu'il déclamait une page très éloquente sur la mort et l'immortalité de l'âme, Lenette, qui avait l'air de l'écouter, les yeux fixés à terre, lui dit tout à coup : « Demain matin, avant de sortir, n'oublie pas de me faire raccommoder tes bas, qui sont troués. » L'auteur du *Siebenkäs* se rappelait les temps de misère où il essayait vaillamment de travailler et d'écrire dans la salle commune où sa pauvre mère vaquait, de son côté, aux soins du ménage. C'est à cette impression toujours présente que nous devons le meilleur de Jean-Paul et la page la plus mémorable de son chef-d'œuvre.

Le mari de Lenette ayant besoin, pour composer, du plus com-

plet silence, « s'était habitué à guetter tous les mouvemens de sa femme, ce qui jetait le désordre dans ses pensées. Le pas le plus léger, le moindre ébranlement l'agaçait comme un enragé ou un goutteux, et tuait toujours en lui une ou deux idées près d'éclore, comme un bruit violent coûte la vie aux jeunes canaris et aux vers à soie. » Lenette glisse, on l'entend à peine, on ne l'entend même pas du tout, « courant avec ses pattes légères sur les fils de sa toile d'araignée domestique; » mais c'est précisément là ce qui distrait et bientôt irrite le poète. « Il fallait que Siebenkäs fît de grands efforts d'attention pour entendre le bruit de ses mains et de ses pieds; pourtant il y parvenait, et il entendait presque tout. Quand on ne dort pas, on prête bien plus d'attention à un bruit léger qu'à un grand fracas. L'écrivain épiait le moindre bruit, ses oreilles et son âme couraient partout à la suite de Lenette, attachées à ses pieds comme des compteurs de pas. » Il finit par dire : « Lenette, voilà une heure que j'écoute ce trottinement qui me met au supplice; j'aimerais mieux t'entendre circuler avec une paire de sabots dont la semelle de fer battrait la mesure! Marche comme d'habitude, ma bien-aimée. » Lenette, bon petit cœur, fait tout ce qu'elle peut pour concilier les exigences de son mari avec celles de son ménage. Lorsqu'elle le contredit, ce n'est jamais pour soutenir quelque chose qui soit contraire à la manière de voir de Firmian; « c'est, comme font toutes les femmes, simplement pour contredire; » mais elle ne comprend rien à des sensations ultra-fines qui entendent marcher une fourmi plus distinctement qu'un cuirassier. « Elle demanda innocemment pourquoi le garçon du relieur au-dessous, qui, tout le long du jour, exécutait des fantaisies sur un violon d'enfant, ne le troublait point de ses fugues criardes et discordantes, et pourquoi, tout récemment, il avait mieux supporté le nettoyage de la cheminée que le nettoyage de la chambre? » Quelle différence! pense Siebenkäs. Mais il faudrait du temps pour l'expliquer à une intelligence ordinaire, et il n'a pas de longs discours à faire *gratis*, pendant que d'insupportables contrariétés domestiques l'empêchent d'écrire et de gagner l'argent nécessaire à l'entretien du ménage. Le bruit, — ou plutôt le silence du plumeau l'exaspère. « Lenette finit par renoncer au balai, et, pendant que le grincement de la plume de son mari couvrait à lui tout seul le peu de bruit qu'elle pouvait faire, elle repoussa avec le plumeau trois brins de paille et un petit reste de duvet. Le rédacteur des *Papiers du diable* entendit le plumeau. Il se leva : « Balai ou plumeau, du moment que je l'entends, le supplice est le même. Oui, que tu repousses ces malheureux débris avec des plumes de paon ou un goupillon sacré, que tu chasses la poussière avec un soufflet, je l'entends, et mon livre et moi nous périssons misérablement! » — Elle répondit : « Mais j'ai fini. » Il se

remit au travail. Cependant Lenette ferma tout doucement la porte de la chambre. Il dut en conclure que dans sa géhenne ou son pénitencier on allait de nouveau entreprendre quelque chose contre lui. Il posa sa plume et cria par-dessus la table : « Lenette, je ne puis pas très bien entendre; mais si, de l'autre côté, tu es encore une fois en train de faire quelque chose que je ne puis pas supporter, je t'en prie, pour l'amour de Dieu, cesse, mets fin pour aujourd'hui à mon chemin de la croix et à mes souffrances de Werther. Viens, j'aime mieux te voir! — Elle répondit d'une voix tremblante d'émotion : « Mais je ne fais rien! » Il se leva de nouveau et ouvrit la porte de sa chambre de torture. Sa femme, avec un torchon de flanelle grise, frottait et polissait la verte couche nuptiale. L'avocat Siebenkäs se mit à dire lentement : « Ainsi, tu brosses et tu balaies, et tu sais que je suis assis là tout en sueur et que je veux travailler pour nous deux et que, depuis une heure, je continue à écrire sans savoir ce que je fais. O ma céleste et conjugale moitié, pour l'amour de Dieu, finis-en et ne t'obstine pas à me tuer avec ton torchon.» — Lenette, étonnée, dit : « Il est impossible, mon bon, que tu m'aies entendue de ton bureau, » et elle continua à frotter avec plus d'ardeur. Il saisit ses mains avec vivacité, mais avec douceur, et reprit : « Mais c'est justement mon malheur que je ne puisse rien entendre et que je sois obligé de tout m'imaginer. Cette maudite pensée du balai et de la brosse vient se mettre à la place des pensées bien meilleures que j'aurais couchées sur le papier. Cher ange, personne ne serait assis là plus paisiblement que moi, personne ne travaillerait avec plus de sang-froid et de bonheur, si tu te contentais de faire feu derrière ma chaise avec des boîtes, des obusiers et des canons; mais un *bruit silencieux*, voilà ce que je ne puis supporter! »

Il faut avouer que cela est exquis, et que Sterne lui-même n'a pas appliqué avec plus de talent le microscope du psychologue aux minutieuses curiosités de la nature humaine. Une autre chose est à remarquer dans cette scène charmante : le personnage de tyran ridicule que joue l'avocat Siebenkäs ne l'empêche pas d'être sympathique. L'art de rendre aimable le grotesque est, redisons-le ici, ce qui caractérise le plus profondément le véritable *humour*.

La scène de la chandelle, qui succède à celle du balai et qui est également célèbre, n'est que l'ingénieux renouvellement du même thème. Je ne l'analyserai donc pas, et je me borne à en détacher deux passages propres à illustrer le style particulier de l'*humour*. Siebenkäs, qui soutient qu'une chandelle doit être allumée par son bout le plus gros, en donne la raison suivante : « Si nous l'avons allumée par le bout mince, nous voyons se produire en bas, dans le chandelier, une masse de suif inutile; si au contraire nous allu-

mons le gros bout, avec quelle grâce et quelle symétrie la graisse liquide qui provient de la moitié plus grasse se dépose autour de la moitié plus maigre, l'engraissant, pour ainsi dire, et lui donnant d'harmonieuses proportions ! » Une des joies de l'humoriste, c'est d'appliquer des épithètes obligeantes et affectueuses à des choses qu'on n'a pas accoutumées à tant d'égards et qui en restent tout étonnées. C'est ainsi que Rabelais nous parle de la grâce des ânes, de la toux suave des bons pères, des beaux dés harmonieux dont le juge Bridoye se servait pour rendre la justice, du mélodieux son des pois secoués par Triboulet dans une vessie de porc. Plus loin, la phrase de Jean-Paul, par un autre contraste cher aux humoristes, enveloppe dans les tours et les replis nombreux d'une savante période la puérile insignifiance de l'idée, et s'avance au milieu des niaiseries avec une lenteur majestueuse, dont Swift nous a laissé le plus parfait modèle. Siebenkäs donne gravement à sa femme des instructions détaillées sur l'emploi des mouchettes, sur le moment précis de moucher, sur la mesure qu'il convient de garder dans cette opération : « Quand le mouchage ardemment désiré ne se produit pas, que le noir germe de l'épi lumineux grandit de plus en plus, qu'un véritable flambeau funèbre éclaire un écrivain à demi mort, que celui-ci ne peut chasser de son esprit la pensée de la main de sa femme, qui d'un coup de ciseau pourrait le délivrer de toutes ces entraves, alors, ma chère Lenette, il est bien difficile qu'il n'écrive pas comme un âne, qu'il ne devienne pas lourd comme un dromadaire. » — Elle lui promit que, s'il parlait bien sérieusement, elle ferait mieux le lendemain. En effet, l'histoire doit lui accorder cette louange, que le lendemain elle tint parole et non-seulement moucha plus souvent que la veille, mais à vrai dire, moucha sans cesse, d'autant plus que deux ou trois fois il l'avait remerciée d'un signe de tête. — « Trop de zèle, dit-il enfin, mais d'un ton infiniment aimable; ne manie pas si souvent les ciseaux. Si tu t'appliques à faire de trop petites subsubsubdivisions de la mèche, nous allons retomber dans la malheureuse situation d'hier soir, car une chandelle rasée de trop près donne aussi peu de lumière qu'une chandelle dont les lumignons croissent librement (ce que, au figuré, tu pourrais, si tu en étais capable, appliquer au flambeau du monde et de l'église). Quelques minutes avant et quelques minutes après le mouchage, se produit entre chien et loup ce beau temps moyen de l'âme, où elle voit admirablement. Et c'est alors une vraie vie des dieux, une heureuse proportion entre le noir et le blanc, dans la chandelle et sur le livre. »

L'extinction progressive et totale de l'amour entre les deux époux est racontée non-seulement avec beaucoup de fantaisie et d'esprit, mais avec une intensité d'émotion, qui, dans certains endroits vrai-

ment pathétiques, pénètre et serre le cœur. Cependant il s'en faut bien que le meilleur des romans de Jean-Paul soit un ouvrage parfait. Pourquoi, dans cette mort de l'affection conjugale, qui devrait s'effectuer d'elle-même lentement, naturellement, Lenette trouve-t-elle un complice et un consolateur sous la forme d'un membre du conseil des écoles, pendant que Firmian, de son côté, rencontre, pour lui faire oublier sa femme, une grande dame qui aime la littérature? Le jeu de ces ressorts extérieurs et vulgaires, l'amant, la maîtresse, nous gâte ce que l'idée, réduite à ses premiers élémens, avait d'intéressant et de distingué dans sa simplicité. Il semble qu'il y avait un moyen facile de donner au *Siebenkäs* une conclusion heureuse : c'était de montrer, par une douce revanche, la poésie réelle du foyer l'emportant à la fin sur celle qui n'est qu'une forme et qu'un songe littéraire, idée juste et morale dont l'auteur des *Récits villageois de la Forêt-Noire* s'inspirera plus tard dans la *Frau Professorin*.

Le voyage de l'aumônier Schmelze (1809), analysé par Philarète Chasles, est un développement assez amusant de cette vérité, que l'abus de la réflexion paralyse l'action et que la science multiplie pour l'homme les raisons de douter et de craindre. Attila Schmelze n'est point un lâche de sa nature, mais il a si souvent arrêté sa pensée sur les causes de destruction qui nous environnent de toutes parts, qu'il n'ose plus faire un pas sans se croire en danger de mort. *Le docteur Katzenberg* est d'un comique un peu gros et même un peu gras; Jean-Paul ne haïssait pas les mots crus, il les recherchait même, pour deux raisons : d'abord, parce qu'ils sor. une partie essentielle du vocabulaire de l'*humour*, dont la frénésie « anéantissante » se réjouit surtout d'anéantir nos vaines conventions, et le décorum en est une; ensuite, parce qu'il avait remarqué que les personnes vouées à l'état ecclésiastique, le curé Rabelais, le doyen Swift, le pasteur Sterne, se plaisent généralement dans le cynisme du langage. Fils de pasteur, il n'a pas voulu rester en arrière de ces grands modèles; mais les incongruités et les gravelures ne sont sous sa plume qu'une imitation littéraire et jurent un peu avec la profonde pureté de ses mœurs. Mentionnons au moins *la Vie de Fibel* (1812) et *la Comète ou Nicolas Margraf, histoire comique* en trois volumes, qui parurent de 1820 à 1822; mais arrêtons-nous, en terminant, sur deux ouvrages didactiques, un traité d'éducation intitulé : *Levana*, que Mme Jules Favre a traduit en partie, et une *Poétique ou Introduction à l'esthétique*, dont MM. Alexandre Büchner et Léon Dumont nous ont donné une excellente traduction complète.

Ces deux ouvrages sont probablement ceux qui conserveront le plus de lecteurs dans l'avenir, par la bonne raison que Jean-Paul,

artiste presque nul et créateur en somme impuissant, n'offre de tout à fait original, pour composer la bibliothèque choisie de la postérité, que quelques idées ingénieuses ou fortes. La pensée générale de son traité pédagogique est sans valeur, puisque sa préoccupation dominante comme publiciste reste celle qui avait jadis inspiré son préceptorat : former des écrivains, et des écrivains humoristes. Mais cette erreur de fond, ce vice de la conception d'ensemble n'empêche pas *Levana* d'abonder en remarques charmantes et en préceptes de grand prix. C'est particulièrement sur les enfans et sur les femmes que les vues de l'auteur sont justes et fines, et que ses expressions sont heureuses. Père de trois jeunes enfans à l'époque où il écrivit *Levana* (1807), les simples réalités de la vie domestique ont infiniment mieux servi son talent que ses volumineux cahiers de notes et ses singuliers exercices d'amour. *La confession de Jacqueline sur ses fautes pédagogiques* est le joyau de tout l'ouvrage. Que de jolies choses dans la meilleure partie de ce livre, et que d'aimables choses, qui font honneur au cœur de Jean-Paul autant qu'à son esprit ! « La gaîté ou la joie est le ciel sous lequel tout prospère, excepté la passion. Qu'on ne la confonde pas avec le plaisir... Les animaux peuvent jouir, mais l'homme seul peut être gai. Dieu est bienheureux. Un Dieu chagrin est une contradiction, c'est le diable... L'homme content attire notre regard et notre cœur, que le mécontent repousse, tandis que nous nous éloignons de l'homme qui jouit pour nous rapprocher de celui qui souffre. » — « La gravité des jeunes filles est rarement aussi innocente que leur raillerie... La gaîté répand sa lumière sur toutes choses; l'humeur de même fait tomber son brouillard sur tout ce qui l'environne. » — « La femme qui s'ennuie, bien qu'elle ait des enfans, est digne de mépris. » — « Les animaux et les sauvages ne connaissent pas l'ennui; les enfans n'en auraient jamais si l'on ne se préoccupait pas trop de l'éloigner. » — « Tenez pour sacré le regard de l'enfant qui cherche et interroge. » — « Le père marque seulement les points dans la vie de l'enfant; la mère en indique tous les autres signes de ponctuation. » Et, à propos de ponctuation, cette pensée encore, qui est bien spirituelle et bien vraie : « Il est difficile à une femme de dire à son enfant : Finis ! sans virgule, point et virgule, et tout un attirail de points d'exclamation et d'interrogation. Rencontre-t-on dans l'histoire un seul exemple qu'une femme ait dressé un chien de chasse ? Ou bien, *une commandante,* quand elle ordonne à sa troupe en marche de faire halte, s'est-elle jamais exprimée autrement que comme suit : Hé, vous tous ! aussitôt que j'aurai fini de parler, je vous ordonnerai à tous de rester en repos, sans marcher, où vous êtes; halte, vous dis-je. »

La *Poétique* de Jean-Paul est aussi une rapsodie, naturellement. Il n'y faut chercher aucune grande vue sur le développement de l'art, rien de cet ordre magnifique, de cette puissante unité qui font du *Cours d'esthétique* de Hegel l'histoire même de l'esprit humain. On peut ouvrir à une page quelconque les deux volumes de la traduction française, commencer par le milieu ou par la fin, les lire en remontant comme en descendant, cela importe peu; mais on ne les parcourra ni sans plaisir ni sans profit. La pensée de Jean-Paul n'est jamais banale, et presque partout elle excite et féconde celle du lecteur. De même que la théorie de l'amour est la perle de la métaphysique de Schopenhauer, la perle de l'esthétique de Jean-Paul est le chapitre VII, intitulé « De la poésie humoriste. » Tout critique qui voudra parler pertinemment de l'*humour* et que ne contenteront point les faibles et pauvres lieux-communs en circulation sur ce sujet, devra comprendre à fond ce que Jean-Paul entend par « l'idée anéantissante, » en s'éclairant des hautes et lumineuses pages de Hegel sur « la subjectivité infinie. » Ne nous effarouchons pas de ces grands mots; ils sont riches de sens et n'ont de rébarbatif que la forme. La *subjectivité infinie* est tout simplement l'abus du moi succédant à l'antique impersonnalité de l'art, et l'*idée anéantissante* ne diffère pas essentiellement de cette « gayeté d'esprit, » dont parle Rabelais, « conficte en mespris des choses fortuites, » persuadée que « tous les biens que le ciel couvre et que la terre contient en toutes ses dimensions, hauteur, profondité, longitude et latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et esprits. » M. Firmery, qui a consacré à l'étude théorique et directe de l'*humour* un chapitre de son ouvrage, le distingue aisément de l'*esprit,* tel que nous l'entendons en France : « L'esprit français est au service de la raison; sobre et discret, il est un ornement de la parole et un assaisonnement du discours. Il n'est jamais qu'un moyen... L'*humour* n'a souci que de lui-même. C'est un jeu qui a en lui sa raison d'être... L'*humour* est au suprême degré libre et désordonné; l'esprit français est, avant tout, un esprit artistique; il est sous la dépendance absolue de la grande loi de l'art, l'unité, et de la règle qui domine malgré nous toutes les productions de notre littérature, le goût... Dans l'*humour,* le sel n'est plus le condiment, il est le mets lui-même. » Ces remarques sont justes, utiles et nécessaires, mais elles ne vont pas loin. Il y a au fond de l'*humour* toute une philosophie, une sorte de nihilisme, mais de nihilisme joyeux, un composé paradoxal de l'optimisme du tempérament et d'un pessimisme intellectuel plus ou moins avancé. Le poète comique ordinaire conçoit un certain idéal de raison et de

vertu, et c'est même à cette condition qu'il est poète comique; il ne tient pour fous que les personnages spéciaux voués par lui au ridicule, et il respecte en ce monde beaucoup de choses, à commencer par lui-même et par les spectateurs de sa comédie : l'humoriste ne fait pas cette division superficielle de la folie humaine en un nombre déterminé de catégories spéciales, ni cette distinction orgueilleuse entre la folie citée au tribunal de la satire et la sagesse qui la juge; il pense, comme Panurge, que toute l'humanité sans exception est atteinte de folie, et il n'a pas l'outrecuidante prétention d'en être exempt lui-même. « Pour lui, écrit Jean-Paul, il n'y a point de sottise individuelle, point de sots, mais seulement de la sottise et un monde sot. » Le petit monde qui s'agite sur le théâtre, le monde non moins microscopique et non moins contemptible qui est assis dans la salle, sa propre personne et l'univers entier, tout est confondu, aux yeux de l'humoriste, dans l'égalité du *néant*.

Jean-Paul passa bourgeoisement ses dernières années à Bayreuth, sans autres incidens que des joies et des deuils domestiques. Il avait obtenu en 1809 une pension de 1,000 florins avec le titre de conseiller de légation. Il écrivit, vers la fin de sa vie, quelques articles litteraires, remarquables par l'absence de toute critique proprement dite, exclusivement élogieux et fort peu intéressans. Il avait pour la critique une horreur procédant de son respect quasi-religieux pour toute pensée écrite et surtout imprimée. La fonction d'écrivain étant, à ses yeux, la plus haute de toutes, il ne tolérait pas sur le compte de ses frères en littérature la moindre parole blessante ou piquante; il n'en prononçait jamais pour sa part; il n'avait d'épigrammes que pour messieurs les critiques, qu'il comparait à toutes sortes d'animaux désagreables, et, par une juste conséquence, il ne pouvait souffrir la plus petite observation sur ses propres ouvrages.

Ses livres, ses cahiers, ses manuscrits, étaient rangés dans son cabinet de travail avec un *désordre régulier*, image des extravagances systématiques de l'*humour*. Son péché mignon était la bouteille. Quelquefois on le voyait traverser les rues de Bayreuth, la face rubiconde, la démarche chancelante, et les bonnes gens disaient entre eux : « Voilà encore M. le conseiller Richter qui vient de se griser. » Il mourut en 1825.

PAUL STAPFER.

LA

TEMPÉRATURE ET LA VIE

Tout être vivant produit de la chaleur; partout où il y a de la vie, il y a simultanément production et dégagement de calorique. D'autre part, il existe pour tout organisme, animal ou végétal, des limites thermiques en-deçà et au-delà desquelles il ne saurait exister, et dans l'intervalle desquelles seules il atteint son développement. C'est dire que la température est un facteur important dans la vie des organismes, et il nous paraît y avoir quelque intérêt à exposer, avec les détails nécessaires, les faits sur lesquels repose la conclusion précédente. Il nous faut aborder successivement deux questions : celle de la production de chaleur par les êtres vivans, et celle de l'influence qu'exercent sur ceux-ci les variations thermométriques du milieu qu'ils habitent, variations qui réagissent nécessairement sur leur température interne, mais avec une intensité variable.

I.

Tout animal est une source de chaleur. Nettement appréciable pour l'homme, l'oiseau, et les organismes supérieurs en général, la température propre de l'aristocratie animale présente des différences peu considérables, mais néanmoins intéressantes. Ce sont les oiseaux qui produisent certainement le plus de chaleur : du moins ce sont eux qui présentent la température propre la plus élevée; car, d'après les différens observateurs, elle oscille entre 39 et 44 degrés centigrades. Chez l'homme et les mammifères, elle varie entre 37 et 39 degrés.

On a qualifié l'homme, les mammifères et les oiseaux, d'êtres à température constante, d'animaux à sang chaud. L'on a voulu indiquer par là que ce sont des organismes à température propre assez élevée, qui ne varie que faiblement et ne suit point les oscillations de la température ambiante. Pour abréger, nous les désignerons sous le nom d'animaux *homéothermes*, c'est-à-dire doués d'une température sensiblement constante. Les autres organismes, qui ne rentrent point dans la classe des oiseaux ou des mammifères, ont été appelés animaux à sang froid, à température variable, animaux *hétérothermes*, parce que, à l'état physiologique normal, leur température propre suit toujours, d'assez près, les oscillations de la température du milieu qu'ils occupent. Le reptile, le batracien, le poisson, le mollusque, le crustacé, l'insecte, etc., ont à peu près la température de l'eau ou de l'air qui les entoure. Sont donc hétérothermes tous les animaux qui ne sont ni mammifères ni oiseaux. Il est à noter cependant que certains mammifères, de l'ordre des rongeurs en particulier, sont tour à tour homéothermes et hétérothermes : ce sont les animaux hibernans, qui, dès la chute de la température extérieure au-dessous d'un certain degré, s'engourdissent et s'endorment, présentant une température propre peu supérieure à celle de l'extérieur. Nous en reparlerons plus loin.

A la vérité, sans le secours de certains instrumens, l'on croirait que les animaux hétérothermes ne produisent aucune chaleur, tant, aux sens, leur température semble identique à celle du milieu où ils se trouvent. Pourtant, chez les reptiles, l'excès de la température de l'animal sur le milieu extérieur (excès noté pendant que ce dernier est à une température moyenne, naturellement, entre 5 et 15 degrés centigrades par exemple) atteint parfois 6, 7 ou 8 degrés : le plus souvent il varie entre 1 et 4 degrés. Chez les batratraciens, il est moindre, et ne dépasse guère 2 ou 3 degrés dans les mêmes conditions. La différence s'atténue encore chez les poissons, et surtout chez les invertébrés, où l'on ne trouve parfois qu'un excès de 1/4 ou 1/2 degré centigrade. Pourtant les insectes, et surtout ceux qui vivent en communauté, dégagent parfois beaucoup de chaleur. C'est ainsi que Réaumur a relevé, dans une ruche d'abeilles, la température de 12°5, alors que l'air extérieur était à — 3°7. En résumé, les animaux hétérothermes produisent peu de chaleur; mais enfin ils en produisent toujours.

Quelle est la cause de la calorification? Tel est le point qu'il nous faut maintenant examiner. Les idées les plus bizarres ont été émises tour à tour sur cette question. Les uns faisaient de la chaleur animale un principe mystérieux, siégeant dans le cœur, et y

développant une température telle que si, par imprudence, l'on touchait à cet organe, la main ressentait une brûlure pénible. Ces auteurs n'avaient évidemment jamais pratiqué de vivisections : bien que le cœur soit un des points les plus chauds de l'organisme, sa température ne dépasse guère 39 ou 40 degrés chez les mammifères. Pour J. Hunter, le célèbre chirurgien et anatomiste, ce principe mystérieux siège dans l'estomac. Barthez et ses disciples attribuèrent la chaleur animale à une cause toute différente, plus raisonnable en ce qu'elle exclut le surnaturel et le mystère, mais non moins erronée : ils la croyaient due au frottement des diverses parties solides et liquides de l'organisme. C'est Lavoisier qui a posé les bases véritables de la théorie de la calorification. Après s'être rendu un compte exact de la nature et des propriétés des élémens constituans de l'air normal, il démontra d'une façon irréfutable que l'air expiré par un animal est plus riche en acide carbonique que ne l'est l'air inspiré. Il y a eu combinaison entre l'oxygène de l'air et le carbone appartenant à l'organisme. « L'air pur, en passant par le poumon, éprouve donc une décomposition analogue à celle qui a lieu dans la combustion du charbon. Or, dans la combustion du charbon, il y a dégagement de la matière du feu; donc il doit y avoir également dégagement de la matière du feu dans le poumon. » Autrement dit, puisque le poumon dégage de l'acide carbonique, il doit s'y produire de la chaleur, de même qu'il s'en produit lors de la combustion d'un corps quelconque; l'organisme produit de la chaleur parce qu'il brûle. Tous les travaux exécutés depuis un siècle ont démontré la justesse de cette conclusion.

D'après Lavoisier, le poumon paraît être le siège de la combustion respiratoire et de la calorification. Sur ce point, cependant, il s'exprime avec réserve, et cette réserve est pleinement justifiée. Le poumon n'est pas le siège des combustions calorigènes, son rôle est tout autre. Lagrange, peu de temps après Lavoisier, avait combattu l'hypothèse de ce dernier, et avait dit que, si le poumon était réellement le siège de ces combustions, la chaleur qui s'y produirait serait telle que cet organe devrait subir de graves lésions incompatibles avec la vie. Ceci est exagéré, car l'on a calculé la production de calorique, et même en supposant que le poumon fût le siège exclusif de cette production, la température de cet organe ne serait point encore suffisante pour le léser. Des recherches fort exactes ont montré quel est au juste le rôle du poumon dans la calorification. Cet organe qui, grâce à ses alvéoles nombreuses, représente une surface de 150 ou 200 mètres carrés (ce chiffre, bien que surprenant, est indiscutable), ne sert qu'à mettre en contact le sang et l'air. Le réseau des capillaires, séparé de l'air par une mince couche cellulaire, représente une nappe équivalant aux

trois quarts environ de la surface pulmonaire totale, soit une couche sanguine de 100 ou 150 mètres carrés. Cette nappe est très mince, il est vrai, puisque 2 litres de sang suffisent à la constituer; mais ceci importe peu : pour que l'absorption se fasse, il faut surtout une surface étendue; la profondeur importe peu. D'ailleurs s'il n'y a, à un moment donné, que 2 litres de sang dans le poumon, il ne faut pas l'oublier, un calcul très simple établit que la quantité totale de sang passant par le poumon en vingt-quatre heures est de 20,000 litres environ. C'est dire qu'anatomiquement le poumon est admirablement disposé pour absorber, et d'ailleurs l'expérience démontre que son rôle est bien ce qu'indique son organisation. Le sang qui le parcourt absorbe l'oxygène de l'air inspiré, en raison des affinités chimiques de l'hémoglobine des globules rouges pour ce gaz, et va le porter dans tout le corps. C'est dans l'intimité des tissus, dans toutes les parties de l'organisme, que cet oxygène, se séparant de l'hémoglobine, va se combiner avec le carbone des tissus, va se *brûler*, pour donner naissance à de la chaleur, et à de l'acide carbonique, résultat nécessaire de toute combustion, acide qui est repris par le sang pour être exhalé par le poumon.

La calorification est donc le résultat de combustions qui se passent dans tous les points de l'économie. Elle est dans une dépendance complète par rapport à deux autres fonctions : la respiration, c'est-à-dire l'apport d'oxygène, de comburant, et l'alimentation, l'apport de carbone ou de combustible. Nous aurons plus loin à rappeler ce fait. La calorification se produit donc non dans le poumon, comme le croyait Lavoisier jusqu'à un certain point, mais dans tous les tissus de l'organisme, et la preuve en est que tous les tissus respirent à l'état de vie, à l'exception des productions cutanées, comme les poils et les ongles, qui sont des parties mortes. S'ils respirent, c'est qu'il y a combinaison d'oxygène et de carbone, donc combustion, donc chaleur. La démonstration de la respiration des tissus est aisément fournie par l'expérience. On tue un animal et on isole des fragmens de muscle, de foie, de cervelle, d'os, etc., que l'on place dans des éprouvettes contenant de l'oxygène et renversées sur le mercure; au bout d'un temps variable, et dans des proportions différentes selon les tissus, on trouve dans les éprouvettes de l'acide carbonique qui a remplacé une partie de l'oxygène, et qui témoigne d'une façon irrécusable de la respiration qui s'est produite.

En résumé, la chaleur animale résulte de la combustion du carbone des tissus par l'oxygène de l'air introduit dans le sang par les poumons, et porté par ce liquide jusqu'au sein des élémens anatomiques les plus petits. Cette combustion s'opère dans tous les

tissus (et dans le sang lui-même, bien que faiblement) avec une importance fort inégale, étant plus considérable pour les muscles, le cerveau et les glandes, et plus faible pour les os et divers autres élémens anatomiques.

La calorification est-elle le résultat de combustions, d'oxydations seulement? On l'a cru pendant un temps assez long, mais en réalité d'autres influences interviennent dans cette fonction. En effet, l'organisme est le théâtre de phénomènes chimiques infiniment variés. Les matériaux empruntés aux alimens sont assimilés à la suite d'actions chimiques très diverses, et la désassimilation s'accompagne de phénomènes non moins variés; et toutes les combinaisons, dissociations, réductions, etc., dont les différentes matières sont l'objet dans l'organisme, donnent invariablement naissance à un dégagement ou à une absorption de chaleur. En langage vulgaire, toute réaction chimique produit de la chaleur ou du froid, selon les cas, et d'après des lois chimiques maintenant bien élucidées.

Parmi les phénomènes chimiques de ce genre, et dont les exemples sont fréquens dans l'organisme, phénomènes qui ont été admirablement étudiés par M. Berthelot, nous citerons en particulier les hydratations, les dédoublemens, les réductions, les synthèses, les fermentations. Tous ces phénomènes se présentent dans le corps de l'animal vivant, et tous jouent un rôle dans la calorification. Celle-ci est donc le résultat d'actions chimiques multiples qui se passent dans tous les points de l'organisme, actions dont les unes produisent et les autres absorbent de la chaleur, mais parmi lesquelles les premières sont évidemment prédominantes. Parmi les phénomènes thermogènes, les oxydations demeurent les plus importans, assurément; mais il est bon de savoir qu'elles ne sont pas seules calorigènes, comme le pensait Lavoisier.

Le simple fait que la respiration ne présente pas la même activité dans tous les tissus indique *a priori* qu'il doit y avoir dans la température de ceux-ci des différences appréciables. Tel est le cas, en effet, bien que dans l'organisme vivant l'égale répartition de la température soit favorisée par le contact des parties très calorifiques avec celles qui le sont moins, soit directement, soit indirectement, par la circulation du sang. Malgré cette tendance à l'établissement de l'équilibre thermique, l'on distingue aisément les parties les plus calorifiques. Ce sont naturellement les plus actives au point de vue chimique, et celles qui respirent le plus : ce sont le foie, le cerveau, les glandes, le cœur, les muscles, et la chaleur dégagée par ces organes est d'autant plus considérable que leur activité chimique est plus grande, et qu'ils fonctionnent davantage. Tout organe est, en effet, plus chaud à l'état d'activité qu'à l'état de repos.

La calorification est donc le résultat de phénomènes chimiques qui se passent dans l'intimité des tissus. Ces phénomènes, très actifs et nombreux chez les animaux supérieurs, homéothermes, le sont beaucoup moins chez les animaux à sang froid; mais cela importe peu : la différence est de degré et non de nature.

Mais ici, une question se pose : Pourquoi l'homme, par exemple, présente-t-il une température propre, sensiblement constante, au pôle, par 30 degrés au-dessous de zéro, et au Sahara, par 40 degrés de chaleur? Comment les animaux homéothermes et l'homme ne prennent-ils pas la température du milieu où ils se trouvent, et comment luttent-ils contre ces températures extrêmes?

De plusieurs façons, semble-t-il, au point de vue physiologique, car nous n'avons pas à nous occuper ici des moyens que l'homme a su inventer pour se défendre. Pour lutter contre la chaleur, il a l'appareil sudoral qui agit dès que sa température interne tend à s'élever; par le fait de la chaleur extérieure, les glandes sudoripares entrent en jeu, et l'évaporation de la sueur produit une réfrigération notable. Notons en passant que cette évaporation n'est possible que dans un milieu relativement sec, et présente d'autant plus de difficulté à se produire, que l'humidité est plus abondante autour du corps. Aussi souffre-t-on beaucoup plus de la chaleur quand l'air est humide que lorsqu'il est sec : l'humidité empêche ou ralentit l'évaporation, et par conséquent la réfrigération.

Chez certains animaux, l'appareil sudoral existe et joue le même rôle que chez l'homme; mais il manque à nombre d'entre eux, aux oiseaux, aux chiens, aux lapins, etc. Comment se fait chez ceux-ci la lutte contre la chaleur? Il n'a pas été fait de recherches sur ce point, en ce qui concerne les oiseaux, à notre connaissance; mais pour le chien, M. Ch. Richet est arrivé à de très intéressans résultats. Chez cet animal, la réfrigération s'opère par l'appareil respiratoire, car c'est par cet appareil seul que peut s'opérer une évaporation suffisamment active. Le chien transpire par le poumon. Tous les animaux pulmonés d'ailleurs, et l'homme même, en font autant; mais, comme chez le chien c'est la seule transpiration possible, elle acquiert une intensité toute particulière. Le chien qui a chaud, tire la langue, pour mieux laisser passer l'air par la bouche, et il respire rapidement, parfois avec une vitesse extrême, pour que l'exhalation de vapeur d'eau se fasse plus vite. Il est à souhaiter que l'étude des mécanismes réfrigérateurs soit poursuivie chez les êtres non susceptibles de transpirer, car elle sera certainement féconde en résultats intéressans.

Quand l'élévation de la température interne chez l'homme demeure faible, il s'opère une réfrigération suffisante par le simple

afflux sanguin qui s'opère vers la peau en pareil cas. Sous l'influence de la chaleur extérieure, les vaisseaux cutanés se dilatent, ils renferment une plus grande quantité de sang, et le rayonnement de la peau étant ainsi accru, il se fait un certain refroidissement qui tend à envahir l'organisme entier, en raison de la circulation du sang, qui du reste s'accélère et facilite aussi la réfrigération.

Pour lutter contre le froid, l'organisme est moins bien armé au point de vue physiologique : du reste, il faut dire dès maintenant que le refroidissement est moins dangereux que l'échauffement, et l'on conçoit assez bien que l'organisme soit mieux doué pour la lutte contre ce dernier. La sensation du froid stimule l'animal au mouvement, et, par conséquent, l'oblige à se réchauffer ; en outre, les habitans des climats froids prennent toujours une fourrure plus épaisse en hiver et qui les protège mieux. En dehors de ces ressources, nous signalerons le fait que le froid contracte les vaisseaux de la peau, ce qui diminue la réfrigération ; la respiration s'accélère, et, avec elle, les combustions organiques, le besoin d'alimens est plus grand, l'on mange plus, ce qui introduit dans l'organisme une quantité plus grande de combustible. Notons en passant l'importance considérable du rôle joué par le système nerveux dans cette régulation de la chaleur, rôle nettement mis en évidence par de nombreuses expériences de physiologie, et de non moins nombreuses observations cliniques.

En résumé, la chaleur des animaux est le résultat des phénomènes chimiques dont ils sont le siège. Chez les uns ces phénomènes sont très actifs, et la température est élevée : en outre, il existe un appareil régulateur tel que, dans des limites assez étendues, les oscillations de la température extérieure ne modifient que médiocrement ou insensiblement leur température propre : ce sont les animaux homéothermes. Chez d'autres, et l'on devine qu'il s'agit des hétérothermes, les phénomènes chimiques sont faibles, peu actifs. De là une température propre peu élevée. En outre, ils n'ont point d'armes sérieuses à opposer à l'action de la température extérieure : ils en suivent donc les oscillations, et leur température propre est en somme le résultat de l'action du milieu, aussi bien et plus encore que de celle des phénomènes chimiques qu'ils présentent. Cette différence entre les animaux à sang chaud et les animaux à sang froid est considérable, car chez les premiers, dans les conditions normales moyennes, la température extérieure n'a aucune ou presque aucune action sur la température propre.

La calorification est un phénomène général chez les animaux, du protozoaire à l'homme : elle offre des différences de degré, mais c'est une fonction partout présente. Il nous faut montrer mainte-

nant qu'elle ne leur est pas spéciale, mais existe chez les végétaux aussi, et constitue de la sorte une fonction inhérente à toute matière vivante.

Les plantes respirent, donc elles produisent de la chaleur; c'est là un fait bien avéré. La respiration des plantes a été mise en lumière par de nombreuses expériences, bien que la fonction chlorophyllienne qui détermine une décomposition d'acide carbonique en oxygène qui est exhalé, et en carbone qui se fixe dans les tissus, ait, pendant un temps fort long, masqué la respiration véritable, et fait considérer les végétaux comme respirant d'une façon différente de celle des animaux. En réalité, la respiration est la même pour ces deux catégories d'organismes : pour s'en assurer, il faut toutefois éliminer la fonction chlorophyllienne en ayant recours à un dispositif particulier, en opérant sur des plantes sans chlorophylle, ou sur des plantes chlorophyllées maintenues à l'obscurité, la fonction chlorophyllienne ne s'exerçant qu'à la lumière. En prenant les précautions voulues, on constate que la respiration existe chez toutes les plantes, plus vive, plus énergique, il est vrai, dans les plantes jeunes que dans les autres, dans les plantes en voie de développement que dans celles qui ont atteint leur pleine croissance. Cette respiration, comme celle des animaux, consiste en un phénomène chimique; il y a absorption d'oxygène et combinaison de celui-ci avec les tissus de la plante; il doit donc se développer de la chaleur. C'est bien en effet ce que nous démontre l'observation : tout ce qui vit dégage de la chaleur, en raison des phénomènes chimiques qui accompagnent la vie. La germination des graines, par exemple, ne se produit pas sans un dégagement de chaleur. Il suffit, pour s'en assurer, de placer un thermomètre dans le milieu d'un tas de graines en voie de germination, en ayant soin d'assurer l'élimination de l'acide carbonique à mesure qu'il se produit, — car il arrêterait la respiration et la calorification, — et l'on voit le thermomètre, pour une température ambiante moyenne, s'élever à 5, 10, 15 ou 20 degrés au-dessus de celle-ci. Le dégagement de chaleur est donc considérable. Ces expériences, faites sur des graines très variées, ont toujours fourni le même résultat. Les fleurs dégagent aussi une quantité notable de chaleur, ainsi que Lamarck l'a le premier constaté. C'est avec les fleurs de certaines aroïdées que l'expérience réussit le mieux et fournit les données les plus nettes. La température propre de la spathe de ces plantes, à l'époque de la pleine floraison, mesurée au thermomètre, indique une production de chaleur considérable, et celle-ci peut présenter un excès de 5, 10 ou 15 degrés sur la température de l'air ambiant. Et, ce qui prouve bien que cette calorification est un résultat de la respiration, si l'on enduit la fleur d'huile,

pour rendre impossible l'accès de l'oxygène de l'air, ou si on la place dans un gaz inerte, privé d'oxygène, comme l'azote, l'excès de chaleur devient tout à fait minime, les combustions étant très réduites, ou même supprimées. Grâce à des expériences plus délicates, on a du reste pu établir d'une façon incontestable une corrélation étroite entre l'apport d'oxygène et la quantité de chaleur produite, celle-ci étant d'autant plus grande que la quantité d'oxygène absorbée est plus considérable.

On est donc en droit d'admettre que toutes les fleurs dégagent une certaine quantité de chaleur, quantité variable, il est vrai, car elle diffère d'une fleur à l'autre, mais toujours nettement appréciable. Pareil dégagement s'observe chez les organes moteurs des plantes, quand ils sont excités au mouvement : on l'a encore constaté dans les jeunes pousses, au moyen d'aiguilles thermo-électriques : il est beaucoup plus sensible chez elles que chez les plantes adultes, où la vie est certainement moins intense, moins active.

On voit, sans qu'il y ait lieu d'insister plus longtemps, qu'à l'exemple des animaux, les végétaux dégagent de la chaleur, et que leur calorification est due en grande partie aux oxydations dont ils sont le siège. Il est donc permis d'établir entre ces deux catégories d'organismes une assimilation complète, et ce n'est pas un des moindres résultats de la science moderne, que cette démonstration, qui va se complétant chaque jour, de l'identité et de l'unité des lois fondamentales de la vie, malgré les différences de forme et d'extérieur.

Du moment où la calorification résulte des phénomènes chimiques qui accompagnent la nutrition et la respiration, il doit y avoir une dépendance étroite entre ceux-ci et l'alimentation. Cette dépendance existe nettement. Les phénomènes nutritifs sont la conséquence de l'introduction des alimens dans l'organisme de telle façon que celui-ci puisse se les assimiler, les uns, directement, les autres, après leur avoir fait subir des modifications chimiques; à la première catégorie se rattachent divers sels, et l'eau; à la deuxième, les composés organiques, chair, fruits, légumes, lait, etc. Si l'alimentation est nulle ou insuffisante, l'animal dépérit, surtout s'il n'est pourvu d'une réserve alimentaire, sous la forme de graisse. En même temps sa température baisse. Le fait a été établi d'une façon très nette par Chossat surtout, qui a fait de l'inanition une étude excellente. Les animaux privés de nourriture produisent moins de chaleur : leur température s'abaisse chaque jour, et à la fin, au moment où l'animal succombe, elle est tombée de 10, 15 ou 20 degrés au-dessous de la moyenne normale. Des pigeons, par exemple, présentent 20 ou 18 degrés au lieu de 40 ou 42 degrés : mêmes phénomènes chez

les mammifères et l'homme. Il se passe chez eux ce qui arrive à la chaudière dont le foyer n'est pas alimenté : l'extinction du feu se produit, et la chaleur disparaît. Chez les végétaux, les choses ne se passent pas autrement selon toute vraisemblance, bien que la preuve expérimentale n'en ait pas été donnée, à notre connaissance. L'expérience est d'ailleurs délicate, mais la preuve indirecte est fournie par le fait, bien connu des agronomes et des botanistes, que la suppression ou diminution de tels ou tels sels minéraux nécessaires à la vie végétale détermine la dégénérescence, le nanisme, et la stérilité relative des plantes. Ce qui diminue la vitalité et les proportions de celles-ci diminue certainement leur nutrition, et naturellement aussi, leur production calorifique.

Il y a donc entre l'alimentation et la calorification une relation certaine, et l'on a pu déterminer quels sont, parmi les alimens multiples de l'homme, ceux qui contribuent le plus à la calorification. La chimie nous montre, par des analyses précises, que les différens corps, en s'oxydant, donnent naissance à un dégagement thermique très différent. Soit un volume d'oxygène donné, introduit dans le sang, pour servir aux oxydations, source principale, mais non exclusive, de la chaleur animale. La quantité de chaleur que produira la combustion de ce volume d'oxygène, avec les matières existant dans les tissus, variera beaucoup selon la nature de celles-ci : employé à se combiner avec telle substance, le même volume d'oxygène produira dix fois plus de chaleur que s'il se combine avec telle autre. Ce qui est vrai des oxydations l'est encore des autres phénomènes chimiques concourant à la calorification, c'est-à-dire des hydratations, des déshydratations, des dédoublemens, des synthèses, etc. Selon la nature chimique des substances sur lesquelles portent ces modifications, la production thermique varie considérablement. C'est assez dire que tels alimens doivent être de meilleurs calorificateurs que d'autres. Tel est le cas en effet. L'observation a depuis longtemps démontré l'utilité d'une alimentation riche en graisse et en sucre sous les climats froids, et l'expérimentation établit que ces substances donnent lieu à une production de chaleur plus considérable que les albuminoïdes. D'autre part, chacun sait combien l'alimentation des habitans des climats chauds est moins abondante, et combien leur sobriété est grande : le besoin de calorification est peu prononcé chez eux, en raison de la température du milieu où ils vivent, et dans lequel la réfrigération est médiocre ou presque nulle.

Les relations de la calorification avec la respiration ne sont pas moins évidentes. Tout ce qui entrave la respiration entrave la production de chaleur, et cela, d'autant plus qu'il s'agit d'êtres chez lesquels les oxydations jouent un rôle plus important dans la pro-

duction de la chaleur. La privation ou la diminution de l'air respirable ne tarde pas à provoquer des troubles graves dus à la perturbation apportée dans les fonctions vitales par l'insuffisance des échanges entre le sang et l'atmosphère. A supposer que la vie fût possible, en l'absence temporaire, mais un peu prolongée, de la respiration, l'on verrait la température propre s'abaisser beaucoup. La preuve directe de ce fait ne peut être fournie pour les animaux supérieurs, trop sensibles à la privation d'air respirable; mais elle peut l'être, et d'une façon très nette, pour les organismes inférieurs. Nous l'avons vu, en supprimant l'apport d'oxygène d'une fleur d'*arum* ou de *colocasia*, en la plongeant soit dans l'huile, soit dans de l'azote, l'on diminue considérablement les phénomènes de thermogenèse.

Enfin, les relations de la calorification avec l'activité de l'organisme sont tout aussi nettes que celles dont il vient d'être parlé : elles sont évidentes chez les végétaux comme chez les animaux. Chez les premiers, en effet, c'est pendant le mouvement, ou chez les parties les plus actives au point de vue de la vitalité, de la croissance, et de l'organisation des tissus, que la production de chaleur est la plus grande : chez les jeunes pousses, dans lesquelles les échanges chimiques sont rapides, nombreux, intenses, chez les fleurs encore, durant l'œuvre de la fécondation.

Chez l'animal, toute activité s'accompagne d'une production thermique plus grande, locale ou générale, selon l'intensité et la durée de cette activité. C'est ainsi que le muscle en voie de contraction dégage plus de chaleur qu'à l'état de repos, et cette production est telle qu'elle augmente aisément la température propre du corps de 2, 3, 5 degrés. Pareillement encore, l'effort mental ou intellectuel donne lieu à un dégagement de chaleur plus considérable. Enfin les glandes, à l'état actif, produisent beaucoup de chaleur, comme on le peut voir par la température de leur sécrétion, ou du sang veineux qui a servi à l'élaboration de celle-ci. C'est ainsi que le sang veineux du rein est plus chaud que son sang artériel, et d'après Claude Bernard, la température du sang de la veine hépatique, qui ramène le sang du foie vers le cœur, est la plus élevée de l'organisme, surtout pendant le travail de la digestion : à ce moment, en effet, le foie est en pleine activité, et les élaborations chimiques qui s'y exécutent sont aussi nombreuses qu'intenses. C'en est assez pour montrer la dépendance de la production thermique à l'égard de l'activité chimique du corps.

En raison des intermittences naturelles, normales, des phénomènes susceptibles de produire un dégagement de chaleur, on pressent que la température d'un être ne saurait être absolument constante. En effet, même chez les animaux les plus homéothermes,

il y a des oscillations normales assez considérables. Chez l'homme sain, normal, elles sont d'un degré environ par vingt-quatre heures, la température étant maxima de dix heures ou midi, jusqu'à six ou sept heures du soir, pour atteindre un minimum entre minuit et six heures du matin. Un exercice violent peut la faire monter de quelques degrés, la digestion procure une légère fièvre ; en un mot, une foule de circonstances surviennent à chaque heure, qui font varier, dans des limites restreintes, il est vrai, la production thermique.

En outre, et cela est naturel, après les explications que nous avons fournies plus haut, la température n'est pas la même dans les différentes parties de l'organisme. Cela tient à deux raisons : telles parties sont plus thermogènes que d'autres; et telles sont plus exposées à la déperdition de calorique. La topographie calorifique de l'organisme est assez bien connue actuellement. L'on sait que la veine hépatique est l'endroit le plus chaud de l'organisme, ce qui tient à la fois à la position de cette veine, bien protégée contre le refroidissement, et renfermant du sang échauffé par les actions chimiques intenses qui se passent dans le foie : le cerveau a probablement la même température que cette veine. Par contre, la peau présente toujours une température notablement inférieure (de 3, 5 ou 6 degrés) à celle du reste de l'organisme, ce qui tient à la déperdition par rayonnement, qui est considérable.

En résumé, si nous laissons de côté le rôle de la chaleur extérieure, la température propre de chaque être est la résultante de deux facteurs : de la production et de la déperdition thermiques. La chaleur produite est le résultat des actions chimiques infiniment variées dont l'organisme est le théâtre, actions parmi lesquelles les oxydations tiennent une place prépondérante. Dès que les oxydations sont ralenties, par suite d'un trouble respiratoire quelconque, la température baisse : la cause en est dans ce ralentissement même et dans le contre-coup qu'il exerce probablement sur d'autres actions chimiques thermogènes. Pour la déperdition, elle se fait en vertu de lois physiques bien connues, et chez les animaux homéothermes elle est tantôt facilitée, tantôt entravée par le jeu d'un mécanisme régulateur placé sous la dépendance du système nerveux, mécanisme qui, à l'état normal, tend à conserver à l'organisme une température à peu près constante, diminuant les pertes quand la production est faible ou insuffisante, eu égard à la température du milieu extérieur, les augmentant au contraire, quand celle-ci est trop élevée, ou quand la production est considérable et serait de nature à trop échauffer l'organisme.

La seule différence, au point de vue de la physiologie de la calorification, qui existe entre les animaux homéothermes et hétéro-

thermes, c'est que chez ces derniers la calorification est faible, et le mécanisme régulateur absent. Ils engendrent peu de chaleur et ne peuvent en régler la déperdition. Aussi suivent-ils aisément les oscillations de la température extérieure, à peu près comme le font les corps inertes, tandis que les premiers les suivent beaucoup plus difficilement, et de beaucoup plus loin, mais avec moins d'impunité, il est vrai.

II.

Il nous faut voir maintenant dans quelles limites doit être maintenue la température des êtres pour que la vie s'y conserve. En effet, les êtres les plus élevés, si bien armés soient-ils contre les variations thermiques extérieures, voient arriver des circonstances où leurs armes deviennent insuffisantes, et cela à l'état même de nature, et en dehors de toute expérimentation.

Un mot d'abord sur les variations thermiques qui surviennent dans la zone habitée de notre planète, zone restreinte en somme, comprenant en moyenne de 8 à 10 kilomètres de hauteur, à peu près également répartie au-dessus et au-dessous du niveau de la mer, zone infiniment petite, comparée au diamètre de la terre. En dehors de cette région, la vie n'existe guère ou n'existe plus; seule, donc, elle nous intéresse au point de vue spécial qui nous occupe. Les températures extrêmes observées dans l'air sont — 70 degrés et + 56 degrés centigrades. C'est à Iakoutsk que la première a été relevée; la dernière l'a été à Mourzouk. On peut admettre que ces chiffres représentent à peu près les limites extrêmes : cela fait un écart de 125 ou 130 degrés centigrades, et à ces températures si distantes la vie de l'homme est possible, de même que celle de certains animaux. Dans les océans, les écarts thermométriques sont moins considérables. D'après Wyville Thompson, la température du fond des mers n'atteint zéro degré qu'à 4,200 mètres de profondeur, dans l'Atlantique : à 600 mètres elle est de 5 degrés; à 800, de 4 degrés; à 2,000, de 3 degrés. Il en est à peu près de même dans le Pacifique. D'ailleurs, ni à la surface, ni au fond des mers la température ne saurait descendre au-dessous de — 1 ou — 2 degrés, sans congélation de l'eau, et nous n'avons pas à considérer ici ce cas où le problème est compliqué d'un facteur nouveau, de l'asphyxie qui résulte pour les habitans des eaux, du fait de la congélation. Dans la Méditerranée, le froid est moins considérable : la température du fond est d'environ 12 ou 13 degrés. Dans la Mer-Rouge, elle peut monter jusqu'à 21 degrés, et à la surface jusqu'à 32 degrés. Les oscillations sont donc peu considérables dans le milieu liquide et ne dépassent pas 34 degrés centigrades. C'est

donc sur la terre ferme et dans l'air que s'observent les extrêmes de la température. Il faut noter cependant que les rayons du soleil peuvent produire à des températures notablement supérieures à celles qu'indique le thermomètre à l'ombre. Le thermomètre qui marque 27 degrés à l'ombre en marque 31 degrés au soleil, et lorsqu'il repose sur un morceau d'étoffe noire, il peut s'élever à 80. Dans un casque de cuirassier, au soleil, l'on relève de 60 à 70 degrés; dans les chambres de chauffe, l'on voit parfois le thermomètre monter à 75 degrés centigrades. D'autre part, il ne faut pas oublier qu'il y a des êtres vivans dans des sources thermales présentant 90 et 98 degrés centigrades (Hooker, Flourens, etc.). Il en résulte qu'en somme, l'on a vu des êtres terrestres résister à + 100 degrés et d'autres à — 60 ou — 70 degrés. Ces chiffres indiquent les températures extrêmes auxquelles des êtres vivans se trouvent exposés en l'état actuel de la terre, mais ils n'indiquent pas celles auxquelles certains de ces êtres peuvent résister, car certaines spores de bactéries résistent à plus de + 100 degrés et à plus de — 100 degrés centigrades, d'après des expériences récentes. Admettons toutefois, pour simplifier, qu'il existe des êtres résistant à — 150 degrés et à + 150 degrés. Tous les êtres sont-ils susceptibles de subir impunément, même pendant un temps assez court, des températures extrêmes? Peut-être bien : à la condition d'un séjour court et d'un milieu peu conducteur. Mais cela ne prouve rien. Il n'y a d'intéressant, dans l'étude de cette question, que les faits ou expériences qui se rapportent aux résultats d'une action prolongée que l'organisme subit, tantôt en y cédant, c'est-à-dire en s'échauffant ou se refroidissant, tantôt en y résistant, c'est-à-dire en conservant sa température normale. Nous ne nous occuperons donc pas des cas, nombreux d'ailleurs, et assez intéressans, où l'on a vu l'homme et les animaux résister pendant quelques minutes ou quelques secondes à des températures extrêmes, et nous ne considérerons que le cas où l'expérience est prolongée de telle façon que la température ait réellement le temps d'agir.

Il existe pour chaque espèce animale ou végétale, voire même pour chaque variété, dans certains cas, un *optimum* thermique, c'est-à-dire une moyenne de température qui est la plus favorable à sa croissance et à son développement. Il ne faut pas oublier, cependant, que, pour toute espèce, une certaine accommodation est possible, dont les limites sont plus ou moins restreintes. Dans bien des cas, l'on arrive aisément à faire vivre des êtres dans un milieu qui leur eût été fatal si on les y avait introduits d'emblée, à la condition de leur ménager les transitions. Le fait est surtout connu pour les milieux chimiques, et j'en ai observé de très nombreux

exemples ; mais il est permis de l'admettre aussi pour les conditions thermiques. Toutefois, même quand l'accommodation se produit, le milieu nouveau agit sur l'organisme auquel il impose toujours quelques modifications de structure ou de fonctions, et l'on peut dire que pour tout être vivant il existe une température plus favorable que toute autre à son développement. L'étroitesse des limites thermiques les plus favorables à la vie d'un être donné est chose parfois étonnante, surtout si l'on considère les microbes. Le bacille de la fermentation butyrique est le plus actif à 40 degrés. A 42 degrés, il se multiplie encore, mais son activité diminue : à 45 degrés, il n'opère plus de fermentation. Pour le ferment alcoolique, l'optimum est entre 25 et 30 degrés, bien qu'il résiste à 0 degré comme à 100 degrés après dessiccation. Le microbe de la maladie charbonneuse est prospère de 37 à 39 degrés : à 41 degrés, il meurt, et la démonstration la plus éloquente de ce fait a été donnée par Pasteur, qui a montré qu'une poule normale ne peut devenir charbonneuse, sa température étant de 41 ou 42 degrés. Mais si l'on refroidit artificiellement la poule en la mouillant, de façon à ce que sa température interne s'abaisse de 2 ou 3 degrés, elle devient aussitôt apte à prendre le charbon : le microbe pullule dans son sang et tue la poule, à moins que l'on ne cesse la réfrigération : dans ce cas, le retour à la température normale suffit pour dissiper tout le mal. Le ferment lactique préfère la température de 35 degrés, mais celui de la fermentation putride est moins sensible : il agit de 0° à 40 degrés, mais préfère les températures entre 15 et 35 degrés. Des exemples de ce genre pourraient être cités en grand nombre. Ce qui est plus intéressant que cette énumération, c'est l'étude des effets que l'on observe lorsqu'on soumet un microbe donné à l'action d'une température supérieure à celle qui lui convient le mieux, sans cependant lui être mortelle. Il se produit, en effet, dans sa physiologie des modifications très sensibles, et sa vitalité subit un amoindrissement marqué : elle est *atténuée*, et cette atténuation est la base du procédé si intéressant des vaccinations préventives dont Pasteur a donné de si retentissans et utiles exemples. Il suffit parfois d'une très médiocre élévation de température pour obtenir cette transformation d'un microbe dangereux en un auxiliaire incomparable pour l'art de guérir ou prévenir les maladies infectieuses. Par contre, on peut faire subir des variations thermiques considérables à des spores de bactéries, l'on n'opère aucune modification des bactéries qui en naîtront. Ces spores résistent admirablement à des températures extrêmes comme — 100 degrés et + 100 degrés, et les bactéries qui en proviennent n'ont rien perdu de leur virulence. Du reste, diverses bactéries peuvent être congelées, et pendant un temps fort long (plusieurs mois) sans être

tuées : tel est le cas pour le bacille de la fièvre typhoïde, d'après Frænkel et Prudden ; contrairement à l'opinion vulgaire, la congélation ne purifie nullement les eaux contaminées.

Mais revenons à notre sujet. Il est intéressant de noter en passant que la sensibilité des fermens figurés aux variations thermiques se retrouve chez les fermens solubles, c'est-à-dire chez les produits de l'activité de certaines cellules, produits doués de quelques-unes des propriétés des fermens figurés. C'est ainsi que la pepsine agit surtout entre 37 et 40 degrés : à 50 degrés, elle agit moins, pour devenir presque inactive à 90 degrés. Le suc pancréatique exerce le mieux son action chimique à 40 degrés : à 20 degrés, il agit peu ; à 60 degrés, pas du tout. Si nous considérons les tissus des êtres complexes, nous constatons des phénomènes analogues. Les cils vibratiles qui garnissent différentes muqueuses se meuvent avec le plus de rapidité à une température donnée, à 35 degrés environ : à 45 degrés, ils s'arrêtent, comme aussi à 0 degré. Le protoplasma des différens êtres, bien qu'on le considère souvent comme partout identique à lui-même, présente aux variations thermiques une résistance fort inégale : ici il meurt à 30 ou 20 degrés alors qu'ailleurs il vit à 0 degré, à — 5 degrés, à — 10 degrés (Nordenskiold). Nous savons encore que les œufs des oiseaux exigent, pour se développer, une température donnée, à limites très étroites, et qu'on ne saurait franchir sans tuer les embryons ou produire des monstres. Les œufs des invertébrés sont un peu dans le même cas, mais leurs exigences sont moindres et ils s'accommodent de différences thermiques beaucoup plus grandes.

En un mot, chaque être, pour vivre et agir, a besoin de se trouver dans un certain milieu thermique. Les uns sont peu exigeans et s'arrangent de variations considérables ; d'autres, au contraire, ne peuvent résister qu'à de très faibles variations. Enfin, les uns recherchent le froid, et d'autres la chaleur, et cela d'une façon très marquée, comme on le sait, d'après les difficultés qu'on éprouve le plus souvent à acclimater les espèces dans des climats différens. Quelques exemples ne seront pas déplacés ici. La région polaire, avec ses froids prolongés et rigoureux, et nos hautes cimes, toujours revêtues d'un manteau de glace, présentent une faune qui leur est spéciale, une flore qui leur est propre. Mammifères ou insectes, plantes de toute sorte, les êtres qui habitent ces régions où l'homme n'arrive à subsister qu'au prix d'efforts considérables dans la lutte contre le froid ne mènent une vie réellement active que dans les conditions où ils se trouvent : dans un climat tempéré ou chaud, ils dépérissent ou perdent de leur vitalité, et ne s'acclimatent pas véritablement. Les animaux homéothermes qui vivent dans ces régions ont la même température que leurs con-

génères des climats chauds. Celle-ci ne se maintient évidemment qu'au prix d'une alimentation appropriée et d'une épaisse fourrure, l'écart entre elle et la température extérieure étant parfois considérable. Le capitaine Black, en effet, a noté la température de 41 degrés centigrades chez un renard, par un froid sibérien de — 35 degrés. Cela fait un écart de 76 degrés! A l'opposé des régions polaires ou des glaciers, voici les sources thermales. Ici encore, nous trouvons une faune et une flore spéciales. De nombreux observateurs ont dressé la liste des algues, infusoires et champignons qui habitent les eaux à 50, 60 et même 90 degrés centigrades, qui y sont prospères et s'y reproduisent : il serait inutile d'y revenir. Entre les êtres qui se plaisent dans les régions les plus froides et ceux qui habitent les sources thermales, ou les tropiques, viennent se placer tous les organismes dont la résistance aux températures extrêmes est moindre, et qui préfèrent les milieux plus tempérés, tout en manifestant une prédilection marquée pour tel ou tel degré de l'échelle thermométrique. Il suffit, pour s'assurer de ces préférences, de consulter les documens concernant la distribution des organismes et leur acclimatation. Le fait le plus curieux qui découle des données précédentes est, à notre avis, la grande résistance du protoplasma de certains êtres à des températures qui semblent devoir être mortelles, à en juger par ce qui se passe chez d'autres. Le protoplasma peut, chez certains, prendre la température de 0 degré, ou moins encore, et chez d'autres, celle de 90 degrés ou plus, sans périr. C'est là un fait singulier, parfaitement avéré, et que la physiologie ne peut expliquer, non plus que la chimie.

En somme, il existe, parmi les êtres, un certain nombre d'espèces, végétales ou animales, susceptibles de résister à des températures extrêmes, et vivant normalement à ces températures, alors que la plupart ne peuvent vivre que dans des milieux thermiques plus uniformes, plus modérés. Il nous faut voir maintenant comment les différens êtres résistent ou succombent aux températures qui ne sont point celles dont ils s'accommodent normalement, et quelle action celles-ci exercent sur eux.

Considérons d'abord les organismes hétérothermes, qui suivent les oscillations de la température ambiante, et dont la température propre s'élève et s'abaisse avec celle-ci, et dans les mêmes proportions, en raison de l'absence de tout mécanisme régulateur de la production et de la déperdition de calorique. Ces organismes sont certainement d'une sensibilité absolue moindre aux variations de leur température propre; seuls ils peuvent impunément subir des oscillations considérables de celle-ci, oscillations qui ne pourraient se produire chez les animaux homéothermes sans

mettre leur vie en danger, ou la détruire sans retour. Tandis que ces derniers (l'homme compris) ne sauraient vivre une fois que leur température interne s'est élevée au-dessus de 45 degrés (50 degrés chez les oiseaux) ou abaissée au-dessous de 20 degrés environ, les organismes hétérothermes peuvent varier de température dans des limites bien autrement considérables. L'énumération de celles-ci n'aurait pas grand intérêt; il nous suffira de faire remarquer que la température des animaux hétérothermes de nos contrées oscille, selon les circonstances, entre 0 et 35 ou 40 degrés. Ce qui devra nous arrêter, c'est l'étude sommaire de l'influence des différences de température sur les fonctions de ces animaux. Il s'agit ici, cela va sans dire, des températures non mortelles, qui demeurent compatibles avec la vie de ces êtres; nous verrons ensuite comment agissent les températures extrêmes.

C'est un fait bien avéré, grâce à des expériences encore peu nombreuses, mais dont la précision ne laisse rien à désirer, qu'il existe, pour chaque être vivant, une somme de chaleur qui lui est absolument indispensable pour que son développement soit le plus complet possible, et qu'il ne parvient point à atteindre celui-ci, tant que cette quantité ne lui a pas été fournie. Sur ce point, l'on possède depuis quelques années déjà, grâce aux beaux travaux de Boussingault, des données des plus intéressantes à l'égard des plantes. Étant donné un végétal quelconque, l'on sait que le temps qui s'écoule entre le début de sa végétation et sa maturité complète est d'autant plus court que la température à laquelle il végète est plus élevée, et d'autant plus long que celle-ci est plus basse, exclusion faite, bien entendu, des conditions thermiques mortelles ou simplement dangereuses. Autrement dit, étant donnée une plante qui vit entre 15 et 30 degrés, et dont l'*optimum* thermique est 25 degrés, son développement sera plus lent dans un milieu où la température constante est de 15 degrés que dans un milieu où la température sera de 20 ou 25 degrés, et le retard est proportionnel à la différence thermique. Il semble que la plante considérée, sous quelque latitude ou quelque climat qu'elle croisse, exige pour se développer une quantité identique de chaleur. Il est aisé de prouver que cette hypothèse est exacte et conforme à la réalité. Voici comment l'on s'y prend. A partir du jour où la graine a germé, jusqu'au moment où la plante a atteint sa maturité, l'on prend la moyenne de la température pour chaque cycle de vingt-quatre heures. L'on fait ensuite la moyenne de ces moyennes pour toute la période qui s'est écoulée entre les deux momens ci-dessus indiqués, et cette moyenne, on la multiplie par le nombre de jours écoulés. Supposons qu'il s'agisse d'une plante ayant mis quatre-

vingt-dix jours à atteindre sa maturité, et que la moyenne des moyennes soit 17 : l'on obtient le chiffre 1530, qui représente la quantité de degrés de chaleur fournis en quatre-vingt-dix jours, le jour étant pris comme unité de temps. Fait très intéressant, si l'on fait les mêmes recherches, pour la même espèce de plante, dans des conditions thermiques ou dans un climat très différens, l'on obtient sensiblement le même chiffre sous tous les climats, quand bien même le nombre de jours nécessaire au développement peut varier du simple au triple selon les climats. L'étude de la physiologie végétale est d'ailleurs riche en faits intéressans au point de vue qui nous occupe. C'est ainsi que les graines différentes sont très diversement influencées par le froid : telle ne germera plus au-dessous de 15 degrés, au lieu que telle germe encore à 4 degrés, voire à 0 degré. Telle plante se développe le mieux à la température qui est fatale à telle autre.

Dans le règne animal, des faits analogues ont été notés d'une façon très précise. Un petit mollusque d'eau douce (la lymnée) a fourni à Carl Semper, le savant zoologiste de Würtzbourg, les très intéressans faits que voici. Au-dessous de 12 degrés, cet animal, tout en menant une vie active et prenant ses alimens comme d'habitude, ne subit aucune croissance : pourtant il peut se reproduire et ses œufs se développent bien. A partir de 12 degrés et jusqu'à 25 degrés qui est la température *optima*, l'assimilation est parfaite, au contraire, et l'animal grandit et s'accroît. Semper fait remarquer avec juste raison que des lymnées soumises d'une façon permanente à une température de 10 ou 12 degrés, — ce qui, d'ailleurs, serait très réalisable à l'état de nature, — demeureraient donc petites et ne se développeraient pas. Il pourrait se créer ainsi une race naine qui se reproduirait normalement, mais demeurerait toujours beaucoup plus petite que les autres lymnées. D'autre part, l'on pourrait peut-être créer une race géante, en maintenant artificiellement de ces mollusques à la température *optima*. Voici un autre fait, et qui concorde bien avec celui dont il vient d'être parlé. Un naturaliste bien connu, Möbius, a remarqué que la même espèce de mollusques marins, commune à la Baltique et aux côtes du Groënland, possède des dimensions très différentes, étant petite et pourvue d'une coquille mince dans la Baltique, alors qu'elle est plus grosse et munie d'une coquille plus épaisse au Groënland. Il explique ceci par le fait que dans la Baltique les variations de température et les froids sont plus fréquens et considérables qu'au Groënland et qu'en conséquence le développement y doit être plus difficile et plus intermittent.

Les températures inférieures à l'*optimum*, mais non mortelles, ont donc sur les animaux et les plantes une influence bien

marquée qui se traduit chez ceux-ci par un ralentissement du développement qui, en même temps qu'il est plus lent, devient moins complet. Inversement, les températures, non mortelles, mais relativement élevées eu égard aux conditions normales, favorisent la croissance et le développement qui deviennent ainsi plus rapides et plus complets. C'est ainsi que les œufs de certains crustacés, comme l'*apus* et le *branchipus*, qui se développent entre 0 degré et + 30 degrés, accomplissent leur évolution en vingt-quatre heures à 30 degrés, tandis qu'entre 16 et 20 degrés il leur faut des semaines pour arriver au même résultat. Les têtards de grenouille éclosent en dix jours à la température de 15°,5 ; à 10°,5, il leur faut quinze jours. Notons en passant, pour montrer une fois de plus combien sont différens les besoins des animaux, en fait de température, que la température de 36 degrés, si favorable aux *branchipus*, est mortelle pour la plupart, si ce n'est la totalité des hôtes des mers arctiques, et même, d'après ce que j'en ai pu voir, pour nombre d'espèces de la Méditerranée, surtout pour celles qui n'habitent point le rivage et n'ont pu s'accoutumer à des températures analogues, dans les mares chauffées par le soleil de l'été.

Il existe donc pour chaque espèce une certaine température *optima* à laquelle le développement et la vie sont le plus aisés et le plus rapides, et les limites de cet état thermique varient considérablement selon les espèces, voire même selon les variétés. Soumis à l'influence d'une température non mortelle inférieure à celle qui lui est le plus favorable, chaque animal voit, à des degrés différens, se ralentir son développement qui souvent aussi devient moins complet. Si on l'expose à une température supérieure à celle qui lui convient le mieux, des troubles se produisent aussi, la nutrition est mauvaise, l'animal — ou le végétal, — devient languissant, atone, comme l'homme même dans les climats trop chauds.

Cette influence de la température sur la vie ne se manifeste pas seulement dans le degré et la rapidité du développement, elle s'exerce encore sur d'autres phénomènes, sur la coloration par exemple. C'est ainsi que Weissmann a établi que deux papillons, la *Vanessa levana* et la *Vanessa prorsolevana*, à tel point différens par la coloration qu'on en a fait deux espèces distinctes, représentent en réalité une seule espèce. La différence est uniquement une question de température : l'un vient de la ponte d'été, et l'autre de la ponte d'hiver ; mais il est aisé d'obtenir à volonté l'une ou l'autre variété des mêmes œufs, en réchauffant ou refroidissant artificiellement ces derniers, selon le cas. Une influence plus importante est celle qu'exerce la température sur le développement sexuel. Le froid le ralentit et parfois l'entrave totalement. Un certain degré de température le favorise et l'accélère, et l'on sait de tout

temps que l'homme même subit cette influence, la précocité sexuelle étant beaucoup plus grande dans les pays chauds. Une fille de douze ans est nubile à Cuba et dans d'autres climats chauds. Mais il ne faut pas que la température s'élève trop non plus. Un crustacé, le chirocéphale, maintenu pendant des semaines à 19 degrés, n'acquiert pas d'activité sexuelle, tandis que vers 9 ou 10 degrés, il l'acquiert en deux jours.

La température exerce donc une influence considérable sur l'organisme tout entier. Une preuve intéressante de ses effets sur le métabolisme général, sur l'intensité de la vie, s'il est permis de parler ainsi, est fournie par l'étude de l'influence exercée par ce facteur sur l'action des poisons ou médicamens. Alexandre de Humboldt, et après lui un grand nombre d'observateurs, ont remarqué que cette action est plus vive et plus rapide à une température élevée (mais non mortelle ni dangereuse en elle-même) qu'à une température plus basse. Parfois même, dans ce dernier cas, un poison sera tout à fait inactif et inoffensif, alors qu'il tuera assez rapidement si la la température monte de quelques degrés. C'est là un fait très bien connu maintenant, et dont l'on tient toujours compte dans les expériences toxicologiques. Il explique les contradictions si fréquentes entre les divers observateurs, car ceux-ci n'ont pas tous opéré dans de mêmes conditions thermiques, et la plupart ont oublié de noter ces dernières. — Autre preuve non moins intéressante de l'influence exercée par celles-ci sur le fonctionnement général de l'organisme, preuve fournie par l'étude comparée de la résistance de différens êtres à l'asphyxie. Quand la température est basse, l'asphyxie est plus lente, plus difficile. Une grenouille plongée dans de l'eau, sans pouvoir mettre la tête à l'air pour respirer, et obligée de se contenter de la respiration cutanée, résistera pendant six ou huit heures si l'eau est à 0 degré; si elle est à 15 ou 16 degrés, la résistance ne durera que le quart de ce temps. C'est ainsi encore, dans un autre ordre d'idées, que les plantes vénéneuses sont plus toxiques lorsqu'elles ont rencontré les conditions thermiques les plus favorables, que dans le cas où elles ont dû vivre dans un milieu plus chaud ou plus froid que celui qui leur convient; la différence est très marquée.

Nous avons considéré jusqu'ici l'influence des variations thermométriques peu considérables, non mortelles. Il nous faut maintenant aborder l'étude des effets des températures mortelles. Tout d'abord, notons que celles-ci varient considérablement selon les espèces, et aussi selon certaines conditions, les unes intrinsèques, inhérentes aux organismes, les autres extrinsèques, et se rapportant aux conditions dans lesquelles se présentent ces extrêmes thermiques. Chacun sait, par exemple, combien est inégale la ré-

sistance des végétaux et des graines aux grands froids et à la grande chaleur. Tels gèlent aisément, tels difficilement : cela dépend beaucoup de leur volume et de la proportion d'eau qu'ils renferment dans leurs tissus. Tels ne meurent point à la suite de la gelée, même si le dégel est rapide ; tels ne résistent que si le dégel est lent, graduel. Une condition intrinsèque fort importante, c'est l'état de vitalité. L'on sait que les spores des bactéries et les graines des plantes supportent des températures auxquelles ni les bactéries ni les plantes ne sauraient résister ; c'est là un fait bien connu et qu'il suffit de signaler en passant.

Il peut sembler étrange qu'un organisme peu vivant soit plus résistant que d'autres à des causes de destruction. Mais il faut considérer que moins la vie est active, et moins elle est vulnérable, moins les agens extérieurs peuvent troubler des fonctions déjà réduites à leur minimum ou presque dormantes et engourdies. Le froid tue la plupart des organismes inférieurs en raison de la désorganisation que subissent les tissus sous l'influence de la gelée, et cette désorganisation est d'autant plus profonde que la proportion d'eau contenue dans les tissus est plus grande. Il y a cependant bien des êtres qui meurent avant la congélation, parmi les organismes hétérothermes. Les invertébrés et les plantes des climats chauds, ainsi que nombre de microbes, meurent alors que la température ne s'est pas encore abaissée jusqu'à 0 degré. Ici le mécanisme de la mort est différent : celle-ci se produit en vertu d'un ralentissement de toutes les fonctions. La chaleur extrême tue plantes et animaux hétérothermes à des degrés très différens, mais supérieurs à celui où elle tue les organismes homéothermes : ces derniers sont moins résistans. Les uns meurent desséchés, la chaleur les privant de l'eau nécessaire à leurs tissus et au fonctionnement de ceux-ci ; chez d'autres, le protoplasma se coagule et est frappé de mort, c'est là la cause la plus générale. Il est à noter que la congélation n'est point invariablement mortelle, même pour des animaux déjà élevés en organisation. L'on sait depuis longtemps que dans les régions septentrionales de l'Amérique et de la Russie, des voyageurs ont vu transporter des poissons entièrement congelés, raides, cassans, lesquels, étant remis dans de l'eau à une température de 8 à 10 degrés, reprennent toute leur activité, alors même que la congélation a duré dix ou quinze jours. La science a d'abord refusé de prêter foi à ces récits, mais des expériences précises n'ont pas tardé à en faire reconnaître l'exactitude. Gaymard, en 1828 et 1829, a congelé des crapauds de la façon la plus complète, qui ont repris leur vie normale et leur activité dès qu'ils ont été dégelés. Il faut avoir soin de congeler et dégeler graduellement : c'est la principale précaution à prendre pour faire

réussir les expériences de ce genre. Le grand naturaliste anglais Hunter a cru que l'on pourrait prolonger fort longtemps la vie des hommes si on les soumettait de temps à autre à la congélation. Il pensait que, si l'on les congelait pendant quelques années à plusieurs reprises, le terme moyen de la vie pourrait être beaucoup reculé ; mais par malheur l'opération dont il s'agit amène la mort au lieu de prolonger l'existence.

Considérons maintenant les organismes homéothermes, les êtres dont la température à peu près fixe ne suit guère les oscillations thermiques du milieu extérieur. Un mammifère ou un oiseau résiste à des froids considérables. Si c'est un indigène des régions froides, muni d'une épaisse fourrure ou d'un plumage chaud, et en situation de se procurer la nourriture dont il a besoin, il peut vivre dans un milieu à 50 degrés au-dessous de zéro, sa température restant fixe et normale. Il en est de même pour l'homme, qui, en se garantissant bien par des vêtemens appropriés, résiste aisément à d'aussi basses températures, surtout s'il n'y a pas de vent. Chacun sait, en effet, et par expérience, combien un froid léger avec vent est plus pénible à supporter qu'un froid intense sans vent. L'explication de ce fait est très simple : le vent a pour effet de dépouiller sans cesse le corps de la couche d'air tiède qui se forme entre lui et les vêtemens, et de faciliter considérablement la radiation, la déperdition de calorique, en substituant à celle-ci de l'air froid.

Mais que se passe-t-il, dans les conditions expérimentales ou naturelles, quand l'animal ou l'homme est soumis à l'action d'un froid intense? L'organisme résiste pendant un certain temps, mais la résistance a ses limites, variables, il est vrai, selon l'espèce et selon les conditions. Il vient forcément un moment, si le froid s'accentue ou se prolonge, où l'organisme n'est plus en état de produire assez de chaleur pour résister au froid, ou, ce qui revient au même en pratique, où la déperdition est par trop considérable, la production demeurant suffisante. Dès ce moment la température propre de l'animal s'abaisse. Cet abaissement demeure compatible avec la vie, jusqu'à un certain point qui varie selon les espèces. Tel animal peut voir sa température baisser de 15 ou 20 degrés : le lapin, par exemple, peut passer de 38 ou 40 degrés à 20 degrés ; l'homme peut descendre à 26, à 25 degrés et même à 24 degrés, d'après les observations authentiques de Reinke et Nicolayssen sur des ivrognes, sans mourir nécessairement de cet abaissement considérable de température. Il ne semble pas toutefois, d'après les expériences de Claude Bernard, de Magendie et d'autres physiologistes, que l'on puisse impunément abaisser la température d'un animal homéotherme au-dessous de 20 degrés centigrades. A 20 degrés, il meurt presque sûrement : au-dessous,

la mort est inévitable : le système nerveux périt et entraîne avec lui le reste de l'organisme : le sang s'altère et devient impropre à ses fonctions.

En ce qui concerne l'action des grands froids sur l'homme, les chirurgiens de la grande armée nous ont laissé des observations précieuses. Tantôt le froid foudroie, et c'est le cas pour les sujets fatigués, surmenés, surtout quand c'est au froid de l'eau qu'ils sont exposés, car dans cette situation, la déperdition de chaleur est infiniment plus considérable. Larrey a vu, au passage de la Bérésina, des soldats tomber foudroyés en entrant à l'eau, et Virey et Desgenettes ont observé des cas analogues. D'après eux, la mort a pour cause une congestion cérébrale ; pour d'autres, il y aurait anémie du cerveau. Quand l'action du froid est plus lente, mais prolongée, les résultats sont autres. Il se produit un engourdissement général du corps, des sens, du cerveau, de l'intelligence, une torpeur graduelle, un sommeil invincible d'où nul ne revient. « Quiconque s'assied s'endort, et quiconque s'endort ne se réveille plus, » disait Solander. Ici la mort se produit par une lente paralysie du système nerveux, d'où asphyxie.

Les organismes à sang chaud présentent, en somme, une grande résistance au froid, en raison de leur thermogenèse très active qui leur permet de ne point se refroidir. Mais une fois leur résistance vaincue, ils succombent à des températures de beaucoup supérieures à celles où périssent les organismes hétérothermes. Beaucoup de ces derniers peuvent s'abaisser jusqu'à 10 degrés, 5 degrés, ou 0 degré sans périr : les premiers meurent une fois que leur température interne s'est abaissée au-dessous de 18 ou 20 degrés. A plus forte raison ceux-ci ne peuvent-ils résister à la congélation : partielle, elle tue la partie congelée, et parfois aussi l'organisme ; générale, elle le fait invariablement périr.

Aux élévations de température leur résistance est faible. L'homme et quelques animaux peuvent bien, il est vrai, demeurer pendant quelques minutes dans des étuves à température très élevée, supérieure à 100 degrés et allant jusqu'à 120 ou 130 degrés (Tillet et Duhamel, Delaroche et Berger, etc.). Mais dans ces conditions la durée du séjour est toujours très courte, — si elle se prolongeait au-delà de 10 ou 15 minutes environ, l'expérience deviendrait fatale, — et la transpiration suffit à produire la déperdition de chaleur nécessaire pour contre-balancer l'augmentation de température que le milieu tend à faire subir à l'organisme. Il est encore un point à noter. L'air est un mauvais conducteur, et l'air chaud échauffe le corps incomparablement moins que ne le fait l'eau soumise à l'influence de la chaleur : l'eau, au contraire, est un excellent conducteur, si bien qu'il est impossible de supporter pendant quelque

temps le contact de l'eau à 50 ou 60 degrés. L'air humide est meilleur conducteur que l'air sec : il l'est d'autant plus qu'il est plus chargé de vapeur d'eau. Ainsi l'homme résiste aisément à un séjour de 10 minutes dans une étuve d'air sec à 90 ou 100 degrés, et ne résistera que difficilement à un séjour de même durée dans une étuve à air humide, de température inférieure : il succomberait rapidement si la température de celle-ci était de 90 ou 100 degrés. Ce qui est vrai pour les températures élevées l'est naturellement aussi pour les températures basses : l'air sec conduit moins bien que l'air humide, et celui-ci moins bien que l'eau. Aussi résiste-t-on, dans l'air, à des froids qui seraient rapidement et sûrement mortels si le milieu ambiant était liquide. Nous avons dit plus haut qu'en somme la résistance des organismes homéothermes aux températures élevées est faible. En effet, malgré la transpiration et l'exhalation de vapeur d'eau par les poumons, il est souvent impossible à l'équilibre de se maintenir, et l'animal s'échauffe. Sa température ne peut guère s'élever sans devenir mortelle. Il tolère une réfrigération de 15 ou 20 degrés, mais ne peut supporter une élévation de température interne de plus de 5 ou 6 degrés. L'homme ou le mammifère dont la température interne atteint 44 ou 46 degrés est sûrement perdu : les oiseaux tolèrent encore une élévation un peu supérieure. La mort survient après une période de vive excitation et de convulsions, dans un état comateux. La cause de ce dénoûment n'est pas encore élucidée avec toute la précision désirable : elle est d'ailleurs assez complexe, mais varie dans sa complexité même selon les conditions. Il y a des troubles dans la chimie des muscles dont une partie s'altère; il y en a dans le sang, qui est pauvre en oxygène, mais ne semble pas présenter des produits toxiques particuliers, comme l'ont prétendu quelques observateurs. Pour Claude Bernard, ce sont la rigidité thermique et les lésions musculaires qui priment tout : elles sont suffisantes d'ailleurs, car le résultat de ces lésions est l'arrêt de la respiration et de la circulation.

En résumé, grande tolérance des organismes hétérothermes pour la réfrigération, et, dans une certaine mesure pour l'échauffement, malgré l'action très nette des variations thermiques sur leur physiologie; moyenne tolérance des animaux homéothermes pour l'abaissement, et faible résistance à l'élévation de leur température interne, voilà ce qui résulte des faits précédens. L'abaissement de température est, pour ces derniers, moins dangereux que l'hyperthermie : il faut qu'il soit assez prononcé pour provoquer à coup sûr la mort, alors qu'une hyperthermie faible suffit à l'entraîner à bref délai.

Entre les deux catégories d'organismes dont il vient d'être parlé,

vient se ranger le groupe des animaux hibernans. Ce sont généralement des rongeurs qui, à l'approche des froids, après s'être construit sous terre un nid bien garni de mousse et d'autres substances, s'y pelotonnent et y demeurent immobiles durant toute la mauvaise saison, dormant tout le temps, engourdis, ne mangeant ni ne buvant, immobiles. Chez ces animaux, la température interne baisse beaucoup, suivant à quelque distance les oscillations thermiques extérieures : ils respirent à peine, leurs combustions respiratoires sont très diminuées, et leur température descend à 20, à 15, à 10 degrés et plus bas encore. Horwath a constaté la température de 2 degrés seulement chez une marmotte en hibernation. Dès que revient la chaleur, ils redeviennent actifs, se réveillent, fort amaigris d'ailleurs, puisqu'ils ont vécu des mois sur leur graisse accumulée, et leur température redevient normale. Voilà donc des animaux alternativement homéothermes et hétérothermes en été et en hiver. La cause de cette étrange alternance n'a pas été élucidée encore et doit être assez complexe. Chez eux, la production thermique est relativement faible. C'est bien le froid qui détermine le sommeil hibernal, car il est aisé de produire celui-ci en plein été, en soumettant l'animal au séjour dans un milieu artificiellement refroidi. Il n'a pas été fait, à ma connaissance, de recherches sur la résistance de cette catégorie d'animaux à la chaleur, je veux dire à l'élévation de la température interne au-dessus du niveau normal de l'été ; mais il n'est pas à présumer qu'elle soit aussi grande qu'au refroidissement : l'exemple des animaux homéothermes le montre assez.

La catégorie des hibernans relie nettement les animaux hétérothermes aux homéothermes, et sert à démontrer une fois de plus, si besoin en était, que tout s'enchaîne dans la nature. Les sauts brusques n'existent pas plus dans la physiologie des êtres qu'ils ne se présentent dans leur structure organique : partout la science trouve des formes de passage.

En somme, donc, tous les êtres vivans produisent de la chaleur, plus ou moins, il est vrai, selon leur activité et leur structure; mais tous en produisent. Pareillement tous les organismes subissent l'influence de la température ambiante, même ceux qui n'en suivent point les variations : pour chacun il est un degré de chaleur qui lui convient le mieux; tous meurent dès que la température extérieure réagit sur leur température propre, pour amener celle-ci au-dessus ou au-dessous d'un certain niveau. Seule varie la facilité avec laquelle s'opère cette action du milieu sur la température propre des êtres.

HENRY DE VARIGNY.

LA CORRESPONDANCE

DE

M. THOUVENEL ET DU DUC DE GRAMONT

Parmi les ministres des affaires étrangères du second empire, il en est deux qui ont rendu à leur souverain et à leur pays de signalés services. En 1867, le marquis de Moustier sut, par son sang-froid, sa prudence, son adresse, sauver la paix de l'Europe et notre honneur. Quelques années auparavant, M. Thouvenel avait conduit, avec un art consommé, l'affaire délicate de la cession du comté de Nice et de la Savoie à la France, il avait fait ratifier par une Europe hostile un traité qui excitait les âpres jalousies de l'Angleterre : « Je suis bien aise, lui écrivait l'empereur, de pouvoir vous remercier du résultat important obtenu et d'en reporter tout le mérite à votre habileté. »

Ce fut le 4 janvier 1860 que Napoléon III confia le portefeuille des relations étrangères à M. Thouvenel, âgé alors de quarante-deux ans, et qui venait de montrer dans l'ambassade de Constantinople tout ce qu'il valait. A cette époque, le duc de Gramont, après avoir été ministre plénipotentiaire à Turin, était depuis plus de deux ans ambassadeur près le saint-siège. Tant que M. Thouvenel fut ministre, jusqu'au 18 octobre 1862, il ne se contenta pas d'échanger des dépêches avec le duc, ils entretenaient une correspondance privée. Ce sont ces lettres inédites et confidentielles que M. L. Thouvenel vient de publier, et les amateurs de littérature diplomatique ne peuvent manquer de lui en savoir gré (1). Les deux correspondans étaient de bonnes plumes, ils di-

(1) *Le Secret de l'empereur,* correspondance confidentielle et inédite échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général comte de Flahault (1860-1863), publiée par L. Thouvenel, 2 vol. in-8°, 1889; Calmann Lévy.

saient nettement ce qu'ils voulaient dire. Les lettres de M. Thouvenel, rapidement écrites, et sans prétentions, ont toujours du caractère et du mordant; celles de M. de Gramont, plus composées, ont quelquefois une grande allure. Les unes comme les autres sont fort curieuses; on y trouve de ces mots qui résument une situation et sont dignes de rester.

Le principal et très grand intérêt de cette correspondance est qu'on y suit jour par jour, dans tous ses épisodes, l'histoire parfois tragique, parfois presque comique d'une entreprise désespérée, des vaines tentatives du gouvernement impérial pour ménager un accord entre le saint-siège et la maison de Savoie, pour concilier des prétentions inconciliables, pour résoudre le plus insoluble des problèmes. Depuis le 3 juillet 1849, la France entretenait un corps d'occupation à Rome à la seule fin de garder le pape et de le défendre contre la révolution. D'autre part, on avait fait en 1859 une campagne sanglante et coûteuse contre l'Autriche pour affranchir l'Italie, et les peuples d'Italie disaient ou semblaient dire qu'ils ne pouvaient faire un meilleur usage de leur liberté qu'en s'unissant sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Depuis onze ans on protégeait le pape; depuis un an, on protégeait dans la péninsule le principe des nationalités. On avait ainsi deux cliens, et ces deux cliens ne pouvaient s'entendre. Sous peine d'être à jamais en désaccord avec soi-même, il fallait obtenir qu'ils consentissent à transiger; c'est à quoi on ne pouvait parvenir.

Napoléon III ne se lassait pas de répéter qu'il avait également à cœur l'indépendance comme le bonheur des Italiens et le maintien de l'autorité temporelle du saint-père, qu'il entendait « consacrer l'alliance de la religion et de la liberté. » Mais Victor-Emmanuel pensait ne pouvoir être un vrai roi d'Italie sans ôter au pape tous ses états, ou peu s'en fallait. Feuille après feuille il dépouillait l'artichaut; il avait déjà pris les Légations, les Romagnes; il allait prendre les Marches et l'Ombrie, et on pouvait prévoir qu'un jour saint Pierre perdrait jusqu'à son patrimoine, jusqu'à sa Comarca. Le pape, de son côté, accusait le roi de Piémont, qui s'emparait de son bien, de violer impudemment le droit des gens, de fouler aux pieds la sainte justice. Il déclarait qu'un souverain pontife sans états ne peut exercer librement le pouvoir spirituel confié par Jésus-Christ à son vicaire, et il représentait sans cesse à Napoléon III qu'on ne pouvait être à la fois l'ami du pape et des Italiens. « L'empereur, écrivait M. Thouvenel le 24 mai 1862, rêve toujours un mariage impossible... Dieu sait seul à quelle époque il y aura assez de lassitude et de sagesse dans les esprits pour proposer une solution ne donnant gain de cause aux passions d'aucun parti. »

Les deux causes étaient inconciliables, et le caractère des deux plaideurs ajoutait aux difficultés. C'était une laborieuse entreprise que de traiter avec le pape Pie IX. A toutes les époques de l'histoire de l'église,

il y a eu deux sortes de papes. Les uns sont des esprits mâles et comme le noble vieillard qui règne aujourd'hui au Vatican, ils sont conduits par leur raison ; ils unissent la prudence à la volonté, l'autorité du caractère au souverain bon sens. D'autres, se souvenant que l'église est une femme, sont un peu femmes eux-mêmes, et gouvernés par leurs nerfs, c'est par leurs nerfs qu'ils voudraient gouverner le monde. Pie IX passait facilement de la colère aux larmes, des larmes au sourire. Personne n'avait l'imagination plus vive et plus mobile, une sensibilité plus orageuse, des attendrissemens plus dangereux, et ne plaidait avec plus d'art ces raisons du cœur que la raison n'entend pas. Il était impossible au surplus de négocier secrètement avec lui ; il disait tout, et Rome, deux heures après, était dans le secret. Le duc de Gramont s'en plaignait : « Sa loquacité devient fâcheuse et son indiscrétion n'a plus de bornes. Que serait-il sans le prestige de la tiare et sans la vénération que commandent les vertus chrétiennes qu'il possède au plus haut degré ? On dirait par momens qu'il s'éloigne de ce monde pour se rapprocher de l'autre... Quelques heures, après que le cardinal Antonelli, lui ayant fait part de notre entretien, l'avait averti de l'engagement réciproque que nous avions pris de tenir la chose secrète, il racontait tout à un simple capitaine du 25e de ligne, qui lui avait demandé une audience ! Il est superflu d'ajouter que de là à l'antichambre du pape et aux carrefours de Rome il n'y avait qu'un pas, qui fut lestement franchi. »

A l'intempérance des propos le pape Pie IX joignait cette mysticité sentimentale et pathétique, sur laquelle les argumens les mieux déduits, les longues discussions, les conseils et les remontrances n'ont point de prise. Les mystiques ont de secrètes communications avec le ciel, et à tous les raisonnemens ils opposent les décrets de la Providence et cette divine folie qui est plus sage que toutes les sagesses de la terre. On engageait Pie IX à sacrifier une partie de ses états pour conserver plus sûrement le reste, à se contenter d'un jardin dont la possession lui serait garantie par toutes les puissances de l'Europe. Il répondait : *Non possumus !* On lui demandait d'accepter les faits accomplis et de sauver les principes par des réserves. Il répondait de nouveau : « *Non possumus !* Je trahirais les intérêts du ciel et de l'église. Les pierres elles-mêmes vous le crient : *res clamat ad Dominum.* » M. Thouvenel, à qui on rapportait ces propos, remarquait fort sagement, mais fort inutilement, « que la politique des hommes ne consiste que dans l'art des transactions, qu'y introduire l'inflexibilité des dogmes, c'est marcher aux abîmes. » Mais Pie IX méprisait la politique des hommes, et il aurait cru pécher contre le Saint-Esprit en consacrant l'injustice par ses résignations. Peut-être avait-il raison : s'il avait fait les concessions qu'on lui demandait, il se serait

diminué et tout porte à croire qu'il n'eût rien sauvé, pas même ce jardin de curé qu'on voulait bien lui laisser.

Ajoutez que, pour comble de malheur et pour le plus grand embarras de ceux qui traitaient avec lui, il avait beaucoup d'esprit et cette finesse romaine, lumineuse et caustique, qui ne se laisse jamais abuser, qui ne souffre pas qu'on lui en impose. Toutes les fois que ce poisson mystique, pour parler comme Tertullien, consentait à sortir de son élément, de cette eau un peu trouble où il était né et à vivre quelque temps sur la terre, il fallait renoncer à lui faire prendre le change sur rien de ce qui s'y passe. Il connaissait à fond son Italie et ses Italiens, il lisait couramment dans le cœur du roi de Piémont comme dans les pensées du comte de Cavour. Lui alléguait-on l'esprit du siècle, le vœu des populations impatientes de se donner à la maison de Savoie et de secouer leur antique servitude, il répondait avec un sourire goguenard qu'il savait ce qui en était, que cette opinion publique dont on faisait tant de bruit à Turin, on la fabriquait à Turin même, que tous les soulèvemens, toutes les émeutes, étaient provoqués par les émissaires de M. de Cavour, qu'on usait de fraude et de violence pour faire voter Bologne et Ferrare, qu'il est un art de se servir du suffrage universel et de lui faire chanter la chanson qu'on lui souffle, que lorsqu'on fait aller une montre avec le doigt, il n'est pas étonnant qu'elle marque l'heure qu'on veut. Il disait un jour à M. de Gramont : « Je ne vois autour de moi que bouffons et farceurs : *buffoni, buffoni, tutti buffoni! buffoni di quà, buffoni di là, noi siamo tutti buffoni.* »

Le gouvernement impérial, qui s'attribuait le rôle de suprême modérateur, rencontrait autant de difficultés à Turin qu'à Rome. Le roi et son ministre disaient, eux aussi : *non possumus*. A la vérité, ils le disaient sur un autre ton, car ils étaient les moins mystiques des hommes. Ils protestaient en toute occasion de leur dévoûment à l'empereur, de leur déférence pour ses avis ; ils se déclaraient résolus à s'abstenir de tout ce qui pouvait déplaire au grand et puissant ami de l'Italie. Malheureusement leurs actes ne s'accordaient guère avec leurs paroles. Ils se justifiaient en alléguant que les événemens, qui sont plus forts que les princes et leurs conseillers, leur forcent quelquefois la main et obligent les souverains les plus désintéressés à devenir conquérans malgré eux.

Le Piémont n'était qu'un petit royaume, mais ce petit royaume était grand par les ressources morales dont il disposait, par les complices, par les agens qu'il avait partout et dont tour à tour on excitait ou contenait le zèle. « L'alliance que M. de Cavour a dû contracter avec le parti révolutionnaire, disait M. de Gramont, est encore trop récente et trop nécessaire à ses vues pour qu'il puisse la répudier sans tomber lui-même. Or l'esprit révolutionnaire ne s'arrête pas, et il n'est pas

dans son essence de se limiter; s'il renonce aux bénéfices des incertitudes de l'avenir, il abdique et se fait conservateur. Il se sert de tout et ne se fixe à rien. Il exploite, selon les cas, et pour ses fins les sentimens de nationalité, d'indépendance, d'unité, le socialisme, le sentiment monarchique, le sentiment républicain, la haine de l'étranger et le secours de l'étranger, l'esprit de conquête, l'ambition des peuples ou des hommes; mais il ne renonce à rien et ne fait pas de concession. » Livré à lui-même, l'esprit révolutionnaire n'est qu'une force aveugle et farouche, et ses fureurs se retournent souvent contre lui. Mais il devient aussi irrésistible que le destin lorsqu'un grand homme d'état tel que M. de Cavour se charge de le régler, de le conduire, et met au service des idées nouvelles tous les vieux moyens de gouvernement, qui sont les meilleurs, les seuls bons, et qu'on ne remplacera jamais.

Merveilleusement adroit et industrieux, le comte de Cavour joignait les grandes audaces à la souplesse de la main. Notre ambassadeur à Rome disait de lui : « Nous avons affaire à un homme qui, jusqu'ici, nous a toujours devancés par sa promptitude de résolution et d'exécution, et qui nous a fort habilement réduits à faire ce que nous pouvions au lieu de faire ce que nous voulions... L'empereur a voulu donner à l'Italie une existence nationale; le roi de Sardaigne veut tout simplement prendre l'Italie, et son ministre fait servir à ce dessein le concours successif de tous ceux dont il exploite la puissance, la générosité, les passions, les craintes, la jalousie ou les intérêts. » Il n'y a jamais eu de plus grand ministre, ni de plus grand musicien, et Napoléon III était un instrument dont il savait jouer aussi bien que du suffrage universel. Il se servait de la révolution et il affectait d'en avoir peur : il représentait à l'empereur que pour contenir le parti révolutionnaire, qui menaçait tous les trônes, il fallait lui emprunter la moitié au moins de son programme, que sous peine d'être renversé par Garibaldi et Mazzini, son roi se voyait condamné à hurler avec les loups, à compter avec les mauvaises passions, à faire de l'ordre avec du désordre. Il prenait aussi l'empereur par l'amour-propre et lui demandait si, après avoir délivré la plus opprimée des nations, il aurait vraiment le cœur de tourner ses armes contre elle et d'anéantir son ouvrage. Il le prenait encore par ses défiances, par ses jalousies à l'endroit de la perfide Angleterre, à qui l'affranchissement des Italiens n'avait coûté ni un homme ni un écu et qui s'insinuait dans leurs bonnes grâces en encourageant toutes leurs ambitions et en les incitant à faire de Rome leur capitale. Était-il dans l'intérêt de la France de compromettre sa popularité par ses réserves en faveur du pouvoir temporel? N'avait-elle vaincu à Magenta et à Solférino que pour livrer la péninsule à l'influence britannique et pour la mettre à la discrétion de lord John Russel?

M. de Cavour savait se servir de tout le monde et en particulier de son roi. Il est à remarquer que M. de Bismarck s'est toujours réservé les parties douteuses de la politique et qu'il laissait l'honneur des actions irréprochables à son souverain, dont il ménageait soigneusement la réputation pour pouvoir se couvrir de ses vertus. Tout au contraire, M. de Cavour se réservait les actions correctes, et il n'avait garde de tremper dans certaines intrigues, dans certaines manœuvres, dont il faisait son profit tout en les désavouant. Il pouvait montrer ses mains aux diplomates étrangers, elles étaient parfaitement nettes, et ces diplomates n'osaient pas demander à son roi de montrer les siennes, qui l'étaient moins. Plus d'une fois Victor-Emmanuel eut dans des maisons mal famées d'occultes conférences avec des lieutenans de Garibaldi, et plus d'une fois aussi il tenta par des moyens bizarres de se réconcilier avec le saint-père aux dépens de son cher allié l'empereur des Français, à qui il prodiguait les protestations et les tendresses. Le pape Pie IX parla un jour à M. de Gramont d'une lettre qu'il avait reçue quelque temps auparavant, et dans laquelle Victor-Emmanuel l'assurait « que ce n'était pas pour ses beaux yeux que l'empereur avait fait la campagne d'Italie, ni par sympathie pour les Italiens, mais parce qu'il voulait lui prendre certaines provinces de ses états, et que, par conséquent lui, Victor-Emmanuel, était obligé de s'agrandir sous peine de se trouver plus petit après la campagne qu'avant. » On ne pouvait fausser l'histoire et intervertir les rôles avec plus d'audace ; mais qui ose trop se fait prendre. Le pape profita de cette occasion pour prononcer un jugement sévère sur son inventif correspondant, et il ajouta qu'il faisait une différence énorme entre l'empereur et sa majesté sarde.

Il n'est pas de travail plus dur, plus énervant que de prêcher la modération du désir à des immodérés et de chercher les termes d'un accord entre des plaideurs résolus à ne jamais s'accorder. M. Thouvenel déclarait « que cette malheureuse question de Rome lui faisait passer des nuits blanches, épuisait sa santé et son intelligence, » et M. de Gramont demandait en grâce qu'on lui permît de s'en aller, de se remettre de ses fatigues dans un autre poste, de dire un éternel adieu à ses cardinaux, qui l'abreuvaient de dégoûts. — « Vous avez raison, lui écrivait M. Thouvenel ; pour moi, je retournerais très volontiers auprès de mes pachas, si le tourment moral dans lequel je vis devait durer plus longtemps... Le maintien du *statu quo* à Rome n'est plus possible. Si nous convoquions un congrès, personne n'y viendrait. Si nous prenons seuls une résolution, tout le monde nous jettera la pierre. Il ne suffit malheureusement pas de dire : Qu'allions-nous faire dans cette galère ? Il faut faire voguer la galère ou nous sauver à la nage. »

De mois en mois le ministre et l'ambassadeur étaient plus las et plus

pressés d'en finir; mais ils différaient de sentiment sur la solution à proposer. M. Thouvenel pensait, ainsi que M. de Cavour, qu'après avoir fait l'Italie, l'empereur ne se résoudrait jamais à la défaire ni à renier son ouvrage comme le Dieu de Lamartine au lendemain de la création :

De son œuvre imparfaite il détourna la face
Et d'un pied dédaigneux là lança dans l'espace.

Il jugeait que le meilleur parti à prendre était de faire son deuil du pouvoir temporel et de garantir autrement que dans le passé l'indépendance spirituelle du chef de l'église : « De même que les rois de France se sont appelés *très chrétiens*, ceux d'Espagne *catholiques*, ceux de Portugal *très fidèles*, le roi d'Italie ne pourrait-il pas joindre à son titre politique celui de vicaire du saint-siège et ne détenir qu'en cette qualité les anciennes possessions territoriales des papes, pour lesquelles, à chaque avènement, il rendrait solennellement hommage et paierait un tribut au moins égal au montant des sommes destinées aujourd'hui à la liste civile, au sacré collège et aux grands établissemens religieux de la capitale de la catholicité? » Mais M. Thouvenel jugeait aussi que tant que la curie romaine se sentirait protégée par les troupes françaises, elle serait inflexible, que pour la rendre plus traitable, il fallait la troubler dans sa sécurité en annonçant et en préparant l'évacuation. Quoique la majorité du conseil se fût convertie à son sentiment, il avait à compter avec le maréchal Randon, M. Magne et le comte Walewski, énergiquement soutenus « par une auxiliaire puissante, » laquelle lui avait dit un jour des choses si *poignantes* qu'il s'était écrié : « Madame, si l'empereur m'avait dit la moitié de ce que Votre Majesté m'a fait entendre, ma démission serait déjà envoyée. »

M. de Gramont, quelque dégoûté qu'il fût de ses cardinaux, ne se résignait pas à l'abolition du pouvoir temporel, que la France, pensait-il, ne pouvait laisser détruire sans trahir les intérêts catholiques et ses propres intérêts, et sans manquer à de solennels engagemens. Il estimait toutefois qu'elle n'était pas tenue d'accorder tout ce qu'on lui demandait, « qu'un pape content ne lui était pas nécessaire, qu'un pape libre lui suffisait, » qu'on devait renoncer à négocier, qu'il était plus facile au saint-siège comme au cabinet de Turin « de subir que de consentir, » qu'au lieu d'un traité il fallait faire une déclaration et garantir au souverain pontife la possession du patrimoine de saint Pierre et la Comarca, en disant au roi de Piémont : N'y touchez pas, ce serait un *casus belli*. « Quant aux Italiens, écrivait-il, ils accepteront tout, tout, tout ce qui sera décidé. Rome ou la mort, feu de paille! Venise ou la mort, feu de paille! La masse italienne se résignera avec

une souplesse qui vous émerveillera. Je suis pour mon compte aussi sûr de cela que si je le voyais déjà de mes propres yeux. C'est que j'ai vécu neuf ans dans ce pays-là, je connais la véritable Italie et les vrais Italiens, je sais quelles sont les habitudes de ces êtres passifs et sensitifs. J'ai vu naître aussi et se façonner sous mes yeux l'Italie factice, l'Italie d'opéra-comique dont on s'est servi dans ces derniers temps. Il y a même plusieurs de ses chefs, Rattazzi entre autres, qui peuvent difficilement me regarder sans rire comme les augures d'autrefois. » Il est vrai que, quand le duc de Gramont s'exprimait ainsi, il n'était plus à Rome. Il s'était fait nommer depuis un an ambassadeur à Vienne, et pour se consoler de ses longues contraintes et de toutes les couleuvres qu'il avait avalées, il lâchait la bride à sa plume.

Pendant que son ministre des affaires étrangères et son ambassadeur à Rome se tourmentaient, se donnaient au diable, que faisait Napoléon III, dont la volonté souveraine n'avait pas encore prononcé son arrêt définitif? Il avait le calme du fataliste. Quelquefois il s'en remettait à un congrès, qui ne devait jamais se réunir, du soin d'accommoder le pape et le roi de Piémont; d'autres fois il se flattait de résoudre les complications de l'heure présente par d'autres complications et « de liquider en Orient la question d'Italie. »

Un éminent historien nous a révélé naguère le secret du roi Louis XV. M. L. Thouvenel s'excuse dans sa préface de lui avoir fait un emprunt en intitulant son livre le *Secret de l'empereur*. « L'attachante et énigmatique figure du souverain qui présidait alors aux destinées de notre pays, nous dit-il, se trouve éclairée par cette correspondance d'un reflet singulier. Il est impossible de ne pas reconnaître que ce prince, qui avait vu si juste dans les affaires intérieures de la France, perdait pour ainsi dire contenance quand il tournait son regard voilé du côté de l'Italie. La question italienne a bien été le secret de la politique de Napoléon III. » A vrai dire, tout le monde savait depuis longtemps que Napoléon III, qui, de l'aveu des Italiens eux-mêmes, leur a quelquefois sacrifié les intérêts de la France et les siens, était tout cœur pour l'Italie. N'avait-il pas conspiré pour elle dans sa jeunesse, et quel homme fut plus fidèle à ses souvenirs? Mais il devait compter avec le parti catholique, qui s'agitait beaucoup, avec le pape, qui lui rappelait ses promesses, et il se devait à lui-même de ne pas être l'exécuteur des hautes œuvres. Quels que fussent ses embarras, il comptait sur son étoile pour le tirer d'affaire. Il faisait à la chance, au hasard, dans toutes ses entreprises, une part exorbitante que ne lui font jamais les vrais politiques, et il a toujours confondu la volonté avec le désir. C'était là peut-être son vrai secret.

Au Vatican et ailleurs on l'accusait ouvertement de souffler tour à tour le chaud et le froid, et personne ne doutait de ses intelligences

clandestines avec les Piémontais. Un homme d'un esprit pervers, qui se vengeait de sa déconsidération en médisant avec délices, ne l'a qu'à demi calomnié quand il disait de lui : « Il a toujours sa même politique de conspirateur. Il est arrivé à ce point que sa parole et ses traités ne sont plus considérés comme des engagemens. » Le fait est qu'il avait deux politiques, l'une officielle que représentaient ses ministres, l'autre qu'il faisait lui-même dans l'ombre avec les émissaires de M. de Cavour; mais il ne savait pas toujours laquelle était la bonne. On prend facilement les indécis pour des âmes dissimulées et doubles. Napoléon III, qui parut quelquefois téméraire, était le plus souvent un tâtonneur. Selon les cas, partagé entre ses affections étrangères et sa raison de souverain français, il encourageait secrètement les entreprises qu'on tramait à Turin, ou par un brusque retour, il mettait les conspirateurs en interdit, ce qui faisait dire au saint père : « C'est une politique infernale qui change à chaque instant. » Dans l'automne de 1862, il résolut d'en revenir quelque temps à la politique de résistance du comte Walewski et de l'impératrice, et le 18 octobre, M. Thouvenel était remplacé par M. Drouyn de Lhuys. — « Vous voilà content, disait au cardinal Antonelli M. Émile Ollivier, qui se trouvait alors à Rome ; M. Thouvenel quitte le ministère. — Non, répliqua le cardinal; ce sont nos amis qu'on chargera de nous exécuter. »

Un romancier et un auteur dramatique qui se respectent ne commencent à écrire que lorsqu'ils tiennent leur fin ; l'empereur ne tint que rarement la sienne. Il se mettait en route sans avoir étudié suffisamment la carte, sans connaître son chemin, se fiant à son bonheur pour le trouver et pour éviter les fondrières. Ardent à provoquer, à faire naître les événemens, impuissant à les gouverner, il s'est toujours laissé conduire par la fortune où il ne voulait pas aller, de sorte que ce souverain si aventureux n'a jamais joué en fin de compte que les rôles passifs. Il avait projeté, il avait proposé, il finissait par subir.

Cruelles étaient les perplexités des diplomates chargés de représenter au dehors cette politique ambiguë, cette volonté flottante et mystérieuse qui souvent s'ignorait elle-même. Ils craignaient sans cesse de la mal interpréter et de s'attirer d'humilians désaveux. M. Thouvenel, en arrivant au pouvoir, avait écrit au duc de Gramont : « Ne craignez plus de divergence entre les Tuileries et le quai d'Orsay. La seule politique que je veuille suivre, c'est celle que l'empereur m'aura tracée, et la pensée que j'exprimerai sera toujours celle de Sa Majesté. » Mais était-il sûr de la connaître ? Il y a, comme disent les métaphysiciens, des entités incognoscibles. M. de Gramont avait cru exécuter les ordres de l'empereur en se conformant aux instructions du comte Walewski, prédécesseur de M. Thouvenel, et en promettant au saint-père et au cardinal Antonelli que l'assistance de son gouvernement ne leur ferait ja-

mais défaut. « J'ai répété que l'empereur ne serait jamais le spoliateur du pape. Je l'ai dit au pape et à ses ministres, je l'ai dit aux peuples de Bologne et de Rome, je l'ai dit aux chefs du gouvernement bolonais, à tout le corps diplomatique. » Que de surprises désagréables lui étaient réservées!

A quelque temps de là, les Piémontais envahissent les Marches et l'Ombrie, et M. de Gramont donne au pape l'assurance que l'empereur les obligera de lâcher leur proie. Effectivement, l'empereur se décide à rompre ses relations diplomatiques avec le roi de Sardaigne et ordonne au baron de Talleyrand de quitter incontinent Turin. Mais bientôt le duc apprend par une correspondance colportée dans les rues de Rome que son souverain, qui venait de visiter la Savoie avant de se rendre en Algérie, avait rencontré à Chambéry M. Farini et l'avait assuré « que, pourvu qu'on laissât le pape à Rome, il autorisait volontiers le Piémont à s'annexer tout le reste des états pontificaux. » M. de Gramont apprend aussi que le rappel de M. de Talleyrand n'a fait aucune impression sur les Piémontais, que ce départ faisait partie d'une mise en scène concertée d'avance. — « Comment pouvez-vous vous avancer de la sorte ? disait un Français au général Cialdini. La France saura vous arrêter. — La France! l'empereur! répondit le général. Mais vous croyez donc que nous aurions été assez fous pour nous engager dans cette affaire sans être sûrs d'être approuvés! Non-seulement l'empereur ne s'opposera pas à notre marche, il l'approuve, je vous en donne ma parole d'honneur. Il me l'a dit lui-même à Chambéry, et quand M. Farini et moi l'avons quitté, voici ses dernières paroles : « Bonne chance et faites vite! » C'est pour lui obéir que nous faisons vite! » Et quelques heures plus tard, le général disait au prince de Ligne : « Vous prenez donc au sérieux les articles du *Moniteur* et les dépêches de Thouvenel! Vous devriez savoir depuis longtemps que tout se décide entre Cavour et l'empereur. Il est plus Italien que Français. »

M. de Gramont n'était pas au bout de ses étonnemens. A la plus grande joie des libéraux italiens et du cabinet anglais, le pape, se sentant trahi, forme un instant le projet de partir, de s'exiler de Rome. L'ambassadeur de France, sûr d'entrer dans la pensée de son gouvernement, « retient le pontife par sa soutane. » Il fait plus, il trouve le moyen de faire démonter secrètement la machine de la corvette qui devait l'emmener. Bientôt il lui revient que l'empereur regardait ce départ préparé comme un heureux incident, comme une manière de solution, et, en effet, le 17 novembre 1860, le comte Horace de Viel-Castel écrivait dans son journal : « L'empereur disait il y a cinq jours : Le pape témoigne de nouveau l'intention de quitter Rome; je voudrais que la chose fût faite, cela avancerait bien les affaires. » Quelques

mois après, le comte de Cavour chargeait le docteur Pantaleone, son agent officieux à Rome, de s'aboucher avec le père Passaglia, jésuite et canoniste connu, et de faire offrir au gouvernement pontifical un traité stipulant, en retour d'un abandon du pouvoir temporel, de grandes libertés religieuses et d'immenses avantages pécuniaires. M. de Gramont avait considéré cette audacieuse négociation comme un simple ballon d'essai. Il apprend que l'empereur est dans l'affaire, que, s'il en faut croire M. de Cavour, le traité lui a été soumis et qu'il l'approuve. S'étonnera-t-on que le duc, ne sachant à quel saint ou à quel démon se vouer, ne pensât plus qu'à s'en aller, à s'affranchir d'une mission qu'il déclarait « horriblement désagréable ? »

Nous savons par la correspondance de M. Thouvenel et du duc de Gramont ce que pensaient de la question romaine et l'empereur Napoléon III et son ministre des affaires étrangères et son ambassadeur à Rome. Mais qu'en pensaient les Romains eux-mêmes, qui étaient les vrais intéressés et dont l'opinion avait bien quelque importance ? On prétendait que, las d'un régime oppresseur qui leur refusait jusqu'à l'apparence des libertés et des garanties chères aux peuples modernes, maudissant leur avilissante servitude et les abus d'un gouvernement incapable de se réformer, ils soupiraient après leur délivrance et attendaient l'arrivée du roi Victor-Emmanuel comme on attend la venue d'un messie. Cela était vrai d'une grande partie des populations déjà annexées en principe par les Piémontais. Mais les Romains de Rome étaient-ils aussi malheureux et aussi impatiens de changer de maître qu'on se plaisait à le dire ? M. de Gramont s'en expliquait dans deux lettres datées du 30 mars et du 6 avril 1861, les plus remarquables et les plus instructives qu'il ait écrites.

Rome, qui a traversé tant de révolutions, est la ville des passions passagères et des intérêts permanens, des choses qui changent et de celles qui ne changent point. Dès sa fondation, la Rome antique résolut à sa manière la question sociale par l'institution du patronage. Virgile infligeait dans son enfer les mêmes peines au fils qui a battu sa mère et au patron qui a trompé son client. Mais ce n'était pas assez que le patron fût loyal, il était tenu d'être magnifique, et chaque matin, sous le vestibule de sa maison, ses intendans et ses crieurs distribuaient à la foule de ses protégés d'abondantes gratifications et les reliefs de ses festins. « Que deviendraient sans la sportule, disait Juvénal, les cliens qui n'ont guère autre chose pour se vêtir, se chausser, se nourrir et allumer leur feu ? Voyez-vous toutes ces litières voler à la distribution ? Pour attendrir son protecteur, l'époux y traîne sa femme languissante ou près d'accoucher. L'un d'eux, montrant une litière hermétiquement fermée, demande la sportule pour la femme qu'il n'a pas. « C'est ma Galla, dit-il, expédiez-nous promptement.

— Galla, dit un crieur méfiant, mets la tête à la portière. — Ah! de grâce, elle repose, ne la tourmentez pas. » Supprimez les litières, changez le nom de la sportule, transformez des sénateurs en princes, en cardinaux, en *monsignori*, en chefs d'ordres : l'institution du patronage a traversé les siècles, et jusqu'en 1870, Rome, comme au temps de Juvénal, était habitée par des protecteurs qui donnaient sans compter et par des protégés qui n'avaient qu'à demander pour recevoir abondamment.

« La population de Rome, écrivait le duc de Gramont, est *sui generis*, comme la ville elle-même. Il est impossible de parler sérieusement de la nécessité de soustraire ces populations au joug qui pèse si cruellement et si arbitrairement sur leur destinée; elles nous riraient au nez. Rome est une ville de fonctionnaires, de marchands, de prélats, de moines et de cliens; j'entends par cliens des gens et des familles qui vivent de pensions du gouvernement ou bien qui vivent par les cardinaux, les prélats et les couvens... Ceux qui réclament, ceux qui ont la fièvre unitaire ne sont pas de Rome ni même du patrimoine; ce sont des étrangers venus des autres parties de l'Italie ou des Légations, des Marches et de l'Ombrie. » Cette population ne ressemblant à aucune autre, ayant d'autres ressources, d'autres occupations, d'autres intérêts, d'autres habitudes, et profondément indifférente à la politique, avait, comme le remarquait M. de Gramont, sa façon d'être heureuse : elle avait résolu le problème de travailler le moins possible, en tirant un énorme revenu des choses qui étaient à sa portée, et il ajoutait « que c'était charger son esprit d'un souci superflu, son cœur d'une tendresse inutile et sa politique d'un embarras fort gratuit » que de se croire obligé d'intervenir pour guérir des maux qui n'étaient pas ressentis et pour redresser les griefs de gens qui ne se plaignaient point.

Le duc de Gramont n'avait qu'une médiocre estime pour ce peuple qui n'était pas un peuple, mais « une agglomération de cliens se tenant hiérarchiquement par une espèce de communisme gradué dans les abus, les vols administratifs, les subventions cléricales, les pensions, les aumônes, l'usure et la simonie. » Un écrivain italien, M. Gabelli, quoique chaud partisan de la maison de Savoie et de la monarchie constitutionnelle, s'est montré plus indulgent que M. de Gramont pour les Romains d'avant 1870. Il les excuse de s'être accommodés d'un régime de laisser-aller patriarcal et d'avoir trouvé le bonheur dans un pays où régnait plus que partout ailleurs le goût des grandes libéralités (1). Un gouvernement théocratique est sévère pour l'hérésie, qui est le péché de l'es-

(1) Aristide Gabelli, *Roma e i Romani*. Prefazione alla Monografia statistica di Roma, 1886.

prit, il est miséricordieux pour les faiblesses de la chair et compatissant pour les misères humaines. Dans la Rome pontificale, nous dit M. Gabelli, il était de tradition parmi les puissans de la terre comme parmi les princes de l'église de jouir des douceurs et des pompes d'une grande existence en rachetant ses joies par ses charités et ses dons.

L'argent qui affluait de toutes parts dans la ville éternelle ne servait pas seulement à bâtir des palais, à enrichir d'incomparables galeries, à décorer des villas princières ouvertes à tout le monde. Il servait aussi à doter des fondations pieuses, à soutenir des familles déchues ou ruinées, à procurer des ressources ou des plaisirs aux petits, à soulager le pauvre et l'infirme. Aussi les Romains eurent-ils de durs momens à passer dans les années qui suivirent l'abolition du pouvoir temporel. La source des subventions et des grâces était tarie. Adieu les distributions à la porte des couvens et des palais! Adieu les solennités magnifiques dont vivaient beaucoup de petites gens! La diminution des revenus, la désastreuse concurrence faite au commerce local par les nouveaux arrivans, le renchérissement des denrées et des loyers, les vieux impôts triplés, quadruplés, des taxes nouvelles s'ajoutant aux anciennes, tout faisait regretter passionnément à ce peuple affranchi les abus odieux ou ridicules dont on l'avait délivré.

Un libéral piémontais avait dit à M. de Gramont : « Les Romains ne nous voient pas de bon œil ; ils préfèrent leur repos, leurs habitudes et leur pape. Nous devons créer à Rome une population à nous, ou nous n'arriverons à rien. » C'est précisément ce qu'on a fait. Rome devenue capitale d'un grand royaume a été renouvelée jusque dans ses dernières couches par les émigrans accourus de tous les coins de l'Italie pour coloniser l'Esquilin. Les vieux Romains les traitaient d'aventuriers, de vagabonds, de *buzzuri*. Ils ont fini par les accepter ; ils ont l'esprit souple et le talent philosophique de se faire à tout. Aucune ville n'a subi en si peu d'années un si prodigieux changement : la ville des papes n'est plus aux papes. Dès le 25 janvier 1871, le prince héritier de la maison de Savoie et la princesse Marguerite venaient s'installer au Quirinal, où le roi Victor-Emmanuel les rejoignait six mois plus tard, et le spirituel mystique du Vatican s'écriait avec un sourire amer : « Elle avait dit qu'elle ne coucherait jamais dans le lit du pape, elle y couche. » Quelque temps après, il disait à un Polonais de ma connaissance : « Garibaldi vient d'arriver ; il nous manquait. Si j'avais le plaisir de le voir, je lui dirais : Mon cher, vous êtes chez vous... Eh ! qui donc avait prétendu que nous ne pourrions pas tenir deux à Rome ! Nous y sommes trois. »

G. VALBERT.

REVUE DRAMATIQUE

Révoltée, comédie en quatre actes, de M. Jules Lemaître. — Reprise de *Maître Guérin*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Émile Augier. — *Mensonges*, comédie en cinq actes, tirée du roman de M. Paul Bourget, par MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelle.

Il faut que l'on nous permette aujourd'hui de commencer par la fin, c'est-à-dire par *Mensonges*, la nouvelle comédie du Vaudeville, tirée par MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelle du roman de M. Paul Bourget, et d'en louer d'abord les dernières scènes du cinquième acte, comme étant des mieux faites, et des plus *osées* surtout que nous eussions vues depuis longtemps au théâtre. Car, combien y a-t-il de temps que M. Dumas écrivait, dans la préface de son *Étrangère :* « Au théâtre, pour le public, une femme ne peut avoir appartenu qu'à deux hommes, un mari qui s'est conduit d'une façon abominable, cela va sans dire, et un amant qui adore cette femme, qui l'adorera jusqu'à la fin de ses jours, qui a toutes les délicatesses, toutes les grandeurs, et qui est prêt à mourir pour elle, c'est bien entendu. » M. Dumas ne faisait d'exception que pour la courtisane. Mais l'héroïne de *Mensonges*, M[me] de Moraines, n'est pas une courtisane, c'est une femme du monde, — on nous le dit au moins, — et même du meilleur. Pour les deux amans qu'on lui donne, et à la fois, si vous le voulez bien, il est possible que son poète, René Vincy, l'auteur du *Sigisbée*, soit prêt à mourir pour elle ; mais l'autre, le baron Desforges, sans y mettre aucune affectation de grandeur ou de délicatesse, ne lui demande que de l'aider à vivre agréablement. Enfin le mari, M. de Moraines, que l'on a failli nous montrer l'autre soir au Vaudeville, que nous n'avons heureusement pas vu, mais que nous connaissons assez par le roman, est très loin de s'être conduit d'une « façon abominable, » on pourrait même

dire : au contraire ! Et tout cela, cette combinaison nouvelle et hardie de l'adultère, à trois, ou à quatre ; ces leçons d'une philosophie élégamment, mais froidement cynique ; ces personnages dont pas un n'a rien qui puisse nous intéresser à son sort, non-seulement on a réussi à nous les faire accepter, mais nous les avons applaudis ; et un cinquième acte, qui devait tout perdre, a précisément tout sauvé.

Qui des trois en a eu l'idée, M. Pierre Decourcelle, M. Léopold Lacour, ou M. Paul Bourget ? Je l'ignore ; et, quand je le saurais, je n'aurais pas l'indiscrétion de le dire ; mais qu'il soit neuf, qu'il soit audacieux, qu'il soit original de son cynisme même, de son impudeur, — et peut-être, hélas ! de sa vérité, — voilà qui est certain. On n'avait jamais vu « l'amant sérieux » d'une « femme du monde, » lui mettre aussi clairement sous les yeux la « sottise » qu'elle allait faire en le quittant pour s'attacher au sort de son « amant de cœur ; » jamais non plus un public assemblé n'avait plus docilement écouté, je dirai même avec plus de plaisir, des déductions d'une perversité plus savante ; et c'est ce que me semblent avoir oublié ceux qui, dans *Mensonges*, pour quelques analogies superficielles, ont cru retrouver *les Filles de marbre*. La critique abuse aujourd'hui de ces rapprochemens, qui ne prouvent rien, mais qui l'empêchent elle-même de voir clair dans les œuvres.

Il y a plusieurs bonnes raisons du succès de ce dernier acte : en premier lieu, la précision ironique et aiguë d'un style où l'on reconnaît la manière de M. Paul Bourget ; en second lieu, la science, le talent, la mesure dont M. Dieudonné a fait preuve dans la composition du personnage du baron Desforges ; et puis, et enfin, et peut-être surtout le contraste heureux de ce cinquième acte avec la lenteur et l'obscurité de trois et demi des quatre autres. Je dis trois et demi, parce qu'il y a deux ou trois bonnes scènes aussi dans le quatrième acte, bien faites, mais moins neuves, fort bien jouées par M. Duflos, dans le rôle de Claude Larcher, et moins bien par M. Volny, dans celui de René Vincy.

C'est qu'en vérité, rien n'est plus difficile ou plus rare que de tirer, même d'un bon roman, un bon drame ou une bonne comédie ; et toute l'habileté de MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelle n'y a pas entièrement réussi. Quelques progrès, ou quelques concessions que le public, depuis quelques années, ait faites en ce sens, — et, pourvu qu'on l'amuse ou qu'on l'émeuve, quelles que soient son indifférence et sa facilité sur le choix des moyens, — les conditions du théâtre ne sont pas pour cela devenues celles du livre ; et *Mensonges* en est un instructif exemple. MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelle auraient-ils pu d'ailleurs mieux s'y prendre ? ne pas remplir leur deuxième acte, et une partie du troisième, avec des scènes de pur vaudeville, dont les effets sont trop « sûrs, » s'ils ne sont pas encore usés ? ou bien encore éliminer tels et tels personnages, qui ne servent, comme Colette Rigaud et

comme l'inutile Fresneau, qu'à égarer l'intérêt en divisant l'action? ou peut-être, et au lieu de nous faire voir la liaison de Mme de Moraines et de René Vincy se nouant sous nos yeux, la prendre déjà toute formée? A moins enfin, comme on le leur a dit, que, de leur cinquième acte, faisant la pièce presque entière, ils n'eussent fait passer du second plan au premier le personnage du baron Desforges. Je ne sais; mais je ne crois pas que d'aucune manière ils eussent pu triompher des difficultés de la tentative. Ils ont suivi d'assez près le roman; quelques-unes de leurs meilleures scènes en sont tirées presque textuellement; la plupart des mots de « caractère » ou de « situation » ont passé du livre de M. Paul Bourget dans leur prose. Et cependant c'est autre chose, une copie qui ne rappelle que de loin son modèle; où l'imagination du lecteur, pendant plus de trois actes, est obligée de suppléer ce qui manque à l'impression du spectateur; et dont les couleurs enfin, tantôt trop pâles et tantôt trop crues, achèvent de défigurer la ressemblance du meilleur, sans doute, et du plus curieux des romans de M. Paul Bourget.

Car celui qui paraît le moins neuf, et le moins clair en même temps des personnages de la comédie de MM. Lacour et Decourcelle, c'est Mme de Moraines, et c'est elle, cependant, non pas du tout René Vincy, ni même Claude Larcher, qui, comme elle remplit le roman de M. Bourget, en est aussi le personnage le plus intéressant, et je ne dis point le plus « sympathique, » mais le plus compliqué et le mieux expliqué. Ce qu'elle a de particulier, ce qui la distingue de toutes les autres femmes qu'on lui a comparées, — de la Marco de Théodore Barrière, et de la Dalila de M. Octave Feuillet, qu'il est d'ailleurs vraiment étrange que l'on compare elles-mêmes entre elles, — c'est de vivre dans la honte autant qu'on y puisse être, et de ne pas le savoir, « tant elle s'est bornée à subir les circonstances; » tant elle est esclave de ses habitudes mondaines; et tant la première des obligations que le monde nous impose, qui est celle de ne pas déchoir, a pris insensiblement en elle et le rang et la place de tout ce qu'il y a d'autres devoirs, grands ou petits, et même d'autres pudeurs. Mme de Moraines n'est ni bonne ni méchante, elle est artificielle. Comme cette princesse qui ne concevait pas que l'on pût composer de moins d'une cinquantaine de personnes ce qu'elle appelait « son particulier, » le luxe de Mme de Moraines c'est sa vie, non point par métaphore ou au figuré, mais au propre, puisqu'elle n'a connu ni conçu d'autres besoins que ceux du luxe. L'éducation, les événemens, l'exemple, le train de la vie journalière, l'impérieuse nécessité d'être demain ce qu'elle était hier, ont superposé en elle une nature d'emprunt à l'autre, et il ne lui « paraît » pas seulement, il lui « serait » impossible, si même elle le voulait, de revenir à la vérité, car, en se dépouillant de

ses « mensonges, » ils lui sont devenus tellement intimes, que l'être qu'ils ont fait d'elle s'évanouirait tout entier. Ai-je besoin de rappeler aux lecteurs du roman avec quel art, subtil et savant, quelle profondeur même, M. Paul Bourget, dans *Mensonges*, a démêlé cette corruption ou cette perversité dont l'inconscience, assurément, ne justifie point la transcendance, mais qui fait à la fois l'originalité de Mme de Moraines, le drame, la valeur dramatique de ses amours avec son poète, — puisque le peu de nature qui subsiste en elle y lutte désespérément contre la toute-puissance de l'habitude, — et enfin la valeur durable du roman? Quand on a fait la part d'une exagération toujours permise à l'artiste, puisqu'elle n'a pour objet, comme ici, que de mieux accorder ensemble tous les traits d'une physionomie, Mme de Moraines est « vraie, » d'une vérité plus générale qu'elle-même, d'une vérité représentative d'un moment des mœurs du siècle, aussi vraie, à mon sens, et aussi complète en son genre qu'une héroïne des romans du jeune Crébillon, ou que le Valmont des *Liaisons dangereuses*.

Mais, par malheur, tout ce qui l'explique dans le roman, — tout ce qui fait que *Mensonges* ne ressemble pas plus aux *Lionnes pauvres* qu'aux *Filles de marbre*, — c'est ce que nous n'en avons pas retrouvé l'autre soir au Vaudeville, et c'est peut-être, j'en conviens, ce qu'il était impossible de nous en rendre au théâtre. En scène, il n'est demeuré de Mme de Moraines qu'une courtisane assez vulgaire, que l'on a prise au moins comme telle, et dont il ne m'a pas semblé que l'amour émût ni que la perversité indignât personne. Et c'est ainsi, comme je le disais, que, du roman de M. Paul Bourget, ses habiles adaptateurs n'auraient tiré qu'une pièce assez ordinaire si, comme j'ai voulu aussi le dire d'abord, la fin du quatrième acte et le cinquième presque tout entier, en éclairant la pièce par le fond, n'avaient fait sentir la portée de *Mensonges* à ceux, — s'il y en a, — qui ne connaissaient point le livre, et ne l'avaient rappelée aux autres.

La Comédie-Française, quelques jours auparavant, avait « repris » *Maître Guérin*. C'est un usage maintenant à la Comédie-Française, on le sait, que de « reprendre » même le répertoire. Est-ce que l'on n'a pas « repris » l'autre semaine *le Mariage de Figaro?* On « reprendra » sans doute aussi bientôt *Tartufe* ou *le Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, il faut bien avouer que la reprise de *Maître Guérin* n'a pas tenu tout ce que nous en attendions, nous qui ne connaissions la pièce que par la lecture, et qui cependant la regardions, sinon comme l'une des meilleures, au moins comme l'une des plus vigoureuses de M. Émile Augier. Ce n'est pas qu'elle ne soit encore fort bien jouée. M. Baillet manque d'aisance et de légèreté, dans un rôle pourtant assez facile, et M. Laroche, de tout dans le sien, ce qui peut-être n'est pas uniquement de sa faute; le jeu de Mme Worms-Barretta, dans le person-

nage de Francine, a quelque chose d'anguleux, de sec et d'étriqué; je n'ai pas enfin beaucoup aimé Mme Granger dans le rôle sentimental de Mme Guérin, dont elle exagère encore ce qu'il a déjà de conventionnel, et si je l'ose dire, de « poncif; » mais Mme Pierson est bonne, charmante même dans le personnage de Mme Lecoutellier; M. Worms joue admirablement le colonel Guérin, — à qui je demande qu'on enlève le costume de colonel d'artillerie de la garde impériale dont on s'est avisé, je ne sais pourquoi, de le vêtir; — et quant à M. Got enfin, si nous venons après tout le monde, ce n'est pas une raison pour ne pas le redire, Me Guérin est un de ces rôles où l'on ne le remplacera pas plus que dans celui du bonhomme Poirier. C'est en effet la perfection même, avec je ne sais quoi de personnel, de libre, et comme d'improvisé, qui ajoute et qui mêle, à toutes les ressources de l'art, l'illusion absolue de la réalité.

Je me reprocherais d'ailleurs de ne pas faire observer qu'en vingt-cinq ans de temps la pièce n'a pas pris une ride, et que, par conséquent, on y retrouvera quelques-unes des plus rares qualités de M. Émile Augier. Ainsi, cette probité, cette vigueur de style, cette belle humeur, ou, pour mieux dire encore, cette allégresse et ces saillies de satire qui sont les marques de la santé de l'esprit; ainsi, cette hardiesse ou cette âpreté de la plaisanterie qui, plus d'une fois, dans le théâtre de l'auteur du *Gendre de M. Poirier*, des *Lionnes pauvres*, du *Mariage d'Olympe*, du *Fils de Giboyer*, ont à bon droit rappelé le souvenir de Molière; ainsi enfin ce respect de son art, ou plutôt de soi-même, qui, en le préservant contre la séduction des succès faciles, ont assuré, de son vivant, la durée de son œuvre contre les changemens de la mode et du goût. Mais, après tout cela, *Maître Guérin* ne « rend » point à la scène ce que la lecture en faisait espérer.

Dirai-je que la pièce est « mal faite? » que deux, trois, quatre intrigues, dont nous ne savons à laquelle on a voulu nous intéresser, ne s'y entre-croisent même pas, mais plutôt s'y poursuivent, et ne réussissent pas à se joindre, pour n'en former enfin qu'une? Ce serait pousser trop loin la superstition de la pièce « bien faite, » puisque ce serait oublier combien il y a, même au répertoire, de chefs-d'œuvre « mal faits, » depuis *le Misanthrope*, et en passant par *Turcaret*, jusqu'au *Mariage de Figaro*. C'est quand une pièce, comme celles de Scribe, n'a pas d'autre mérite, qu'on lui sait gré d'être si bien faite, parce qu'il faut bien que les théâtres vivent. Je dirais donc plutôt que, si nous comprenons aisément les mobiles de Me Guérin, ou ceux encore du jeune Arthur Lecoutellier, — n'y ayant rien de plus commun, parmi les hommes, que l'ambition de faire une grosse fortune, si ce n'est celle de faire un beau mariage, — nous comprenons moins aisément la conduite et le caractère de Mme Lecoutellier, de Francine Desroncerets, du colonel Guérin lui-même. A qui en ont-ils? Que veulent-ils? Que

ne veulent-ils pas? D'où viennent-ils? où vont-ils enfin? Ils nous échappent d'acte en acte, pour ainsi parler; et tous les trois, chose bizarre! ils ne semblent pouvoir exprimer, dans une langue d'une lucidité singulière, que des sentimens vagues, incertains et fuyans.

Mais M. Desroncerets, l'inventeur, dont le roman remplit un acte entier du drame, en exprime, lui, de faux, ou d'étrangement disproportionnés pour le moins, avec l'importance de ses inventions, et là, sans doute, est l'une des causes de ses déceptions; — et de la nôtre. Ce grand homme, qui croit à ce qu'il appelle son génie, qui se compare lui-même à « Palissy, jetant ses meubles dans son four, » ou à « Cellini, jetant sa vaisselle dans son moule, » qui ne se reconnaît pas le droit de priver l'humanité du fruit de ses travaux, et de quel droit? à quel titre? pour avoir inventé la « statilégie, » c'est-à-dire une méthode pour apprendre plus vite à lire, ce grand homme n'est, en réalité, qu'un pauvre diable d'instituteur primaire, affolé d'un orgueil maniaque, et dont les folies ne nous paraissent dignes que d'une pitié très générale et très vague, mêlée même d'un peu de dédain pour leur parfaite inutilité. Je ne vais pas sans doute à ce propos discuter la question de l'instruction primaire, de l'éducation du peuple, du suffrage universel et de l'avenir de la démocratie. Mais, quand tous les hommes sauraient lire, on ne voit pas quelles en seraient les si grandes conséquences, ou plutôt, et nous pouvons bien aujourd'hui le dire, elles commenceraient par être assez mauvaises, en favorisant la demi-instruction, jusqu'au jour où, cette instruction même étant devenue celle de tout le monde, il en serait exactement ce qu'il en était auparavant. Car, ajoutez cent écus de rente à la fortune individuelle de chaque citoyen français, vous n'avez rien changé à rien, puisque vous n'avez rien changé aux rapports de rien, et les choses seront demain ce qu'elles étaient hier.

On dit souvent, et, pour notre part, en général, nous le croyons assez volontiers, que les conditions de l'art ont quelque chose d'immuable. Cependant, il est certain aussi qu'en art comme ailleurs, il y a des conventions changeantes, et le roman de M. Desroncerets en peut servir de preuve. Évidemment, les spectateurs de 1864 se contentaient au théâtre d'une imitation encore assez éloignée de la réalité. Quand on leur présentait un inventeur, ils accordaient trop aisément que tous les inventeurs se valent, et, qu'étant doués par définition du « génie de l'invention, » la nature de leurs inventions est comme indifférente à l'intérêt que nous y devons prendre. Inventeur! le mot seul disait tout, et sonnait comme celui de conquérant, par exemple. Nous sommes devenus plus difficiles; un goût nouveau de la réalité s'est introduit même au théâtre; et, en fait d'inventions, nous en voulons qui en soient. Il y en a de puériles, comme celle de la pince à sucre ou du tire-bouchon perfectionné. Nous savons, d'ailleurs, que les grandes, les vraies, les seules

qui doivent nous étonner ne sortent jamais, ou rarement, tout entières et tout d'un coup, du génie d'un seul homme. Combien sont-ils qui ont « inventé » les chemins de fer, qui continuent, si je puis ainsi dire, de les « inventer » tous les jours? Mais qui est-ce qui a « inventé » le télégraphe? et, pour avoir inventé le téléphone ou le phonographe, admettrions-nous que M. Edison lui-même réclamât des lois d'exception et une morale pour lui tout seul?

Nous n'admettons pas davantage, — et ce n'est qu'une autre conséquence de la même évolution ou transformation du goût, — que l'œuvre d'art, comédie, drame ou roman, n'ait pas une autre signification, plus profonde ou plus étendue que l'anecdote ou le fait divers qui lui servent de support. Même les romans de nos naturalistes ont aujourd'hui cette autre signification. Nous y cherchons, et généralement nous y trouvons, lisiblement inscrite, toute une conception de l'art et de la vie, grossière, si l'on veut, comme dans les romans de M. Zola, ou la peinture d'un « milieu » social, comme dans ceux de M. Daudet. Là, également, est la raison du succès que l'on voit qui accueille les « reprises » du théâtre de M. Dumas. M. Dumas y agite ce que nous appelons des « problèmes, » il en propose des solutions; et on peut bien les discuter; mais il nous a fait penser, il nous a inquiétés sur quelques-unes des idées que nous croyions avoir, il nous a montré la fragilité, la relativité de quelques-unes des institutions qui ne nous semblent nées avec la société que parce qu'elles sont un peu plus vieilles que nous. Ceci revient à dire que, si nous ne confondons pas l'art avec l'instruction, la scène avec le prêche, et la comédie avec l'homélie, nous demandons cependant qu'en nous amusant on nous fasse penser, — ou songer peut-être; — et, je ne crois pas qu'on ne le nie, mais ce genre de mérite, si nous le retrouverions dans beaucoup des comédies de M. Emile Augier, il n'y en a pas dont le manque se fasse plus sentir dans *Maître Guérin*.

Et que nous importe, en effet, que maître Guérin s'enrichisse ou se ruine, que le colonel Guérin épouse ou n'épouse pas Mlle Desroncerets, que Mme Lecoutellier devienne ou non propriétaire du château de Valtaneuse, que ce notaire de campagne soit enfin joué par Brenu, son homme de paille, et qu'après avoir tyrannisé trente-cinq ans la meilleure des femmes, il finisse sous la domination de sa cuisinière? Il ne s'agit en tout cela que d'aventures quotidiennes, sans nulle portée, sinon sans intérêt, — l'intérêt qu'offre toujours une histoire, — et *Maître Guérin*, qui ne m'a rien appris sur son temps ni sur le mien, ne m'a rien appris non plus sur moi-même. Il y avait une fois un notaire de campagne, qui, pour enrichir son fils par un beau mariage, avait adroitement commis de nombreuses indélicatesses. Et après? Ah! si la question était nettement posée, si les scènes du père et du fils

faisaient le véritable drame; si ce soldat, soumis par affection pour sa mère aux caprices despotiques de son père, refusait d'y obéir au nom de la délicatesse et de l'honneur; s'il revendiquait contre l'autorité paternelle le droit de ne relever en de certaines questions que de lui-même et de lui seul, si ce conflit enfin, qui n'est qu'à peine indiqué, formait le vrai nœud de la pièce, ou plutôt toute la pièce, alors, oui, je m'y intéresserais, je sentirais que j'y suis partie, je passerais même au besoin sur ce que le caractère du colonel Guérin a vraiment ici de trop simple, de trop constant, de trop conforme à lui-même.

On a remarqué enfin, et non pas sans raison, que ce modèle d'honneur et de délicatesse le prenait vraiment d'un peu haut avec son aigrefin de père. Car, après tout, il a profité le premier de cet argent qu'il repousse; il doit quelque chose de ce qu'il est à ce notaire; et, pour le renier, je voudrais donc, au lieu de passer son uniforme, qu'il commençât par rendre ses galons. Est-ce qu'encore les intérêts de son amour ne se confondent pas un peu trop avec les commandemens de son devoir? A faire ainsi le généreux, ce militaire assure son bonheur. Donnez d'abord votre démission, colonel, cherchez d'autres moyens de vivre que ceux que vous devez, en somme, à votre père, et alors, mais alors seulement, épousez votre Francine. Ou bien ne l'épousez pas; mais contentez-vous de réparer les torts de votre père; et demeurez auprès de lui, pour l'empêcher au besoin de compromettre encore, dans des manœuvres douteuses, votre nom et le sien. Voilà, je crois, la vérité. Il y a des liens que l'on ne rompt pas; ce sont ceux que la nature a mis entre nous et les nôtres; et quand on pense, comme il peut arriver, avoir le droit de les relâcher, encore sied-il de le faire sans fracas, mais sans prendre surtout des allures de justicier, si l'on fait, comme le colonel Guérin, en même temps que celles de la morale, les affaires aussi de son amour-propre, de son amour, et de ses intérêts.

Empressons-nous seulement d'ajouter que le personnage de Mᵉ Guérin, s'il ne représente que lui-même, le représente bien, et que sa physionomie d'usurier de village, doublé d'un tyran domestique, est sans doute l'une des plus complètes et des plus vivantes qu'il y ait dans le théâtre contemporain. On le dirait échappé d'un roman de Balzac, mais plus vrai, toutefois, plus réel, moins inventé que les Grandet ou les Gobseck du grand romancier. Ses machinations sont moins savantes, moins machiavéliques; et il n'en a pas pour cela moins de grandeur en son genre, mais plus de solidité, si je puis ainsi dire. En faut-il plus pour faire vivre et durer une pièce? Oui et non; et c'est comme on l'entend. Il ne me semble pas que *Maître Guérin* ait ce qu'il faut pour durer à la scène, et s'inscrire au répertoire. Mais que le principal personnage en continue longtemps de vivre, et qu'à la lec-

ture, par conséquent, ce personnage à lui tout seul continue de soutenir la comédie entière, au premier rang du théâtre de M. Émile Augier, c'est ce que je crois, et c'est ce qu'il me paraît que la « reprise » en aura prouvé.

Ce sont d'autres qualités que nous avons applaudies dans le « premier ouvrage dramatique » de M. Jules Lemaître, *Révoltée*, comédie en quatre actes, représentée le 9 avril sur la scène de l'Odéon. Faisons d'abord la place de la critique, et disons qu'il est dommage que, tout au rebours de *Mensonges*, ce soit le dernier acte de la comédie de M. Lemaître qui n'en vaille pas les premiers. C'est un gros défaut; parce que, quand le dénoûment ne nous satisfait point, le plaisir du théâtre manque de ce que j'appellerais volontiers sa sanction; et, s'il est vrai que dans la vie les choses ne finissent point, l'art n'a peut-être été inventé que pour apprendre à la vie qu'elle est impertinente en cela. L'inexpérience est d'ailleurs visible en plusieurs endroits de la pièce; mais je n'insiste pas, parce qu'il n'est pas absolument vrai, comme on le va répétant, qu'un auteur dramatique, pour être digne de ce nom, doive d'abord donner sa mesure; qu'il apporte en naissant, non-seulement le don, mais aussi le métier; et puis, parce que, si la facture de quelques scènes est encore hésitante, il reste assez, dans trois actes au moins, de quoi justifier le succès de *Révoltée*, et nous assurer qu'après cette première épreuve, M. Lemaître passera, quand il le voudra, les promesses de son début.

La tâche, on le sait, lui était particulièrement difficile, depuis déjà plusieurs années que, dans son feuilleton du *Journal des Débats*, il fait profession de juger le théâtre contemporain, et naturellement d'y trouver plus souvent à critiquer qu'à louer. Mais c'est aussi ce qui rendait la tentative plus intéressante, et c'est ce qui en rend à nos yeux le succès plus significatif. Non pas du tout qu'il nous importe, comme l'on dit, qu'un critique se soit montré capable « d'en faire autant » qu'un auteur dramatique. Si M. Lemaître avait échoué, j'ai beau chercher, je ne vois pas en quoi *la Grande Marnière* ou *le Crocodile* en vaudraient mieux, et parce qu'il a fait maintenant *Révoltée*, ses jugemens sur *Mensonges* ou sur *Maître Guérin* n'en valent pas moins, mais n'en valent pas plus. Mais ce qu'il faut dire, c'est que la plupart des reproches qu'il a souvent adressés aux auteurs dramatiques contemporains, non-seulement l'auteur de *Révoltée* a eu l'habileté de ne les pas encourir, mais encore il a montré, par son exemple, que des règles trop aisément admises depuis Scribe, des règles hors desquelles on ne voyait pas de pièce « bien faite, » n'en étaient point; — et, de les avoir triomphalement violées, comme ce n'est pas le moindre mérite de *Révoltée*, ce ne sera pas non plus le moindre service que M. Lemaître ait rendu.

Nous avait-on, par exemple, assez dit — et en combien de manières!

— qu'il y aurait, de même qu'une optique de la scène, un « style de théâtre » et, pour ainsi parler, une grammaire dramatique dont les incorrections, en rendant le dialogue plus rapide, le rendaient par cela seul plus convenable à son objet, qui est d'abord d'agir. Et je ne nie pas qu'avec un peu d'adresse le paradoxe ne se puisse défendre, que même il ne contienne sa part de vérité ; mais, de la manière qu'on le défendait, vous auriez pu croire que la première condition du style dramatique, c'était de ne pas être français, et la loi de toutes les lois au théâtre, de n'avoir rien de commun avec la « littérature. » M. Jules Lemaître a pensé que de nos jours même, et en prose, dans une comédie de mœurs contemporaines, le style, c'est-à-dire, et dans le sens le plus ordinaire du mot, la justesse de l'expression, l'agrément et l'élégance du tour, la distinction de la pensée, ne perdaient pas les droits légitimes qu'elles ont partout ailleurs, et que pour que le public les y reconnaisse et les y applaudisse, il suffit d'avoir le courage de les y mettre, si l'on a toutefois le talent nécessaire. Pour faire du « théâtre, » M. Lemaître n'a pas cru devoir commencer par abdiquer ses qualités d'écrivain. Sans effort et sans recherche, il les a portées à la scène. Et je ne sais comment, mais elles ont paru si nouvelles que peut-être, toutes seules, elles eussent suffi pour assurer son succès. Nous avions déjà signalé le même genre de mérite dans la *Pepa* de M. Ganderax.

Je n'aime pas moins cet autre genre encore de courage dont M. Lemaître a fait preuve en rompant avec de certaines conventions dont on nous répétait également, — dont on nous a redit même à propos de *Révoltée,*— qu'elles étaient nécessaires. Par exemple, il semblait entendu qu'une « femme du monde » à qui l'on murmure des paroles d'amour doit immanquablement s'y laisser prendre ou plutôt engluer. Elle pouvait refuser de les écouter, y couper court, s'en montrer offensée; mais, du moment qu'elle y prêtait l'oreille, elle n'avait pas le droit, « au théâtre,» de soupçonner la sincérité des déclarations qu'on lui faisait. Une des meilleures scènes de *Révoltée* est la scène du deuxième acte où Mme Rousseau, la « révoltée, » tout en marivaudant avec le jeune M. de Brétigny, lui fait ironiquement entendre qu'elle n'est pas si novice que d'ignorer la valeur de ses propos d'amour, que si jamais elle lui cède, il ne devra pas se faire d'illusion sur les raisons qui l'auront décidée, et que par conséquent, avant de la solliciter davantage, il ait lui-même à mesurer l'étendue de l'engagement qu'il va prendre. Si cela n'était pas encore « dramatique, » ou ne l'était plus, il est bon que cela le soit redevenu. Il était également entendu « qu'au théâtre, » un mari que sa femme a cessé d'aimer doit se draper aussitôt dans sa dignité, se fâcher et punir, ou pardonner et s'en aller, mais ne jamais composer, transiger, essayer de dissiper simplement et franchement le malen-

tendu qui fait tout seul et si souvent le malheur de tant de mariages. Une des meilleures scènes encore de *Révoltée* est celle du troisième acte où Pierre Rousseau, s'armant, comme l'on dit, de tout son courage, essaie de ranimer dans le cœur desséché de sa femme une étincelle de l'ancien amour, ou de l'y susciter, si peut-être elle n'a jamais eu pour lui que de l'indifférence, ce qui paraît malheureusement probable. Les maris, longtemps ridicules sur la scène française, et, dans notre siècle, longtemps tragiques, seraient-ils enfin en train de devenir « naturels? » Pareillement encore, il semblait entendu que, lorsqu'une femme, « au théâtre, » dit à une autre femme : « Je suis ta mère, » la seconde, foudroyée par cette révélation, doit aussitôt tomber, avec larmes, sanglots et convulsions, dans les bras de la première. Une des meilleures scènes de *Révoltée* est certainement celle où M[me] Rousseau, recevant cet aveu de la bouche de M[me] de Voves, n'en témoigne qu'un peu de surprise, d'abord, mêlée de quelque contrariété, et suivie bientôt d'irritation ou d'indignation. Car enfin, et nous en avons tous les jours des exemples, ce n'est pas tout que d'avoir mis des enfans au monde, et les titres d'une mère ou d'un père ne se fondent pas sur cette « matérialité » de fait. M. Lemaître a eu le courage de le dire ; et sans que nous appuyions, on voit assez par ces exemples de quoi nous le louons quand nous disons qu'avec une seule pièce, il a introduit autant de vérité sur la scène contemporaine que, depuis deux ans, tous les auteurs du Théâtre-Libre.

Il a d'ailleurs sur eux cette autre supériorité qu'il pense, qu'il sait penser, ce qui devient trop rare au théâtre, et qu'en même temps qu'elle est une très fine peinture de mœurs contemporaines, — un peu trop spirituelle parfois, un peu trop parisienne, surtout, — sa comédie tourne tout entière autour d'une ou deux idées, très nobles, et dont je regrette qu'il n'ait pas tiré tout le parti qu'il pouvait. Ni nos erreurs, ni nos fautes, à plus forte raison, ne s'anéantissent avec l'heure où nous les avons commises, mais, au dehors et indépendamment de nous, elles vivent de la vie que nous leur avons donnée ; elles se développent d'elles-mêmes, elles continuent, à travers l'espace et le temps, de porter leurs conséquences ; et chacune d'elles, selon la belle expression de George Eliot, s'étendant bien au-delà de nous en ondulations de souffrances imméritées, s'en va troubler ou désoler quelque existence ignorée de nous. Tel est le sens de la prière, — je ne trouve pas d'autre mot, — qui termine, si l'on se la rappelle, le premier acte de *Révoltée*. Là encore est l'explication de toute une part, et non pas la moins curieuse, du personnage d'Hélène Rousseau, luttant en elle contre des sentimens qui sont à peine les siens, puisqu'ils seraient autres si la faute de sa mère ne s'agitait pas confusément en elle. Et c'est enfin ce qui donne à la pièce de M. Lemaître une signification qui dépasse, qui

déborde comme de toutes parts l'intrigue, quelle qu'elle soit, dont il a bien fallu qu'il empruntât le secours. On dirait une espèce de fatalité qui enveloppe tous les personnages, et du pouvoir obscur de laquelle ils ne s'affranchiront qu'en retournant, les uns et les autres, par l'expiation à la nature, et par le remords à la vérité. Mais cette idée, pourquoi M. Lemaître semble-t-il avoir craint de la mettre en lumière? Pourquoi s'est-il contenté de l'indiquer d'un ou de plusieurs traits rapides, — car, au quatrième acte, on en retrouve l'expression dans la bouche de M. de Voves? S'est-il peut-être défié du public? Je pense qu'au contraire, bien loin de l'effaroucher, il eût ainsi achevé de le conquérir. S'il est vrai qu'au théâtre on puisse en effet se passer de penser comme d'écrire, et, sans idées ni style, y réussir avec éclat, cela pourtant n'est pas nécessaire; et, en fait de conventions, c'en est une dont j'espère que M. Lemaître triomphera quelque jour.

J'aurais encore bien des choses à louer dans ces quatre actes, et, par exemple, une franchise d'émotion, une ardeur de sentiment ou de passion même, que jusqu'ici M. Lemaître nous avait cachées sous une habituelle et amusante affectation de dandysme littéraire. Les sceptiques sont pleins de ces surprises; et tant de vérités dont ils ont l'air de se jouer, ou plutôt de jongler, on ne sait pas, au fond, combien et de quel cœur ils y tiennent! Tellement, que peut-être ne s'en moquent-ils eux-mêmes avec tant de persistance que pour essayer de s'en débarrasser... Mais ceci nous entraînerait aujourd'hui trop loin... Contentons-nous donc d'ajouter que rarement pièce a été mieux jouée, avec plus d'ensemble et de sûreté que *Révoltée*, l'autre soir, par la troupe de l'Odéon. Mlle Sisos dans le rôle d'Hélène Rousseau, M. Candé dans celui de Rousseau, M. Calmettes dans celui de Brétigny, M. Dumény dans celui de M. de Voves m'ont paru au moins presque irréprochables; et je n'aurais de critiques, si j'en avais à faire, que pour Mlle Tessandier. En me rappelant que ni des uns ni des autres je n'aurais ainsi parlé à l'occasion de quelques reprises récentes, je serais tenté de dire que sans doute *Révoltée* les portait eux-mêmes, tant la justesse générale des rôles et leur entière vérité devaient aider à les bien jouer. Mais l'auteur lui-même m'en voudrait, et avec raison, si, dans un succès commun, je lui faisais toute la part pour n'en rien laisser à ses habiles interprètes, et j'aime donc mieux finir en disant qu'autant que *Révoltée* fait d'honneur à M. Lemaître, autant cette soirée en fait à la troupe de l'Odéon tout entière.

F. B.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Non, sans doute, il n'y a, il ne peut et il ne doit y avoir rien de vulgaire dans ces fêtes qui se préparent, dont la première réveille de grands souvenirs et va préluder à un des plus grands spectacles du travail contemporain. A mesure qu'on approche de cette date du 5 mai, centième anniversaire de cette autre journée de 1789, où pour la première fois depuis plus d'un siècle et demi les représentans des divers ordres de la France se rassemblaient en états-généraux dans la Salle des Menus à Versailles, on ne peut se défendre d'un sentiment aussi sérieux que profond. C'est de là, en effet, c'est de cette date du 5 mai 1789 que tout découle depuis un siècle; c'est alors que commencent tous ces événemens, la fusion des classes, la transformation sociale et politique de la France, la promulgation des droits, l'avènement d'un esprit nouveau parmi les peuples, tout ce qui, en un mot, s'est appelé la révolution française. Assurément, chez tous ces hommes qui, la veille encore, représentaient les trois ordres dans la Salle des Menus et qui le lendemain s'appelaient déjà les représentans de la nation, qui allaient s'emparer de la puissance publique, il y avait bien des illusions, bien des idées fausses ou chimériques, une dangereuse et meurtrière inexpérience. Ils gardaient néanmoins à travers tout, ces ouvriers de la première heure, un sentiment élevé et généreux, la volonté du bien, des instincts libéraux. C'étaient des réformateurs imprévoyans, mais sincères qui se croyaient naïvement les régénérateurs de leur nation, même de l'humanité, et c'est ce qui fait que cette année 1789 reste au-dessus de toutes les autres la grande date moderne, moins encore peut-être par les œuvres qu'elle a réalisées que par les principes dont elle est la représentation idéale, par les semences qu'elle a répandues dans le monde.

Le malheur est que cette date, objet des commémorations d'aujourd'hui, n'est pas la seule dans l'histoire, qu'à peine commencé, le drame

se complique et se précipite. On ne s'arrête plus, on ne peut plus s'arrêter. 1789 a pour lendemain 1793 et le reste. Les 5 mai, les 4 août du début sont suivis, à peu d'années d'intervalle, des 10 août, des 2 septembre, des 21 janvier, des 31 mai. La réforme bienfaisante des premiers jours devient la révolution sanguinaire qui met la nation en guerre avec elle-même et avec l'Europe. Les espérances indéfinies, les illusions, les idées les plus généreuses disparaissent momentanément dans l'anarchie et dans la terreur. La république, qui a cru détruire la monarchie, la plus vieille monarchie de l'univers civilisé, va se perdre elle-même dans l'imbécillité et dans le sang, — et, au bout de tout, de cette confusion gigantesque sort un jeune héros qui ne rend la sécurité à la France que par l'omnipotence la plus absolue, en se faisant lui-même le représentant couronné de cette révolution mise à mal. Étrange dénoûment d'une grande crise inaugurée au nom d'un libéralisme illimité!

On a eu l'idée singulière, à l'occasion des fêtes prochaines, de former dans ce qui reste des Tuileries incendiées, — le lieu était bien choisi, — ce qu'on a appelé un musée de la révolution française. Par elle-même, à part quelques portraits qui peuvent piquer la curiosité, cette exposition n'a certes rien de frappant, rien d'original, rien qui ne soit même assez médiocre. Elle est surtout disproportionnée avec l'objet qu'on s'est sans doute proposé et son autel de la patrie est une assez pauvre exhibition. Elle a cependant cela de caractéristique, sans qu'on y ait probablement songé, qu'elle représente d'une certaine manière la marche fatale des événemens : d'abord le roi Louis XVI, les états-généraux, l'assemblée constituante, tout ce qui rappelle le temps des beaux rêves ; puis l'assemblée législative, puis la Convention avec ses bourreaux et ses victimes, puis le Directoire, puis enfin le 18 brumaire avec Bonaparte : voilà où tout aboutit! C'est la traduction en images de ce que M. de Falloux disait un jour où, pressé par les révolutionnaires de l'assemblée de 1848, il remettait sous leurs yeux les grandes dates sinistres, le 2 septembre, le 31 mai, le 9 thermidor : « Pétion tombant après Bailly, après Pétion Barnave, après Barnave Danton, après Danton Robespierre, — puis le despotisme est venu qui a fait taire toutes ces voix et qui a muselé tous ces tigres. » Et comme on reprochait à M. de Falloux de s'arrêter au 18 brumaire, de ne pas aller plus loin, jusqu'en 1815, il reprenait vivement, sans embarras : « Et 1815 aussi!.. c'est l'inexorable logique, et quand vous rentrerez dans la même voie, vous arriverez à la même date... vous ne pouvez pas être pris en traîtres, tout cela est écrit en traits ineffaçables dans l'histoire et dans le cœur humain... » C'est l'histoire éternelle, en effet, et voilà pourquoi devant cette commémoration nouvelle les esprits sincères ne peuvent se défendre d'une secrète et poignante émotion à la pensée de tout ce qui est arrivé, de tant d'espérances et de vœux trompés, de tous les excès qui

ont compromis une grande cause et obscurci cette radieuse aurore de 89.

Qu'on célèbre donc la révolution dans cette date du 5 mai, comme dans celle du 4 août prochain, si l'on veut, rien de plus simple; rien de mieux, à condition toutefois qu'on ne craigne pas de donner un sens précis à cette commémoration, qu'on ne confonde pas ceux qui ont généreusement rêvé la réformation libérale de la France, et ceux qui ont tout perdu par leurs passions, — à condition surtout qu'on ne se fasse aucune illusion sur ce qui reste réellement de la révolution. La vérité est qu'elle n'a pas produit tout ce qu'elle promettait. Lorsqu'il y a déjà bien des années notre éloquent et ingénieux ami Émile Montégut prononçait ce mot de « banqueroute de la révolution française, » dans des pages saisissantes, dont un esprit libre comme M. E. Scherer parlait encore peu avant sa mort, il écrivait sous le coup des événemens de 1871, l'imagination frappée par les ruines fumantes de Paris; il étonnait peut-être, ou il semblait importun, par ses hardiesses de penseur indépendant. Il n'est pas moins évident que si la révolution n'a pas manqué en tout, elle a manqué particulièrement dans l'ordre politique. Elle n'a rien fondé réellement, elle n'a créé qu'un état révolutionnaire indéfini où notre pays se débat encore, oscillant sans cesse entre tous les régimes, s'essayant tour à tour à la monarchie, à l'empire ou à la république, sans pouvoir se fixer. Elle a vu ses ambitions déçues, ses promesses trahies, quelques-unes de ses idées, quelques-uns de ses efforts les plus retentissans tourner contre la France elle-même. Elle a positivement manqué sur deux ou trois points, non par la faute des premiers constituans libéraux et de ceux qui ont recueilli l'héritage de leur pensée, mais surtout par la faute des révolutionnaires qui ont dès l'origine corrompu un si puissant mouvement par leurs violences, qui ont laissé depuis un siècle dans notre histoire une traînée de sédition et d'anarchie.

Au moment où elle commençait par la destruction universelle des privilèges, elle avait la prétention, la volonté, certes légitime, d'établir le règne de la loi égale pour tous, de faire de la légalité le premier ressort de la constitution de la France nouvelle. Malheureusement, il est assez visible que le sentiment de la souveraineté impartiale et équitable de la loi n'est point en progrès. La légalité, — mais depuis longtemps elle est tout ce qu'il y a de plus mobile ou de plus flexible ou de plus dédaigné; elle est le jouet des séditions, des passions, des partis, qui la bafouent ou qui s'en servent comme d'une arme de combat. Il n'est pas de gouvernement qui ne se soit fondé par la force, par l'insurrection ou par l'usurpation, qui n'ait eu, lui aussi, à son heure, la prétention de sortir de la légalité pour rentrer dans le droit : c'est l'euphémisme invariable sous lequel on désigne les révolutions et les coups d'état qui se succèdent alternativement dans notre histoire. Non vraiment, c'est triste à dire, ce n'est pas le respect de la loi qui a

grandi, qui a pu se fortifier dans les convulsions d'une vie nationale toujours agitée et toujours changeante; ce qui s'est développé, au contraire, avec une étrange intensité, c'est le dédain de la loi, c'est le goût des procédés discrétionnaires, des expédiens de la raison d'état. L'habitude de l'arbitraire s'est tellement infiltrée dans nos mœurs politiques qu'on finit par ne plus s'en apercevoir, par ne plus tenir compte des plus vulgaires garanties légales, des plus simples règles qu'une administration s'impose à elle-même. Après cent ans, le règne souverain et respecté de la loi reste à réaliser, et il y a malheureusement un autre article du programme de la révolution qui n'a point eu jusqu'ici une meilleure fortune : c'est la fondation assurée, durable, des institutions libres. S'il y a eu, en 1789, un vœu ardent, impatient, universel, c'est celui des libertés publiques, qu'on croyait conquérir dans cette première journée du 5 mai dont on va célébrer l'anniversaire. Les événemens et dix constitutions se sont succédé. Les orages ont jeté le pays des insurrections aux dictatures, des dictatures aux insurrections. La France n'a cessé de flotter entre toutes les expériences, sans pouvoir arriver à se fixer dans les institutions qu'elle désirait, qui lui ont toujours été promises. Chose curieuse : si une liberté vraie, régulière, a paru fondée à une heure de notre siècle, c'est sous les deux monarchies constitutionnelles, qui ont duré trente-quatre ans, et ce sont les révolutionnaires, les prétendus héritiers privilégiés de la pensée de la révolution qui se sont hâtés de les détruire, au risque de précipiter la France dans de nouveaux hasards. Et qu'on ne dise pas que tout est changé maintenant avec la république, que la liberté existe sans limites. Elle existe sous une forme irrégulière, désordonnée, trop violente pour n'être pas fatalement précaire; c'est la liberté légale, régulière, qui n'existe pas, qui n'a même pas la garantie d'une constitution respectée par ceux qui en sont les gardiens.

Voilà encore un vœu trompé! Mais il y a surtout un point où la révolution a eu des résultats imprévus qui peuvent ne point passer pour des succès. Lorsqu'elle s'est inaugurée, elle a avoué la généreuse ambition de promulguer une sorte de fraternité universelle, d'affranchir les peuples, de susciter chez eux l'esprit de progrès, de nationalité et d'indépendance. Eh bien! vraiment elle a réussi, jusqu'à un certain point, par la guerre, par les propagandes, par ce qu'elle avait de redoutable comme par ce qu'elle avait de bienfaisant. Seulement, elle a eu cet étrange succès de contribuer à créer des forces, des sentimens qui sont devenus une menace pour la France. On peut donc avouer que la révolution a échoué jusqu'ici dans une partie de son œuvre, dans ce qui est plus particulièrement politique, et ceux qui, pour mieux célébrer le centenaire, proposent de perpétuer cette politique d'agitation factice et stérile, ne s'aperçoivent pas qu'ils font singulièrement les affaires de la liberté et de la France.

Est-ce à dire qu'avec ses mécomptes dans l'ordre politique, la révolution française n'ait pas eu d'autres résultats qui font sa puissance et son originalité, qu'elle ne reste pas un de ces grands événemens faits pour transformer et passionner un peuple? Assurément par ses fureurs, par ses destructions et ses fanatismes, elle a créé, elle prolonge encore pour la France un état de crise qui n'est point sans danger; mais en même temps, à travers toutes les luttes et toutes les oscillations, elle a pénétré lentement, profondément dans la masse nationale, par l'action du temps et de ces principes libérateurs de la première heure qui désormais, M. le ministre de l'intérieur l'a rappelé justement, sont la propriété de tous les partis, de tous les régimes. Elle s'est infiltrée et enracinée par l'équité des rapports civils, par l'égalité des charges et des droits, par la division de la propriété et la liberté du travail, par le sentiment d'un intérêt commun dans la patrie commune. Il a pu sans doute y avoir à l'origine des préjugés à vaincre, des difficultés, des incohérences et même des violences presque inséparables d'une si soudaine et si profonde transformation : aujourd'hui l'œuvre est accomplie, et cette œuvre, c'est la création d'un pays nouveau, rassuré sur ses droits, sans crainte pour sa condition, vivant simplement, sobrement, attaché à sa terre et à son industrie, laborieux et paisible par goût, conservateur par tradition et par intérêt, assez peu sensible aux excitations et aux agitations des partis. Cette masse vivante, active, laborieuse, obscure, c'est la force de résistance et de consistance de la société française à travers les conflits et les crises. On dit quelquefois que ce pays, dont les agitateurs se font une si fausse idée, se laisse aisément égarer et emporter, qu'il est prompt à suivre quelque drapeau de hasard, qu'il déconcerte par ses votes tous les calculs. Il n'est pas aussi mobile et aussi déraisonnable qu'on le dit. Il suit son instinct, il sait ce qu'il veut. Il a voté pour la république lorsqu'il a cru voir dans la république une garantie protectrice. Il a voté pour des conservateurs lorsque, dix années durant, il a vu les républicains qu'il avait nommés abuser d'une victoire d'un moment, gaspiller et désorganiser les finances publiques, porter le trouble dans les foyers, inquiéter les croyances et les intérêts. Si depuis il a paru se jeter sur les pas d'un aventurier qui lui a prodigué de décevantes promesses, c'était encore une protestation contre une politique obstinée de parti qu'on ne consentait même pas à désavouer ou à rectifier. On ne veut pas voir que ce pays, qu'on se dispute, répugne par tous ses instincts aux violences et aux agitations stériles de parti, qu'il demande avant tout l'ordre, la sécurité, et un des plus curieux phénomènes, c'est certainement ce contraste qui éclate à l'heure qu'il est, à ce moment même où l'on va célébrer cette commémoration du 5 mai. Le pays, le vrai pays, reste laborieux, tranquille, tandis que les partis s'agitent, s'épuisent en artifices et en expédiens pour raffermir une situation

qu'ils ont eux-mêmes ébranlée par leurs excès et leurs imprévoyances.

C'est en vérité toute la situation du moment, et c'est peut-être un étrange prélude des fêtes commémoratives qui se préparent à Versailles pour le 5 mai, de l'Exposition qui doit s'ouvrir le lendemain à Paris, qui va déployer ses merveilles devant le monde. Aujourd'hui comme hier, à part ces diversions officielles, on dirait que ministres, chefs parlementaires n'ont d'autre préoccupation que de concentrer leurs efforts contre un homme, M. le général Boulanger, qui était il y a quelques jours à Bruxelles, et est maintenant à Londres, transportant d'un pays à l'autre la fortune errante d'un candidat universel menacé d'un jugement de haute cour. Assurément, c'est un personnage importun, d'autant plus dangereux peut-être qu'il représente l'inconnu pour un pays mécontent, d'autant plus irritant aussi qu'il ne vit que d'équivoques, de subterfuges et de jactances. — Il y avait, à vrai dire, deux manières de le combattre. La première, la plus sûre sans doute, la plus digne dans tous les cas, c'était de laisser au temps le soin de dissiper cette fantasmagorie, d'éteindre cette fausse popularité, — et d'aborder résolument le pays avec une politique nouvelle. Cette politique, elle était tout indiquée, elle se dégage des circonstances, de la nécessité évidente des choses : elle se réduit à rentrer dans la vérité et dans l'équité, à réparer des fautes qui éclatent à tous les yeux, à rassurer l'opinion par une sévère et prévoyante réorganisation des finances, par la volonté déclarée, avouée, de suspendre les guerres religieuses. Devant cette politique l'homme disparaissait ou perdait tout au moins une partie de sa force. Le ministère et les républicains dont il s'est fait l'instrument ou le complice ont préféré recourir à une autre manière, aux répressions et aux menaces, aux procès et à la police. Les ministres épurent les fonctionnaires suspects. Le nouveau procureur-général poursuit des journaux. La commission d'instruction du sénat poursuit ses investigations, interroge des témoins, se met à la recherche de tous les secrets de la conspiration. Que la justice fasse son œuvre, soit; mais on ne voit pas que le danger n'est point dans ce qui est secret, qu'il est plutôt dans ce qui est public, dans cette lutte audacieuse engagée contre des institutions mal défendues, dans la situation où a pu grandir cette fortune du candidat de tous les mécontentemens. Et quand l'accusé réfugié à Londres serait condamné, qu'en serait-il de plus politiquement ? En quoi la situation serait-elle changée et les mécontentemens seraient-ils désarmés ? La faiblesse ou l'illusion de ceux qui disposent aujourd'hui du pouvoir est de mettre leur dernière chance dans des répressions d'une efficacité douteuse pour se dispenser de prévoyance, et de croire qu'ils n'ont qu'à montrer quelque hardiesse ou quelque dextérité pour ressaisir leur ascendant sur le pays sans rien désavouer de ce qu'ils ont fait.

Ils semblent n'avoir d'autre souci que de sauver leur politique en péril, de déguiser la vérité des choses, de garder les apparences de-

vant les élections prochaines, et nulle part on ne le voit mieux que dans cet étrange et hardi rapport fait récemment par M. Burdeau sur le budget, qui sera ou ne sera pas voté par une chambre épuisée. Déjà, il y a quelques semaines, M. le ministre des finances, qui est un homme d'esprit et de ressources, avait promis de prouver que jamais la situation financière de la France n'a été plus favorable et plus prospère! M. le rapporteur Burdeau est entré le premier délibérément dans cette démonstration faite pour émerveiller les contribuables qui iront bientôt au scrutin. A entendre M. le rapporteur du budget, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes financiers! Au lieu des déficits que les esprits chagrins croient remarquer, il n'y a que des excédens somptueux et croissans! Les dépenses, bien loin d'augmenter, ne font que diminuer par la sagesse du gouvernement et de la chambre! L'amortissement est dans toute sa puissance, l'équilibre n'est plus un vain mot! C'est fort bien; mais alors à quel propos a-t-on si souvent parlé de la nécessité de nouveaux emprunts et de nouveaux impôts? Que signifient les appels désespérés et sans cesse renouvelés des républicains eux-mêmes à l'économie? Pourquoi a-t-on reculé d'année en année devant une liquidation nécessaire et s'est-on borné à ce qu'on appelle un budget d'attente? A qui pense-t-on faire illusion avec ces banalités d'un optimisme jouant avec les chiffres? Le fait est que, depuis dix ans, état, départemens et communes ont été chargés de dettes croissantes pour des travaux ruineux et pour l'exécution de lois de secte, que l'équilibre est une simple chimère, qu'on n'évite l'aveu d'un déficit trop réel qu'en dissimulant les dépenses dans tous les replis du budget, dans toute sorte de comptes particuliers. Au fond, la situation, en dépit de tous les optimismes de parti, reste aujourd'hui ce qu'elle était hier, elle n'est pas sans doute au-dessus de la France sagement conduite, elle n'est pas moins difficile et embarrassée. C'est une fausse politique qui a fait les finances troublées; il n'y a qu'une politique mieux inspirée qui puisse les relever, et cette politique, elle n'est possible que par la franchise, par la résolution d'hommes de bonne volonté, décidés à satisfaire le pays dans ses sentimens, dans ses intérêts et dans ses vœux.

Commémorations et exposition vont, en attendant, occuper la France, et, sans faire oublier les élections, elles offrent certes assez d'intérêt pour distraire l'opinion, comme aussi pour attirer les étrangers, bien assurés de trouver à Paris une libre et facile hospitalité. Ce n'est pas la paix intérieure qui manquera à nos fêtes parisiennes, elle n'a jamais été plus complète; ce n'est pas non plus la paix extérieure, personne, à ce qu'il semble, n'a envie de la troubler. Les chefs des monarchies européennes n'ont point, il est vrai, jugé à propos d'avoir une représentation officielle au Champ de Mars, encore moins, bien entendu, à Versailles, le 5 mai. Leurs ambassadeurs eux-mêmes, absens pour la

circonstance, paraissent ne pas devoir assister aux cérémonies : c'est la suite de la résolution des souverains, ce n'est pas le signe d'un trouble ou d'une difficulté dans les relations de la France avec des gouvernemens qui n'étaient point après tout nécessairement obligés de célébrer des anniversaires de révolution, de participer aux fêtes de la république. C'est un incident, ce n'est pas un événement. Il n'en sera ni plus ni moins, et tandis que l'Exposition déploiera ses somptuosités à Paris, les souverains auront leurs entrevues. Le roi Humbert ira faire sa visite à Berlin, l'empereur Guillaume ira visiter sa grand'mère, la reine Victoria, et déployer la marine allemande dans les eaux de l'Angleterre. Il y aura deux camps : les affaires de l'Europe ne s'en trouveront ni mieux ni plus mal. Au fond, la situation reste partout ce qu'elle était, à peu près garantie des grandes commotions, sinon des accidens intérieurs auxquels tout le monde est plus ou moins exposé, même sans vivre sous la république.

Chose curieuse! L'état où l'on avait paru éprouver le plus de doutes sur la sûreté intérieure de Paris pendant l'Exposition et où l'on avait exprimé ces doutes de la façon la plus désobligeante, cet état même, l'Autriche-Hongrie, vient de s'apercevoir que personne n'est à l'abri des manifestations, des violences de la rue. Le chef du cabinet hongrois, M. Tisza, ne négligeait rien l'an dernier pour détourner ses compatriotes de venir à Paris, sous prétexte que leurs propriétés seraient en péril, — et, tout récemment, il vient de passer près de deux mois à Pesth, au milieu des émeutes. Il a eu personnellement à braver l'assaut des multitudes furieuses après avoir soutenu les assauts du parlement dans la défense de la loi militaire, et il n'est sorti de cette crise qu'avec une popularité diminuée, avec une autorité compromise; il a été obligé de reconstituer presque complètement son ministère. Hier à peine, c'est à Vienne même que l'émeute a éclaté à propos d'une simple grève de cochers de tramways, et elle n'a pas tardé à se compliquer de scènes sanglantes, d'actes de dévastation. La sédition avait-elle été préparée par les anarchistes? A-t-elle été excitée et encouragée par les antisémites qui sont puissans à Vienne? Toujours est-il que pendant la semaine de Pâques, plusieurs jours durant, dans les quartiers de Favoriten, de Hernals, d'Ottakring, l'émeute s'est déchaînée avec une singulière violence. Des magasins, principalement ceux des israélites, ont été attaqués et pillés. Il a fallu employer les troupes, faire occuper militairement les quartiers envahis par les émeutiers, charger la foule en révolte, et, naturellement, dans ces échauffourées, il y a eu des victimes, des morts et des blessés parmi les soldats comme parmi les bandes qui leur résistaient. La police a été obligée de recourir aux mesures les plus rigoureuses pour rétablir l'ordre à Vienne.

Voilà en vérité qui tendrait à prouver qu'il y a d'autres états que la France et d'autres villes que Paris où des scènes de sédition peuvent

se produire. M. Tisza avait regardé trop loin l'an dernier, il n'avait pas vu ce qui le menaçait à Pesth, ce qui pouvait surprendre le gouvernement impérial lui-même jusque dans Vienne. Il ne faut rien grossir sans doute, il serait oiseux d'exagérer des scènes qui sont possibles dans tous les pays. Des incidens de ce genre, dont une répression un peu ferme a pour l'instant facilement raison, peuvent cependant être un symptôme. Ils dévoilent des fermentations sociales et populaires que des journaux allemands n'ont pas laissé de signaler avec une âpreté intéressée, parce qu'après tout les agitations socialistes sont un danger en Allemagne comme dans quelques parties de l'Autriche. M. de Bismarck ne l'ignore pas, et le socialisme qu'il voit grandir n'est peut-être pas ce qui le préoccupe le moins, ce qui a le moins de place dans les desseins compliqués d'une politique qui embrasse les affaires intérieures de l'Allemagne aussi bien que les affaires de l'Europe.

Entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique du Nord, prêtes à se réunir, non pas pour former une nouvelle triple alliance, mais pour s'entendre ou délibérer sur ce qui en sera de l'archipel de Samoa, qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre des trois puissances, rien n'est encore décidé. On se hâte lentement vers la conférence qui doit se réunir à Berlin. L'Allemagne, un peu embarrassée de ses expéditions lointaines et des difficultés qu'elles lui suscitent, met visiblement tout son zèle à s'assurer l'appui de l'Angleterre dans la négociation qui va s'ouvrir. Le comte Herbert de Bismarck n'est pas allé à Londres uniquement pour préparer le voyage de l'empereur Guillaume ; il a été sûrement chargé de traiter d'autres affaires avec lord Salisbury, et son père le chancelier, pour gagner les Anglais, paraît assez disposé à tempérer ses ambitions coloniales, même à désavouer les entreprises compromettantes de son agent à Samoa, qu'il accusait récemment dans son langage humoristique d'avoir cédé à un accès de *morbus consularis*. L'Angleterre n'a rien dit encore ; mais elle n'est probablement pas éloignée de se prêter aux vues du chancelier, de lier partie avec l'Allemagne dans la prochaine conférence. Reste toujours la république américaine, contre laquelle justement M. de Bismarck s'efforce de se prémunir, dont les plénipotentiaires arrivent à Berlin, avec la mission, dit-on, de réclamer d'abord le rétablissement à Samoa de la situation telle qu'elle était avant les dernières tentatives allemandes dans l'archipel. L'objet de la contestation est bien lointain, on pourrait même dire bien excentrique pour une puissance européenne ; les rivalités ne sont pas moins vives. La question qui va se débattre entre diplomates du vieux et du Nouveau-Monde ne laisse pas d'être délicate, même d'avoir son importance, et si tout doit bien finir, comme c'est vraisemblable, les Américains soutiendront sans doute avec ténacité leurs prétentions, fût-ce contre l'Allemagne et l'Angleterre diplomatiquement unies. Sur ce point, la présidence nouvelle récemment inaugurée à Washington n'aura rien

changé, par cette raison bien simple qu'il s'agit d'une tradition ou d'une ambition yankee, de cette politique de prépondérance qui se cache sous le nom de doctrine Monroë.

Les États-Unis ont leur politique extérieure qui, à vrai dire, procède de leur génie, de leur position, de l'audace d'une puissance si rapidement accrue, de l'exubérance d'une race vivifiée et excitée par le succès. Ils se développent et grandissent sans rompre le lien qui les rattache au passé, sans se séparer de ce qui a fait leur force, et eux aussi, eux plus que tous les autres, ils ont leurs commémorations qu'ils peuvent célébrer glorieusement. Depuis quelques années, ils ont eu leurs centenaires, le centenaire d'une constitution qui, en restant toujours la même, a pu se prêter à une croissance gigantesque par l'extension des états et la conquête des territoires, par les immigrations qui ont porté la population de 4 millions à près de 50 millions d'hommes, par le déploiement indéfini d'une libre activité par la fécondité du travail et des industries. Ils célèbrent aujourd'hui même le centième anniversaire de la première présidence de Washington et ils le célèbrent à leur manière, sans manquer à leurs traditions. Le nouveau président, M. Harrison, a dû se rendre à New-York, où les fêtes sont préparées. Il y aura une revue de l'armée fédérale, un banquet, des discours, des illuminations, et avant tout, le président a commencé par ordonner des prières publiques dans toute l'étendue de la confédération; il a invité les citoyens de toutes les religions à se rendre le 30 avril, à neuf heures du matin, dans les lieux ordinaires de leur culte pour inaugurer les fêtes par des prières. M. Harrison lui-même doit assister à l'office religieux dans la chapelle de Saint-Paul, où il y a cent ans le premier président de la République naissante, Washington, allait rendre grâces à Dieu. Les républicains américains ne se croient pas moins libres parce qu'ils associent le sentiment religieux à leurs commémorations nationales!

Tout se mêle d'ailleurs, nous en convenons, chez cet étrange peuple, et par une coïncidence singulière, à la veille du centenaire de Washington, il s'est passé un incident qui n'est pas un des spécimens les moins curieux de cette vie américaine où le culte des traditions n'exclut pas les incohérences, où il s'agit avant tout d'aller en avant, de conquérir des contrées nouvelles. L'état a ce qu'on appelle les réserves de territoires, d'où l'on chasse par degrés les Indiens pour les livrer à la colonisation libre. C'est pour ainsi dire une manière méthodique d'ouvrir périodiquement un champ nouveau à tous les aventuriers prompts à aller chercher fortune dans des régions inexplorées. Il y a quelques semaines, le président Harrison a publié une proclamation déclarant que le 22 avril, à midi, un de ces territoires, l'Oklohama, serait livré à la colonisation, au premier occupant, à la conquête. Aussitôt, de tous les côtés, de la Virginie, du Maryland, du Texas, de l'Ohio, du Missouri,

de l'Indiana, du Kansas, des milliers de colons, de settlers se sont précipités vers le nouvel Eldorado. Ils se sont trouvés au nombre de près de cent mille, peut-être plus, arrivant par toutes les voies, transportés par les chemins de fer, débarquant avec tout ce qui pouvait servir à un premier établissement, avec leurs outils, avec des maisons toutes prêtes à être montées, — et même par une prévoyance bizarre avec une provision de cercueils en bois! Pour garder la frontière contre ces foules impatientes et empêcher les plus audacieux de forcer le passage, il a fallu envoyer des troupes fédérales. Au jour et à l'heure fixés, tout ce monde s'est rué dans l'espace ouvert, se frayant un chemin, prenant possession des terres souvent au prix de rixes sanglantes, et le premier moment passé, les nouveaux colons se sont mis à l'œuvre. Déjà ils songent aux villes qu'ils établiront. Des compagnies se sont formées à New-York pour ouvrir des chemins de fer, pour fonder la capitale du nouveau territoire, du futur état de la confédération. Ainsi se passent les choses, ainsi a grandi la puissante république! C'est un épisode curieux de plus; c'est peut-être aussi le signe d'un danger pour les États-Unis qui, en dépit des immenses espaces dont ils disposent, n'auront pas toujours des terres à livrer aux hommes poussés par l'esprit d'aventure ou par la misère. Et c'est ce qui fait que la république américaine elle-même n'est pas à l'abri des crises sociales qui menacent le vieux monde.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché de tous les fonds publics, français et étrangers, sur notre place comme sur celles de Londres, Berlin, Vienne et Francfort, a continué brillamment, pendant tout le milieu du mois, la campagne de hausse commencée dès le lendemain de la liquidation. Pour la plupart de ces fonds, la hausse acquise a été maintenue jusqu'à la veille même de la réponse des primes et de la liquidation de fin avril. Il n'en a pas été de même pour nos deux rentes 3 pour 100 sur lesquelles des réalisations importantes ont fait reperdre, pendant la dernière semaine, une partie de l'avance si rapidement conquise.

Du 13 au 22, la rente 3 pour 100 s'est élevée de 86.50 à 87.60. Le cours de 87 francs n'avait été dépassé que deux fois, et pendant un court moment dans les années de spéculation ardente qui précédèrent le krach de 1882; mais notre fonds d'état n'avait pas été au-delà de 87.30. D'ailleurs c'était sur la rente 5 pour 100 que se portait alors principalement l'attention des spéculateurs.

A 87.60 le 3 pour 100 s'est trouvé en hausse de deux unités et demie sur le dernier cours de compensation. Les acheteurs n'ont pas voulu tarder à prendre une partie au moins de leurs bénéfices; les ventes ont fait reculer en huit jours le 3 pour 100 à 86.95, et en même temps l'amortissable a été ramené de 89.50 à 89.20.

C'est à d'exclusives préoccupations de liquidation que doit être attribué le recul de la rente aux environs de 87 francs. Aucune rumeur politique ne l'a provoqué, et les fonds étrangers, par leur attitude de fermeté, auraient plutôt justifié le maintien du cours de 87.50, si l'écart considérable entre ce prix et celui de fin mars n'avait fait redouter certaines livraisons de titres. La spéculation semble avoir pleine confiance dans la conquête de plus hauts cours le mois prochain, car il s'est effectué de nombreuses négociations à prime et avec des écarts d'une importance insolite.

Les capitaux se sont portés depuis le milieu d'avril, avec une certaine préférence, sur la rente 4 1/2 qui de 105.35 a atteint 106.17, soit une hausse de près d'une unité. Ce fonds n'a pas reculé pendant que les réalisations pesaient sur les deux 3 pour 100. Son prix sera d'ailleurs ramené le 1er mai à 105 francs environ par le détachement d'un coupon trimestriel. On ne doit pas oublier que le 4 1/2 pour 100 n'est plus protégé que jusqu'en 1893 contre les effets d'une nouvelle conversion.

La rente russe 4 pour 100 a gagné une unité et demie, pendant la seconde quinzaine d'avril; des achats constans l'ont portée de 94 1/8 à 95 5/8. Le dernier emprunt est coté 92. On annonce comme imminente la reprise des opérations de conversion pour ce qui reste des emprunts russes 5 pour 100.

Le Hongrois a été porté de 87 1/2 à 88 1/4, l'Italien de 96.57 à 97.37. L'Extérieure a gagné une unité de 75 7/8 à 76 7/8, le Portugais une unité également de 67 à 68. Le Turc s'est avancé de 16.27 à 16.67. L'Unifiée d'Égypte est en nouvelle hausse de 7 francs à 471.25.

Ainsi, presque tous les fonds internationaux dont s'occupe la spéculation sur les divers marchés européens ont monté, du 15 au 30 avril, dans des proportions plus importantes que nos deux rentes 3 pour 100 dont les progrès depuis deux mois ont paru surprenans après une stagnation si prolongée.

Si l'on tient compte, d'autre part, des très hauts prix où sont parvenues les obligations de nos grandes compagnies, qui ont constitué si

longtemps, et avec raison, le placement favori de l'épargne française, on ne doit pas s'étonner de voir les capitaux s'employer plus largement qu'il y a peu de temps encore, en achats de nos fonds publics.

L'augmentation constante du rendement de l'impôt de 3 pour 100 sur le revenu des valeurs mobilières atteste un accroissement considérable des revenus publics et privés. L'encaisse et le portefeuille de la Banque de France ont très notablement grossi depuis une dizaine d'années, de même les dépôts dans les banques, et les dépôts dans les caisses d'épargne. En même temps le taux d'intérêt s'est abaissé, les émissions d'obligations de nos grandes compagnies se sont réduites, et les catastrophes du Panama et du Comptoir d'escompte ont fait refluer du côté du 3 pour 100 français une masse de capitaux rendus très justement timides ou simplement prudens.

Les titres de quelques institutions de crédit se sont encore relevés pendant la seconde partie du mois. Le Crédit foncier a été porté de 1.305 à 1.321 fr. 25. La souscription ouverte par cet établissement aux 1,200,000 bons à lots de l'Exposition a complètement réussi. Les demandes d'unités ont absorbé presque la totalité de l'émission. Les grosses demandes n'ont obtenu que 2 à 3 pour 100. Le Crédit lyonnais s'est rapproché de 700 francs et reste à 693 fr. 73, la Banque d'escompte est en reprise de 6 fr. 25 à 631 fr. 25, la Société générale de 11 fr. 25 à 470, le Crédit industriel de 10 fr. à 590, la Banque franco-égyptienne de 25 fr. à 660, la Banque maritime de 20 fr. à 342 50, la Banque Parisienne de 7 fr. 50 à 406 fr. 25, la Banque transatlantique de 20 fr. à 462 fr. 50. Cette dernière banque, unie à la Société marseillaise, a mis en souscription publique le 29 courant 42,000 obligations d'une Compagnie française de chemins de fer vénézuéliens, qui se propose d'exploiter une ligne de 160 kilomètres, concédée avec garantie d'intérêt par les États-Unis de Venezuela, et que construit la maison Fives-Lille. Il s'agit là d'un pays tout neuf et qui ne jouit pas d'un mauvais crédit pour le peu de dettes qu'il a pu contracter jusqu'ici. Le revenu garanti à ces obligations atteint presque 7 pour 100.

C'est aussi la maison Fives-Lille qui construira les chemins de fer concédés par le gouvernement de la province argentine de Santa-Fé à une Compagnie française, pour le compte de laquelle la Banque de Paris vient d'émettre avec succès 165,000 obligations de 500 fr. 5 pour 100 au prix de 426 francs.

La Banque de Paris avait été portée depuis le commencement du mois de 705 à 790. Beaucoup d'offres se sont produites à l'approche du cours de 800 francs et la spéculation s'est remise à craindre, d'autre part, les suites éventuelles des avances consenties par cet établissement au Comptoir d'escompte. Aussi de 790 la Banque de Paris a-t-elle été ramenée à 742.50.

Le Comptoir d'escompte, que des illusions respectables maintenaient encore à 140 francs jusqu'à ces derniers jours, reste à 95 francs. L'assemblée générale des actionnaires était convoquée hier à l'effet de délibérer et statuer sur les conclusions du rapport des administrateurs provisoires. Ce rapport n'a pas dissimulé aux intéressés la gravité de leur situation. La liquidation de l'ancien Comptoir est obligatoire, et cette liquidation, en supposant tout au mieux, ne pourra laisser que 6 millions, plus les sommes qui pourront être obtenues des anciens administrateurs déclarés responsables. Quant aux engagemens pris par l'ancien Comptoir avec un grand nombre de compagnies de mines, le rapport de M. Moreau les déclare nuls. Encore faut-il que cette nullité soit juridiquement établie. Pour toute consolation, on offre aux actionnaires de souscrire au capital du nouveau Comptoir d'escompte qui leur achète leur clientèle pour 40,000 parts de fondateur et leur immeuble pour 7 millions, ces parts et millions allant grossir l'actif disponible. Les actionnaires n'avaient pas le choix. En dehors de cette solution, on ne leur proposait rien. Ils ont accepté les propositions des administrateurs provisoires, et le nouveau Comptoir fonctionnera dès le 1er mai.

La Banque de France avait atteint 4.200 sur la question du renouvellement du privilège. Elle a été ramenée à 4.085.

Le Suez, dont les recettes sont toujours en forte progression, a été porté de 2 305 à 2.390. Les Voitures, les Omnibus, la Compagnie transatlantique ont conservé les cours élevés atteints pendant la première quinzaine.

Les acheteurs de nos grandes compagnies ont accentué leur mouvement de hausse, le Lyon de 1.387 50 à 1.407 50, le Nord de 1.790 à 1.800, le Midi de 1.202 50 à 1.220. Le Nord de l'Espagne et le Saragosse ont monté d'une dizaine de francs.

Le Télégraphe de Paris à New-York est en hausse de 25 francs à 127 50.

La Banque des Pays autrichiens était le 13 avril à 518 75. Elle se retrouve au même cours à la fin du mois, après paiement du dividende fixé par l'assemblée à 25 francs pour 1888. Le mois prochain, les actionnaires de cette société sont convoqués en assemblée extraordinaire pour statuer sur la transformation du capital or en capital papier, ce qui impliquerait la répartition du fonds d'agio représentant 38 florins 50 par action.

Le directeur-gérant : CH. BULOZ.

